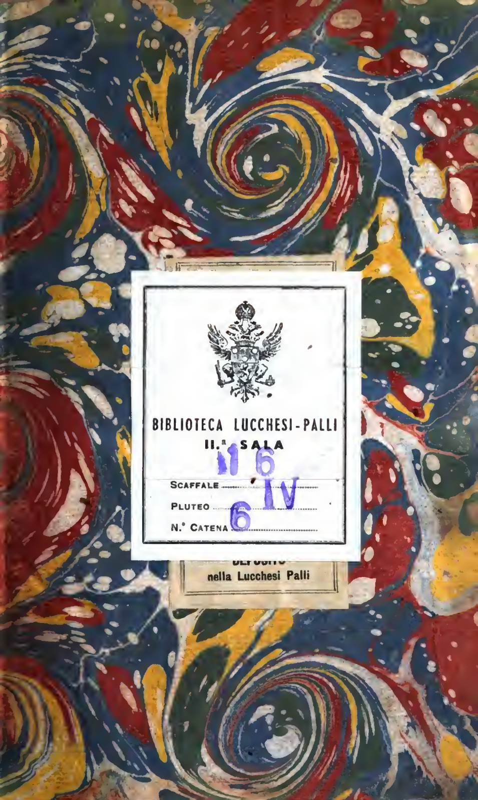





BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA
16
SCAFFALE IV
PLUTEO 6
N.° CATENA
nella Lucchesi Palli

THÉATRE
DE
LEMIERRE.

THÉATRE

DE

LEMIERRE,

Contenant les Tragédies D'HYPERMENESTRE, IDOMENÉE, TERÉÉ, ARTAXERCE, GUILLAUME-TELL, LA VEUVE DU MALABAR, BARNEVELT.



A PARIS,

Chez DUCHESNE, libraire, rue des Grands-Augustins, N°. 30.

AN VIII DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.



NOTICE NÉCROLOGIQUE SUR LEMIERRE.

Antoine-Marie Lemierre étoit né à Paris vers 1723, mais il naquit à la gloire en 1758. Après avoir obtenu plus d'une fois le prix de l'Académie française pour des ouvrages de poésie, il s'appliqua particulièrement au genre tragique, et *Hypermenestre* le mit tout-à-coup à côté de *Crébillon* avec lequel il eut plus d'une conformité. Tous deux choisirent pour leur coup d'essai des sujets tirés de la Fable, et leurs personnages avoient précédé les tems historiques. *Atrée* et *Thyeste* en 1707, eut vingt représentations de suite : *Hypermenestre* n'en eut pas moins. Tous deux eurent une alternative de disgraces et de

succès ; et le nombre de leurs tragédies est à-peu-près égal.

Lemierre avoit 56 à 57 ans quand il fut reçu à l'Académie française. *Crébillon* n'y étoit guère entré plus jeune. On reprocha long-tems à *Crébillon* la dureté, la sécheresse, l'incorrection, les tournures baroques, les barbarismes : on n'épargna pas à *Lemierre* les mêmes douceurs. *Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume*, disoit *Crébillon* dans son discours en vers, le jour de sa réception en 1731 : ce que disoit *Crébillon*, *Lemierre* l'a fait, et il ne l'a point dit.

Il étoit parvenu à l'âge de soixante ans sans avoir presque rien au-delà du nécessaire, et il s'en privoit avec joie pour satisfaire à la piété filiale, le plus impérieux de ses besoins. Chaque fois qu'il recevoit la part légère que faisoient alors aux auteurs dramatiques les comédiens privilégiés, il la portoit à pied à sa mère qui de-

meuroit à Villiers-le-Bel. Il se seroit reproché, comme un larcin, les frais d'un voyage qui ne lui coûtoit que des sueurs si honorables.

Lemierre a fait un poëme sur la peinture, dans lequel il y a des morceaux dignes des plus grands maîtres. C'est à-la-fois le chef-d'œuvre de l'auteur, et le plus bel ouvrage didactique en vers, qui ait paru dans ce siècle. Boileau, dans toute la force de son talent, n'eut pas mieux réussi à peindre l'*ignorance*, *le beau idéal*, les effets de *la lumière*, l'*étude de l'anatomie*, etc. Les Fastes, autre poëme de Lemierre, eurent infiniment moins de succès, quoiqu'il y ait aussi des passages d'un grand mérite ; mais le sujet étoit peu heureux, et le médiocre l'emporte de beaucoup, sur ce qu'il y a d'heureux. Ses poésies fugitives, ses bons mots, ses contes plaisans, faisoient les délices des sociétés qui le possédoient, de même que son bon cœur et ses ver-

tus étoient chers à ses amis. Privé de la mémoire par une maladie de nerfs, il se survécut à lui-même pendant plus de six mois, et mourut sans agonie à Saint-Germain, où il s'étoit retiré à la fin de juillet 1793, à l'âge à-peu-près de soixante-dix ans.

HYPERMENESTRE,

TRAGÉDIE,

Représentée pour la première fois, par les Comédiens Français, le 31 août 1758.

PERSONNAGES.

DANAUS.

HYPERMENESTRE, fille
LYNCÉE, gendre
IDAS,
ÉGYSTE, } confidens
} de Danaus.

ÉGINE, confidente d'Hypermeneſtre.

ÉROX, confident de Lyncée.

Gardes.

Soldats.

Peuple d'Argos.

La scène se passe à Argos, dans le palais de Danaus.



HYPERMNESTRE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

HYPERMNESTRE, LYNCÉE.

LYNCÉE.

Enfin, belle Hypermnestre, il luit ce jour heureux,
Où l'Hymen dans Argos va couronner mes vœux :
Je tremble cependant, & ma flamme inquiète
Ne me laisse goûter qu'une joie imparfaite :
Trop d'infortune est jointe à ma félicité,
Si je ne dois ici votre main qu'au traité,

Si votre ame à nos nœuds refuse de souscrire,
Et s'irrite ou gémit du bonheur où j'aspire.

HYPERMNESTRE.

Moi! m'alarmer, Seigneur! non, mes vœux sont remplis,
Nos pères en ce jour sont enfin réunis:
Le trône de la paix dans Argos ramenée,
S'élève & s'affermit sur l'autel d'Hymenée,
C'est peu du bien public, né de ce calme heureux;
Je sais vous estimer, puis-je craindre nos nœuds?

LYNCÉE.

Quoi! vous auriez, Madame, oublié tant d'alarmes!
Je pourrois à vos yeux ne point coûter de larmes!
Vous ne m'imputez point ce ravage odieux
Que mon bras fut contraint d'exercer en ces lieux!
En vous tyrannisant j'aurai pu trouver grace!
De quelle inquiétude à quel calme je passe!
Ah! si ce même instant, Madame, où votre cœur
Sans crainte & sans couroux consent à mon bonheur,
D'un sort plus doux encore étoit l'heureux présage!
Si, quand je vous consacre un éternel hommage,
Plein du plus tendre amour mon cœur s'osoit flater
Qu'un jour.... vos yeux sur moi craignent de s'arrêter;
Vous laissez-vous toucher à l'amour de Lyncée?
Hélas! de son espoir seriez-vous offensée?

Ai-je osé trop permettre à mes vœux, abusés ?
Je vous vois interdite !... Eh ! quoi ! vous vous taisés.

HYPERMNESTRE.

Souvent on cache un feu qu'on avoueroit sans honte.

LYNCÉE.

Hypermnestre !

HYPERMNESTRE.

Seigneur ! ah ! peut-être trop prompte....
Mais non, vous-même ici venez de m'arracher
L'aveu d'un sentiment que je n'ai pu cacher.
Ma tendresse a paru, mon ame s'est montrée
Toute entière à vos yeux, se croyant pénétrée :
Je ne m'en repens point.

LYNCÉE.

O ciel ! qu'ai-je entendu !
Dans quel ravissement je reste confondu !
Grands Dieux ! à mes transports mon cœur suffit à peine.
Hypermnestre ? est-il vrai ? quelle bonté soudaine
Vous rend si favorable au plus doux de mes vœux !
Je ne suis point pour vous un objet odieux !

HYPERMNESTRE.

Vous le fûtes, Lyncée, & cette erreur peut-être,
Nos nœuds, vos sentimens que j'ai pu mieux connoître,

Ont dû hâter l'aveu qui vient de m'échapper.
Ah! pardonnez; la haine avoit pu me tromper,
Tout sembloit nous devoir séparer l'un & l'autre;
Mon père s'étoit vu renversé par le vôtre
Du trône de Memphis qu'il devoit partager;
Proscrit, forcé de fuir sous un ciel étranger,
Une trop juste haine en son cœur fut jurée,
Par l'excès de l'outrage elle étoit consacrée;
Que dis-je? Vous veniez avec tous vos soldats
Attaquer Danaüs dans ses nouveaux Etats,
Vous veniez allumer d'une main sanguinaire
Le flambeau d'un hymen que rejettoit mon père;
Je ne voyois en vous qu'un farouche guerrier
A tant de violence entraîné le premier;
Jugez si du vainqueur je fuyois l'hymenée,
Moi plutôt à son char qu'à son lit destinée,
Moi dont la main étoit le prix de ses excès,
Moi qu'opprimoit la guerre & qui craignois la paix:
Vous hâtez de nos murs l'assaut inévitable,
Le premier sur la brêche & le plus redoutable,
De vos frères suivi, vous entrez dans Argos,
J'attendois un tiran & je vis un héros:
Je vous vis vertueux, sensible à mes allarmes,
Rougir de vos lauriers & pleurer sur vos armes,

Des fureurs de la guerre éclatant désaveu !
A ces généreux traits d'un cœur connu trop peu,
De mes préventions je vis toute l'injure ;
Que la haine fait honte au moment qu'on l'abjure !
Et que mon cœur plus juste, à votre aspect, Seigneur,
Trop tard désabusé, détesta son erreur !

LYNCÉE.

Ah ! ce seul sentiment de votre ame attendrie,
S'il eut fallu vous perdre, eut consolé ma vie,
Et je vais être à vous ! Dieux ! j'obtiens en ce jour,
Même après ma fureur, un bien que mon amour
Eut à peine espéré, s'il vous avoit servie,
Et lorsque vous deviez punir ma tirannie,
C'est peu de consentir à ma félicité,
Je vous dois à vous-même, & non pas au traité.

HYPERMNESTRE.

Je ne m'en défens pas, oui le ciel favorable
M'a fait aimer un nœud qui fut inévitable ;
Oui, la nécessité dont l'inflexible main
Nous tient courbés sous elle avec un joug d'airain,
Qui jette quelquefois dans notre esprit rebelle
Le dégout d'un destin qu'on eut chéri sans elle,
Ce tiran sur mes jours n'a qu'un pouvoir heureux,
Il fixe mon bonheur en m'imposant ces nœuds ;

J'oublie en les formant qu'Argos se vit forcée;
Elle cède au vainqueur, & je cède à Lyncée.
Mais hélas! un tel nœud n'est-il que pour nos cœurs?
J'ai vu les noirs ennuis sur le front de mes sœurs.
Je ne sais quoi de sombre, une terreur secrète,
Un silence pensif de leur trouble interprète,
Leurs soins à m'éviter, comme si dans mes yeux
Elles avoient surpris le secret de mes feux,
Et que chacune, hélas! en fuyant mon approche,
M'enviât mon bonheur, ou m'en fit un reproche.
Tout semble me montrer que nos divisions
Ont trop, dans leur esprit, laissé d'impressions;
Tout trahit leur froideur & m'est un témoignage,
Qu'au lieu de leur penchant, le traité les engage;
Et moi tendre & sensible & toute à mon ardeur,
Prince, je comparois au vide de leur cœur,
Ce doux charme d'aimer, félicité première,
Qui fait chérir la vie & remplit l'ame entière;
Et mon cœur, en secret, vous adressant ses vœux,
Devançoit les sermens que je vais faire aux Dieux.
Toutefois puis-je voir, Seigneur, sans quelque peine
De l'hymen à regret mes sœurs former la chaîne?
Par quel destin fatal près d'engager leur foi,
Sont elles aujourd'hui moins heureuses que moi?

Ah! que toutes, cédant à des loix nécessaires,
Des yeux dont je vous vois, n'ont-elles vû vos frères?
Puisse la haine au moins respectant leurs liens,
Aux flambeaux de l'Hymen ne pas joindre les siens!
Dure à jamais ici la paix qui vient de naître!

LYNCÉE.

Qui pourroit la bannir? Vos sœurs sont trop connoître;
Par le seul souvenir de nos troubles passés,
Le danger des poisons que la haine a versés.
Quel affreux sentiment, toujours aussi funeste
Au malheureux qui hait, qu'à celui qu'on déteste!
Trop aveugles humains, de maux environnés,
Faut-il être à la haine encore abandonnés?
Ah! du moins écartant la discorde & la guerre,
C'étoit à l'amitié de consoler la terre.
Mais enfin un traité trop saint, trop solemnel
Sur la brèche signé, va l'être sur l'Autel;
Et les nœuds de vos sœurs, pour être involontaires,
Seront-ils moins sacrés pour elles, pour nos pères?
Mais voici Danaüs.

SCÈNE II.

DANAUS, HYPERMNESTRE, LYNCÉE, GARDES.

DANAUS.

Mes ordres sont donnés,
Seigneur, & les Autels bientôt seront ornés,
D'Egyptus & de moi la querelle est éteinte,
Argos enfin respire, & bannissant la crainte,
Avec impatience elle attend tous ces nœuds
Qui vont m'unir à vous, à mes autres neveux.
Vous vous êtes ouvert ces remparts & ce Temple;
J'ai cédé; mais je veux donner un autre exemple,
Me vaincre; & vous devrez peut-être à cet effort
Autant qu'à votre bras & qu'aux faveurs du sort.

LYNCÉE.

Ah! Seigneur, doutez-vous que mon ame empressée
Ne réponde aux bontés dont vous comblez Lyncée?
Hélas! j'aurois voulu ne devoir en ce lieu
Rien au sort de la guerre & tout à votre aveu.
Je vous parle en mon nom, je parle au nom d'un père
Qu'une trop longue haine a séparé d'un frère,

Qui veut aux nœuds du sang rendre tout leur pouvoir.
Qu'aujourd'hui pour jamais le Monde puisse voir
L'Inachus & le Nil couler d'intelligence !
Seigneur, vous le voyez, je suis sans défiance.
J'ai renvoyé l'armée avant que le traité
Ici par son effet ait été cimenté.
Je suis sorti pour vous de l'usage contraire ;
De tant de Souverains politique ordinaire.
Une telle prudence est honteuse entre Rois ;
Quand l'honneur est garant, il suffit de sa voix ;
Et j'ai cru, si la foi de la terre s'exile,
Que c'est aux cœurs des Rois à lui servir d'asyle.

DANAUS.

Seigneur, la défiance est l'effet du mépris ;
La haine seule entra dans nos cœurs trop aigris.
Elle irrite bien moins que le soupçon n'offense.
Egyptus vers le Nil retourne en assurance,
Et sans autre ennemi que des voisins jaloux,
Dont il court prévenir ou repousser les coups.
Témoin de nos adieux vous m'avez vû sincère,
N'osant le retenir, m'en séparer en frère,
Et vous savez pour lui tous les vœux ue j'ai faits.

LYNCÉE.

Il vous laisse ses fils.

DANAUS.

C'eſt combler mes ſouhaits.
C'eſt montrer qu'en vos cœurs tout reſſentiment ceſſe ;
Cher Lyncée, entre nous que l'amitié renaiſſe.

LYNCÉE.

Vous voulez voir renaître un ſentiment ſi doux !
Ah ! d'Hypermneſtre enfin connoiſſez donc l'époux.
Seigneur, le ſang nous lie, & je ſuis votre Gendre.
C'eſt peu ; j'aime Hypermneſtre : à l'amant le plus tendre
Jugez tout ce qu'inſpire à jamais ce grand jour ;
L'Hymen ſaint par lui-même, eſt plus ſaint par l'Amour.
Oui, j'en jure les Dieux, & ma flamme immortelle,
Dans l'Univers entier, mon cœur n'eut choiſi qu'elle.
De vos mains ſans regret vous formez un tel nœud,
Ah ! j'en ſuis plus heureux, l'étant par votre aveu.
Dieux ! quel charme pour moi de vous nommer mon père !
Qu'il eſt doux de chérir ceux qu'il faut qu'on révère !
Attendez tout, Seigneur, du plus tendre reſpect ;
Non, je ne puis vous être odieux ni ſuſpect.
En accordant ſans peine Hypermneſtre à ma flamme,
Vous vous êtes acquis trop de droits ſur mon âme.
Quoique je faſſe enfin, quand vous comblez mes vœux,
Je paroîtrai ſenſible, & vous ſeul généreux.

SCÈNE III.

DANAUS, LYNCÉE, HYPERMNESTRE, IDAS, GARDES.

DANAUS.

Eh bien, Idas ?

IDAS.

Seigneur, tout eſt prêt dans le temple,
Le pompeux appareil que le peuple contemple
Eſt un ſignal de joie & de zèle pour eux.
On attend ce ſpectacle auſſi nouveau qu'heureux ;
De tant de fils de Rois, deſtinés à vos filles,
Prêts d'unir deux Etats ainſi que deux familles.

DANAUS.

Allez donc les premiers remplir tant de ſouhaits ;
Hâtez-vous de paroître à leurs yeux ſatisfaits.
Que vos frères, Seigneur, & que les ſœurs vous ſuivent.
Les Grands ſont avertis, qu'avec vous ils arrivent.
Allez tous aux autels, je m'y rends ſur vos pas.

SCÈNE IV.

DANAUS, IDAS.

DANAUS.

DEMEURE, j'attends tout de ta foi, cher Idas.
Il faut servir ton Roi.

IDAS.

Mon ardeur empressée,
Vous le savez, Seigneur.......

DANAUS.

Tu vois sortir Lyncée,
De ses frères, de lui, sais-tu quel est le sort?

IDAS.

Ils vont tous au Temple.

DANAUS.

Oui; mais du Temple à la mort.

IDAS.

Quoi! Seigneur, ce traité, cette paix qui s'achève...

DANAUS.

Cette paix dans mon cœur n'est qu'une affreuse trève.
Je veux l'ensanglanter; je veux que ses horreurs
De la guerre aujourd'hui surpassent les fureurs.
Tu connois Egyptus, & nos longues querelles;
Tu vis aux bords du Nil ses intrigues cruelles.

Il eut pour lui le peuple ; ô fatal souvenir !
De l'Égypte & du trône il osa me bannir :
Un tel outrage expose à trop d'ignominie.
Ami, l'injure croît, tant qu'elle est impunie.
J'ai fui vers l'Inachus, j'ai conquis, j'ai régné,
Sans trouver de repos dans mon cœur indigné,
Ne voyant qu'un perfide, & méditant sa perte :
Enfin l'occasion par lui m'en est offerte.
Assis insolemment au trône de Memphis,
Pour gendres, c'est à moi qu'il propose ses fils.
Je rejette les nœuds & la paix qu'il présente :
Irrité d'un refus qui trompe son attente,
Il demande à ses fils ou ma tête, ou ces nœuds,
Il les arme, ils les presse, il accourt avec eux ;
Et tandis qu'au dehors l'horreur & le carnage
Règnent devant ces murs qu'ose attaquer sa rage,
Des factions encor le feu plus redouté,
Au sein même d'Argos est par lui fomenté.
Je suis son ennemi, je le suis dès l'enfance ;
Il sembloit que mon cœur prévît sa violence ;
Tu l'as vu me bannir, tu l'as vu m'assiéger,
J'ai cédé ; j'ai promis, mais pour mieux me venger.
Il est parti d'Argos, c'est moi qui lui suscite
L'ennemi dont il craint l'incursion subite.

Sans peine à l'éloigner ainsi j'ai réussi;
Mais je l'écarte, Idas, pour l'accabler ici,
Pour pouvoir, lui cachant ma fureur vengeresse,
Le frapper à loisir dans ses fils qu'il me laisse.
L'Hymen n'aura pour eux que funèbres flambeaux,
Et leurs lits, cette nuit, vont être leurs tombeaux.

IDAS.

Je frémis à la fois pour eux & pour vous-même.
Eh! pouvez-vous, Seigneur, sans un péril extrême?...

DANAUS.

Tu vas être étonné. Je ne puis, cher Idas,
Donner, sans m'exposer, l'ordre de leur trépas.
La force ouverte ici seroit trop dangereuse;
D'assassins trop nombreux la foi seroit douteuse;
Les traits qu'il faut lancer retomberoient sur moi.
Pour préparer mes coups, pour frapper sans effroi
J'ai des ressorts plus prompts, j'ai de plus sûres trames;
Contre tous ces époux j'arme en secret leurs femmes.
Eh! quelle joie, Idas! & quel triomphe heureux
De les livrer aux mains qu'ils forcent à ces nœuds!
Quel plaisir de punir leur audace effrénée,
En renversant sur eux les autels d'Hymenée!
D'Egyptus c'est ainsi qu'on me verra vengé,
Et si ce n'est en Roi, c'est en frère outragé.

IDAS.

IDAS.

Mais, Seigneur, à vos vœux si vos filles rebelles
Traversoient vos projets ...

DANAUS.

Elles seront fidelles.
Toutes, hors Hypermnestre, ont appris mon dessein,
Embrassent ma vengeance, & m'ont promis leur main;
D'avance à tous ces nœuds leur cœur étoit contraire;
Elles suivront leur haine autant que ma colère.
Mais connois un projet où tu vas me servir;
Leur haine étoit trop peu pour me les asservir,
Trop peu pour m'assurer de leur obéissance;
Ces préjugés d'hymen trahissant ma vengeance,
Au moment de frapper pouvoient glacer leur main:
Sans vous, leur ai-je dit, un Oracle certain
Condamne votre père à périr par un gendre;
Vous seules du trépas vous pouvez me défendre;
Qui vous donna le jour doit le tenir de vous;
Choisissez entre un père & d'odieux époux.
Je leur ai peint ces coups cruels, mais légitimes:
J'ai plaint leur sort, le mien, & jusqu'à mes victimes.
Enfin, ai-je ajouté, mes jours sont à ce prix.
Alors l'incertitude a quitté leurs esprits,
Et je leur ai soudain distribué sans peine

Tous les poignards vengeurs aiguisés par la haine.
D'aucun secret remord loin d'être combattu,
Leur cœur se fait du meurtre un acte de vertu.
Idas, pour rompre ainsi les nœuds de deux familles,
J'ai le peuple à tromper encor plus que mes filles;
Signale ici ton zèle; un fourbe sert mes vœux,
Il m'a vendu sa voix, son honneur & ses Dieux;
Songe à le seconder, & que demain l'on dise,
Danaüs s'est vengé; mais le ciel l'autorise.
Ce n'est pas sans rougir qu'aux yeux des nations,
Je paroîtrai soumis aux superstitions;
Mais mon cœur sacrifie aux haines qu'il renferme,
L'orgueil de se montrer moins crédule & plus ferme.
Pour subjuguer le peuple & pour mieux l'aveugler,
Souvent en apparence il faut lui ressembler.

IDAS.

Seigneur, vous connoîtrez ma prudence & mon zèle.
Mais Hypermnestre!....

DANAUS.

Ah! oui; je puis compter sur elle;
Le dépit de ses sœurs éclatoit devant moi,
J'ai saisi ces momens pour captiver leur foi.
Hypermnestre plus jeune, à ses nœuds moins contraire,
Baisse un front plus soumis sous un joug nécessaire;

Mais son respect pour moi, l'exemple de ses sœurs,
Vont la déterminer à servir mes fureurs :
Je venois la chercher, quand j'ai trouvé Lyncée ;
Il l'aime, il lui parloit de sa flamme insensée.
Ma fille devant moi muette à cet aveu,
A paru n'écouter ni condamner son feu :
Mais si je me trompois, si ma fille infidelle
En un si grand complot m'osoit être rebelle,
Un dernier ennemi ne m'échapperoit pas.
Je sautois les moyens d'assurer son trépas.
Au temple, où tout est prêt, c'est trop me faire attendre.
Ma fille dans une heure en ce lieu va se rendre ;
Eloigne alors Lyncée, & si ton Roi t'est cher,
Que la foudre ne parte, ami, qu'avec l'éclair.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HYPERMNESTRE, ÉGINE.

ÉGINE.

AH ! pardonnez, Madame, à mon trouble mortel,
Où portez-vous vos pas au sortir de l'autel ?

HYPERMNESTRE.

Mon père dans ces lieux m'ordonne de l'attendre ;
D'un pareil entretien quel effroi peux-tu prendre ?

ÉGINE.

Tout sert à m'alarmer, & mon cœur incertain
N'ose de votre hymen rendre grace au destin.
J'en conçois malgré moi, je ne sais quels ombrages.
Ne redoutez-vous point de funestes présages ?
A peine on a frappé les taureaux palpitans,

Le sang prêt à couler s'est glacé sur leurs flancs.
Des oiseaux consultés l'aile foible & tremblante
Par un sinistre vol a semé l'épouvante;
De nuages sanglans les airs ont paru teints;
Les flambeaux sur l'autel trois fois se sont éteints;
Dans ce moment encor le feu luit, l'encens fume;
Mais la flamme trop lente à regret le consume;
Et d'accord avec elle, il semble que les vents
Ecartent de l'autel ces odieux encens.
Même on dit qu'on a vu le Dieu de l'hymenée
S'enfuir, le front voilé, loin d'Argos étonnée;
Et laissant craindre ici quelques complots obscurs,
Junon dans un nuage abandonner nos murs.

HYPERMNESTRE.

Va, d'aucune frayeur mon ame n'est atteinte,
Va, le peuple a cru voir, il est né pour la crainte.
Le reste s'est offert sous des traits trop douteux,
Pour glacer mes esprits, pour alarmer mes feux.
J'ai peu même observé tout ce qu'on nomme auspice.
J'épousois mon amant, tout m'a paru propice;
Mais quand un nœud moins cher eût engagé ma foi,
Egine, j'aurois vu sans trouble & sans effroi
Ces objets qu'en présage un peuple aveugle érige.
Le hasard à mes yeux ne peut être un prodige,

Je ne fais point l'honneur à notre orgueil jaloux
D'oser croire aucun ordre interrompu pour nous ;
Ni cette injure aux Dieux, de penser qu'ils attachent
A des signes si vains l'avenir qu'ils nous cachent ;
Et que la vérité, par leur pouvoir trompeur,
Soit livrée au prestige, & la terre à l'erreur.
Chère Egine, j'ai lu sur le front de mon père,
J'ai lu la foi, la paix & l'amitié sincère.
Dans le flanc des taureaux l'œil est trop abusé,
C'est au front des mortels ouvert ou déguisé,
Que toute vérité se cache ou se présente,
Et qu'on doit de son sort déterminer l'attente.

ÉGINE.

Puisse ma crainte, hélas ! n'être ici qu'une erreur.

HYPERMNESTRE.

Egine, vois plutôt l'excès de mon bonheur.
Tu connois quel destin de tout temps fut le nôtre ;
Nous naissons sous un ciel pour régner sous un autre,
Pour renoncer sans cesse à nos vœux les plus doux.
L'amour & le bonheur semblent fuir loin de nous.
A la cause commune esclaves immolées,
Sur un trône étranger avec pompe exilées,
De la paix des états si nous sommes les nœuds,
Souvent nous payons cher cet honneur malheureux,

Et quand le bien public sur notre hymen se fonde,
Nous perdons le repos que nous donnons au monde.
Le destin pour moi seule en ordonne autrement;
Par la raison d'état je suis à mon amant.
La paix entre mon père & celui de Lyncée
Dans Argos, chère Egine, il est vrai, fut forcée;
J'ai craint, je l'avouerai, jusqu'au moment heureux
Où les autels m'ont vue en resserrer les nœuds;
Mais l'hymen achevé, quelle feroit ma crainte?
La paix est dans ces lieux trop solide & trop sainte,
Elle est fondée ailleurs sur des nœuds incertains,
La politique change, & rend les traités vains,
L'hymen ne peut changer; l'hymen stable & sévère
Imprime à cette paix le même caractère;
Et mon père fût-il dans sa haine obstiné,
Par ces nœuds qu'il permet, lui-même est enchaîné.
Non, dans cet heureux jour, rien n'altère ma joie,
Mon bonheur est certain, tout veut que je le croie:
On s'avance en ces lieux, sans doute c'est le Roi.

EGINE.

Madame, c'est lui-même.

HYPERMNESTRE.

Egine, éloigne-toi.

SCENE II.

DANAUS, HYPERMNESTRE.

HYPERMNESTRE.

Ah! je vous attendois avec impatience;
Mon père, vous savez si mon obéissance
Est fidelle à remplir jusqu'à vos moindres loix.

DANAUS.

C'est cette obéissance aussi que tu me dois;
C'est ta fidélité qu'aujourd'hui je réclame.

HYPERMNESTRE.

Quoique mon père ordonne, il peut tout sur mon ame,
Je rends grâce au destin qui, comblant mes souhaits,
Entre Egyptus & vous a rétabli la paix.
Ne craignez point, Seigneur, que de votre famille
Les nœuds que j'ai formés détachent votre fille;
Vous me verrez soumise, ainsi que mon époux...

DANAUS.

Tu sais que dans ces lieux tout tomboit sous ses coups,
Quand j'ai pour arrêter son audace effrénée,
Avec cet ennemi conclu son hyménée.

Lyncée est ton époux, & ses frères vainqueurs
Comme un bien de conquête ont obtenu tes sœurs.
Penses-tu qu'un traité né de la violence,
Soit le ferme soutien d'une telle alliance ?
Le fer levé sur moi, ma rage y souscrivit ;
La guerre dure encor quand la haine y survit.
Je pourrois cependant oublier mon injure,
Je céderois peut-être à mon sort sans murmure.
Si de l'astre fatal dont je fus poursuivi,
Le courroux à la fin paroissoit assouvi.
Mais c'est peu du passé, l'avenir me menace ;
Je ne puis respirer d'une longue disgrace ;
Et lorsqu'à ces revers ton père infortuné
A dû croire qu'au moins son outrage est borné ;
De secrets ennemis, de lâches parricides
Méditent ma ruine.

HYPERMNESTRE.

Eh ! qui sont ces perfides ?

DANAUS.

Mes gendres.

HYPERMNESTRE.

Dieux !

DANAUS.

Le ciel m'éclairant sur mon sort,
M'avertit d'éviter mon trépas par leur mort.

HYPERMNESTRE.

Ciel ! ô ciel !

DANAUS.

Tu frémis !

HYPERMNESTRE.

Malheureuse ! ah ! qu'entends-je ?

DANAUS.

Tu pâlis d'un destin aussi cruel qu'étrange,
Chaque mot, chaque instant ajoute à ton effroi ;
La nature te parle & t'attendrit pour moi ;
Plus que moi tu ressens le péril qui me presse :
Je n'ai que trop prévu ton trouble & ta tendresse,
Je reconnois ma fille, ose donc me servir ;
Assure-moi le jour qu'on cherche à me ravir,
Je n'ai recours qu'à toi, tu connois la victime,
Prends ce fer & l'immole.

Il lui présente un poignard.

HYPERMNESTRE.

O trahison ! ô crime !

DANAUS.

Le crime est prévenu ; je suis trop sûr de toi.
Tes sœurs vont m'obéir, toutes s'arment pour moi.

HYPERMNESTRE.

Quoi ! mes sœurs ! quoi ! leurs bras ! ....

DANAUS.

Elles sortent du temple
Dans ce dessein ; va, cours, donne ou reçois l'exemple;
Que l'odieux Lyncée expire cette nuit.
Tu détournes les yeux!

HYPERMNESTRE *à part.*

Quelle horreur me saisit!

DANAUS.

Tu te tais! aurois-tu trompé mes espérances?

HYPERMNESTRE.

Est-ce vous qui parlez?

DANAUS.

Est-ce toi qui balances?

HYPERMNESTRE.

Sur un époux, grands Dieux! oser porter mes coups!

DANAUS.

Quoi! dans mon ennemi tu peux voir un époux!
Le préférer!

HYPERMNESTRE.

Qui? Moi! croire servir mon père
En levant sur Lyncée une main meurtrière!
La nature m'armer contre l'hymen! ah! Dieux!
Je serois à la fois l'opprobre de tous deux.

DANAUS.

Perfide ! jusques-là tu trahis ma vengeance ;
Avec mes ennemis es-tu d'intelligence ?

HYPERMNESTRE.

Ah ! daignez imposer à mon cœur abattu,
Des loix que puisse suivre & chérir ma vertu.
Mon père, bannissez une terreur frivole,
Songez qui vous voulez que votre fille immole ;
Ce qu'il faut renverser de loix, de sentimens,
Ce qu'il faut violer de droits & de sermens....
Non, je ne puis fixer les yeux sur de tels crimes :
Quoi ! prendre sans pitié vos gendres pour victimes !
Quoi ! demander, pour mieux assurer leur trépas....
Non, vous-même, Seigneur, ne vous connoissez pas.
Sans reculer d'horreur, me verriez-vous sanglante,
Du flanc de mon époux retirer dégoutante
La main, la même main qu'aux yeux des Immortels,
Je lui viens d'engager par des nœuds solemnels ?
Quel calme attendez-vous de cet affreux carnage ?
Pourriez-vous de leur mort souffrir l'horrible image ?
Pourriez-vous soutenir mes cruels entretiens,
Mes reproches, mes cris, vos remords & les miens,
Tous ces noms odieux que dans les pleurs baignée,
Je vous verrois donner par la terre indignée ?

C'est vous servir, Seigneur, que vous désobéir;
En vous obéissant, mes sœurs vont vous trahir.
Mon père, épargnez-leur un repentir horrible;
Aux larmes d'Hypermnestre, à la pitié sensible,
De Lyncée & des siens détournez de tels coups;
Quittez un noir dessein fatal même pour vous.
Seigneur, au nom des Dieux.

DANAÜS.

Eh! ce sont ces Dieux même,
Qui de verser le sang donnent l'ordre suprême:
Leur ministre a parlé; non, ce n'est point ma voix,
C'est le ciel qui commande, il te dicte ses loix.
A ses arrêts sacrés, prétends-tu mettre obstacle?
Veux-tu ma mort? Veux-tu justifier l'Oracle?
Veux-tu par ton époux voir mon sang répandu?

HYPERMNESTRE.

Non, c'est trop m'opposer un devoir prétendu,
Un péril supposé par un Oracle impie:
Si quelque vrai danger menaçoit votre vie,
J'en atteste le ciel qui préside à nos jours,
Mon père me verroit voler à son secours,
A travers mille morts courir pour le défendre,
Heureuse que pour lui mon sang pût se répandre!

Mais où sont vos dangers, & quel est votre effroi?
Quand un prêtre a parlé, tremblez-vous sur sa foi?
Cette inspiration que son visage a feinte,
Ces cheveux hérissés d'une horreur qu'on croit sainte,
Ces regards égarés, ces sons de voix plus lents;
Peuvent-ils imposer un moment à vos sens?
Avez-vous vu sur lui la vérité descendre?
Danaüs, a-t-il dit, périra par un gendre;
D'où le sait-il? Ce fourbe a-t-il le droit affreux
De rendre l'un coupable & l'autre malheureux?
La vertu de Lyncée, inébranlable & pure,
Doit porter dans votre ame un jour qui la rassure;
Il sera tel toujours qu'il se montre aujourd'hui,
Il est sûr de son cœur, l'avenir est à lui.
Eh! quel seroit, grands Dieux! notre sort déplorable,
Si vous forciez notre ame à devenir coupable,
Si la vertu n'étoit qu'un don mal assuré
Que le ciel nous laisse ou reprît à son gré,
Si tel étoit le sort des mortels qu'elle anime,
De vivre en frémissant dans l'attente du crime!

DANAUS.

J'ai pitié des erreurs où ton cœur est livré,
Tu t'égares toi-même, & me crois égaré,

Et tu ne songes pas que ta bouche profane
Offense, en m'irritant, les Dieux dans leur organe.
Tu méconnois l'avis que les Dieux ont dicté;
Crois-tu l'anéantir par l'incrédulité?
N'a-t-on pas vu cent fois la mort ou les disgraces
Des Oracles trop vrais confirmer les menaces?

HYPERMNESTRE.

Ah! Seigneur! si jamais un oracle fut faux,
C'est lorsqu'il rend suspect un grand cœur, un héros.
Si l'on vit s'accomplir plus d'un sinistre oracle,
L'image du malheur, l'ardeur d'y mettre obstacle,
L'effroi, le trouble aveugle, une autre illusion
Créa l'évènement pour la prédiction.
Non, non, n'en doutez point, sans la foiblesse humaine,
Et toujours curieuse & toujours incertaine,
Ces oracles menteurs languiroient sans crédit,
La foiblesse consulte, & la crainte accomplit.
C'est trop vous arrêter. Qu'il paroisse à ma vue
Ce fourbe, dont la langue au mensonge vendue
Veut en prenant sur vous ce funeste ascendant,
Paroître vous servir en vous intimidant,
Qui fait sortir ici la haine de ses cendres,
Qui veut par le beau-père assassiner les gendres,

Qui vous croit, pour les perdre, assez foible & cruel,
Qui, supposant le crime, est lui seul criminel.
Oui, je le confondrai; craignez, mais de le croire,
Mais de suivre un dessein qui souille votre gloire,
Mais d'armer contre vous par tant de cruautés,
Et la Nature entière, & les Dieux irrités.

DANAUS.

C'est trop de résistance, & ma bonté se lasse,
L'amour, je le vois trop, te porte à tant d'audace?
Ce lâche amour lui seul t'a rendue à la foi,
Dénaturée, impie & rebelle à mes loix.
C'est assez; tes refus m'ont dicté ma conduite.
Il te tarde déjà que ton père te quitte,
Tu brûles de sauver un proscrit odieux;
Mais on va t'observer, j'aurai par-tout les yeux.
Je sai ce que je dois ordonner de Lyncée;
Tremble pour lui, pour toi, crains ta flamme insensée,
Redoute d'autant plus mon courroux inquiet,
Que je t'ai vainement confié mon secret....
Écoute, je conserve un reste d'indulgence;
Tout libre qu'est Lyncée, il est en ma puissance;
Tu me désobéis sans sauver ton époux;
Tu peux fléchir encor ma colère, résous;
Je te laisse y penser.

SCÈNE

SCÈNE III.

HYPERMNESTRE.

A QUELLE horreur livrée,
Me vois-je en un moment d'abîmes entourée !
Quel étrange destin, quelle soudaine erreur
A jetté dans son sein le trouble & la fureur!
Père barbare ! il faut qu'Hypermnestre te craigne,
Te condamne, t'offense, & te brave & te plaigne.
Malheureuse ! Du sort j'épuise tous les coups.
J'irrite un père, ô Ciel ! & je perds un époux !....
Non, il vivra ! que dis-je ? ô poursuite ennemie !
Dieux ! à qui confier ma douleur & sa vie ?



SCÈNE IV.

HYPERMNESTRE, ÉGINE.

HYPERMNESTRE.

EST-CE toi chère Égine ?

ÉGINE.

Un poignard dans vos mains!

HYPERMNESTRE.

Je l'ai pris, je l'ai dû.

ÉGINE.

Quels sont donc vos desseins?

HYPERMNESTRE.

Le Roi veut....

ÉGINE.

Dans quel trouble?

HYPERMNESTRE.

Il faut tromper mon père.

ÉGINE.

Que veut donc Danaüs?

HYPERMNESTRE.

Que ma main sanguinaire

Sur Lyncée ! . . .

ÉGINE.

Ah ! qu'entends-je ! ô comble des horreurs !

HYPERMNESTRE.

Il faut m'aider, te dis-je, à tromper ses fureurs;
Mes sœurs sur leurs époux comme autant d'Euménides,
Vont lever cette nuit des glaives parricides.
Que deviens-je au milieu des coups qu'on va porter ?
Mais quoi ! je délibère, & je dois tout tenter.
On trame, cher Lyncée, on hâte ta ruine;
Si je tarde un moment, c'est moi qui t'assassine.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre eſt dans la nuit.

LYNCÉE.

Quoi ! du pied des Autels ! .... Quelle eſt donc cette
fuite ?
Quel noir preſſentiment me ſaiſit & m'agite ?
Je cherche ſa retraite, on arrête mes pas :
J'interroge, on héſite, on ne me répond pas :
Ici tout m'eſt ſuſpect, & je le ſuis moi-même ;
On m'obſerve, on me fuit : quel eſt ce ſtratagême !
Ciel ! .... Erox m'avoit dit qu'elle étoit dans ces lieux,
Le Roi l'entretenoit ; quel ſoin myſtérieux ! ....
Veut-on me l'enlever ? Je frémis. Roi barbare,
Me l'enlever ! ô Dieux ! plutôt qu'on m'en ſépare,

Périsse Danaüs ! tombent ces murs affreux,
Où l'on rompt les traités, où l'on trahit mes feux.
Danaüs me trahit !.... Non, je ne le puis croire,
Non, il n'a pu former une trame si noire :
Saints nœuds, sermens sacrés, seriez-vous superflus ?
Sortez, honteux soupçons, de mon esprit confus ;
C'est trop m'abandonner au trouble qui m'agite ;
Mais qui s'avance ici ? Quelle alarme subite ?

SCÈNE II.

LYNCÉE, ÉROX.

ÉROX *au fond du Théâtre.*

AH ! Dieux !

LYNCÉE.

Qu'entends-je ! Erox ?

ÉROX.

Seigneur, ah ! quelle horreur !
Vos frères ont péri.

LYNCÉE.

Mes frères !

ÉROX.

Tous, Seigneur.

Par l'ordre du tyran, par la main de leurs femmes.

LYNCÉE.

O Dieux ! qu'ai-je entendu ! quelles affreuses trames !

ÉROX.

Le lit de l'hymenée est l'autel de la mort.
Au bruit qui se répand d'un si funeste sort,
Je frémis & j'accours ; dans son sang chacun nage ;
L'un pousse un cri plaintif, l'autre un soupir de rage,
Celui-ci se relève, & retombe expirant,
Cet autre est étendu le poignard dans le flanc ;
Un seul presque échappé de ce carnage impie,
Traînoit d'un pas tremblant les restes de sa vie ;
Je vole à son secours, mais sa femme en fureur
L'entend, court, me devance, & lui perce le cœur ;
Il tombe, il reconnoît son épouse homicide,
Pleure, & d'un œil mourant suit encor la perfide.
Toutes courent en foule à leur père inhumain,
L'entourent ; le poignard fume encor dans leur main.
Le tyran les embrasse, applaudit à leurs crimes ;
Lui-même impatient de compter ses victimes,
Il accourt, il repaît ses yeux étincelans,
Du spectacle cruel de tant de corps sang'ans :
On dit que sa fureur d'un oracle s'appuie ;

Venez, ſuivez mes pas, trompez ſa perfidie,
Fuyez, de votre ſang un barbare altéré.....

LYNCÉE.

Ami, c'en eſt aſſez ; ce bras déſeſpéré.....

ÉROX.

Où courez-vous, Seigneur ?

LYNCÉE *à part.*

Tu ne jouiras guères....
Où je cours, cher Erox ? .... Je cours venger mes frères,
Venger mon père, moi, l'hymen, l'humanité,
Les Dieux, la foi trahie, & l'hoſpitalité ;
Tout ce qui fut ſacré, tout ce qu'un monſtre outrage.
Oui tyran, contre toi, tu m'as donné ta rage ;
J'en ai beſoin : frémis.... Que j'aurai de plaiſir !
Je vais dans ton vil ſang me baigner à loiſir,
Et t'arrachant ce cœur né pour la barbarie,
Te rendre tous les coups qu'ordonna ta furie.

ÉROX.

Dans un danger certain c'eſt trop vous engager.
Vous périſſez, Seigneur ; fuyez, pour vous venger.
Eh ! que pouvez-vous ſeul dans ce palais funeſte ?
Vos frères ne ſont plus.

LYNCÉE.

Mon déſeſpoir me reſte.
Ma fureur ne peut craindre un tyran odieux;
Et pour moi, contre lui, j'ai ce fer & les Dieux.

ÉROX.

Songez dans quel abîme une rage ſi vive....

LYNCÉE.

N'arrête point mes pas.

ÉROX.

Souffrez que je vous ſuive.

SCÈNE III.

HYPERMNESTRE *tenant un poignard d'une main, & une lampe de l'autre*; LYNCÉE, ÉROX.

LYNCÉE *reculant avec un étonnement mêlé d'horreur.*

CIEL! que vois-je? .... Hypermneſtre un poignard à la main!
Dieux! viendroit-elle auſſi pour me percer le ſein,
Pour rejoindre Lyncée à ſes malheureux frères?

HYPERMNESTRE.

Je cherche ici Lyncée.

LYNCÉE *déſeſpéré.*

Achève mes misères,
Oſe trancher mes jours.

HYPERMNESTRE *jettant le poignard.*

Je viens pour te ſauver.
Quels ſoupçons ! que d'horreurs ! Dieux ! c'eſt trop m'éprouver.

Précipitamment.

Pour défendre tes jours, j'ai ſu tromper mon père;
Oui, j'ai pris dans ſa main ce fer, dont ſa colère
Alloit ſur mon refus armer un autre bras.
Quitte ces lieux cruels où l'on veut ton trépas.
A promettre ta mort j'ai pu forcer ma bouche,
Juge ſi ton danger m'épouvante & me touche.
Fuis, hâte-toi.

LYNCÉE.

Pardonne un inſtant de fureur
A ce cœur abîmé dans l'excès du malheur.

HYPERMNESTRE *rapidement.*

Fuis, dis-je. On veut ta mort; ſaiſis pour t'en défendre

Les inſtans qu'on me laiſſe ici pour te ſurprendre :
Le Roi dans ce deſſein s'eſt éloigné de moi.
Vers ces murs une iſſue eſt ouverte pour toi ;
Cours : je n'ai, cher Lyncée, à tant de maux réduite,
D'eſpoir que dans la nuit, & de bien que ta fuite.

LYNCÉE *avec impétuoſité & fureur.*

Moi, que je fuie ? ô ciel ! que me propoſes-tu ?
Peux-tu dans ces momens ſoupçonner ma vertu ?
Quoi ! d'horreurs entouré ſous ces lambris profanes
De mes frères ſanglans j'entends gémir les mânes,
Ici, dans tous les miens je me vois égorger,
Et je les trahirois ! non, je cours les venger.

HYPERMNESTRE.

Les venger ! & ſur qui ?

LYNCÉE.

L'ignores-tu ?

HYPERMNESTRE *avec horreur.*

Barbare !
Quoi ! ſur mon père ! Ciel ! quelle rage t'égare ?
Toi, mon époux, ſon gendre ! .... ah Dieux !

LYNCÉE *furieux.*

Oui, c'eſt ſur lui,
Sur lui-même, où je ſuis ſon complice aujourd'hui :
J'irois juſqu'aux enfers, dans ma fureur extrême,
L'arracher aux tourmens, pour me venger moi-même.
Laiſſe-moi. *Il s'éloigne.*

HYPERMNESTRE *tombant aſſez loin de ſon mari, les bras tendus vers lui, tandis qu'il tombe lui-même dans les bras d'Erox, accablé de la douleur de ſa femme & de ſa propre fureur.*

Ciel! arrête, & vois tout mon effroi :
Je tombe à tes genoux pour un père & pour toi.

LYNCÉE *relevant ſa femme.*

Tu trembles, tu pâlis. Je ſuccombe à tes larmes;
Je vois en frémiſſant tes mortelles alarmes.
Quoi! ce lâche tyran, cet infâme aſſaſſin,
Ce monſtre impunément m'aura percé le ſein!
Je reprends ma fureur : ceſſe de le défendre.
Tu m'arrêtes, cruelle!

HYPERMNESTRE.

Ah! Dieux!

LYNCÉE.

Je vais l'attendre.

Il va venir ici te demander mon ſang,
Et moi le prévenir en lui perçant le flanc.

HYPERMNESTRE.

Veux-tu donc m'expoſer, en défendant mon père,
A te livrer moi-même à toute ſa colère?

LYNCÉE.

Le perfide! abuſer des ſermens ſolemnels,
Verſer le ſang des miens à l'ombre des autels,
Briſer les plus ſaints nœuds qu'il a formés lui-même,
Faire ſervir le Ciel à ſon noir ſtratagême!
Eh! ne vas point, d'un traître excuſant les fureurs,
M'alléguer un oracle, & de vaines terreurs.
Au milieu des forfaits que ce monſtre accumule,
Il ne fut ni craintif, ni foible, ni crédule:
Il eſt fourbe & féroce, il eſt né pour haïr;
Pour ordonner le crime, il eut l'art de trahir,
Il ſe conſulta ſeul dans les horreurs qu'il oſe,
L'oracle eſt le prétexte, & ſa haine eſt la cauſe.

HYPERMNESTRE *rapidement.*

Non, ne lui prête point cet excès de fureur,
L'oracle l'épouvante, & j'ai vu ſa frayeur.
Avec moi juſques-là mon père n'a pu feindre:

Même, en le haïssant, c'est à toi de le plaindre.
Daigne au moins l'éviter.

LYNCÉE *toujours avec impétuosité.*

Non, je n'écoute rien ;
Il faut que son sang coule, ou qu'il verse le mien.
De ses noirs attentats l'horreur est découverte ;
Tous les perfides soins qu'il prendroit pour ma perte,
Sa garde, ses soldats, rien ne peut m'ébranler ;
Même lorsqu'il peut tout, c'est au crime à trembler.

HYPERMNESTRE *hors d'elle.*

Je ne me connois plus.... Quoi ! craindre, en ma misère
Le père pour l'époux, & l'époux pour le père !
Entre quels ennemis suis-je placée ? Eh quoi !
N'aurai-je pu fléchir ni mon père ni toi ?
Toi ! t'exposer, te perdre ! Ah ! puis-je te survivre ?
Toi massacrer mon père ! ah ! pourrois-je te suivre.
Voir entrer dans mon lit un patricide époux ?
Mais je perds trop de temps à calmer ton courroux ;
J'oublie, en te parlant, ton danger que j'augmente.
Cruel, vois à quel sort tu réduis ton amante ;
Je meurs, si tu péris par un père inhumain ;
Mais je renonce à toi, s'il périt par ta main,

Si tu ne pars.

LYNCÉE *éperdu.*

O Dieux ! ah ! quelle violence !
Ote-moi donc ma haine, en m'ôtant ma vengeance ;
Rends-moi les miens, cruelle ; au moins étouffe en moi
Leurs lamentables cris que je trahis pour toi.

SCÈNE IV.

HYPERMNESTRE, LYNCÉE, ÉGINE.

ÉGINE *précipitamment.*

Ah ! Madame .... Ah ! Seigneur, vous, dans ces lieux encore !
Précipitez vos pas.

HYPERMNESTRE.

Sauve ce que j'adore.
Adieu.

LYNCÉE.

Nous séparer ! viens sous un ciel plus doux ;
Tu ne suis qu'un tyran, & tu suis ton époux.

ÉGINE *toujours rapidement.*

J'ai vu le Roi penſif, impatient ; je tremble.

HYPERMNESTRE.

C'eſt un nouveau danger que d'oſer fuir enſemble.
Je ſaurai te rejoindre, & t'en donne ma foi.
Quitte ſans moi ces lieux ; tu n'y crains rien pour moi :
J'y dois reſter encor pour aſſurer ta fuite.
Je dois, trompant le Roi, retarder ſa pourſuite.
Adieu. Veux-tu te perdre ? Ah ! cher époux, va cours :
Je meurs, s'il faut trembler plus long-temps pour tes jours.

LYNCÉE.

Eh ! bien, je pars, je cède, & je le dois peut-être ;
Peut-être ici ma rage échoueroit contre un traître.
Je puis rejoindre encor mon père, & nos ſoldats :
Je pars ; mais je revole avec eux ſur mes pas ;
Mais je reviens ici, ſous des Dieux moins contraires,
T'enlever, perdre un monſtre, & venger tous mes frères.

SCÈNE V.

HYPERMNESTRE, ÉGINE.

HYPERMNESTRE.

Égine, ah ! que je crains qu'il ne parte trop tard !
On ne t'obſerve point ; quitte-moi, vois s'il part :
Que le fidèle Erox le conduiſe & l'entraîne.
Cours, les momens ſont chers.

SCÈNE VI.

HYPERMNESTRE *ſeule.*

Ah ! je reſpire à peine.
Grands Dieux ! veillez ſur lui, raſſurez mon amour ;
Epaiſſiſſez la nuit, & retardez le jour :
Ces murs, théâtre affreux des malheurs & des crimes,
Ne regorgent que trop de ſanglantes victimes.
Eloignez Danaüs dans ce moment d'effroi.
O cher Lyncée !.... O ciel ! ſi ſurpris par le Roi,

Si,

Si, passant par des lieux teints du sang de ses frères,
A ce spectacle horrible, oubliant mes prières,
Lui-même il s'élançoit au-devant du danger !
Je frissonne...., Le Roi..... Que dois-je en présager ?
Je n'ose aller vers lui.... Je frémis de l'attendre.
Mais quels accens au loin semblent se faire entendre ?
Porteroit-on les coups que j'ai cru détournés ?
Mes yeux sont obscurcis..... mes pas sont enchaînés...
Tous mes sens sont glacés. Où suis-je ? .... Un glaive brille ;
Arrête, Roi cruel..... prends pitié de ta fille.
Mes cris hâtent le coup ! .... Dieux ! qu'est-ce que je voi ?
Cher époux, ton sang coule, il rejaillit sur moi.
Je me meurs.

Elle tombe évanouie dans un fauteuil.

SCENE VII.

HYPERMNESTRE, DANAUS, IDAS, GARDES *portant des flambeaux.*

DANAUS *dans le fond du Théâtre, à* IDAS.

AVANÇONS, j'entends sa voix; c'est elle:
Je vois à ses sanglots que son bras m'est fidelle.
Elle reste immobile, & ses sens oppressés
Demeurent suspendus, par la douleur glacés.

Il s'approche d'Hypermnestre.

Hypermnestre, réponds. Suis-je obéi ?

HYPERMNESTRE *égarée, restant assise.*

Mon père...,
Vous voyez.... c'en est fait.... O douleur trop amère ! ....
Je me suis séparée.... Avez-vous pu vouloir ? ....
J'ai perdu mon époux .... Je suis au désespoir.
Sort fatal! .... nuit d'horreurs ! .... Oracle affreux ! ....

DANAUS.

Va, cesse
D'abandonner ton cœur au remords qui le presse.

Tu viens de m'assurer le repos & le jour,
Tu m'as prouvé ta foi, ton zèle, ton retour.
Oui, ta soumission après ta résistance,
Des droits du sang sur toi montre mieux la puissance.
Tes sœurs n'ont immolé que des objets haïs;
Elles se satisfont; c'est toi qui m'obéis,
Toi qui fais de l'amour un entier sacrifice.
Combien faut-il qu'un père à jamais te chérisse,
D'avoir su te résoudre à l'effort rigoureux
De servir ma vengeance aux dépens de tes feux!
Tu m'osois résister & trahir ma famille;
Je ne m'en souviens plus, tu redeviens ma fille.

Hypermnestre se lève.

Oublie au sein d'un père un mortel odieux,
Que tu n'as immolé que par l'ordre des Dieux.
Tu frémis dans mes bras! ... D'un vain regret saisie,
Te repens-tu du soin que tu prends de ma vie?
Ne regarde qu'un père, imite en tout tes sœurs.

HYPERMNESTRE.

Ces momens sont affreux, pardonnez à mes pleurs;
Je ne puis retenir ma douleur & ma plainte.

A part.

Je crains de me trahir.

A Danaüs.

De tant de maux atteinte,
Souffrez du moins, Seigneur, que j'aille loin de vous
Renfermer mes regrets, & pleurer mon époux.

SCÈNE VIII.

DANAUS, IDAS.

DANAUS.

Oui, de ce dernier coup ma haine étoit jaloufe;
Il falloit qu'il pérît de la main d'une époufe.
Cet accord d'Hypermneftre avec toutes fes fœurs,
Comme un arrêt du Ciel confacre mes fureurs.
Mais quoique fa douleur par fes larmes s'exprime,
Pour me croire vengé, je veux voir ma victime.

SCÈNE IX.

DANAUS, IDAS, ARASPE.

ARASPE *arrivant avec précipitation.*

Seigneur, on vous trahit. Lyncée est échappé.

DANAUS.

Lyncée ! ô Ciel ! Lyncée ! . . . :

ARASPE.

Oui, vous étiez trompé.

Itys en ces momens hors de ces murs le guide.

DANAUS.

Infidèle ! qu'ai-je fait ! O sort ! ah ! la perfide !
Suis-moi. Courons, Idas, réparer mon erreur.
Que cette même nuit le rende à ma fureur.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIÈRE.

Le Théâtre est toujours dans la nuit.

HYPERMNESTRE, ÉGINE.

HYPERMNESTRE.

Eh! bien, est-il parti? Faut-il que je frémisse,
Chère Egine?

ÉGINE.

Oui, Madame; Erox l'a su conduire
Hors de ces lieux cruels par de secrets chemins.

HYPERMNESTRE.

Ah! je redoute encor mon père & ses desseins.

Egine, il crie aux ſiens, d'une voix formidable :
« Je ſuis trompé, trahi ; qu'on cherche le coupable. »
Il veut ſon ſang ; il court, de cette ſoif preſſé,
D'autant plus furieux qu'il le croyoit verſé,
Qu'il voit que dans ces lieux toute recherche eſt vaine ;
Et peut-être déjà quelque troupe inhumaine....

ÉGINE.

Banniſſez cet effroi, la nuit ſert vos ſouhaits ;
J'ai ſu, prompte à ſervir de ſi chers intérêts,
A déguiſer ſon nom, réſoudre ſon courage ;
Pour mieux tromper le Roi, pour égarer ſa rage,
J'ai même à votre époux pris ſoin de ménager,
Hors des murs de la ville, & loin de tout danger,
Un refuge aſſuré que le ſoldat ignore ;
Lyncée y préviendra le retour de l'aurore.
N'en doutez point, Madame, il eſt en ſûreté.

HYPERMNESTRE.

Ah ! tu rends quelque calme à mon cœur agité.
Je le perds ; mais il vit ; j'en ſens moins ma miſère.
On ſe fait, chère Egine, en un ſort ſi contraire,
D'une moindre infortune une ombre de bonheur.

ÉGINE.

Je ne crains que pour vous votre père en fureur :
Vous pardonnera-t-il cet heureux artifice,
Qui soustrait sa victime à sa noire injustice,
Et malgré tant de morts, lui rendant ses terreurs,
Ravit à ses desseins le fruit de tant d'horreurs ?
En quels cruels transports va s'exhaler sa rage !
Et comment loin de vous détourner cet orage ?
Quel sera votre asyle à cet affreux moment ?

HYPERMNESTRE.

Je n'ai point cru sauver Lyncée impunément.
J'ai dû tromper mon père. Ah ! qu'il me persécute,
Je crains moins son courroux, m'y voyant seule en bute.

ÉGINE.

Qu'entends-je ? Je frissonne. Il s'avance en ces lieux.
Fuyez encor sa vue ; il entre furieux.

SCÈNE II.

HYPERMNESTRE, DANAUS, EGINE, GARDES *portant des flambeaux.*

DANAUS.

ARRÊTE, ingrate, arrête.

ÉGINE.

Ô rigueur inhumaine !

DANAUS.

Gardes, obéissez, qu'elle-même on l'enchaîne.
Vous, tandis que Lyncée est cherché hors des murs,
Volez, suivez d'Argos tous les détours obscurs;
Et vous, de l'Inachus parcourez les rivages,
Observez les chemins & les secrets passages:
Hâtez-vous; sur vos soins mon salut est fondé,
Toujours pour mon repos vous aurez trop tardé.

Les Gardes sortent.

Perfide, je te dois ces alarmes funestes;
Tu sauves un proscrit; c'est moi que tu détestes.

Mes projets, mes périls, mon courroux, mon effroi,
Et les avis des Dieux sont méprisés par toi.
Tu me désobéis; c'est peu de cette injure,
Je me vois le jouet de ta lâche imposture:
Tu me promets le sang dont je dois m'abreuver,
Tu cours vers ma victime, & c'est pour la sauver.
Tu m'exposes cruelle à la fureur d'un gendre,
Ce que j'en avois craint, je dois bien plus l'attendre.
Sans l'armer contre moi, peux-tu le protéger?
L'Oracle fût-il faux, suis-je moins en danger?
Et quand j'échapperois à mon sort déplorable,
Fille dénaturée, en es-tu moins coupable?
Tu deviens parricide après m'avoir bravé,
Et déjà dans ton cœur le crime est achevé.
Peut-être à ce perfide as-tu promis ma tête,
Et tu m'assassinois sans ce bras qui t'arrête.

HYPERMNESTRE.

Vous me faites frémir par ces discours affreux.
D'un forfait inoui nous soupçonner tous deux!
Quoi, vous m'imputeriez!... quoi, vous auriez pu
croire!...
Ah Dieux!... Prenez ma vie, & laissez-moi ma gloire.

DANAUS.

Elle étoit d'obéir sans rien examiner,
Non de juger ton père & de l'abandonner.
Si je te commandois un meurtre illégitime,
Moi seul, devant les Dieux, j'étois chargé du crime.
Aveugle que j'étois, sur la foi de tes pleurs,
Je croyois te devoir encor plus qu'à tes sœurs.
Bien loin de supçonner tes plaintes d'artifice,
J'estimois par l'effort le prix du sacrifice.
Pour calmer ta douleur, je daignois m'empresser;
Et toi contre mon sein tu te laissois presser.
Et quand tu jouissois de ta feinte hardie,
Je ne te consolois que de ta perfidie.
Tu m'as osé trahir; crains un père irrité,
Crains la peine qu'il doit à l'infidélité.
Parmi mes ennemis faut-il que je te compte!
Tranquille en ma présence, infidelle sans honte,
Loin du juste remords que tu dois ressentir,
Ne sais-tu que tromper, & non te repentir?

HYPERMNESTRE.

Me repentir! De quoi? D'une trop juste crainte,
D'un artifice même où vous m'avez contrainte?

Me repentir ! ô Dieux ! lorsque j'ai préféré
A de si noirs forfaits un devoir si sacré ?
Moi, mériter qu'un jour, avec mes sœurs cruelles,
L'univers me confonde en son horreur pour elles,
Et maudissant mon nom sans cesse avec le leur,
Dise : Hypermnestre aux fers a souillé son malheur,
Par un lâche retour elle s'est démentie,
Elle a sauvé Lyncée, & s'en est repentie !
Non, ne l'espérez pas ; non, dans ce jour d'effroi,
Les reproches du cœur ne sont pas faits pour moi.
Non, ce n'est qu'à mes sœurs d'être en proie aux furies ;
Aux remords dévorans, vautours des cœurs impies ;
Peuvent-elles goûter un instant de repos,
Elles de leurs époux exécrables bourreaux,
Elles de qui la main meurtrière & parjure
A fait rougir l'hymen, & frémir la nature ?
Je crois voir chaque époux plaintif, pâle & sanglant,
S'offrir les nuits en songe à leur esprit tremblant ;
Je les vois se lever, fuir ces objets funèbres ;
Mais les spectres les suivre à travers les ténèbres,
Les suivre avec le fer que leurs bras forcenés
Ont plongé dans le flanc de tant d'infortunés.
Pour moi, mon seul tourment est la haine d'un père ;
Je souffre d'exciter malgré moi sa colère :

Mais, puniſſant ſur moi cet époux que je ſers,
Duſſiez-vous reſſerrer, appeſantir mes fers,
Me preſcrire l'exil, ordonner mon ſupplice ;
L'exil, les fers, la mort, n'ont rien dont je frémiſſe,
Quand je ſauve un époux, quand j'ai dû le ſervir :
Rien ne peut m'arracher même un ſeul repentir.

DANAUS.

Rebelle ! quand ta main m'a refuſé ſa tête,
Oſes-tu bien encor ? . . . . Je ne ſais qui m'arrête....
Téméraire ! oſes-tu juſques-là devant moi
Inſulter à tes ſœurs qui m'ont gardé leur foi ;
Et, dans la paſſion dont s'aveugle ton ame,
Me vanter ta vertu qui n'eſt rien que ta flamme ?

HYPERMNESTRE.

Ma flamme ! . . . . ah ! l'honneur ſeul dans mon cœur aujourd'hui,
De Lyncée en danger auroit été l'appui ;
Mais de ce que j'ai fait, quoique mon cœur m'avoue,
Je ne m'applaudis point, ni ne veux qu'on me loue ;
J'ai dû ſervir l'hymen ; mes ſœurs l'ont prophané ;
C'eſt de leur crime ſeul qu'on doit être étonné.
Prêtes à conſommer ces affreux parricides,
On ne concevra point comment leurs mains timides

N'ont pas senti le fer tout-à-coup s'échapper,
A l'approche du cœur qu'elles alloient frapper.
Je me suis plainte au Ciel, au Ciel inexorable,
Qui m'imposoit la loi de paroître coupable;
J'ai rougi qu'il fallût feindre de m'abreuver
De ce sang malheureux que je courois sauver;
J'ai rougi d'employer contre vous l'artifice,
De mes sœurs j'ai craint d'être un instant la complice;
Je hais trop leur fureur pour me la déguiser;
Je ne puis que les plaindre, & non les excuser.

SCÈNE III.

DANAUS, HYPERMNESTRE, IDAS.

IDAS.

On a couru par-tout dans Argos, hors la ville;
La recherche, Seigneur, est encore inutile.
Vous le dirai-je? Argos n'a vu qu'en murmurant
Jusques dans ses foyers le satellite errant.
Peut-être sur la mer la barque où fuit Lyncée,
Déjà loin de ces bords par les vents est poussée.

Peut-être en nos murs même un asyle secret
A l'œil qui le poursuit le cache & le soustrait.
Lorsqu'aux rayons du jour la nuit aura fait place,
On pourra du proscrit mieux découvrir la trace ;
De vos autres soldats on attend le retour.

DANAUS.

Sors, & viens m'avertir.

HYPERMNESTRE *à part.*

Dieux ! servez mon amour.

SCÈNE IV.

HYPERMNESTRE, DANAUS.

DANAUS.

Ton espoir, infidelle, augmente avec mon trouble ;
Tremble d'oser braver un courroux qui redouble.

HYPERMNESTRE.

Ah ! peut-être les Dieux, témoins de mon effroi,
Veulent dans vos desseins vous tromper après moi.

Peut-être en ces momens leur justice empressée
Se jette à ma prière entre vous & Lyncée.
Une seconde fois, ne puis-je le sauver ?
Votre fille éperdue est loin de vous braver ;
Mais comptez-vous pour rien une nuit si funeste,
Si de ce sang proscrit vous ne versez le reste ?
L'Oracle qui l'exige est assez obéi ;
Vous immolez Lyncée en m'arrachant à lui.
Vos filles plus que vous paroîtront criminelles
D'avoir exécuté vos vengeances cruelles ;
Mais d'un dernier forfait tout le crime est sur vous ;
Souffrez mes vœux au Ciel pour qu'il pare vos coups,
Pour que de vos fureurs il sauve la victime,
Moi d'une affreuse image, & vous d'un nouveau crime.
Oui, je me flatte encor....

Ici le jour commence à reparoître.

SCÈNE

SCÈNE IV.

LYNCÉE *enchaîné*, HYPERMNESTRE, DANAUS, GARDES, SOLDATS.

HYPERMNESTRE *se retournant au bruit, & désespérée.*

CIEL ! quelle horreur me suit !

LYNCÉE *éperdu.*

Aux Gardes.

Dieux ! que vois-je ? Ah ! cruels ! où m'avez-vous conduit ?

HYPERMNESTRE.

Lyncée ! ah ! malheureux ! coup affreux qui m'accable !
Cher époux !

LYNCÉE.

A Hypermnestre.

Toi des fers ! .... Tyran impitoyable !

DANAUS.

As-tu cru m'échapper, tromper, braver un Roi ?

LYNCÉE.

As-tu cru que je fusse aussi lâche que toi?
Que timide témoin du trépas de mes frères,
Par ta haine livrés à des mains meurtrières,
Quand par flots jusqu'à moi j'ai vu leur sang couler,
Mon dessein fût de fuir? .... Il fut de t'immoler;
J'y courois; Hypermnestre en pleurs, sur mon passage
A retenu mon bras, t'a sauvé de ma rage;
Tu ne dois qu'à ses cris, tu ne dois qu'à ses pleurs
La lumière du jour souillé par tes fureurs;
Et lorsque son secours t'arrache à ma vengeance,
Les fers, la mort peut-être en est la récompense!....
Ah Dieux! .... non, sans mourir je ne puis y penser.
Tyran!.... c'est dans tes mains que j'ai pu la laisser!
C'est moi, c'est par tes coups, son époux qui l'opprime.

Se retournant vers Hypermnestre.

Quel prix de ta vertu!

DANAUS.

Tu vis, voilà son crime.

LYNCÉE.

Voici mon sein, cruel; frappe, que tardes-tu?
Frappe, délivre-la; va, ce coup m'est bien dû;

Je t'ai laissé le jour ; j'ai livré mon amante ;
J'ai voulu ton trépas ; rends ta rage contente ;
Frappe, dis-je ; ôte-moi ce spectacle d'horreur
De mon épouse aux fers, & d'un tigre en fureur.

DANAUS.

Que tu vas payer cher ton insolente rage !
Ce fer seroit trop peu pour venger mon outrage.
Tu voulois mon trépas ; de ce coupable vœu
Toi-même devant moi viens de faire l'aveu :
Tu confirmes ici, par ta fureur ouverte,
Les Oracles des Dieux qui demandoient ta perte.
Ils seront obéis, & je leur dois ta mort ;
C'est au supplice seul à terminer ton sort.
Hola, Gardes.

HYPERMNESTRE.

Mon pere ! ....

LYNCÉE.

Imposteur exécrable,
Tu veux que je paroisse un vil traître, un coupable !
Ah ! perfide !

DANAUS.

Soldats, qu'on l'entraîne.

HYPERMNESTRE *se jettant au-devant des Soldats.*

Arrêtez,
Barbares; que d'horreurs! quelles extrémités!
Où me réduisez-vous? Tout mon cœur se déchire.
Ah! s'il vous faut du sang, qu'il vive & que j'expire:
Hélas! de tous les siens en apprenant le sort,
Lyncée étoit en proie au plus affreux transport,
Sa rage d'aucun frein ne sembloit retenue;
Mais, Seigneur, quand il vit son épouse éperdue
Combattre par des pleurs son courroux trop aigri,
Quand il me vit trembler, il en fut attendri:
Tout plein de son injure, il promit à mes larmes
De n'oser se venger que par le sort des armes.
Les larmes d'une épouse arrêtoient son courroux;
Les mêmes pleurs ici ne pourront rien sur vous?
De la pitié Lyncée écoutoit le murmure;
Il cédoit à l'amour, cédez à la nature.

DANAUS.

Tu m'implores en vain; elle est muette en moi.
Ma loi, le nom de père, ont été vains pour toi.
Me venger, te punir, est l'espoir qui me flatte;
Tu l'aimes, il mourra. C'est perdre trop, ingrate,

Ma vengeance en menace & le temps en délais.
Préparez ſon ſupplice aux portes du palais ;
Redoublez ſon eſcorte ; allez, qu'on les ſépare.

LYNCÉE.

Adieu : ma mort te laiſſe au pouvoir d'un barbare,
Mon ſupplice eſt affreux.

HYPERMNESTRE.

Je meurs, ſi tu péris.

SCÈNE VI.

DANAUS, IDAS.

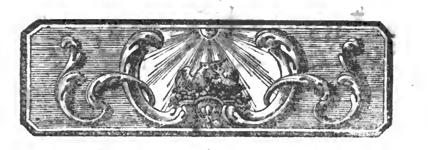
DANAUS.

Toi, ne perds point de temps, cours, préviens les
eſprits.
Répands par-tout le bruit que dans leur perfidie
Lyncée & tous les ſiens attentoient à ma vie :
Qu'Hypermneſtre inſenſible à ma perte annoncée,
Séduite par l'amour, faiſoit grace à Lyncée.

De la pitié publique il faut vaincre le cri;
C'est peu de son trépas, que son nom soit flétri.
Après ce que j'ai fait, osons tout, par prudence.
Que la raison d'état assure ma vengeance.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

DANAUS, IDAS.

DANAUS.

Eh bien ! pour ſon ſupplice a-t-on tout préparé ?

IDAS.

Le bûcher eſt déjà par le peuple entouré ;
Seigneur, Lyncée y monte en ce moment peut-être.

DANAUS.

C'eſt peu de ſon ſupplice ; as-tu ſervi ton maître ?
Que produira l'Oracle, & ces bruits confirmés
Que ta voix dans Argos par mon ordre a ſemés ?

De quel œil aujourd'hui ſur l'odieux Lyncée
Les peuples verront-ils ma vengeance exercée ?

IDAS.

Par-tout, Seigneur, mon zèle a répandu des bruits
Dont vous allez connoître & recueillir les fruits.
On a ſu que d'Argos préparant la conquête,
Egyptus à ſes fils demanda votre tête,
Et l'on penſe aiſément que vos gendres cruels
Formoient contre vos jours des complots criminels,
Que de ces attentats le chef ou le complice,
Lyncée eſt en effet trop digne du ſupplice.
D'ailleurs, dit-on, l'Oracle exigeoit tant de morts.
Un ſang ſuſpect aux Rois eſt verſé ſans remords;
L'épargner, quand le Ciel l'a montré redoutable,
C'eſt ſe rendre à la fois malheureux & coupable;
Mais quelques-uns, Seigneur, moins ſuperſtitieux;
Oſent plaindre Lyncée, & condamner les Dieux.

DANAUS.

Que m'importent, Idas, ces diſcours téméraires ?
Peu les tiendront; il eſt trop d'eſprits nés vulgaires,
Que même avec peu d'art on trompe en ſûreté,
Combien ſont abſorbés ſous leur ſtupidité,

Ou des vains préjugés esclaves volontaires,
Se font de leurs erreurs des vertus nécessaires!
Tout me sert, cher Idas, l'absence d'Egyptus,
Des crimes supposés, d'heureux bruits répandus.
Ah! quel doux sentiment dans mon cœur se déploie!
Lyncée expire, ami, je le sens à ma joie:
Je suis vengé; je suis au comble de mes vœux.

IDAS.

A pas précipités on s'avance en ces lieux.
Vous êtes délivré d'une race ennemie.

SCÈNE II.

ARASPE, DANAUS, IDAS.

DANAUS.

Araspe, eh bien! Lyncée a-t-il perdu la vie?

ARASPE.

Non, Seigneur. La révolte est prête à s'allumer.

DANAUS.

Ciel!... Eh bien! je saurai prévenir ou calmer....

ARASPE.

On murmure, Seigneur, on s'attendrit, on doute
Du crime de Lyncée ; & pour vous je redoute
Ces meurtres de la nuit, votre courroux vengeur ;
Les amis de Lyncée, & plus encor, Seigneur,
Les fers de votre fille au déſeſpoir livrée,
Devant un peuple ému dont elle eſt adorée.
Je tremble d'autant plus que ce peuple indompté
A la ſédition trop ſouvent fut porté.
A la pitié qu'il ſent, ſe joint un air farouche :
Le cri de la vengeance eſt dans plus d'une bouche.
Peut-être ſi Lyncée avoit déjà paru....
J'ai frémi de ce trouble, & je ſuis accouru.

DANAUS.

Qu'on m'amène Hypermneſtre ; allez.

ARASPE.

Et le ſupplice ;
Voulez-vous qu'à l'inſtant ?....

DANAUS.

Si je veux qu'il périſſe ?
Oui, courez, & ſoudain qu'on l'immole à leurs yeux,
Que ſon trépas impoſe à ces ſéditieux....

Non, ne hasardons rien.... Revenez. Oui, qu'il meure;
Mais aux fers, en secret. Obéissez sur l'heure.

SCÈNE III.

DANAUS, IDAS.

DANAUS.

Oui, qu'Argos aujourd'hui me croyant appaisé,
Nomme clémence en moi ce courroux déguisé.
Et toi, cours, cher Idas; tiens prêtes mes cohortes;
Sur-tout que du Palais on défende les portes.

SCÈNE IV.

DANAUS *seul.*

Quoi! ce vil peuple oser s'armer contre son Roi!
Quoi! l'objet du mépris inspire encor l'effroi!
Mais non. J'aurai bientôt arrêté sa furie;
Esclave des objets, sa foiblesse varie,
Au hasard il s'irrite, aveugle en ses efforts;
Et, tyran d'un moment, il n'a que des transports.

J'ai cru d'un ennemi par un coup politique,
Autoriser la perte en la rendant publique;
Mais puisque son supplice excite leur pitié,
Loin de leurs yeux qu'il meure, & qu'il meure oublié.
Qu'il tarde cependant au courroux qui m'anime,
Qu'on ait déjà frappé ma dernière victime!

SCÈNE V.

HYPERMNESTRE, DANAUS.

HYPERMNESTRE *enchaînée.*

J'ACCOURS à vos genoux, Seigneur, qu'ai-je entendu?
Est-ce un songe? Est-il vrai que tout est suspendu?
Est-il vrai que votre ame à demi désarmée,
Au cri de ma douleur cesse d'être fermée?
Quel secourable Dieu, calmant votre courroux,
Veut me rendre à la fois mon père & mon époux?....
Mais quoi! vous rappellez votre fille éperdue,
Et de ses pleurs, hélas! vous détournez la vue!
Pardonnez; je frémis, Seigneur, en vous parlant.
Le cœur des malheureux n'espère qu'en tremblant.
Terminez-vous mes maux, délivrez-vous Lyncée?

DANAUS.

Qu'oses-tu demander à mon ame offensée ?
Moi révoquer l'arrêt ! moi suspendre mes coups !
Non, non, il va périr, connois mieux mon courroux.

HYPERMNESTRE.

Il va périr ! eh bien ! bravez donc ma prière,
Etouffez les remords & comblez ma misère !
Sur un dernier proscrit étendez sans pitié
Les étranges fureurs de votre inimitié.
Et dans vos cruautés, croyez ne pouvoir prendre
D'espoir que dans sa mort, de paix que sur sa cendre.
Mais vous qui menacez, cruel, tremblez pour vous.
Vous brûlez de verser le sang de mon époux :
Voyez votre danger en ordonnant qu'il meure,
Vous me l'avez donné, je le perds, je le pleure ;
Tout malheureux qu'il est, sans espoir, sans appui,
Peut-être votre sort dépend encor de lui.
Craignez de l'immoler dans Argos attendrie.
Craignez de soulever tout un peuple en furie.
Je dois vous avertir & lui garder ma foi ;
Lyncée est mon époux, Lyncée est tout pour moi.
Vous n'êtes plus mon Roi, vous n'êtes plus mon père,
Vous-même en abjurez le sacré caractère,

Et livrée aux fureurs qu'ici vous exercez,
Si je fors du refpect, c'eft vous qui m'y forcés.

On entend un bruit de fédition.

DANAUS.

Qu'entends-je ? Ciel ! quel bruit ! quel tumulte ! perfide;
C'eft toi, c'eft ta fureur qui les arme & les guide.

HYPERMNESTRE.

Quels coups vont éclater !

SCÈNE VI.

DANAUS, HYPERMNESTRE, IDAS.

DANAUS.

EST-CE toi, cher Idas ?
Mes foldats font-ils prêts ?

IDAS.

Ils marchent fur mes pas.

DANAUS.

Fais avancer ma garde, & revole avec elle.

SCÈNE VII.

HYPERMNESTRE, DANAUS *à la tête de sa garde*, LYNCÉE *à la tête du peuple*, EROX, IDAS.

LYNCÉE *au peuple.*

Arrêtez un moment, au nom de votre zèle ;
Je ne veux point, amis, qu'on périsse pour moi.
Erox, veille sur eux, qu'ils soient guidés par toi.
Ici la garde arrive, Idas à la tête.
Le Ciel est juste enfin, il m'arrache à ta haine ;
Tyran, tu me vois libre, & ta fureur est vaine.
Ce peuple est soulevé contre tous tes forfaits ;
Il a brisé mes fers ; il remplit ce Palais.
Bourreau de tous les miens, pour combler mon outrage,
Mon épouse est aux fers, mourante par ta rage.
Sans te reprocher rien, je devrois me venger,
T'accabler..... Je devrois..... (*Il veut avancer sur Danaüs. Hypermnestre étend les bras pour l'arrêter.*) Je tremble à l'affliger ;

Elle respecte un nom qui te rend plus infâme.
Je l'adore.... Mais crains d'abuser de ma flâme ;
Frémis de ma fureur .... Je ne te réponds pas....
Regarde tout ce peuple, il accourt sur mes pas,
Je puis seul arrêter ou pousser sa furie.

HYPERMNESTRE.

Dieux !

LYNCÉE.

Rends-moi mon épouse, ou tremble pour ta vie.

HYPERMNESTRE.

Ah ! Lyncée !

DANAUS.

A quel point m'abaissent les destins !
Défendez votre Roi, contenez ces mutins.

La garde fait un mouvement plus près du tyran.

LYNCÉE.

Rends la moi, dis-je.

HYPERMNESTRE.

Ciel !.... Ah ! Lyncée ! ah ! mon père !
Où vous emporte, ô Dieux ! cette aveugle colère ?
Dans cet affreux moment qu'allez-vous hazarder ?

DANAUS.

DANAUS.

Penſes-tu me fléchir, & toi m'intimider?

LYNCÉE.

Quoi! ta rage, barbare.....

HYPERMNESTRE.

O jour! ô ſort horrible!

DANAUS.

Tu menaces en vain.

LYNCÉE.

C'eſt trop, monſtre inflexible.
Délivrons Hypermneſtre, amis, ſecondez-moi.
Tremble.

Le peuple avance, & s'arrête.

DANAUS.

Tremble toi-même, & d'un plus juſte effroi.
Ou retiens tout ce peuple, ou voici ma victime.

Il lève le poignard ſur ſa fille.

LYNCÉE *déſeſpéré.*

Cruel! arrête! ô Dieux!

DANAUS *le fer toujours levé.*

Tu me forces au crime ;
Fuis avec ces mutins ; fuis te dis-je, ou frémis.

LYNCÉE *troublé.*

Où ſuis-je ! ah ! malheureux ! (*Le peuple fait un mouvement.*) Un moment, chers amis ;
N'avancez pas, voyez mon déſeſpoir extrême,
Regardez ce poignard levé ſur ce que j'aime.
Ah ! tout mon ſang ſe glace en cet affreux danger.
O Dieux ! je tiens ce fer, & ne puis me venger.
Ah ! barbare !

On entend un nouveau bruit de ſédition du côté du tyran.



SCÈNE VIII.

HYPERMNESTRE, DANAUS, ARASPE, IDAS, LYNCÉE.

ARASPE.

SEIGNEUR, cette porte est forcée;
Vous n'avez que la fuite : on couronne Lyncée.

Lyncée saisit cet instant de trouble, se précipite par le devant du Théâtre vers Hypermnestre. Erox avec le peuple, croise la garde de Danaüs, le désarme; le tyran repoussé du côté opposé, se jette sur l'épée de son confident. Erox l'arrête en lui tenant la pointe du fer sur la poitrine; Hypermnestre est dans les bras de Lyncée; le tyran veut ranimer ses soldats; le peuple les met en fuite.

LYNCÉE *s'élançant vers Hypermnestre.*

Echappe à ton tyran.

DANAUS *arrachant le fer d'Araspe.*

Secondez mes fureurs,
Soldats.... C'en est donc fait! tu l'emportes, je meurs.

(Il se tue.)

HYPERMNESTRE *s'approchant de Danaüs.*

Ah ! mon père !

DANAUS.

Ote-toi. Tu redoubles ma rage :
De ton indigne amour ma ruine est l'ouvrage.
J'ai voulu me venger d'Egyptus sur ses fils ;
Je suppose un Oracle, & toi tu l'accomplis.
Traîtres qui m'entourez ! vain courroux ! jour terrible !
O vengeance inutile ! ô destin trop horrible !
Arafpe, entraîne-moi de ces funestes lieux,
Je mourrois trop de fois expirant à leurs yeux.

(On l'emmène.)



SCÈNE IX.

LYNCÉE, HYPERMNESTRE.

LYNCÉE *à Hypermnestre qui veut suivre son père.*

Où vas-tu, chère épouse ?

HYPERMNESTRE.

Ah ! Lyncée ! il expire ;
Je succombe à l'horreur que ce moment m'inspire.

LYNCÉE *détachant les fers d'Hypermnestre.*

Ah ! du moins dans ce jour marqué par nos malheurs ;
Aux mains de ton époux laisse essuyer tes pleurs.



SCÈNE X & *dernière.*

HYPERMNESTRE, LYNCÉE, ÉROX
à la tête d'une troupe d'Argiens.

ÉROX.

Seigneur, tout est calmé; les peuples vous demandent,
Vous entendez leurs cris; venez, ils vous attendent.
Hâtez-vous de répondre à leurs vœux les plus chers;
Argos vous donne un sceptre, ayant brisé vos fers.

LYNCÉE.

Je te suis, cher Erox.... Viens, hâtons-nous de rendre
Aux miens que j'ai perdus, ce qu'on doit à leur cendre.

FIN.

IDOMENÉE,

TRAGÉDIE.

PAR LE MIERRE.

Représentée pour la première fois par les Comédiens Français, le Lundi 13 Février 1764.

PERSONNAGES.

IDOMENÉE, roi de Crète.	*Brizart.*
IDAMANTE, fils du roi.	*le Kain.*
ÉRIGONE, fille d'un roi de Samos, femme d'Idamante.	*Clairon.*
SOPHRONIME, confident du roi.	*Dubois.*
NAUSICRATE, confident d'Idamante.	*Dauberval.*
LE GRAND PRÊTRE.	*Blainville.*
PRÊTRES.	
PEUPLES.	
GARDES.	

La Scène est à Cydon, capitale de la Crète. Le Théâtre représente le rivage de la mer; on voit d'un côté un temple, et de l'autre un Palais.

IDOMENÉE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

IDAMANTE, NAUSICRATE, LE GRAND-PRÊTRE DE NEPTUNE, *Prêtres de sa suite, Suite d'Idamante.*

IDAMANTE.

LES vents sont appaisés, ce rivage est tranquille,
La mer qui sembloit prête à submerger cette île,
Le ciel qui menaçoit d'un déluge nouveau,
De Jupiter enfin respecte le berceau;
Mais, qui sait si du sort la rigueur obstinée
Ne poursuit point encor les jours d'Idomenée,
S'il reverra la Crète, où depuis si long-tems
Avec ce peuple et vous vainement je l'attends?
Ministres des autels, qui pendant la tempête,
Allarmés pour sa flotte, et tremblans pour sa tête,
Imploriez tous les dieux, et souhaitiez alors
Pour la première fois, qu'il fût loin de ces bords,

Offrez au dieu des mers un nouveau sacrifice ;
Que sur l'onde à mon père il se montre propice,
Et qu'il ramène enfin le plus chéri des rois,
Des bords du Simoïs, aux rivages crétois.

SCÈNE II

IDAMANTE, NAUSICRATE.

Les prêtres se retirènt.

IDAMANTE.

NAUSICRATE, tu plains ma tendresse inquiète,
Mais plains autant que moi le destin de la Crète ;
Quelle est sa perte, ami ! si mon père n'est plus.
Tout retrace à nos yeux sa gloire et ses vertus ;
De son auguste ayeul tu sais s'il fut l'image :
De Minos dans la Crète il affermit l'ouvrage.
Sous les plus sages lois qu'admira l'univers,
Ce peuple né féroce étoit resté pervers :
Mon père corrigea dans ce climat barbare,
Des mœurs avec les lois, le contraste bisare.
A force de bienfaits il sut changer les cœurs,
Et les rendant heureux il les rendit meilleurs.
Nous jouissions en paix des fruits de sa sagesse ;
Falloit-il, que troublant le repos de la Grèce,

Hélène tout-à-coup fit armer tant d'états :
Ah ! quand mon père ardent à venger Ménélas,
Se joignit pour lui rendre une épouse perfide,
A la foule des rois assemblés dans l'Aulide,
Pourquoi m'empêcha-t-il d'accompagner ses pas ?
Je courois à la gloire et ne le quittois pas.

NAUSICRATE.

Il dut vous arrêter : quel autre eût su conduire
D'une plus sage main les rênes de l'empire ?
Élevé sous ses yeux, par lui-même formé,
Déjà de son esprit vous étiez animé ;
Votre zèle tint lieu de son expérience,
Et vous avez rempli la publique espérance.

IDAMANTE.

Je ne me flatte point à vos yeux prévenus
D'avoir su de mon père égaler les vertus.
J'ai fait ce que j'ai pu pour remplir une attente,
Qui devoit d'un beau zèle enflammer Idamante ;
Mais depuis que le roi, par les vents arrêté,
Semble être de ces bords pour jamais écarté,
Je l'avouerai, mon cœur distrait des soins du trône,
A de mortels ennuis tout entier s'abandonne,
Et devant tout ce peuple engagé sous ma loi,
Plus je suis fils sensible, & moins je suis son roi.

NAUSICRATE.

Ainsi donc votre cœur s'inquiète et s'ignore :
Il remplit son devoir, et s'en croît loin encore!
Qu'on vous juge autrement! cet austère coup-d'œil
Que jète sur lui-même un mortel sans orgueil,
Donne un nouvel éclat à sa vertu sublime,
Et ne rend que plus cher le héros qu'elle anime.
Ah seigneur! de vos soins voyez plutôt les fruits.
On respecte vos lois, nul ne prend vos ennuis
Pour le sommeil de l'ame et l'oubli de l'empire ;
On vous aime, on vous craint, c'est l'art de tout
conduire.
Que dis-je? si jamais Idamante aux Crétois
A fait chérir son nom, a fait bénir ses lois,
C'est depuis que du roi l'absence se prolonge,
Depuis que dans la crainte où votre amour vous
plonge,
Vous vous exagérez les périls de ces jours
Dont vous savez que Troie a respecté le cours ;
Eh! que n'attend-on pas d'une ame tendre et pure,
Sourde à l'ambition et toute à la nature?
Votre piété seule, en gagnant les esprits,
Fait adorer en vous et le prince et le fils.

IDAMANTE.

O toi qui méritas par tes vertus suprêmes,
De juger, né mortel, tous les mortels eux-mêmes,
Minos, toi qui du sort tenant l'urne en tes mains,
Aux enfers devant toi fais trembler les humains;
Ce héros de ton sang et dont la vie entière
N'a rien à redouter de ton regard sévère,
A-t-il passé le Styx, et paru devant toi?
Ami, Troie est tombée et subsiste pour moi;
Ce n'est pas d'aujourd'hui que mon ame est ouverte
A des pressentimens qui m'annoncent ma perte.
Les dieux s'attachent trop à me la présenter,
Pour que le cœur d'un fils puisse encor en douter.
Dans des songes touchans, sous de douces images,
Plus cruelles pour moi que les plus noirs présages,
Mon père chaque nuit se présente à mes yeux
Au nombre des héros et des rois vertueux,
Qui sous un ciel serein, dans une paix profonde,
Jouissent du bonheur qu'ils donnèrent au monde;
A ces objets, ami, tous mes sens sont émus.
Je m'éveille et m'écrie, ah! mon père n'est plus;
Il n'est plus sur la terre, il est dans l'Élysée,
Il a rejoint Hercule, et Minos et Thésée.
Pardonnez-moi, grands dieux, dans mon adversité,

Si je me plains à vous de sa félicité ;
Ce roi dont d'autres mains ont recueilli la cendre
Aux champs Élysiens plus tard eût pu descendre.
Mon père à mon amour ne sera point rendu ;
Sans doute il est heureux, mais son fils l'a perdu.

NAUSICRATE.

Mais ce Roi, digne objet des regrets d'Idamante,
De tant de rois partis des rivages du Xante,
Seigneur, est-il le seul dont les vents et les eaux
Loin de sa cour encore écartent les vaisseaux ?
Ulysse dès long-tems attendu dans Ithaque,
N'a point revu sa femme et son cher Télémaque.
Et malgré les ennuis dont leur cœur est atteint,
L'espoir de son retour n'est point encore éteint.
Eh ! quelle mer, seigneur, quelle île abandonnée
Auroit enseveli le nom d'Idomenée ?
Votre épouse elle-même en proie à moins d'effroi
Sur cette seule idée attend toujours le roi,
Et loin de renoncer.....

IDAMANTE, *vivement.*

Elle n'est point sa fille.
Elle en a pris le nom, entrant dans sa famille ;
Mais combien dans les cœurs le sang doit l'emporter

Sur un nom qui ne fait que le représenter!
Eh! quelle est l'amitié si sensible et si pure
Dont toute la tendresse égale la nature?

SCÈNE III.

ÉRIGONE, IDAMANTE, NAUSICRATE.

ÉRIGONE.

AH! cher époux! le ciel est peut-être fléchi,
Au pied de ce rocher par les vagues blanchi,
Sophronime a paru.

IDAMANTE.

Lui! quel espoir me flatte?
Sophronime, est-il vrai? cours vers lui, Nausicrate,
Précipite tes pas, qu'il se hâte avec toi,
Qu'il vienne..... mais quoi! seul?

ÉRIGONE.

On n'a point vu le Roi,
Sur ces bords cependant poussé par la tempête,
Près de ce Temple encor Sophronime s'arrête;
Puisqu'il rend grace aux dieux, j'espère en leur appui.

Par mon ordre déja l'on a couru vers lui,
Il a toujours du roi suivi la destinée :
Nous apprendrons de lui le sort d'Idomenée,
Et puisque Sophronime a pu revoir ce bord,
Votre père est vivant et n'est pas loin du port.

IDAMANTE.

Ah! je frémis encore au moment où j'espère.

SCÈNE IV.

SOPHRONIME, IDAMANTE, ÉRIGONE.

IDAMANTE.

Sophronime, c'est vous! qu'est devenu mon père ?
Revenez-vous sans lui, parlez, vais-je le voir ?
Arrachez-moi la vie ou comblez mon espoir.

SOPHRONIME.

Seigneur, vous revoyez un serviteur fidèle
Qui sur vous désormais doit tourner tout son zèle.

IDAMANTE.

Sophronime!

ÉRIGONE.

Qu'entends-je ?

IDAMANTE.

O dieux ! qu'avez-vous dit !

ÉRIGONE.

Sur ce front consterné notre sort est écrit.
Pour nous toute espérance est donc anéantie !

IDAMANTE.

O perte trop funeste, et déja pressentie !
Dieux cruels ! vous étiez jaloux de mon bonheur...
Sophronime, achevez de déchirer mon cœur;
Sans craindre de m'offrir une image accablante,
Enfoncez le poignard dans le cœur d'Idamante.

ÉRIGONE.

Par quels coups les destins ont-ils hâté sa mort?

SOPHRONIME.

Les gouffres de la mer m'ont dérobé son sort;
Oui, Neptune s'est fait une barbare joie
De venger sur nous seuls les désastres de Troie :

Nous n'avons parcouru l'immensité des mers,
Qu'à travers les écueils, et qu'au jour des éclairs.
Des Cyclades encor les roches menaçantes,
Étalent les débris de nos pouppes fumantes;
Le seul vaisseau du roi sur les flots orageux
Sembloit comme un dépôt conservé par les dieux.
Déja même des vents la fureur satisfaite,
Nous redonnoit l'espoir d'arriver dans la Crète:
Mais non loin de cette île et près de ce rocher,
D'où le front de l'Ida se découvre au nocher,
Les vents impétueux rallument les tempêtes,
Le ciel étincelant s'entrouvre sur nos têtes,
Le vaisseau dans les airs s'élance avec les eaux,
Nous touchons jusqu'aux cieux, nous roulons sous les flots.
A ces coups redoublés de Neptune et d'Éole
L'horreur, le péril croît, l'espoir fuit, la mort vole,
Plus de salut; poussé sur les écueils, hélas!
Notre vaisseau s'entrouvre et se brise en éclats;
Dans la nuit, dans l'effroi, tout périt, tout s'égare,
Je veux suivre le roi, la vague nous sépare,
Et les flots ennemis m'entraînent sur ce bord,
Où revenu sans lui, j'invoque encor la mort.

IDAMANTE.

Hé bien! cher Érigone!

ÉRIGONE.

O jour de l'infortune!
O trop grande victime immolée à Neptune!
Des jours sauvés dans Troie il éteint le flambeau:
Idomenée est mort, et l'onde est son tombeau!
Ombre illustre, iras-tu dans la foule plaintive
Des mânes que le Styx laisse errer sur sa rive?..
C'est toi, perfide Hélène, et tes coupables feux,
Qui de ces maux encor sont le principe affreux:
Le ciel à l'univers doit ta perte en spectacle.
Puissent avoir mes vœux la force d'un oracle.
Meurs, infidèle! meurs, péris, mais d'une mort
Digne de tes forfaits et d'un cœur sans remord.
Venge par ton trépas Sparte qui t'a vu naître,
Tyndare qui rougit de t'avoir donné l'être,
Œnone abandonnée, et Ménélas trahi,
Et la Crète, et ce roi sous les flots englouti,
Et ses mânes privés des soins dus à sa cendre,
Et les pleurs qu'aujourd'hui tu fais encore répandre.

IDAMANTE.

Mon père! ah! quand Neptune inspirant tant d'effroi
A brisé ton vaisseau, que n'étois-je avec toi!

J'aurois au sein des mers, de mon bras moins débile,
Rompant pour toi les flots assuré ton asile,
Et ma crainte & mon cœur soutenant tes efforts,
J'aurois su t'entraîner avec moi sur ces bords;
Je n'ai pu recueillir la volonté dernière,
Ni le dernier soupir, ni la cendre d'un père:
Ah! malheureux!

SOPHRONIME.

Seigneur, je lui dois mes regrets;
Il avoit sur mes jours répandu les bienfaits,
Et je sentois pour lui, sous sa douce puissance,
Un zèle indépendant de la reconnoissance;
Je souffre de ma perte et de votre malheur,
Je puis abandonner mon ame à sa douleur.
Mais vous que le destin fit naître au rang suprême,
Vous, jeune et souverain d'un peuple qui vous aime,
Vos jours importent trop au bonheur des humains,
Ah! ne succombez pas sous le poids des chagrins.
Hélas! le roi brûloit de revoir ce rivage
Pour embrasser un fils, sa gloire et son image;
Les peuples l'attendoient pour jouir avec vous,
Pour jouir avec lui d'un spectacle si doux.
Vous êtes tous trompés dans un espoir si tendre,

La Crète l'a perdu, vivez pour le lui rendre.

IDAMANTE.

Hâtons-nous, Sophronime, allons à ce héros,
A sa mémoire auguste élever des tombeaux.
Infortuné témoin de son destin funeste,
Ami, si dans le fils le père encor te reste,
Au nom de ces regrets qui déchirent mon cœur,
Va, cours, dispose tout pour servir ma douleur.

SCÈNE V.

IDAMANTE, ÉRIGONE.

IDAMANTE.

Et vous qui partagiez avec moi sa tendresse,
Comme vous partagez la douleur qui me presse,
Vous, mon unique bien, vous, l'amour d'un époux
Qui n'a plus de lien sur la terre que vous,
Allons ensemble aux dieux que je crus plus propices,
Offrir, au lieu d'encens, de tristes sacrifices.

SCENE VI.

NAUSICRATE, ÉRIGONE, IDAMANTE.

NAUSICRATE.

SEIGNEUR, je n'ose ici donner à votre cœur
Un espoir qui peut-être hélas! n'est qu'une erreur:
Mais d'un de ces rochers avancés sur la rive,
En attachant au loin une vue attentive,
On distingue un mortel flottant sur un débris;
Lentement il approche, et mes regards surpris
Ont cru....

IDAMANTE.

Courons, volons, un doux transport m'anime,
Dieux, servez ma tendresse et trompez Sophronime.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

IDOMENÉE, *seule sur le bord de la mer.*

O Crète! ô mes états! temple auguste et sacré!
Suis-je enfin sur ce bord que j'ai tant désiré?
Long-tems jouet des flots je n'en suis point la proie,
Je vais revoir mon fils, il va faire ma joie;
Mon cœur en ces momens hâtés par mes désirs
De la nature encor va goûter les plaisirs.
Hélas! j'arrive seul, ma flotte est sous les ondes,
J'ai vu périr les miens au sein des mers profondes;
Idamante à la Crète aussi cher qu'à mon cœur,
Idamante peut seul adoucir mon malheur....
Cependant quel remord me remplissant d'allarmes,
De l'espoir qui me flatte empoisonne les charmes?
De la fureur des flots sauvé sur un débris,
Je rentre en mes états; mais hélas! à quel prix!
Quel serment téméraire et m'accable et m'enchaîne!
Neptune, as-tu reçu ma promesse inhumaine,

Ce vœu que je t'ai fait d'immoler en ces lieux
Le premier que la rive offriroit à mes yeux?
Ah! quand je t'implorois pour rentrer dans la Crète,
Quand l'effroi m'a dicté ma prière indiscrète,
J'espérois épargner sur les mers en fureur
La mort à tous les miens, ce spectacle à mon cœur,
Et par humanité, dans ce péril extrême,
J'attentois, trop aveugle, à l'humanité même.
De ces dangers pressans qui causoient tant d'effroi,
Malheureux que je suis! n'ai-je sauvé que moi?...
Nul ne paroît encor, tout a fui la tempête,
Tout à ma cruauté dérobe ici sa tête.
Peuple heureux sous mon fils, un de vous sur ce bord
De mon premier regard recevra donc la mort!
Ah! montrez-vous en foule, et m'épargnez un crime,
En ne me laissant pas discerner ma victime;
Hélas! sur ce rivage où j'apporte le deuil,
Je n'ose faire un pas, ni jeter un coup d'œil....
Ciel!... un infortuné s'avance sur la rive,
Faut-il!.... ton cri redouble, humanité plaintive.
Redoutable serment! trop malheureux mortel!...
Si j'hésite, il m'échappe, et j'offense le Ciel.

Dieu vengeur du parjure et témoin de mes larmes,
Affermis donc ma main puisque c'est toi qui l'armes.

SCÈNE II

IDAMANTE, IDOMENÉE.

IDAMANTE, *errant sur le bord de la mer.*

CE n'étoit point mon père.

IDOMENÉE.

O Neptune! ô destin!

IDAMANTE.

Il détourne les yeux, il paroît incertain.

IDOMENÉE.

Grands dieux, vous l'ordonnez!

IDAMANTE.

Secourons sa misère.

IDOMENÉE, *tirant un poignard et s'avançant vers son fils.*

Obéissons aux dieux, frappons.

IDAMANTE.

C'est vous, mon père!

IDOMENÉE, *jetant son poignard, et détournant la vue.*

Mon fils!

IDAMANTE.

Je vous revois, je tombe à vos genoux.

IDOMENÉE, *éperdu.*

Nul autre sur ce bord!

IDAMANTE.

Seigneur! qu'il m'étoit doux,
D'être ici le premier à vous montrer ma joie,
Tous les transports d'un fils à qui le ciel renvoie
Un père si chéri, si long-tems attendu!...
Mais quand je vous revois, quand vous m'êtes rendu,
Dans quel trouble êtes-vous! eh! qui sur ce rivage,
Pouvoit vous retenir après ce grand naufrage?
O ciel! me comptiez-vous parmi vos ennemis?
Je vous ai vu le fer levé sur votre fils.

IDOMENÉE.

Tonnez, grands dieux! tonnez, ô désespoir! ô
crime!

IDAMANTE.

Que dites-vous, seigneur? quel transport vous
anime?
En abordant ces lieux votre bras s'est trompé:
Nommez-moi l'ennemi qui vous est échappé.
Quelle vengeance ici faut-il prendre d'un traître?
Ce sang que vous alliez verser.... sans le connoître,
Ce sang, tout à mon père aussi bien qu'à mon roi,
Va couler devant vous pour vous prouver ma foi.

IDOMENÉE.

Fuis, malheureux!

IDAMANTE.

Comment! qui! moi, que je vous fuie!
Vous redoublez l'effroi dont mon ame est saisie.
Quel étrange discours! qu'ai-je donc fait, seigneur?
Vous détournez de moi la vue avec horreur.
Reprochez-vous au ciel après dix ans d'absence
Le moment qui vous rend à mon impatience?

Quoi! si cher autrefois à vos yeux attendris,
Idamante, seigneur, n'est-il plus votre fils?

IDOMENÉE.

Si je t'aime! Idamante! ah! douleur qui me tue!
Je ne puis te quitter, ni soutenir ta vue.
Si je t'aime! jamais, non jamais à mes yeux
Tu ne parus plus cher, j'en atteste les dieux!
Va, c'est moi que je hais, c'est moi que je déteste,
C'est moi que doit punir la vengeance céleste.
O Neptune! pourquoi prolongeas-tu mon sort?
Tu m'as perdu; rends-moi le naufrage et la mort.

IDAMANTE.

Ah! vous me remplissez de l'horreur qui vous presse,
Ce mélange inoui de douleur, de tendresse,
Dont je vois vos esprits agités tour à tour,
Ce remord, cette haine et de vous et du jour.....
Ah! daignez m'éclaircir du secret qui vous pese.

IDOMENÉE.

Si tu savois!.. O ciel! que ma douleur t'appaise!

IDAMANTE.

Quelque soit ce secret, c'est trop me le cacher:

Votre cœur dans le mien craint-il de s'épancher?
Parlez, mon père.

IDOMENÉE.

Hé bien!... dieux! qu'allois-je lui dire?
Non, je me fais horreur... le trait qui me déchire...
Tu voudrois... je ne puis... ah! mon fils, laisse-moi
Porter mon désespoir, et mes pleurs loin de toi.

IDAMANTE.

Je ne vous quitte point dans le trouble où vous êtes,
Et je saurai du moins quelles peines secrettes....

IDOMENÉE.

Ne me suis point, mon fils; respecte mon malheur,
Respecte mon secret.

IDAMANTE.

Qu'exigez-vous, seigneur?

IDOMENÉE.

Au nom de mon amour, au nom de ma misère,
· me suis point, te dis-je, obéis à ton père.

SCÈNE III.

IDAMANTE.

QUEL mystère ! je reste interdit, confondu :
Où porter, où fixer mon esprit éperdu ?
A mes empressemens mon père se refuse,
Il gémit, il me plaint, il se hait et s'accuse;
Il alloit m'eclaircir, et soudain il s'est tu.
Quel est donc le remord dont il est combattu ?
Prêt à suivre un courroux sans doute légitime,
Il avoit à punir, et s'imputoit un crime;
Ah ! faut-il que son cœur soit fermé pour un fils !
Dieux puissans, pour qui seuls notre ame est sans
replis,
Que ne nous prêtez-vous la science suprême
De lire dans les cœurs, du moins de ceux qu'on
aime!

SCÈNE IV.

ÉRIGONE, IDAMANTE.

ÉRIGONE, *arrivant avec précipitation.*

CHER Idamante, eh! quoi! ton père est dans
ces lieux,
Je le vois et j'accours ; il fuit loin de mes yeux.
Quel est donc cet accueil!

IDAMANTE.

Je l'ai vu, mais j'ignore
Et ne puis concevoir quel chagrin le dévore.
Je me plains et je sens les maux qu'il a soufferts
Voyant périr les siens engloutis par les mers.
Cette image à son cœur sera long-tems présente :
Mais quelque autre revers le presse et le tourmente.
Sur son front obscurci d'une sombre douleur,
J'ai lu le repentir, le désordre, l'horreur :
Telle est la triste loi que lui-même il s'impose,
De me montrer sa peine en m'en cachant la cause.

ÉRIGONE.

Tu l'as mal observé. Trop plein d'étonnement,

Trop plein de ta tendresse à ce premier moment,
Tu n'as d'abord senti que la volupté pure
Qu'a porté dans ton cœur la voix de la nature :
Mais moi d'un cœur plus libre et plus maître de soi,
J'aurois étudié son maintien devant toi;
Quelque soit le secret qu'à nous taire il s'attache,
Dans ce qu'il m'auroit dit.... j'aurois vu ce qu'il cache.
Un mot, un mouvement, le moindre signe enfin
Eût peut-être éclairé mon esprit incertain;
Et sur ce qui te touche une épouse qui t'aime,
Dans le cœur de ton père eût mieux lu que toi-même.

SCÈNE V.

SOPHRONIME, ÉRIGONE, IDAMANTE.

IDAMANTE.

AH! c'est toi; Sophronime: approche, éclaircis-moi.

ÉRIGONE.

Instruis-nous des chagrins où se plonge le roi.

IDAMANTE.

Son vaisseau n'a péri que près de ce rivage.
Compagnon de son sort dans un si long voyage,
Tu ne t'es qu'un instant séparé d'avec lui.
Parle, quels sont ses maux? Que craint-il aujourd'hui?

SOPHRONIME.

Il m'évite, il me fuit, mais je connois son trouble:
La pitié le produit, chaque instant le redouble;
Vous le plaindrez tous deux, lorsque vous apprendrez
A quels remords cuisans ses esprits sont livrés.
Vous le savez, la Crète ainsi que la Tauride
Trop souvent à ses dieux offre un culte homicide,
Et pendant la tempête et les périls certains
Où nous devions cent fois terminer nos destins;
Le roi loin de ses yeux voyant fuir sa patrie,
Court soudain vers la pouppe, il y monte, il s'écrie:
» Neptune, écoute-moi, j'invoque ton secours,
» Sauve-nous des dangers assemblés sur nos jours,
» Fais-moi revoir la Crète, et mon bras pour hommage
» T'immole le premier que m'offre le rivage,
» Je te le jure ». Il dit et frémit du serment,
Sa bouche l'a formé, tout son cœur le dément;

A ce funeste prix sauvé de la tempête,
Il aura d'un Crétois déjà proscrit la tête,
Et la religion dans son cœur agité,
Hélas! combat sans doute avec l'humanité,
Venez le consoler.

IDAMANTE.

Qu'as-tu dit, Sophronime?
(*A part, après avoir regardé sa femme un moment*).
Cachons mon trouble.

ÉRIGONE.

Hélas! malheureuse victime!....
Tu gémis, cher époux.

IDAMANTE, *à part.*

Quel jour vient m'éclairer!

ÉRIGONE.

Ce récit t'attendrit.

IDAMANTE, *à part.*

Puisse-t-elle ignorer!....

ÉRIGONE.

Tu plains un innocent qui fut heureux peut-être,
Tu pleures la victime avant de la connoître.

IDAMANTE, *d'abord avec un abandon d'attendrissement; puis se remettant.*

Érigone!... il est vrai, je sens avec effroi
Quel doit être le trouble et la douleur du roi.
Plains le mortel proscrit par le décret céleste
Sur qui va s'accomplir un serment si funeste:
Mais plains sur-tout le roi, plains mon père aujourd'hui
Plus malheureux encor, plus victime que lui;
Non, tu ne connois pas, ô ma chère Érigone,
Quel est le désespoir où le roi s'abandonne,
De combien de poignards un devoir inhumain
Va percer dans ce jour et déchirer son sein.
Il n'a plus désormais dans le vœu qui le lie
Que le choix du parjure ou de la barbarie.

ÉRIGONE.

Que tu me deviens cher par tant de piété,
Par cet excès touchant de sensibilité,
Et que dans le malheur où s'est plongé ton père,
A son cœur affligé tu deviens nécessaire!
Allons vers lui.

IDAMANTE.

Ta vue aigriroit sa douleur,

Il vient de t'éviter, honteux de son malheur;
Modère pour un jour cet intérêt si tendre,
Que sa peine t'inspire et qu'il a droit d'attendre,
Quoique l'ordre du ciel veuille exiger de lui,
Il a besoin de toi, tu seras son appui:
Qu'il doive quelque calme au zèle qui t'anime.
Je retourne vers lui; viens, suis-moi, Sophronime.

SCÈNE VI.

ÉRIGONE.

AINSI l'homme imprudent jète dans l'avenir
Des vœux précipités que suit le repentir;
Croyant forcer le sort et ces lois éternelles,
Dont le cours inconnu nous entraîne avec elles,
Doutant des dieux, doutant de leur soin paternel,
Sa foiblesse à genoux compose avec le ciel.
Mortel, honore mieux la suprême sagesse,
Entouré de devoirs ne fais point de promesse;
Fais le bien chaque jour que t'accordent les cieux,
Attends la destinée et t'abandonne aux dieux.

SCÈNE VII.

NAUSICRATE, ÉRIGONE.

NAUSICRATE.

Madame, on sait par-tout le vœu d'Idomenée.
Son désespoir aux yeux de sa cour étonnée,
Ses plaintes, son désordre et son saisissement
N'ont que trop divulgué son funeste serment:
Seulement la victime est encore ignorée.
Le roi, les yeux en pleurs, la démarche égarée,
De moment en moment m'a paru se troubler;
Dans un transport soudain il m'a fait appeler;
Cours, dit-il, vers mon fils, qu'il emmène Erigone,
Qu'ils partent pour Samos, dis-leur que je l'ordonne,
Qu'ils s'arrachent l'un l'autre au spectacle cruel
Qu'alloit leur préparer un serment criminel.

ÉRIGONE.

Qui! moi l'abandonner, quand son ame éperdue,
De sa douleur encor veut m'épargner la vue!
Laisser seul à sa peine un cœur si généreux!
Croit-il que loin de lui nous osions être heureux!
Périsse le mortel à qui semble importune

La présence des siens tombés dans l'infortune,
Qui se cherchant sans cesse et toujours plein de lui,
N'a jamais ni vécu ni souffert dans autrui.

NAUSICRATE.

Mais, madame, le roi...

ÉRIGONE.

Je veux le voir, vous dis-je,
Je sens ce que son sort et non son ordre exige,
Je l'aime, je le dois, quoiqu'il puisse ordonner,
J'attens son intérêt pour me déterminer.
Ce n'est pas contre lui que je lui suis soumise,
A ne le point quitter tout enfin m'autorise,
Et mon cœur, qui pour lui ne peut jamais changer,
Veut adoucir ses maux ou veut les partager.

Fin du second Acte.

ACTE III.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

IDOMENÉE, SOPHRONIME.

SOPHRONIME.

Ou courez-vous Seigneur ? souffrez qu'au moins je suive
Vos pas désespérés errans sur cette rive.
Ah ! de votre palais prompt à vous arracher,
Loin des vôtres, hélas ! que venez-vous chercher ?

IDOMENÉE.

Eh ! comment survivrai-je au serment qui me lie ?
Que veux-tu que ton roi fasse encor de la vie ?
Parricide serment à ma bouche échappé !
Impitoyable loi d'un vœu qui m'a trompé !
J'ai vu tous mes vaisseaux engloutis par l'orage ;
Dieu des mers, c'étoit peu : tu me vends mon naufrage.

Tu voulois, m'accablant dans mon fils malheureux,
Détruire l'un par l'autre et nous perdre tous deux.
A ce comble d'horreurs ma vieillesse est en proie ;
Et je n'ai pu mourir devant les murs de Troie !
Je vis pour l'infortune et pour le repentir.

SOPHRONIME.

Votre cœur à son vœu ne sauroit consentir.
Le ciel le sait, le ciel peut s'appaiser encore,
Il réserve des maux et des biens qu'on ignore.

IDOMENÉE.

L'implacable Neptune une fois attesté,
Des dieux que l'on invoque est le plus redouté.

SOPHRONIME.

L'innocence par lui peut-elle être proscrite ?

IDOMENÉE.

Il exauça le vœu qui perdit Hippolite.

SOPHRONIME.

Oui, mais au nom du Styx, et d'avance engagé,
Neptune se devoit à Thésée outragé ;
D'ailleurs il n'exauçoit qu'un père inexcusable,
Que sa crédulité rendoit impitoyable.

IDOMENÉE.

Eh ! qu'espérer d'un dieu connu par sa rigueur,
Qui pèse la foiblesse, et qui punit l'erreur ?
Mais dis-moi, n'est-il rien qu'Érigone soupçonne ?
Mon fils va-t-il partir, Sophronime ?

SOPHRONIME.

Érigone
Vous plaint, mais sans connoître, aux pleurs que vous versez,
Tous les maux sur sa tête en secret amassés.
Idamante frappé d'atteintes plus cruelles
Sent couler dans son cœur vos larmes paternelles.
De vos ordres déjà l'on a dû l'avertir :
Mais je doute, seigneur, qu'il s'apprête à partir ;
Vous le connoissez mieux : un cœur aussi fidèle
Va vous désobéir par tendresse et par zèle.

IDOMENÉE.

Qui me l'eût dit, mon fils, que mes affreux sermens
Viendroient jeter la mort dans nos embrassemens ?
Qu'en abordant ces lieux, ma tendresse éperdue
Auroit à s'interdire une si chère vue ?
Mon fils, attendois-tu ce déplorable sort ?
Quel prix pour ton amour que l'exil ou la mort !

Qu'auroit fait ou ma haine ou le ciel en colère ?
Je frémis, je succombe au tourment d'être père.

SOPHRONIME.

Érigone, seigneur, porte vers nous ses pas.

IDOMENÉE.

Ah ! comment lui cacher mon funeste embarras ?

SCÈNE II

ÉRIGONE, IDOMENÉE, SOPHRONIME.

ÉRIGONE.

SEIGNEUR, vous m'éloignez ; votre douleur extrême
Semble craindre l'aspect de tout ce qui vous aime :
Vous fuyez votre fils, mais d'un soin plus pressant
Il faut vous occuper dans ce fatal instant....
Sensible à vos chagrins, interdite, tremblante,
Je vous cherchois, seigneur, et ma voix gémissante
Se refuse au tableau qu'il faut vous présenter.

IDOMENÉE.

Que dit-elle ! grands dieux ! et qu'ai-je à redouter ?

ÉRIGONE.

Seigneur, née à Samos, loin des mœurs de la Crète,
Loin d'un culte inhumain que ma pitié rejète,
Je gémis de venir, malgré ce désaveu,
Presser sur l'inconnu l'effet de votre vœu.
On sait votre serment ainsi que vos allarmes,
Ce peuple entier s'étonne et se plaint de vos larmes;
Il s'assemble, il murmure, il demande à grands cris
La victime promise à la loi du pays;
Loi dure, loi de sang qu'à jamais je déteste,
Et que n'a pu dicter la justice céleste;
Mais hélas! établie à la honte des dieux
Chez ce peuple barbare et superstitieux:
Celui dont la vertu l'abhorre au fond de l'ame,
Craignant de plus grands maux, lui-même la réclame;
Oui, si vous refusez d'obéir à la loi,
Vous remplissez l'état de désordre et d'effroi.
Abandonnez un seul pour satisfaire au reste,
Pour écarter de vous un péril si funeste.
Puisse ce malheureux être ici le dernier
Que la Crète à nos dieux verra sacrifier!

IDOMENÉE.

Ciel! que demandez-vous, ma fille?

ÉRIGONE.

La patrie,
L'humanité, tout parle à votre ame attendrie.
Il coûte à votre cœur de livrer à la mort
Un mortel condamné seulement par le sort;
Mais tout me fait trembler une loi tyrannique,
L'emportement du peuple, un fanatisme antique.
Prévenez sa fureur, seigneur, pour vos états,
Pour vous, pour votre fils.....

IDOMENÉE, *avec un cri.*

Ah! vous ne savez pas,
Érigone!....

ÉRIGONE.

Seigneur!....

IDOMENÉE.

Jour fatal!... vœu barbare!....
Je ne sais où je suis....

ÉRIGONE.

Quel trouble vous égare!

IDOMENÉE.

Tremblez de me presser et de m'interroger.

ÉRIGONE.

Quel étrange langage et quel nouveau danger ?

IDOMENÉE, *à part.*

Je frémis de parler, je frémis de me taire.

ÉRIGONE.

Achevez, quel qu'il soit, d'éclaircir ce mystère.

IDOMENÉE.

La colère des dieux ;... mes destins inouis....
Madame.... apprenez tout ; la victime est mon fils.

ÉRIGONE.

Qui !

IDOMENÉE.

Mon fils !

ÉRIGONE. *Elle s'évanouit : le roi et Sophronime la conduisent vers les degrés du temple où elle reste accablee de sa douleur.*

Je me meurs.

IDOMENÉE.

Son désespoir m'accable,

Le trépas m'environne; ô jour épouvantable!
Qu'ai-je fait, Sophronime! ah! j'ai rempli d'effroi
Tout ce qui m'étoit cher, tout ce qui tient à moi.
L'amertume qu'ici j'ai par-tout répandue,
Mêle une horreur nouvelle au chagrin qui me tue.
Ah! revenez à vous.

ÉRIGONE. *Le roi est errant sur le rivage.*

Ah! laissez-moi mourir,
Vous m'arrachez la vie et m'osez secourir.
Où suis-je! qu'ai-je appris! quelle foudre subite!
D'effroi, de désespoir, d'horreur mon cœur palpite;
Ma voix tremble, un nuage est tombé sur mes yeux,
Je ne me connois plus. Cher Idamante! ah! dieux!
Toi mourir! moi te perdre! ô destinée affreuse!
Trop fatale tempête!... Et c'est moi, malheureuse!
Qui viens de t'envoyer le premier sur ce bord,
C'est moi, sans le savoir, qui viens presser ta mort;
Je succombe à l'horreur du coup que j'envisage,
Je meurs à chaque instant de cette affreuse image.

IDOMENÉE.

Érigone, écoutez.

ÉRIGONE, *plus vivement.*

Ah! Seigneur! qu'ai-je dit?
Quelle aveugle douleur égaroit mon esprit?
Qui? vous! vous pourriez voir, trop barbare à vous-
même,
Enfoncer le couteau dans ce cœur qui vous aime?
Ah! vous êtes son père, et c'est vous outrager
Que de croire sa vie un moment en danger.
Hélas! il n'avoit pu qu'avec impatience,
Qu'avec d'affreux ennuis supporter votre absence:
Son cœur d'inquiétude et de crainte frappé
De vos périls, de vous fut sans cesse occupé.
Il détestoit Hélène, et Ménélas et Troie,
Il vous voit sur la rive, il s'élance avec joie;
Pourriez-vous le punir d'avoir volé vers vous,
D'avoir fait éclater ses transports les plus doux?
Eh! quel fils poursuivi par les dieux en colère
Trouva jamais la mort dans les bras de son père?

IDOMENÉE.

Érigone, cessez, vous déchirez mon cœur:
Loin de vous ces soupçons qui me glacent d'hor-
reur.
Plutôt que sur mon fils mon serment s'accomplisse,

Qu'à l'instant devant vous le ciel m'anéantisse !
Idamante vivra, madame.

ÉRIGONE.

Et vous pleurez !
Ah ! cruel ! est-ce ainsi que vous me rassurez ?

IDOMENÉE.

Je frémis, il est vrai, mais de la loi trop dure
Qui m'entraîne au malheur, ou me force au parjure,
Et ne me permet pas en ce jour odieux
D'accorder dans mon cœur la nature et les dieux ;
Mais il vivra, vous dis-je ; oui, calmez vos allarmes,
Le ciel doit séparer mon crime de vos larmes ;
Allez à nos autels, allez, et que vos pleurs
De nos dieux irrités appaisent les rigueurs ;
Faites-leur oublier une promesse impie
Qui seroit à jamais le tourment de ma vie ;
Ou s'ils veulent punir un déplorable roi,
Qu'ils épargnent mon fils et ne frappent que moi.

ÉRIGONE, *d'un ton plus rassuré.*

Ah ! j'attens leur clémence... ou plutôt leur justice.
Eh ! peuvent-ils vouloir qu'Idamante périsse ?
Peuvent-ils commander qu'un barbare serment,

L'ouvrage de la crainte et l'erreur d'un moment,
Renverse ces devoirs éternels et suprêmes,
Ces lois du sentiment imprimé par eux-mêmes?
Seigneur, c'étoit déjà trop enfreindre ces lois,
Que de verser le sang du dernier des crétois;
Et c'est le sang d'un fils, c'est cette horrible offrande
Que vous pourriez penser que le ciel vous demande!
Ah! je défends en lui votre fils, mon époux,
Et bien-loin d'attirer le céleste courroux,
Vous serez par les dieux trop absous d'un parjure
Qui sert l'humanité, l'hymen et la nature.

SCÈNE III.

IDOMENÉE.

EXAUCEZ-la, grands dieux; elle seule aujourd'hui
Peut, sans vous offenser, implorer votre appui.
Qui porte ici ses pas, ô ciel! mon fils s'avance.
Faut-il qu'un père évite et craigne sa présence?

SCÈNE IV.

IDAMANTE, IDOMENÉE.

IDAMANTE, *impétueusement.*

Vous me fuyez en vain, je vous suivrai partout.

IDOMENÉE.

Ah! mon fils, laisse-moi, ma constance est à bout,

IDAMANTE, *d'un ton ferme et rapide.*

J'ai tout appris ; je suis la victime funeste
Que vous a présenté la colère céleste.
Ah! mon père! souffrez que mon cœur éclairci
Devant vous de vous-même ose se plaindre ici ;
Avez-vous pu douter un moment d'Idamante?
Et pouvez-vous penser que la mort m'épouvante?
Seigneur, je l'avouerai, s'il falloit m'immoler,
Mon sang sur un autel ne devoit point couler;
Je ne crains point la mort, je la voulois plus belle,
Digne de mon courage et digne de mon zèle ;
C'étoit pour vous défendre au milieu des combats
Que j'eusse avec transport affronté le trépas;

Mais si l'ordre du ciel veut qu'ailleurs je périsse,
S'il exige de nous ce triste sacrifice,
Mon sang est prêt, Seigneur, ordonnez, j'y souscris,
Trop heureux de calmer votre cœur à ce prix.

IDOMENÉE.

Tu m'aimes! et tu peux me tenir ce langage!
Tu peux me présenter cette cruelle image!
Que me dis-tu, mon fils? je pourrois sans horreur
Accomplir une loi qui te perce le cœur!
Loin de moi, contre moi va chercher un asile.

IDAMANTE.

Vous voulez que je vive et votre ordre m'exile.....

IDOMENÉE.

Ainsi le veut, l'exige un serment insensé,
Un serment parricide où l'effroi m'a poussé.
Ton salut est écrit dans le cœur de ton père,
Rien ne peut me changer; ni d'un vœu téméraire
L'impérieuse loi, ni ce peuple en courroux,
Ni Neptune et les dieux conjurés contre nous:
Mais mon cœur allarmé, malgré cette assurance,
Redoute encor pour toi ma sinistre présence;
De ton éloignement m'imposer la douleur,

Me priver de ta vue est déjà pour mon cœur
Un trop cruel effet du vœu que je déteste.
Je ne te suis, mon fils, déjà que trop funeste.
Fuis, je crains que les dieux par quelque événement
N'accomplissent ici mon barbare serment.

IDAMANTE, *rapidement et avec une tendre fureur.*

Eh! quel dieu, si mon sort d'avec vous me sépare,
Quel dieu me pourroit être aujourd'hui plus barbare?
Eh! quoi! j'irois, seigneur, abandonnant mon roi,
Consumer loin de vous des jours que je vous dois!
De mes premiers destins je perdrois la mémoire!
Je mourrois à mon père, à mon nom, à ma gloire,
A mon pays! j'irois du bruit de mon départ
Remplir tout l'univers, qui jugeant au hasard,
Et me voyant céder à l'amour qui vous guide,
Prendroit un fils soumis pour un prince timide!
Non, Seigneur, si le ciel a résolu ma mort
Ce n'est point en fuyant que j'échappe à mon sort...
Je reste dans ces lieux, et s'il faut que je meure,
Idamante du moins....

IDOMENÉE, *comme d'inspiration et avec transport.*

Eh! bien! mon fils, demeure,

Demeure dans Cydon : c'est à moi d'en partir,
Je sens que de mon trouble, enfin, je vais sortir:
Hé! pourquoi demandois-je à revoir ce rivage?
Étoit-ce seulement pour aborder la plage?
Ah! c'étoit pour remettre ou laisser sous ta loi
Tout ce peuple qui t'aime, heureux déjà par toi.
Ils le savoient ces dieux dont la cruelle adresse
T'envoya sur mes pas pour tromper ma tendresse:
Ils m'ouvrent un abîme, ils m'ont mis sur le bord,
Mais je puis reculer, je le puis sans remord.
Si j'ai fait un serment pour rentrer dans cette île,
Ce serment est détruit, c'est moi qui m'en exile;
Ce n'est qu'en y restant que j'offense les dieux,
Je m'éloigne, il suffit, je suis absous par eux,
Et secondant pour toi tout l'amour qui m'anime,
Les mers vont emporter ma promesse et mon crime.

SCÈNE V.

NAUSICRATE, IDAMANTE, IDOMENÉE.

NAUSICRATE.

J'ACCOURS vers vous, Seigneur; ce peuple frémissant
Qui prompt à murmurer et presque menaçant,

Demandoit qu'on livrât la victime promise,
Depuis saisi d'horreur autant que de surprise,
Dès qu'Érigone en pleurs a nommé votre fils,
Songeant à la victime a poussé d'autres cris;
Il fut heureux dix ans sous sa loi bienfaisante,
Il croit que du trépas tout dispense Idamante:
Son rang, sa renommée et le sang dont il sort,
Et les destins publics attachés à son sort;
Tantôt on comdamnoit hautement vos allarmes,
Maintenant on accuse, on redoute vos larmes,
On croit auprès de vous votre fils en danger,
On court, on s'arme en foule, on pense le venger;
Ecartez les périls que cet instant prépare.

IDOMENÉE.

Quel outrage à mon cœur!

IDAMANTE, *avec transport.*

Mon destin se déclare.
Idamante en victime auroit été livré,
Il mourra par son choix comme il l'a desiré:
Grands dieux, je vois qu'au moins ma gloire vous est chère,
Je vais finir ma vie en défendant mon père.

Il dit ce dernier vers en se jetant dans les bras du roi.

IDOMENÉE.

IDOMENÉE.

Ah! mon fils, c'en est fait, j'ai régné, j'ai vécu,
Les ans m'ont affoibli; le malheur m'a vaincu;
Ce peuple, comme moi, justement te préfère,
Et même en l'outrageant s'accorde avec ton père;
Hâte-toi, monte, au gré de leur zèle empressé,
Sur un trône où déjà tu m'avois remplacé;
Anéantis ainsi ma promesse imprudente;
Ne pouvant la remplir, fais que je m'en exempte;
Le trône est ton asyle, et te nommant leur roi,
Je n'ai plus désormais aucun pouvoir sur toi.

IDAMANTE.

Moi, régner! quand mon père....

IDOMENÉE.

Oui, c'est lui qui t'en presse.
Eh! peut-il perdre rien de tout ce qu'il te laisse?
La Crète est un séjour que je dois détester:
Je t'y donnois la mort, puis-je encore y rester?

SCÈNE VI.

IDAMANTE.

Ne l'abandonnons point au dessein qu'il embrasse.
Au trône de Cydon c'est en vain qu'il me place;
Courons, et ramenons, par un heureux pouvoir,
Et mon père à ce trône et ce peuple au devoir.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

IDOMENÉE, SOPHRONIME.

SOPHRONIME.

Ainsi, précipitant une triste retraite,
Idomenée est mort désormais pour la Crète.

IDOMENÉE.

Je pars, mais aux Crétois mon fils est conservé;
Je leur laisse un bon roi par eux-même éprouvé,
J'échappe au parricide, et j'évite un parjure,
Je satisfais aux dieux, et je sers la nature;
Je touche, tu le vois, au terme de mes jours,
La guerre devant Troye a consumé leur cours
Que perdrai-je en quittant mon trône et ma patrie?
Mon règne de bien peu finit avant ma vie;
Mon exil sera court, vivant loin de mon fils;
Loin de lui je mourrai, voilà mes seuls ennuis;
Il me serait bien doux qu'une main aussi chère

Serrât ma main mourante, et fermât ma paupière.
Mais toi, dont je voudrois récompenser la foi,
Je ne puis rien t'offrir qu'un exil avec moi ;
Voudras-tu, supportant ma présence importune,
Attacher tes destins à ma triste fortune ?
Serai-je encor ton roi, quoique errant et banni ?
De mon affreux serment seras-tu donc puni ?

SOPHRONIME.

Eh ! pouvez-vous penser, incertain de mon zèle,
Que mon cœur délibère, et que ma foi chancelle ?
Vos vertus méritoient, seigneur, d'autres destins :
Mais je suivrai le vôtre, et c'est vous que je plains.
Malheur à ces ingrats dont le cœur infidèle
Erre avec la fortune, et s'enfuit avec elle ;
Le sort vous a frappé : je veux, j'en suis jaloux,
Embrasser vos débris, et tomber avec vous ;
Il n'est dans ce moment qu'un soin qui m'inquiète.

IDOMENÉE.

Eh ! que crains-tu ?

SOPHRONIME.

Des dieux le sévère interprète ;
Je l'ai vu, quand le peuple appeloit votre fils,

Par sa seule présence interrompre leurs cris;
Le front enveloppé des ombres du mystère,
Il est rentré pensif au fond du sanctuaire,
Et sans autoriser, ni condamner leurs vœux,
Laissant l'incertitude et la frayeur entr'eux.
Tant le ciel qui se taît est plus terrible encore,
Et fait plus respecter ce qu'il veut qu'on ignore!

IDOMENÉE.

Ami, par mon départ j'appaiserai les dieux,
Leur clémence m'attend, mais c'est sous d'autres
cieux.
Hâte-toi seulement de cacher ma retraite,
Ne donnons point ma fuite en spectacle à la Crète;
Va, cours,... mais de quel bruit retentissent ces
lieux.

SCÈNE II.

LE GRAND PRÊTRE, IDOMENÉE.

IDOMENÉE.

LE Grand-Prêtre!... Où viens-tu ministre de nos
dieux?

Je fuis ces bords, viens-tu m'arrêter dans ma fuite?
Qu'espères-tu changer dans mon ame interdite?
La nature a parlé, je n'entens que sa voix;
Penses-tu dans mon cœur l'emporter sur les lois?
Quelques soient les malheurs que ta bouche m'an-
nonce,
Avant de t'expliquer tu connois ma réponse.

LE GRAND PRÊTRE.

Plût aux dieux sous vos pas fermer l'abîme ouvert.
Vous voyez aux ennuis dont mon front est couvert,
Qu'à peine je soutiens l'aspect d'Idomenée:
Du sort qui vous attend mon ame est consternée;
Mais aux lois de ce temple un vœu vous a soumis,
Il faut verser le sang que vous avez promis.

IDOMENÉE.

Qu'entens-je? dieux cruels!

LE GRAND PRÊTRE, *d'un ton lent.*

Neptune le commande;
Oser lui refuser le sang qu'il vous demande,
C'est aujourd'hui sur vous, sur ce peuple innocent,
Appesantir le bras de ce dieu tout-puissant.
Je l'invoquois, seigneur, au fond du sanctuaire,

Lui-même il a soudain repoussé ma prière;
L'autel s'est obscurci, le jour ne s'est porté
Que sur ce monument antique et redouté,
Qui de Laomédon retrace la mémoire,
Et de son châtiment éternise l'histoire;
Neptune annonce ainsi ses ordres absolus,
Et les coups dont son bras menace vos refus.

IDOMENÉE.

Quoi! barbare!

LE GRAND PRÊTRE.

Songez qu'il punit le parjure,
Que sur le fils d'Illus il vengea son injure;
De ce malheureux roi craignez le triste sort,
Voyez sur ces climats les vents souffler la mort:
Vos sujets éperdus dans ces momens terribles,
Tomber autour de vous sous des coups invisibles,
Traînant pour fuir ces bords leurs pas appesantis,
Et poussant jusqu'à vous leurs lamentables cris.
Aux funèbres accens de tant de voix plaintives,
Aux fantômes errans qui couvriront ces rives,
Vous croirez voir le Styx sur ce bord effrayant,
Vous mourrez mille fois dans ce peuple expirant:
Et voyez votre fils dans ce fléau funeste

Lui-même enveloppé par le courroux céleste ;
Ainsi vous subirez tous les malheurs unis,
Vous perdrez vos sujets sans sauver votre fils ;
Dans ce pressant danger hâtez-vous de résoudre.

IDOMENÉE.

Les dieux peuvent frapper, mais j'attendrai la foudre ;
Je suis père.

LE GRAND PRÊTRE.

Oui, seigneur, et c'est de vos sujets :
Le ciel, qui vous chargea de ces grands intérêts,
Vous prescrit avant tout l'amour de la patrie.
Veiller sur les humains que l'état vous confie,
C'est le devoir des rois, c'est la loi de leur rang.
Le ciel n'a point borné leur famille à leur sang ;
Leur peuple est la première, et votre ame inquiète
Se doit dans ces momens toute entière à la Crète.
Iriez-vous l'accabler par des malheurs affreux,
En osant disputer contre le choix des dieux ?
Si sur votre passage un destin moins sévère,
N'eût mis au lieu d'un fils qu'une tête étrangère,
Votre cœur aux dépens d'un sang indifférent,
Alors envers le ciel s'acquittoit aisément ;

Cependant vous plongiez d'une main meurtrière
Dans le deuil et les pleurs une famille entière ;
Le sort tombe sur vous, vous souffrez ce qu'ailleurs
Vous versiez d'amertume, et laissiez de malheurs;
C'est ainsi qu'appaisant l'éternelle justice,
Il faut que votre vœu devienne un sacrifice ;
Gémissez, mais cédez : le doute où je vous vois
Expose votre fils, et ce peuple à-la-fois;
Hâtez-vous de choisir ; et dans votre infortune,
Nouveau Laomédon, n'irritez point Neptune.

SCÈNE III.

IDOMENÉE.

Le coup dont il me frappe arrête ici mes pas,
Renverse mes desseins; je quittois mes états,
Je partois, fuite heureuse, et ressource innocente,
Qui sans braver les dieux conservoit Idamante!
Si cet éloignement me séparoit d'un fils,
Je me disois du moins, je le sauve à ce prix;
C'est en le couronnant que j'effaçois ma faute,
C'étoit tout mon espoir, un dieu cruel me l'ôte!
Privé de mon exil, perdant avec effroi

Ce revers consolant qui n'accabloit que moi,
Mes pas sont reportés sur le bord de l'abîme
Où le dernier malheur m'attend avec le crime.

SCÈNE IV.

ÉRIGONE, IDOMENÉE.

ÉRIGONE.

Ah! pardonnez, seigneur, si mon cœur égaré
Frémit, quoique déjà vous l'ayez rassuré :
Mes pas n'ont pu percer cette foule empressée
Qui suivoit le Grand Prêtre, et l'effroi m'a glacée ;
Qu'a-t-il dit? que veut-il? loin du temple entraîné
Ce peuple se disperse et paroît consterné.

IDOMENÉE.

Hélas! que fait mon fils ?

ÉRIGONE.

Il appaise, il ramène
Sous votre obéissance une foule incertaine :
Il leur crie : ô Crétois, c'est trop m'aimer pour moi,
Aimez-moi pour mon père en rentrant sous sa loi.

IDOMENÉE.

O tendresse! ô vertu dont l'excès me déchire!
Et le ciel veut ta mort!

ÉRIGONE.

Dieux! que m'osez-vous dire?

IDOMENÉE.

De nos malheurs nouveaux connoissez tout le poids;
La foudre part du temple et nous frappe tous trois;
Le ciel proscrit mon fils par la voix du Grand Prêtre;
Il tonne : j'étois père, il me défend de l'être;
Je n'ai plus qu'à tourner contre mon propre flanc
Le fer qui de mon fils aura versé le sang.

ÉRIGONE.

Est-ce vous que j'entens, Idomenée? un père!

IDOMENÉE.

Neptune me poursuit; ce dieu dont la colère
Punit Laomédon, m'annonce un même sort;
Sa fureur toute prête à ravager ce bord
Oppose à mes refus les dangers d'un parjure,
Et la patrie entière au cri de la nature.

ÉRIGONE.

Eh ! quoi ! dans vos malheurs, succombant sous le faix,
Vous cédez par faiblesse au plus grand des forfaits !

IDOMENÉE.

Ce serment est affreux, mais de mon trouble extrême
Qui peut me dégager ?

ÉRIGONE.

Votre serment lui-même.
Tantôt en m'apprenant ce secret plein d'horreur
Vous avez vu l'effroi qui saisissoit mon cœur ;
Mes pleurs, mon désespoir. Dans ce comble d'allarmes
J'aurois cru les raisons plus foibles que les larmes ;
Mais, puisqu'il faut parler, à quels dieux ennemis
Avez-vous pu jurer d'égorger votre fils ?
Pensez-vous, immolant cette chère victime,
Que même votre mort expie un si grand crime ?
Ce fils que vous livrez est-il encore à vous ?
Eh ! de quel droit, seigneur, m'ôtez-vous mon époux ?

Que parlez-vous ici de vengeances funestes,
Et de Laomédon et de fleaux célestes?
Il rompoit un vœu juste, et devint criminel:
Le vôtre est un outrage aux humains comme au
ciel.
Vous voulûtes sauver vos vaisseaux de l'orage,
Et vous seul cependant échappez au naufrage;
Et vous tremblez d'un vœu que le ciel irrité,
En ne l'exauçant pas, n'a que trop rejeté:
Ah! voyez sa clémence encor plus que sa haine
Envers ce même roi dont vous craignez la peine:
Sa fille va périr offerte au dieu des mers,
La vapeur de son sang doit épurer les airs;...
Le ciel dément l'oracle, et par le bras d'Alcide
Délivrant Hésione, empêche un parricide.
Eh! seigneur, sans chercher des exemples si loin,
Voyez ceux dont l'Aulide avec vous fut témoin,
Lorsque prête à partir la pouppe en vain tournée
Resta sans mouvement sous la rame étonnée,
Quand pour ouvrir la route aux Grecs impatiens
Vers ce même Ilion si fatal en tous tems,
Votre barbare chef accablant sa famille
Consentit qu'à l'autel on conduisît sa fille,
Le bras déjà levé, Calchas à tous les yeux,

Ne demeura-t-il pas enchaîné par les dieux ?
Tant à la cruauté le ciel veut mettre obstacle,
Tant l'humanité sainte est le premier oracle !

IDOMENÉE.

Je suis abandonné de ces dieux protecteurs,
Je suis sous le pouvoir des dieux persécuteurs.

ÉRIGONE.

Le désespoir vous trompe, ah ! craignez leur colère,
Mais en accomplissant un serment téméraire:
Ce même Agamemnon, victime des complots,
Vient de trouver la mort en rentrant dans Argos ;
J'abhorre Clytemnestre ; Égysthe et la perfide
Seront punis un jour de ce grand parricide :
Mais les dieux l'ont permis, il n'ont point aux combats
Voulu qu'Agamemnon rencontrât le trépas,
Et distinguant sa mort d'une mort ordinaire,
C'est de loin sur l'époux qu'ils poursuivoient le père ;
De sa fille en Aulide il étoit l'assassin,
Le ciel prévint le crime et punit le dessein.

IDOMENÉE.

Qui pressez-vous ici de sauver Idamante ?

Pour qui réclamez-vous ma tendresse trop lente ?
Mais comment le sauver ? je le connois trop bien,
Neptune est mon tyran, l'honneur sera le sien ;
Idamante craindroit, cédant à ma tendresse,
Qu'on ne le soupçonnât d'une indigne foiblesse ;
Ce peuple est effrayé ; mon fils voudra s'offrir,
Plus il en est aimé, plus il voudra mourir.
Extrémité fatale ! qui ce moment terrible
Où j'allois le frapper, m'eût paru moins horrible ?
Ne le connoissant pas et plus soumis au ciel,
Je n'eusse été qu'à plaindre, et je suis criminel.
Tu l'as voulu, Neptune, et j'ai, dans ma misère,
Épuisé tous les maux que peut souffrir un père.

SCÈNE V.

SOPHRONIME, IDOMENÉE, ÉRIGONE.

SOPHRONIME.

Quel spectacle à nos yeux, seigneur, vient
d'être offert !
Non loin de ce rivage, un volcan s'est ouvert ;
Du sommet de l'Ida dans ce moment s'exhale
Une noire vapeur qui sort par intervalle
Et semble s'épaissir s'étendant vers ce lieu ;

Même on a cru, dit-on, voir sur la cîme en feu
Planer une furie, y secouer ses ailes,
Et d'un pâle flambeau semer les étincelles;
Le peuple s'épouvante, il voit dans ces objets
Des vengeances du ciel les terribles effets.
Votre fils court vers eux, et prévenant leurs plaintes,
Crétois, leur a-t-il dit, je vais calmer vos craintes.
Il ordonne à ces mots qu'on prépare l'autel
Où son généreux sang va satisfaire au ciel,
Et chacun désormais effrayé pour soi-même,
Abandonne en pleurant la victime qu'il aime.

IDOMÉNÉE.

Mon fils!

ÉRIGONE, *rapidement.*

Il n'est plus tems de gémir sur son sort,
C'est nous qui l'immolons, si nous souffrons sa mort.
Voici l'instant d'oser, de tenter l'impossible.
Que je me sens de force en ce moment terrible!
Le prêtre, le ciel même ont en vain menacé,
Empêchons qu'en ce lieu l'autel ne soit dressé.
La nature, l'hymen, la vertu nous l'ordonnent;
Nous n'opposons aux dieux que les lois qu'ils nous donnent;

La résistance juste en cette extrémité,
N'est sans doute pour nous qu'un droit à leur bonté;
En lassant leur rigueur arrachez votre grace,
Secondez mes transports, secondez mon audace.
J'irai, de votre fils et l'épouse et l'appui,
Me jeter palpitante entre le glaive et lui;
Venez, nous forcerons le peuple à sa défense,
Le prêtre à la pitié, les dieux à la clémence.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

Un autel est dressé sur le rivage.

SCÈNE PREMIÈRE.

IDAMANTE, NAUSICRATE.

NAUSICRATE.

PAR vous-même ainsi donc votre tête est proscrite!
Vous pouvez vous soustraire à la tendre poursuite
D'une épouse éperdue et d'un père éploré!
Mon prince va périr! ce serment abhorré
Que l'erreur prononça, que le remord abjure,
Est plus fort que l'hymen, plus fort que la nature!

IDAMANTE.

Et tu vois quel fléau semble justifier
Sur ces bords désolés l'effroi d'un peuple entier;
De feux contagieux cette île est infectée,
On respire avec l'air la vapeur empestée,

Chaque instant d'un crétois précipite le sort,
Le fléau croît, il frappe, et la mort suit la mort.
Et tu veux qu'assiégé, que pressé de victimes,
Quand peut-être, en mourant, je ferme tant d'a-
bîmes,
Je laisse à mon pays, dans ce commun effroi,
Un prétexte apparent de se plaindre de moi!
Tu veux qu'Idomenée entende la patrie
Lui reprocher son vœu, son parjure et ma vie!
Non, je cède à la loi de la nécessité,
J'arrache un père au trouble où son vœu l'a jeté,
Et je rends à jamais mon nom cher à la Crète,
Si le salut public par mon sang se rachète.
Il le faut avouer, j'attendois dans ces lieux
Du retour de mon père un sort moins malheureux;
Il m'étoit doux de vivre, une épouse chérie,
Un père qui m'aimoit, m'attachoient à la vie;
Mon cœur ne connoît point l'insensibilité
D'une triste vertu hors de l'humanité,
Et ne voit que l'orgueil dans la fermeté dure
Qui dompte ou feint plutôt de dompter la nature.
Nausicrate, ce cœur s'arrache avec effort
A des nœuds qui faisoient le bonheur de mon sort:
Je meurs à tous les biens d'un cœur tendre et sen
sible,

Voilà mon sacrifice, ami, le plus pénible;
Voilà vraiment ma mort.

NAUSICRATE.

Non, je ne puis, seigneur,
Croire encor dans les dieux cet excès de rigueur,
Qu'ils veuillent qu'on expie une erreur par un crime,
Qu'ils veuillent immoler un prince magnanime
A cette loi de sang, dont l'inhumanité
Déshonore leur culte et dément leur bonté.

IDAMANTE.

Cette loi meurtrière et ce barbare hommage
Sont moins pour eux sans doute un culte qu'un outrage;
Mais le ciel, pour punir l'homme de sa fureur,
Reçoit l'affreux tribut de sa féroce erreur;
Je mourrai, laisse-moi ce destin qui t'étonne:
Retourne seulement, ami, vers Érigone.
J'aurois voulu pouvoir lui cacher mon trépas;
Par mon ordre déjà l'on observe ses pas;
Qu'on l'éloigne du moins dans ces momens d'allarmes,
Sauve-moi du tourment de voir couler ses larmes.

SCÈNE II

ÉRIGONE, IDAMANTE, NAUSICRATE,

ÉRIGONE, *aux Gardes.*

Hé quoi! vous m'arrêtez! vous osez, inhumains!...

IDAMANTE.

La voici.

ÉRIGONE.

Je l'entens, tous vos efforts sont vains.

IDAMANTE.

Où fuir!

ÉRIGONE.

Cher Idamante! eh quoi, tu m'abandonnes!
C'est à toi qu'on m'arrache, et c'est toi qui l'ordonnes!
Tu veux mourir! tu veux te séparer de moi!
Érigone te perd, et n'est plus rien pour toi!
Mais que vois-je, grands dieux! quelle image effrayante,

Quels sinistres apprêts la rive me présente!
C'est donc là que tu veux, consacrant ta fureur...
Non, je ne puis souffrir ce spectacle d'horreur.
Renversons cet autel... vous m'arrêtez, barbares!...
Ils servent sans pitié le zèle où tu t'égares!
Que fait Idomenée? il t'abandonne, il fuit,
Il te laisse à l'autel où son vœu t'a conduit.

IDAMANTE.

Il ne m'immole point, c'est moi qui me dévoue.
Ne lui reproche plus un vœu qu'il désavoue,
Un vœu qui le déchire; il vouloit le cacher,
De ces bords dangereux il vouloit m'arracher,
Il s'exiloit lui-même, et contre la tempête
Faisoit de sa couronne un abri pour ma tête;
Tendres illusions que son cœur en m'aimant
Embrassoit pour tâcher d'éluder son serment!
Mais la Crète périt: le dieu qui la désole
Attend pour s'appaiser qu'Idamante s'immole.
Auteur des maux publics, me rendrois-je en ce jour
L'horreur d'un peuple entier dont tu m'as vu l'amour?
S'il fut heureux par moi, si sa reconnoissance
Contre mon père même avoit pris ma défense,

S'il m'appelloit tantôt à ce suprême rang,
Je vois en lui mon peuple, et je lui dois mon sang.

ÉRIGONE.

Voilà le seul honneur dont ton ame est jalouse!
Ton peuple!.. mais, cruel! ta malheureuse épouse!

IDAMANTE.

Et je meurs pour toi-même, en détournant de toi
Le fléau qui pourroit te frapper devant moi.

ÉRIGONE.

En périrai-je moins? ta vie étoit la mienne:
Tu n'en saurois douter, ma mort suivra la tienne.
Va, la contagion aveugle dans son cours,
Le hasard en ces lieux peut épargner mes jours;
Mais que fera le coup où ta fureur s'obstine,
Qu'assurer à la fois et hâter ma ruine?
Eh! qu'importe à mon sort que ce soit le fléau,
Ou bien le désespoir qui me plonge au tombeau?

IDAMANTE.

Ah! si je te suis cher, fais toi l'effort de vivre,
Empêche ainsi mon père aujourd'hui de me suivre,
Daigne être encor sa fille, et qu'il ne perde rien

De ce cœur qu'Idamante épanche dans le tien ;
Adieu, quitte ces lieux.

ÉRIGONE

Moi, te fuir! qu'Érigone,
Oisive en sa douleur au trépas t'abandonne!

IDAMANTE.

De ces tristes momens épargne-toi l'horreur.

ÉRIGONE.

Eh! cache donc aussi ton supplice à mon cœur.

IDAMANTE.

C'est trop nous attendrir, la vapeur meurtrière
Ravage ces climats pendant que je diffère ;
Chère Érigone, adieu, va, porte ailleurs tes pas:
Je meurs de ta douleur plus que de mon trépas.

ERIGONE.

Je ne te quitte point,.... ô mortelles allarmes!
Eh! que puis-je tenter? qu'espérer de mes larmes,
Je ne vis, ni ne meurs; et, d'horreur consumé,
Seulement pour souffrir mon cœur est ranimé.

NAUSICRATE.

Ah! Madame! on s'avance, un tumulte sinistre....

SCÈNE III.

LE GRAND PRÊTRE, ÉRIGONE, IDAMANTE, NAUSICRATE, PRÊTRES, PEUPLES.

Les portes du Temple s'ouvrent ; Érigone arrête le Grand Prêtre sur le seuil.

ÉRIGONE.

Arrête, des autels implacable ministre,
Tyran qui veux soumettre à d'homicides lois
Les jours de l'innocence et le sang de tes rois.
Eh ! quel vœu faut-il donc qu'Idamante accomplisse ?
Quel dieu préside au meurtre et prescrit l'injustice ?
Voici, voici l'autel * où les vœux les plus saints
M'engagèrent à lui,..... devant eux..... dans vos mains,
Et votre fanatisme aveuglément préfère
A des sermens sacrés un serment sanguinaire.
Ah ! s'il faut aujourd'hui violer l'un des deux,
Doit-ce être, répondez, le serment vertueux ?

* Elle met la main sur l'autel.

Et dans les préjugés dont l'erreur vous domine,
Un vœu n'est-il sacré que lorsqu'il assassine ?
J'embrasse cet autel, et pour en approcher,
Cruels, toute sanglante il faut m'en arracher.

SCÈNE IV. ET DERNIÈRE.

IDAMANTE, IDOMENÉE, ÉRIGONE, LE GRAND-PRÊTRE, SOPHRONIME, NAUSICRATE, PRÊTRES, PEUPLES.

IDOMENÉE, *arrivant du Temple avec précipitation.*

NON, tu ne mourras point, ton espérance est vaine.

IDAMANTE.

Mon père, où courez-vous ? quel transport vous entraîne ?

ÉRIGONE.

Venez, seigneur, venez et joignez-vous à moi.

IDAMANTE.

M'accablez-vous tous deux !

IDOMENÉE.

Mon fils est votre roi.
Peuples, ah! défendez une tête adorée,
Et pour vous et pour moi cette tête est sacrée.
Non, son père à la mort ne l'aura point conduit:
Ce n'est point lui, c'est moi que Neptune poursuit;
Pour lui je viens aux dieux m'offrir seul en victime.

IDAMANTE.

Vous, mourir!

IDOMENÉE.

Laisse-moi, mon fils, j'ai fait le crime.

IDAMANTE.

Ma mort doit l'expier.

IDOMENÉE.

Le trépas m'est un bien.

IDAMANTE.

Neptune veut mon sang.

IDOMENÉE.

Et mon sang est le tien.

IDAMANTE, *se frappant d'un poignard.*

Eh bien! je le répands; vivez, mon père.

Le tonnerre gronde.

IDOMENÉE.

Où suis-je?

ÉRIGONE, *tombant au pied de l'autel évanouie.*

Ciel!

IDOMENÉE.

Dieu barbare, achève.

IDAMANTE, *dans les bras de Nausicrate.*

Entendez ce prodige;

Le ciel enfin s'appaise.

IDOMENÉE, *voulant se frapper de l'épée de Sophronime.*

Ah! c'est par d'autres coups.....

IDAMANTE.

Amis, sauvez mon père.

IDOMENÉE, *dans les bras de Sophronime.*

Eh! que prétendez-vous?

Exécrable serment! victime trop chérie!

IDAMANTE.

Vivez et rappellez Erigone à la vie;
Séchez, si vous m'aimez, l'un de l'autre les pleurs,
Que j'emporte ce prix de mon trépas... je meurs.

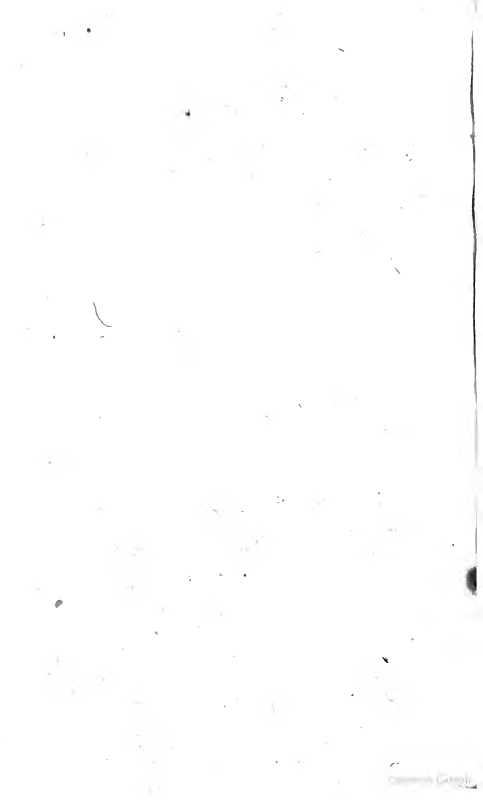
SOPHRONIME.

Seigneur! arrachez-vous....

IDOMENÉE.

Eh bien! dieu de la Crète
Mon serment est rempli, votre loi satisfaite.
J'ai tout perdu : Crétois, je vous rends votre foi;
Non, je n'ai plus de fils, vous n'avez plus de roi;
Je quitte ces autels, ce trône, ce rivage,
Tout m'est affreux. Je fuis une sanglante image.
Je vais chercher ailleurs des dieux moins ennemis,
Je vais pleurer ailleurs mon serment et mon fils.

Fin du cinquième et dernier Acte.



TERÉE,

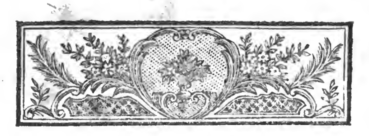
TRAGÉDIE,

Représentée pour la première fois le 25 mars 1761, et remise le 28 février 1787.

PERSONNAGES.

TERÉE, roi de Thrace.
PROGNÉ, femme de Terée.
ATHAMAS, prince de Moësie.
ADRASTE, ministre.
DIRCÉ, confidente de Progné.
OLYNTHE, confidente de Terée.
Gardes.
Bacchantes.
Soldats.
Peuple.
PHILOMÈLE, personnage muet.

La scène est à Abdère, ville maritime de Thrace.



TERÉE,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PROGNÉ, DIRCÉ.

DIRCÉ.

La démarche égarée, & l'effroi dans les yeux,
Que venés-vous chercher, grande Reine, en ces lieux?
Que craignés-vous? le calme est rentré dans Abdere,
Le Pirate insolent, le farouche insulaire
Qui vint, Terée absent, attaquer vos Etats,
De ces bords est chassé par le brave Athamas.
Au secours de ce Prince êtes-vous insensible,
Et quel sujet vous plonge en ce désordre horrible?

PROGNÉ.

Tu connois l'amitié qui m'unit à ma Sœur,
Et quel tendre retour j'ai trouvé dans ſon cœur.
Tu ſais à quels regrets mon âme fut livrée,
Lorſqu'il fallut partir pour épouſer Terée.
Attachés ſur le port, mes inquiets regards
D'Athêne avec douleur virent fuir les remparts;
Et même, quand des yeux je perdis Philomele,
Je demeurai les bras tendus longtems vers elle.
Tu ſais dans l'amitié ſi mon cœur affermi
De ſon abſence, hélas! ſur le trône a gémi.
Un charme indépendant des liens du ſang même
Détermina pour nous cette tendreſſe extrême;
Après cinq ans d'hymen j'ai voulu la revoir,
Dircé, l'aveu du Roi m'en permettoit l'eſpoir.
Les vents enfloient déjà la voile préparée;
De deſſein tout-à-coup je vis changer Terée,
Pour m'amener ma Sœur, ce fut lui qui partit,
J'ignore les malheurs dont le Ciel m'avertit;
Mais d'Athênes, Dircé, de la Cour de mon Père
J'attends envain Terée & la Sœur qui m'eſt chère.
Pandion, n'ayant plus qu'une fille avec lui,
A-t-il de ſes vieux ans voulu garder l'appui,

Ou Terée avec elle, ô comble d'infortune!
A-t-il eu pour tombeau les gouffres de Neptune?

DIRCÉ.

Que dites-vous, Madame! Hé! quoi! dans votre cœur
Déjà l'incertitude a produit la terreur!

PROGNÉ.

Tu peux t'en étonner après un an d'abſence!

DIRCÉ.

Ah! c'eſt trop vous livrer à votre impatience.
Loin de vous obſtiner à craindre du deſtin
Un malheur chimérique, ou du moins incertain,
Peignés-vous-la plutôt cette Sœur fortunée
A vous, à votre Peuple, en triomphe amenée.
Le Roi n'aura tardé, que pour joindre en ces lieux
Les fêtes de ſa cour à celles de nos Dieux.
Le retour de l'aurore endormant les Bacchantes,
Suſpend les cris aigus de leurs fureurs errantes;
Sur ces monts, ſur ces bords le tumulte a ceſſé;
Rendés-vous au repos.

PROGNÉ.

Du repos! ah! Dircé,
Abſente de ma Sœur trop de frayeur m'oppreſſe,
Trop de doutes confus allarment ma tendreſſe;
J'ignore ſon deſtin: les ennuis, malgré moi,

Dans mon âme incertaine ont fait place à l'effroi ;
J'éprouve à chaque inſtant ces terreurs importunes
Qui ſemblent précéder les grandes infortunes.
Je l'avoûrai, mon cœur n'eſt point fait pour la paix ;
Senſible & violent, tout le frappe à l'excès.
Ecoute : toute entière à de trop juſtes craintes,
Je m'étois endormie au milieu de mes plaintes;
Tous mes ſens languiſſoient de triſteſſe flétris ;
Je ne ſais quel délire a troublé mes eſprits,
Quel Dieu, m'environnant de ſiniſtres préſages,
A mis autant de ſuite à de fauſſes images ;
Mais de traits ſi marqués mon ſonge s'eſt empreint,
Que je crois voir encor le malheur qu'il m'a peint.
Par un confus mêlange aux ſonges ordinaire,
J'étois donc dans Athêne & pourtant dans Abdere.
Inquiète, j'errois ſous de vaſtes lambris ;
Je demandois ma Sœur, lorſque j'entens des cris,
Des ſanglots étouffés, des ſons formés à peine.
Dircé, le cœur ſaiſi d'une frayeur ſoudaine,
Je me hâte, j'approche, hélas! c'étoit ma ſœur,
Tremblante, échevelée, aux mains d'un raviſſeur.
Mon Père, s'empreſſant ſur ce triſte rivage,
Traînoit avec effort ſes pas glacés par l'âge,
Et, tenant d'un bras foible un fer mal aſſuré,

Suivoit le raviſſeur d'un œil déſeſpéré.
Au même inſtant, Dircé, dans une nuit profonde,
Le tonnerre en grondant ſe mêle au bruit de l'onde,
Tombe, & ſemble frapper le tiran de ma Sœur;
J'avance, & de plus près obſervant l'oppreſſeur,
Qu'ai-je vu? Pandion étendu ſur le ſable
Et tournant vers ſa Fille un œil inconſolable,
Tandis que le tiran, plein d'un affreux tranſport,
Fuyoit avec ſa proye & s'éloignoit du port.
J'ai voulu m'arracher à cette affreuſe image,
Quand j'ai ſenti mes pas s'attacher au rivage;
Trop d'horreur a ſaiſi mon cœur épouvanté;
Je m'éveille, tout fuit, mais l'effroi m'eſt reſté.

DIRCÉ.

De ces objets trompeurs oubliés l'impoſture.
Un ſonge eſt plus ſouvent une erreur qu'un augure.

PROGNÉ.

Telle eſt notre foibleſſe: un vain ſonge, une erreur
Trop ſouvent nous frappa d'une aveugle terreur.
Au déſordre des ſens l'âme aiſément ſoumiſe,
Cede aux vaines frayeurs que la raiſon mépriſe,
Et ſe forme au haſard dans ſon égarement
D'objets ſi paſſagers un noir preſſentiment.

Mais ma Sœur ne vient point : elle qui, dès l'enfance,
A ce jeune Athamas fut promise d'avance,
Elle que j'attendois pour l'unir au héros
Qui vient à mes États de rendre le repos.
Comment, dans cette attente & cette incertitude,
Puis-je être exemte, hélas ! de toute inquiétude?

DIRCÉ.

Des soins de Pandion la Princesse est l'objet,
Madame, il n'aura pu la quitter qu'à regret;
Prêt à se séparer d'une Fille si chère,
Les adieux sont toujours prolongés par un Père.

PROGNÉ.

Et si tous ces délais ne venoient que du roi!
Si quelque fol amour l'arrêtoit loin de moi!
Je n'écarte qu'à peine un soupçon qui me glace,
L'excès des passions domine au cœur du Thrace,
Et mon époux joindroit, quelqu'objet qu'il aimât,
Son propre caractère au vice du climat.

DIRCÉ.

Ah! Madame, le Roi peut-il être infidèle ?
Un Fils auprès de vous sans cesse le rappelle,
Ithys enfin, Ithys est un lien puissant
Qui du cœur d'un époux vous est un sûr garant.

PROGNÉ.

Crois-moi, la paſſion s'il oſe être parjure
Etouffera bientôt la voix de la nature.
Mon Fils! ah! c'eſt pour lui plus encor que pour moi,
Que je redouterois l'inconſtance du Roi.
Mon Fils! hélas! pour lui, j'ai ſupporté la vie,
Sans ceſſe avec Terée il me reconcilie.

DIRCÉ.

Que dites-vous, Madame; & quels reſſentimens ?...

PROGNÉ.

Hé bien! c'eſt te cacher mes chagrins trop longtems.
Envain né Fils de Mars le ſuperbe Terée,
Des rives du Neſtus juſqu'au port du Pirée
Renommé juſtement par ſa guerriere ardeur,
Du ſang qui l'a formé ſoutenoit la ſplendeur:
Envain contre l'effort de la fiere Amazône
Il avoit affermi Pandion ſur le trône;
Quoiqu'il me méritât, quoique, par ſes exploits,
Terée eut ſur mon Père & ſur moi tant de droits,
Quoique je duſſe en lui voir un cœur magnanime,
Oſerai-je le dire? il n'eut que mon eſtime;
Je ne fus point ſenſible au charme ambitieux
D'un hymen dont l'éclat nous allioit aux Dieux.

Oh! combien du bonheur la trompeuſe aparence
Abuſe des mortels la crédule ignorance !
Le jour de cet hymen que je craignois, Dircé,
Fut, comme un jour de joie à la Thrace annoncé.
Au milieu des apprêts d'une fête pompeuſe,
Où le Peuple & la Cour, tout me croyoit heureuſe,
Je vins; mais à l'autel quand je m'unis au Roi,
Ma main touchant la ſienne en friſſonna d'effroi;
Ce jour même marqué de funeſtes augures,
Parut juſtifier ma crainte & mes murmures.
Junon & tous les Dieux vainement atteſtés
Ne préſiderent point à ces nœuds redoutés.
De l'autel à nos yeux, deux ſerpens s'élancerent;
Sur le marbre ſouillé leurs anneaux ſe traînerent.
Tiſiphone, dit-on, alla dans les tombeaux
Pour ce ſiniſtre hymen emprumter des flambeaux;
D'un nuage épaiſſi de longs éclairs ſortirent;
Des foudres ſouterrains ſous nos pieds retentirent;
Le jour, comme à regret, nous prêta ſa clarté;
Le ſeuil de ce palais parut enſanglanté;
Et l'oiſeau de la nuit s'arrêtant ſur le faîte,
De ſes cris prolongés vint troubler cette fête.
J'eus un fils de Térée, & mon cœur fut calmé,
Souvent l'hymen nous pèſe & ſon gage eſt aimé.

La nature, Dircé, ce ſentiment ſuprême,
Si durable, & ſur nous plus fort que l'amour même,
Rendit plus cher encore à mon cœur agité
Le charme conſolant de la maternité.
Hélás! j'ai plaint le Roi, dans le fond de mon âme,
Des injuſtes froideurs dont j'ai payé ſa flâme;
Mais l'hymen a ſur moi gardé tout ſon pouvoir:
Où manquoit le penchant, j'ai ſuivi le devoir.
Souvent avec mon fils cherchant la ſolitude,
J'ai ſous cette innocente & paiſible habitude
Su dérober au Roi l'involontaire ennui
D'un cœur que je ſentois ne pouvoir être à lui.
Mais qu'il eſt mal-aiſé, quelque ſoin que l'on prenne
De renfermer ſans ceſſe une ſecrette peine,
De couvrir d'un prétexte ou d'un calme apparent,
Les accès de triſteſſe où le cœur ſe ſurprend,
Et d'empêcher qu'un mot, qu'un regard ou qu'un geſte
Ne trahiſſe à la fin un myſtère funeſte.

DIRCÉ.

Le Ciel, dans vos chagrins, permit que votre cœur
Eut pour ſoulagement l'amitié d'une Sœur:
Savante dans cet art que la même Déeſſe,
Qui vint fonder Athêne, inventa dans la Grèce,

Elle le cultivoit; l'aiguille, sous ses doigts,
Rivale du pinceau, vous charma mille fois.

PROGNÉ.

De son adresse, hélas! ces précieux ouvrages
D'un souvenir fidèle éclatans témoignages,
Ces dons de sa tendresse ont orné mon palais.

DIRCÉ.

C'est Athamas: cachés vos déplaisirs secrets.

SCENE II.

ATHAMAS, PROGNÉ, DIRCÉ.

ATHAMAS.

GRANDE Reine, cessés de craindre pour la Thrace.
Un ramas d'étrangers trompés dans leur audace,
Qui s'étoient enhardis, par l'absence du Roi,
A ravager des bords où l'on vit sous sa loi.
Le Pirate, chassé par votre heureuse armée,
A connu l'épouvante après l'avoir semée,
Et Mars, Dieu du pays, en dirigeant nos traits,
Met ces brigands en fuite & vos états en paix.

PROGNÉ.

Que ne vous dois-je point, & par quel témoignage,
Seigneur, m'acquitterai-je envers votre courage?

Loin des Rois à jamais cet orgueil révoltant
Qui feint de méconnoître un service important,
Et par un noble aveu que dicte la franchise,
Croiroit du Souverain la grandeur compromise.

ATHAMAS.

Madame, c'est donner trop de prix aux efforts,
Par qui j'ai repoussé les tirans de ces bords;
Quel autre comme moi, n'eut vengé votre injure?
Commandant vos soldats, la victoire étoit sûre.
J'étois votre allié, c'est peu de cet honneur;
Sur un titre plus cher j'ai fondé mon bonheur.
Depuis que jeune encore amené dans la Grece,
Votre Sœur m'inspira la plus vive tendresse,
Depuis que destiné pour être son époux,
De ce bonheur suprême Athamas est jaloux,
Du sort qui me poursuit la rigueur obstinée,
A trop de cet hymen retardé la journée;
L'un à l'autre promis, je crains pour mon amour
Ces subits changemens, si communs à la Cour;
Je crains la politique & ces lâches adresses
Qui savent éluder les plus saintes promesses;
Je pars, je cours, Madame, aux bords Atheniens
Avancer le moment de former ces liens;

De revoir une Sœur vous-même impatiente,
Souffrés que de ce pas je vole à mon amante.

PROGNÉ.

Je fens par l'amitié, je fens, de jour en jour,
Ce que l'abfence, hélas ! doit coûter à l'amour.
Unir le fang des Rois que la Mœfie adore
Au pur fang de Cécrops dont la Grece s'honore,
Ce fut de Pandion le defir & l'efpoir,
Il vous promit la Sœur que j'afpire à revoir.
Ne vous allarmés point ; fa parole eft facrée,
La Princeffe eft auprès du fidèle Terée,
Le retour de tous deux me tarde autant qu'à vous;
Mais dans ces lieux encore attendés mon époux;
Souffrés qu'il vous amene une amante fi chère,
A vous de qui le bras l'a fervi dans Abdere,
N'enviés pas au Roi ce bien fi doux pour lui,
Surtout quand il faura qu'il vous eût pour appui.
Quel plaifir il aura dans fa reconnoiffance,
De la remettre aux mains qui prirent fa défenfe;
Mais, fi loin de ces bords, tous deux font repouffés,
Triftes jouets des vents & des flots courroucés,
Où les rejoindrés-vous ! Comment fur quel rivage
Rencontrer leurs vaiffeaux écartés par l'orage ?

ATHAMAS.

Les antres des forêts fussent-ils son séjour,
Hé! peut-elle échapper aux regards de l'amour ?
Ce cœur trop inquiet dont elle est adorée
Doit sans doute compter sur les soins de Terée;
Elle auroit son appui, mais je ne puis souffrir
Qu'un autre qu'Athamas ose la secourir.
Quoique pour Philomele il fallut entreprendre
Est-ce à moi de céder l'honneur de la défendre!
Quel autre s'en feroit une aussi sainte loi,
Que moi qui l'idolâtre & lui donnai ma foi
Sur de sauvages mers que le Pirate infeste,
Ne peut-elle trouver un destin trop funeste ?
Le danger qui peut-être & celui qui n'est pas,
Je crains tout, éloigné de ses divins appas,
Et le Roi, quels que soient sa vaillance & son zèle,
Ne peut-il succomber en combattant pour elle;
Je sentirois mon bras armé plus puissament,
Quel courage étranger vaut le cœur d'un amant ?

PROGNÉ.

Sans doute vos frayeurs ont trop de violence,
La crainte nous abuse autant que l'espérance.

ATHAMAS.

Daignés céder, Madame, à mes vœux empressés,

Les vôtres à mes soins sont trop intéressés,
Souffrés que de leurs pas pour découvrir la trace
Je m'éloigne au plutôt des rivages de Thrace.

PROGNÉ.

Hé bien, quittés ces bords, je ne vous retiens plus,
Seigneur; puissent vos soins n'être pas superflus;
Allés, jeune Athamas, où l'amour vous entraîne,
Partés sur mes vaisseaux & vogués vers Athêne,
Puissiés-vous de Neptune éprouver la faveur,
Et bientôt à ma Cour rentrer avec ma Sœur!

SCENE III.

ADRASTE, ATHAMAS, PROGNÉ, DIRCÉ.

ADRASTE.

MADAME, à vos ennuis cessés d'être livrée,
On découvre de loin les vaisseaux de Terée.

PROGNÉ.

Cher Adraste!

ATHAMAS.

Est-il vrai?

ADRASTE.

Je les ai vu du Fort,
Dont le faîte escarpé s'avance sur le Port.

PROGNÉ

PROGNÉ.

Ne vous trompés-vous point ?

ATHAMAS.

M'eſt-elle enfin rendue ?

ADRASTE.

De Mars j'ai ſur la pouppe apperçu la ſtatue,
J'ai reconnu de loin ces ornemens guerriers,
Ces mâts formés en lance & couverts de lauriers.

ATHAMAS.

Jour heureux !

PROGNÉ.

Qui l'eût dit, qu'aux allarmes en proye
Nous paſſerions ſitôt de la crainte à la joye ?

ATHAMAS.

Madame, en ce moment, je cede à mon tranſport,
Souffrés que je vous quitte & vole vers le port.

SCENE IV.

PROGNÉ, ADRASTE, DIRCÉ.

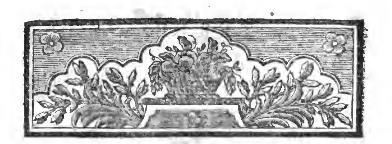
PROGNÉ.

MINISTRE de Terée, Adraſte, qu'on s'empreſſe,
Courés dans le Palais porter mon allégreſſe,

Du Roi faites au Peuple annoncer le retour :
Ne perdés point de tems : oui, que cet heureux jour,
Où du vainqueur de l'Inde on célèbre les fêtes,
Où le pampre est au lierre enlacé sur nos têtes,
Soit le jour de ma Sœur aussi bien que du Dieu :
Que tout pour son hymen se prépare en ce lieu,
Que la Bacchante au port courant vers Philomele,
Baisse en signe d'honneur le Thyrse devant elle.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIÈRE.

TERÉE, OLYNTHE, SUITE.

TERÉE.

ATHAMAS à ma cour!

OLYNTHE.

Il sauve vos états;

TERÉE.

Et de qui?

OLYNTHE.

Du pirate. Il marche sur mes pas,
Avec Progné, l'espoir, sur leur front se déploye.

TERÉE.

Ah! qu'ils versent des pleurs! je vais troubler leur joie;

OLYNTHE.

Pour eux, moins que pour vous, je crains cet entretien.
Si vous alliés, Seigneur....

TERÉE.

Va, ne redoute rien,
Songe plutôt toi-même à seconder ton maître,
Prends garde qu'en ces lieux. Mais je les vois paroître.
Fais avertir Adraste, & l'entretien fini,
Dis-lui que je l'attends, & qu'il se rende ici.

SCENE II.

ATHAMAS, PROGNÉ, TERÉE.

PROGNÉ.

TERÉE, enfin le Ciel, après un an d'absence...

ATHAMAS.

Seigneur, votre retour comble mon espérance.

PROGNÉ.

Parlés-moi de mon père & montrés-moi ma sœur.

TERÉE.

Pandion vit Madame; il règne.

ATHAMAS.

Hé bien, Seigneur!

Vous amenés sa fille : où donc est Philomele ?

PROGNÉ.

Où l'avés-vous laissée ?

ATHAMAS.

Arrivés-vous sans elle ?

TERÉE.

Le sort dont la rigueur s'opposoit à nos vœux,...
N'a pas voulu....

ATHAMAS.

Seigneur...

TERÉE.

Frémissés tous les deux.
J'apprends que de ces bords vous chassés le pirate ;
Et dans le tems, Seigneur, où votre zèle éclate,
De quels coups imprévus je vais vous accabler !

ATHAMAS.

Quel étrange discours !

TERÉE.

J'hésite à vous parler :

PROGNÉ.

Ah ! Seigneur ! achevés.

ATHAMAS.

Que ma frayeur redouble !

Hé bien ! qu'annoncés-vous ?

TERÉE.

Jugés-en par mon trouble.

ATHAMAS.

Qu'ai-je entendu!

PROGNÉ.

Ma ſœur!

ATHAMAS.

Philomele !

TERÉE.

N'eſt plus.

PROGNÉ.

O douleur !

TERÉE.

Partagés mes regrets ſuperflus.

ATHAMAS.

Des regrets ! juſtes Dieux ! quand mon cœur ſe déchire!

PROGNÉ.

Ma ſœur m'eſt enlevée : à peine je reſpire.

ATHAMAS.

Malheureux Athamas, ſuis-la dans le tombeau :
Quand l'hymen doit pour nous allumer ſon flambeau,
C'eſt ſa mort qu'on m'annonce ! hé depuis quand, Terée;
Cette mort ſi funeſte & ſi prématurée ?

Etes-vous le temoin ? comment, & ſous quels cieux,
Le ſort me ravit-il un bien ſi précieux ?
N'eſt-ce point un complot qu'avec ſoin l'on vous cache?
Pandion me trahit, un rival me l'arrache :
On me trompe, & l'on croit que par de faux récits,
Les coups que je reçois peuvent être adoucis.

TERÉE.

La douleur vous abuſe, & votre défiance,
Outrage Pandion, autant qu'elle m'offenſe.

PROGNÉ.

Hé ! des jours de ma ſœur quel ſort tranche le cours ?

TERÉE.

La parque en mon vaiſſeau vint attaquer ſes jours ;
Elle pâlit, ſes yeux ſe couvrent d'un nuage,
J'ordonne aux matelots d'aborder le rivage :
J'y deſcends avec elle : une brulante ardeur
Dans ſon ſein allumée a ſeché cette fleur,
Elle expire en mes bras.

PROGNÉ.

Deſtinée inhumaine !

TERÉE.

Je fais porter ſon corps dans la forêt prochaine,
Et j'honore à l'écart ce reſte inanimé,
D'un bucher de feuillage à la hâte formé.

Je me suis dans le bois arrêté pour lui rendre
Le dernier des devoirs en recueillant sa cendre,
Attendant qu'en ce temple un tombeau plus pompeux
Reçoive avec honneur ce dépôt douloureux.
Jugés, si je devois, dans ma peine mortelle,
Me hâter d'annoncer la mort de Philomele;
Quand tous deux pleins d'espoir vous couriés vers le port,
J'ai voulu préparer vos esprits à son sort;
Et frappé des malheurs que le ciel nous envoye,
C'est pour vous épargner les erreurs de la joie,
Que rentrant dans ces lieux par de secrets détours,
J'ai du peuple au rivage évité le concours.

PROGNÉ.

Les voilà donc remplis ces effrayans présages
Nés d'un amas confus de funebres images!
Et mon cœur réservé pour l'excès des douleurs,
S'est trompé seulement sur le choix des malheurs.
Tout espoir est détruit.

ATHAMAS.

Et d'un objet céleste,
Je n'aurai désormais qu'un souvenir funeste!
Ce que j'aimois n'est plus! Ah! rendés-moi du moins,
Ces restes malheureux recueillis par vos soins,

Et permettés, Seigneur, que mes larmes arrofent
Le vafe de douleur où fes cendres repofent.

TERÉE.

Revenu feul, Seigneur, après tant de délais,
J'ai craint de rapporter trop de deuil au palais;
En ces premiers momens où le fort nous accable,
J'éloigne encor de vous un objet déplorable.
Dans le fond des forêts j'enferme ce dépôt,
Que vos yeux dans ces murs ne verront que trop tôt.

PROGNÉ.

Et vous n'avés reçu de ma fœur expirante
Aucun gage pour moi d'une amitié conftante ?

TERÉE.

Non; dans le trouble affreux d'un mal inattendu
De fa foible raifon l'ufage s'eft perdu.

ATHAMAS.

Ah! Seigneur! ah parlés! hâtés-vous de m'apprendre
En quel endroit du moins vous renfermés fa cendre.

TERÉE.

Vers les bords du Strymon, où nos prêtres mandés,
Pour l'apporter ici, feront bientôt guidés.
Je gémis avec vous de l'état où vous êtes,
Je fens, autant que vous, quelle perte vous faites.

Sa jeunesse, sa grace, un charme impérieux,
Jamais rien de si beau.... Mais que fais-je, grands Dieux!
Pardonnés, Athamas, vous perdés une amante,
Je ne dois point aigrir le mal qui vous tourmente.
Les voiles de la mort vont couvrir ce palais,
Fuyés, éloignés-vous de ces tristes objets.
Votre bras a servi la Thrace en mon absence,
Mais ce jour n'est point fait pour la reconnoissance;
Occupé d'autres soins importuns à vos yeux,
Prince, dans cet instant, recevés mes adieux.

PROGNÉ.

Non, Seigneur, demeurés.

TERÉE.

Hé quoi! sur ce rivage
Le Prince assisteroit à ce funèbre hommage?
Le sinistre apareil qu'offrira ce moment,
N'est-il pas trop cruel pour les yeux d'un amant?

ATHAMAS.

Oui, je reste en ces lieux: malheureux l'un & l'autre,
Ma douleur a besoin de s'unir à la vôtre.

PROGNÉ.

Ah! Seigneur! sans le coup qui vient de nous frapper,
Quels soins bien différens alloient nous occuper!

Venés donc préſider à des pompes fatales.
Croyés qu'à vos ennuis mes douleurs ſont égales,
Mais qui peut honorer ma ſœur plus dignement,
Que les ſoins d'un héros, & les pleurs d'un amant?

SCENE III.

TERÉE, ADRASTE.

ADRASTE.

Ah! qu'ai-je appris, Seigneur? Qu'eſt-ce que l'on publie?
Quoi! la ſœur de la Reine a donc perdu la vie!
Quel deuil cette nouvelle a jetté parmi nous!

TERÉE.

Adraſte, il me tardoit d'être ſeul avec vous,
Vous, miniſtre des loix, conſulté dans la Thrace;
Vous, qu'engage au ſecret le rang où je vous place;
Vous, dont j'aurai beſoin dans mes nouveaux projets...

ADRASTE.

De vos états, Seigneur, troubleroit-on la paix?
Athamas eſt ici qui peut tout entreprendre.

TERÉE.

Non, ce n'eſt pas de lui que je dois rien attendre,

C'eſt ſur vous que je compte. Adraſte, en ces momens,
Sur vous dont j'ai connu la foi dans tous les tems.

ADRASTE.

Ah! Seigneur, à jamais ſoyez ſûr de mon zèle:
Quels ſont donc les deſſeins que votre ame recele?

TERÉE.

Me plaindras-tu?

ADRASTE.

Comment?

TERÉE.

Sache qu'avec dédain
Mon épouſe reçut & mon cœur & ma main;
Qu'aux jours de notre hymen, je ne ſais quels préſages
Lui furent un prétexte & de haine & d'ombrages;
Et qu'en aimant la Reine, en lui gardant ma foi,
Je n'ai lu dans ſes yeux que l'ennui d'être à moi.

ADRASTE.

C'eſt trop tenir, Seigneur, mon eſprit en contrainte,
Daignés-vous expliquer: quelle eſt donc cette plainte?

TERÉE.

Ce cœur qui de la Reine eſſuya les mépris,
Il faut te l'avouer, d'une autre il eſt épris.

ADRASTE.

D'une autre! Ciel! Progné recevra cette offenſe!

Elle va donc, Seigneur, pleurer votre inconſtance?
Hé quoi! dans ſes ennuis, ce ſurcroît de douleur!
Lorſque vous l'affligés, lorſqu'elle perd ſa ſœur...

TERÉE.

Non, ſois déſabuſé, Philomele reſpire.

ADRASTE.

Philomele, grands Dieux! qu'avés-vous oſé dire?

TERÉE.

Et c'eſt elle que j'aime.

ADRASTE.

Adraſte épouvanté....

TERÉE.

Je n'ai pu réſiſter à la fatalité.

ADRASTE.

Vous ne m'apprenés rien dont mon cœur ne frémiſſe;
Un Prince tel que vous s'abaiſſe à l'artifice!

TERÉE.

Je m'y ſuis vu contraint, mon cœur s'eſt enflammé.

ADRASTE.

Juſtes Dieux! & pour qui?

TERÉE.

Je la vis, je l'aimai.

Tout mon ſein treſſaillit en la voyant ſi belle;

C'étoit les yeux, les traits, le port d'une immortelle.
D'un chef-d'œuvre des Cieux, d'un prodige d'attraits,
Je ne détournai plus mes regards ſtupéfaits.
La paix quitta mon cœur, le ſommeil ma paupière,
Je ne vis qu'elle & moi dans la nature entière;
Je n'avois point ſubi de ſi puiſſantes loix;
Je crus ſentir l'amour pour la première fois:
Devant elle agité d'un violent orage,
Et loin de ſa préſence en proye à ſon image,
Quelque prix qu'à mes feux le Ciel voulut garder,
Mon vœu, mon ſeul deſſein fut de la poſſéder.
J'aurais mis à ſes pieds tous les ſceptres du monde;
Je cachai mon projet dans une nuit profonde:
L'eſprit aliéné par le moindre retard,
Auprès de Pandion preſſant notre départ,
Je peignis de Progné l'inquiétude extrême,
L'impatient deſir de voir la ſœur qu'elle aime;
Sa tendreſſe, ſes vœux; mais dans ces entretiens,
Sous les vœux de Progné, je déguiſois les miens:
Chaque inſtant de délai m'étoit un coup de foudre;
Le cruel Pandion ne pouvoit rien réſoudre,
Je ne ſais qui retint dans mon cœur agité,
Des accès de fureur & de témérité;
Mais, vingt fois je fus prêt, au haſard de ma perte,

D'enlever Philomele, & même à force ouverte.
Interdit, obſedé, tout ſembloit à ſa cour,
Envenimer le trait de mon funeſte amour;
J'étois jaloux des ſoins qu'on prenoit pour lui plaire;
De ſes embraſſemens prodigués à ſon père,
Et dont les Dieux eux-même, au ſein de leur bonheur,
Auroient peut-être encore envié la faveur.
Enfin, entre mes mains on remit Philomele:
Dieux! quel moment, après une attente cruelle,
Lorſque prête avec moi d'entrer dans mon vaiſſeau,
J'enlevai dans mes bras un auſſi doux fardeau!
Au ſortir du Pyrée, yvre d'eſpoir, de joie,
Les mers trop lentement en éloignoient ma proie.
Ah! connois-moi, le Ciel, ſoit courroux, ſoit faveur,
Alluma dans mon ſang une indomptable ardeur;
Les paſſions en moi portent tout leur ravage,
Je brule avec fureur dans mon humeur ſauvage;
L'excès tient à mon être, & mon cœur violent,
Emporté loin de ſoi, ſe livre à ſon tourment.

ADRASTE.

Et de Progné, Seigneur, cette ſœur vertueuſe
A ſouffert votre ardeur coupable, inceſtueuſe?

TERÉE.

Etonnée, il eſt vrai, de l'aveu de mes feux,

Elle paroît encor s'oppofer à mes vœux ;
Mais j'efpère du tems & plus de ma tendreffe,
Hélas ! j'aimai la Reine avec la même ivreffe,
Mais j'ai perdu mes foins, & Terée indigné,
Qui ne put obtenir que la main de Progné,
Qui n'a vu dans fon cœur qu'averfion, que haîne,
S'eft plus avidement abreuvé dans Athêne
Du poifon qu'il a pris dans les yeux de fa fœur.
Du fonge d'être aimé j'ai gouté la douceur ;
Et quoique cet objet du feu qui me confume,
Dans mon ame, à fon tour, n'ait verfé qu'amertume :
Quoiqu'elle ait rejetté mon amour & mes foins,
J'aurai changé de fers, c'eft fouffrir un peu moins.

ADRASTE.

Hé! que prétend, Seigneur, l'amour qui vous entraîne?

TERÉE.

De l'hymen dans la Thrace on peut rompre la chaîne.
Je ne vous ai mandé que pour mettre le fceau
A ce jufte divorce, à mon hymen nouveau.

ADRASTE.

Hé Seigneur, de Progné, quel eft ici le crime?
Elle perd votre cœur, mais elle a votre eftime.
C'eft d'un nouvel amour le trait injurieux,
Qui vous fait de la Reine un objet odieux:

C'eft

C'eſt depuis cet amour que Progné vous offenſe.
Vous hait-elle ? La haine exclud la confiance,
Et cependant c'eſt vous qu'elle a chargé, Seigneur,
De chercher dans Athêne & d'amener ſa ſœur.
Et vous ſuivés......

TERÉE.

Mon choix.

ADRASTE.

Où s'égare votre ame?

TERÉE.

J'aime, je ne vois rien que l'objet de ma flame,
Je cède à mon amour, quelqu'en ſoit le poiſon,
Mon deſtin l'a voulu, peut-être la raiſon.
Etoit-ce donc à l'homme inquiet & volage
D'engager pour jamais tout le cours de ſon âge,
De riſquer aux autels un ferment inſenſé,
Qui ſouvent peſe au cœur, dès qu'on l'a prononcé,
Qui dans l'homme né libre, enchaînant la nature
Irrite l'inconſtance & conduit au parjure ?

ADRASTE.

Et juſques-là, Seigneur, vous vous aveugleriés!
C'eſt la ſœur de Progné que vous épouſeriés!
C'eſt la vôtre.

TERÉE.

Qu'importe une si foible chaine?
Qu'importe que le sang l'unisse avec la Reine?
Regardés vers l'Indus, eut-on jamais horreur
D'aimer & d'épouser même sa propre sœur?

ADRASTE.

Seigneur, n'allégués point cet usage funeste
Qui de frère & de sœur légitima l'inceste?
D'être unis aux autels leur permettre l'espoir,
C'est borner de l'hymen les droits & le pouvoir;
C'est dans des cœurs liés par la douce habitude,
Où regnoit la candeur, porter l'inquiétude;
C'est corrompre, parmi les frères & les sœurs,
L'amitié libre entr'eux, sous la garde des mœurs.
Des humains rapprochés étendre l'alliance,
Former du monde entier une famille immense,
C'est le vœu de l'hymen; & c'est surtout aux Rois,
Comme chefs des cités, à respecter ces loix.
Pandion, pour un autre, a reservé sa fille:
Il remit en vos mains le sort de sa famille,
D'ailleurs, sans Athamas, à vos regards surpris
Ces bords n'offriroient plus que de tristes débris;
Il a vaincu pour vous: il aime Philomele,
Le saint nœud des traités doit l'unir avec elle;

Traître envers Pandion, ingrat pour Athamas,
Cruel à tous les deux, vous n'affligerés pas
La tendresse de l'un, de l'autre la vieillesse.
Seriés-vous le tiran d'une jeune Princesse,
Et voudriés-vous rendre en contraignant sa main,
Et l'hymen sacrilège & l'amour inhumain?

TERÉE.

Rompons cet entretien: votre discours m'offense,
Terée attendoit plus de votre déférence;
Et sans prendre le soin de peser vos raisons,
Je veux votre entremise & non pas des leçons.

ADRASTE.

Hé bien! si ce penchant, le charme de la vie,
L'amour n'est plus en vous qu'une aveugle furie,
Que votre fils, Seigneur, par un pouvoir plus doux
Touche du moins votre ame & vous rappelle à vous.

TERÉE.

Ne craignés rien pour lui; je tiens sa destinée.
Ne puis-je aimer mon fils & changer d'hymenée?

ADRASTE.

Non, ne le croyés pas: non, Seigneur, son destin
Par votre hymen nouveau deviendroit incertain.

Vous l'aimés ! & ce feu dont l'excès vous ſurmonte,
Le perd par un divorce, & prépare ſa honte !
Vous l'aimés ! & proſcrit par un nouvel amour,
Ce fils trop malheureux, rougiroit plus un jour ;
Que ſi né hors des loix, confus de ſe connoître,
Il n'oſoit avouer le ſang qui l'a fait naître.
Vous voulés que ce fils à ſa mère enlevé
Vous redemande un bien dont vous l'aurés privé,
Et le cœur déchiré par la nature même
Ne ſache de vous deux, celui qu'il faut qu'il aime.
Dans votre égarement pouvés-vous donc prévoir
Juſqu'où vous trahiriés le plus ſacré devoir ?
Vous vous flattés envain, répudiant la mère
De garder pour le fils des entrailles de père ;
Les fruits d'un autre hymen bien plus chers à vos yeux
L'auroient bientôt chaſſé du rang de ſes ayeux.
Ah ! voyés pour former un hymen que peut-être,
Romproit un autre amour plus prompt encore à naître.
Combien d'infortunés vous feriés à la fois,
Un fils dont aiſément vous oublîriés les droits ;
Aux yeux de votre cour la Reine abandonnée ;
La Princeſſe en victime à l'autel entraînée ;
Son amant éperdu, vous oppreſſeur jaloux,
Et dans le fond du cœur plus malheureux qu'eux tous :

Ne vous prévalés point de la loi du divorce,
Vous en abuseriés, elle est ici sans force,
Elle est nulle pour vous : mais la loi de l'honneur
Qui défend d'attenter aux libertés du cœur,
Par qui la violence en tout tems fut proscrite,
Loi que le sentiment dispensa d'être écrite,
Demeure, grave en nous d'ineffaçables traits,
Ne parle qu'un langage & ne trompe jamais.

TERÉE.

Frémissés : vous voyés l'amour qui me posséde,
Au poison qui me tue, il n'est point de remède.
En m'osant résister, vous même dans l'État
Vous causeriés, Adraste, un plus terrible éclat.

ADRASTE.

Puisque vous persistés dans des projets iniques,
Cédés-donc au pouvoir des raisons politiques :
Vainement le divorce est permis par nos loix,
La paix des nations tient à l'hymen des Rois.
Ah ! que de vos sujets les fortunes obscures
Leur permettent entr'eux ces honteuses ruptures ;
Elles n'entraînent point l'effroyable danger
Où la vôtre, Seigneur, iroit vous engager.
Pensés-vous qu'Athamas dans l'amour qui le presse
Se laisse impunément enlever sa maîtresse,

Et par qui ? par un Roi qui doit tout à son bras,
Et dont en son absence il sauva les états.
Figurés-vous, Seigneur, son dépit & sa rage:
Les peuples de leur sang payroient un tel outrage,
N'armés point contre vous un rival irrité.
C'est assés que la loi de la nécessité
Expose les États aux fureurs de la guerre,
Sans ajouter par choix au malheur de la terre.

TERÉE.

Adraste, c'en est trop, respectés mes projets,
C'est plus que je ne veux, prendre mes intérêts.
Le dessein en est pris ; je demandois, j'ordonne ;
Suivés, & dès ce jour, l'ordre que je vous donne,
Obéissés, vous dis-je, ou craignés mon courroux.

(*Il sort.*)

ADRASTE.

De la Thrace, grands Dieux ! détournés tant de coups.

Fin du second Acte.



ACTE III.

Le fond du Théâtre est tendu de noir ; le Tombeau de Philomele est orné de branches de Cyprès ; une Urne est sur le Tombeau qui est à demi couvert d'un voile.

SCENE PREMIERE.

TERÉE, OLYNTHE.

TERÉE.

RETENIR Athamas, quand je le congédie,
A l'éloigner de moi quand mon art s'étudie !
Progné mettre aujourd'hui cet obstacle à mes vœux,
Comme si la cruelle eut soupçonné mes feux !
Quoi, rentrant dans ces murs, j'ai recours à la feinte,
Je suis le fils de Mars, & j'ai connu la crainte.

Trop plein de mon yvreſſe, & tout à mon projet
Je me ſuis vu tout prêt à trahir mon ſecret;
Et lorſque la triſteſſe où je plonge leur ame
Eſt un bandeau pour eux, qui leur cache ma flâme,
Ami, plus que jamais, je me vois expoſé
Au dangereux ſoupçon d'en avoir impoſé :
Toujours feindre & lutter contre mon caractère,
Et toujours à mes vœux trouver le ſort contraire!
Pandion dans Athêne, Athamas à ma cour!
Souffrir de la contrainte autant que de l'amour!

OLYNTHE.

Que craindre d'Athamas? il pleure ſon amante;
D'où ſoupçonneroit-il qu'elle eſt encor vivante?
Ces cyprès ſuſpendus, confirmant vos récits,
Trop avant dans l'erreur ont plongé ſes eſprits.

TERÉE.

Ami, s'il pleuroit ſeul, éloigné de la Reine,
Sans doute ce ſeroit prendre une allarme vaine;
Mais ils pleurent enſemble, ils mêlent leurs douleurs
Et je redoute entre eux ce commerce de pleurs.
Sur un enlevement dont je leur fais myſtère,
Je crains que l'un par l'autre aujourd'hui ne s'éclaire.
N'ai-je pas vu le Prince à mon premier abord
De ſon ſort étonné, douter de mon rapport?

Ah ! si j'eusse, annonçant une mort déplorable,
Affligé mon rival d'un récit véritable,
Je dirois, on l'aimoit, & tu peux concevoir
Qu'alors je jouirois de tout son désespoir;
Mais la Princesse vit, elle est en ma puissance:
Ta douleur, Athamas, me déchire, m'offense;
Il semble à mon esprit peu fait pour le repos,
Que ma captive entend tes pleurs & tes sanglots;
Qu'ils rendent plus pesans les fers dont je l'accable,
Sa haine plus ardente & mon feu plus coupable.
Et c'est cet Athamas dont les heureux efforts
Du pirate insolent ont délivré ces bords:
Oh ! combien dans ce jour me pese un tel service !
S'il alloit de mes feux découvrir l'artifice !
On a vu, dans ces lieux, mon rival commander,
Qui sait quel ascendant il en a pu garder?
Peut-être des esprits un dangereux partage !....
Ó Ciel ! dans mes États, j'essuyrois cet outrage!
J'aime, je suis jaloux, il n'est point d'attentat,
De fureur, ni d'excès, où mon cœur s'arrêtât;
J'en atteste le Dieu que révère la Thrace,
Ce Dieu qui m'a transmis son sang & son audace,
Qui préside au carnage, à la chute des Rois,
Et dans le glaive enfin met le premier des droits.

Veille ſur Athamas ; vois ſi ſur ſon viſage
On n'appercevroit point quelque marque d'ombrage,
Obſerve ſon maintien, je compte ſur ta foi,
Pour peu qu'il ſoit ſuſpect, vole auſſitôt vers moi.

OLYNTHE.

Où courés-vous, Seigneur ?

TERÉE.

Je cours vers ma captive,
Loin d'elle mon amour permet-il que je vive ?
Tu m'as vu dans ſes fers impétueux amant,
Eprouver à ſes pieds le plus affreux tourment;
Errer dans la forêt & loin de la cruelle,
La quitter tour-à-tour & retourner vers elle;
Un antre ſert d'aſyle à l'objet le plus beau,
Pour cacher ſa priſon, j'ai dreſſé ſon tombeau.
Quand pourrai-je abréger ſa peine & mon attente,
Au milieu de ma cour l'amener triomphante,
La placer ſur mon trône, & lui faire oublier
Les barbares moyens que j'y dûs employer!
J'oſe opprimer ſes jours; mais par ma fureur même,
Puiſſe-t-elle connoître à quel excès je l'aime,
Puiſſe-t-elle ſur moi ſentir tout ſon pouvoir,
Ne pas réduire enfin Terée au déſeſpoir!
Mais c'eſt trop m'arrêter. Ami, je vois la Reine,

D'un nouvel entretien épargnons-nous la gêne.
Je sors, observe tout dans ces lieux, sur le port,
Et quand il sera tems, je démens mon rapport.

SCENE II.

PROGNÉ, DIRCÉ.

PROGNÉ.

OUI, ces voiles de mort, cette obscurité sainte,
Ce tombeau que j'éleve en cette triste enceinte,
Voilà les seuls objets que cherchent mes douleurs;
Tu vis quelle tendresse avoit uni nos cœurs.
Soit que le Ciel en nous par cette amitié pure,
Eut voulu resserrer les nœuds de la nature;
Soit, Dircé, qu'à ma sœur peut-être en m'attachant,
Mon cœur privé d'amour, eut besoin d'un penchant.
Mon fils réduit encore à l'instinct de son âge,
Des doux épanchemens ne connoît point l'usage;
Il me falloit un cœur qui répondît au mien,
Je le trouvois en elle, & je perds mon soutien.
Ah! si parmi les Grecs, chaque tombe est sacrée;
Même la plus obscure & la plus ignorée.
Si l'homme du trépas y respectant le sceau

N'ose d'un ennemi prophaner le tombeau,
Quels soins, quels sentimens, quels honneurs doit attendre
Cette sœur que j'aimois d'une amitié si tendre,
Qui sur le trône est née, & qui d'une autre cour
Eût été par l'hymen l'ornement & l'amour!
Mais les Prêtres de Mars, avertis par Terée,
Devroient déjà remplir cette enceinte sacrée.
Il n'est point d'autre lieu pour attendre le Roi;
De les guider lui-même il s'est fait une loi.
Dans le bois avec eux, qu'attend-il pour se rendre,
Et pour me rapporter une fatale cendre ?

DIRCÉ.

Le Roi différe encor d'affliger vos regards,
Dans ses retardemens daignés voir ses égards.

PROGNÉ.

C'est aigrir ma douleur, & ce Ciel que j'atteste,
Sait le prix que je mets à cet objet funeste.
Cours au temple, Dircé, fais presser les instans,
Pour partir avec eux dis que je les attends.

SCENE III.

PROGNÉ *seule.*

O toi pour qui le Ciel presque dès ta naissance,
M'inspira ce penchant si cher à notre enfance,
Qui me payois dès-lors d'un si tendre retour,
Présage du besoin que j'en aurois un jour;
Toi qui me consolois de l'hymen qui m'engage,
Pour mon cœur affligé ta perte est un veuvage.
Mon père chargé d'ans, quand il saura ta mort,
En descendra plutôt sur le funeste bord;
Chère sœur, tu n'es plus: je serai seule au monde:
Tu n'es plus!.... Où m'égare une douleur profonde?
Avec trop de rapports, le Ciel sçut nous former.
Il n'anéantit point des cœurs faits pour s'aimer.
Je ne perds point les vœux que j'offre à ta mémoire,
Tu n'es point morte entière, & si je dois en croire
Ce sentiment qu'en nous le tems avoit accru,
Non, tu n'as point péri, tu n'as que disparu;
Mes invocations sur cet espoir se fondent,
Tu m'entends, Philomele, & nos cœurs se répondent.

SCENE IV.

ATHAMAS, PROGNÉ.

ATHAMAS.

Je vous cherche, Madame, en ces auguftes lieux,
Ou plutôt votre fœur m'y rappelle à vos yeux.
Hé, que me ferviroit de quitter ce rivage ?
Fuirois-je avec ces bords une funefte image ?
Philomele defcend dans la nuit des tombeaux ;
J'emporterois par-tout ma douleur & mes maux.
Hé, comment concevoir une mort fi foudaine ?
C'eft trop chercher peut-être à redoubler ma peine ;
Mais je vais quelquefois dans mes mortels chagrins,
Jufqu'à me reprocher de fi cruels deftins.
Je me dis, eft-ce moi qui lui coûte la vie ?
Elle aura pu fe croire oubliée ou trahie :
Cette idée eft affreufe, & de fes triftes jours,
J'aurois moi-même ainfi précipité le cours !
Périffe l'ennemi dont la féroce audace
Vint ravager ces bords, & m'arrêter en Thrace !
Il falloit donc, Madame, oui tel eft mon malheur,
Vous laiffer fans défenfe ou perdre votre fœur,

Peut-être, en la cherchant moi-même dans la Grece,
Je m'épargnois les maux que ſa perte me laiſſe;
Son abſence pour moi fut ſa première mort,
Et ce jour met le comble aux horreurs de mon ſort.
Amour dont j'ai ſenti les plus vives atteintes,
Je n'ai connu de toi que la peine & les craintes;
Hé bien! déchire un cœur ſoumis à ton pouvoir,
Où tu viens de changer la crainte en déſeſpoir;
Qui ne peut déſormais, puiſqu'il perd Philomele,
Rien voir, rien deſirer, rien aimer après elle,
Qui n'a plus qu'à gémir, qui n'a plus qu'à ſouffrir,
Qui s'attache à ſes maux & n'en veux point guérir:
Et qui préfere encor l'horreur qui le tourmente,
Au repos qu'il devroit à l'oubli d'un amante.

PROGNÉ.

Ah! ne vous en prenés qu'au ſeul arrêt des Dieux.
Doutés-vous que le Roi....

ATHAMAS.

Le Roi m'eſt odieux;
Madame, pardonnés, je me vois privé d'elle,
C'eſt lui qui, de ſa mort m'apporte la nouvelle;
C'eſt lui qui, dans mon cœur, enfonce le poignard.
Qu'à ma vive douleur il prenoit peu de part!

Qu'il plaignoit foiblement le trait dont il me bleſſe.
Pourquoi ſe chargeoit-il d'amener la Princeſſe?
Un autre à Philomele eût parlé d'Athamas,
Du deſir que j'avois de revoir tant d'appas;
Un autre auroit vanté mon amour, ma conſtance;
Elle eût ſçu tous les maux que m'a faits ſon abſence.

SCENE V.

PROGNÉ, DIRCÉ, ATHAMAS, PRÊTRES.

PROGNÉ.

VENÉS, Prêtres de Mars, inſtruits de mon malheur;
Venés ſous ces lambris conſacrer ma douleur;
Vous voyés ce tombeau trop cruel témoignage
D'une ſœur moiſſonnée au printems de ſon âge;
Je veux pour ſignaler mes éternels regrets,
Que ce funèbre autel reſte dans mon palais.
Je veux que de mes pleurs l'univers s'entretienne,
Et qu'auprès de cette urne on place un jour la mienne.
Allons rendre à ma ſœur, allons rendre à l'inſtant
Les ſoins religieux que ſa jeune ombre attend.
Cherchons avec le Roi dans un bois ſolitaire,
Et rapportons ici la cendre la plus chère.
Partons.

SCENE

SCENE VI.

PROGNÉ, DIRCÉ, ATHAMAS, PRÊTRES.

DIRCÉ.

AH! pardonnés si j'ose vous troubler;
Mais, Madame, en secret je voudrois vous parler.

PROGNÉ.

Allés, prêtres de Mars, sur ce qui m'intéresse,
De Terée en mon nom reclamer la promesse.

SCENE VII.

DIRCÉ, PROGNÉ, ATHAMAS.

PROGNÉ.

HÉ bien! quel soin t'amene, & que m'apprendras-tu?
Rassure ton esprit de crainte combattu.
Parle devant le Prince; unis par l'infortune,
Entre nous désormais toute cause est commune.

DIRCÉ.

Je crois vous annoncer de pressans intérêts,

Madame.

PROGNÉ.

Eh bien! acheve.

DIRCÉ.

Aux portes du palais,
Un Thrace eſt arrivé, qui, pour vous plein de zèle
Après s'être aſſuré que je vous ſuis fidèle,
Demande qu'on remette à l'inſtant dans vos mains,
Un tiſſu qui ſans doute importe à vos deſtins:
Il le reçut, dit-il, des mains de la Princeſſe.

PROGNÉ.

De Philomele?

ATHAMAS.

Un Thrace! ordonnés qu'il paroiſſe.

DIRCÉ.

Seigneur, il n'oſeroit ſe montrer dans ces lieux.

PROGNÉ.

Courés-donc, apportés ce dépôt ſous mes yeux.



SCENE VIII.

PROGNÉ, ATHAMAS.

ATHAMAS.

De quel secret peut-il être dépositaire?
Qui l'envoye en ces lieux avec tant de mystère ?
Quel est l'objet des soins qu'il a pris en entrant ?
Au milieu des malheurs que le Roi nous apprend,
Nous accableroit-on de quelque autre nouvelle?
Il reçut un tissu des mains de Philomele !
Et n'ose devant vous paroître en ce palais !

SCENE IX.

PROGNÉ, DIRCÉ, ATHAMAS.

DIRCÉ, *apportant une toile roulée, que la Reine déploye sur le dos d'un fauteuil.*

Il promenoit par-tout des regards inquiets,
Et n'a dit que ces mots dans sa fuite soudaine ;
J'attends hors du palais les ordres de la Reine.

PROGNÉ.

Hélas ! je reconnois ces précieux tissus,

Qu'abſente de ma ſœur tant de fois j'en reçus;
C'eſt un dernier préſent que me fait ſa tendreſſe,
Ce don qui m'eſt offert arrive de la Grece.

ATHAMAS.

Quelle étrange aventure a frappé mes regards!

PROGNÉ.

La rive du Strymon! la forêt du Dieu Mars!
Dans un bois, dans la nuit, quelle ſcène d'allarmes!
Un affreux ſouterrein, une captive en larmes,
Un pied dans la caverne & les mains vers les Cieux.

ATHAMAS.

Quelle image terrible!

PROGNÉ.

Eſt-ce une erreur? ô Dieux!

ATHAMAS.

Se peut-il?... Tous ſes traits....

PROGNÉ.

Interdite, éperdue....

ATHAMAS.

Examinés.

PROGNÉ.

Je n'oſe y reporter la vue.
Chaque coup d'œil....

ATHAMAS.

Madame.

PROGNÉ.

Ah! Ciel!

ATHAMAS.

Ah! quelle horreur!

PROGNÉ.

Non, je n'en puis douter, la victime eſt ma ſœur.

ATHAMAS.

Philomele! grands Dieux! Je frémis; mais j'eſpère.
D'un forfait ténébreux je perce le myſtère.
La Princeſſe eſt vivante, & l'on nous a trompés.

PROGNÉ.

Mais, de quel autre objet mes yeux ſont ils frappés!
Hé! quel eſt ce tyran, qui d'une main cruelle
Donne ainſi le ſignal d'entraîner Philomele?

ATHAMAS.

Son caſque, ſa cuiraſſe! Ah! que faut-il de plus?
J'y vois de ſes ayeux les divers attributs;
C'eſt lui, c'eſt ſon image, elle eſt trop avérée.

PROGNÉ.

Hé, qui donc croyez-vous reconnoître?

ATHAMAS.

Terée.

PROGNÉ.

Teréę ! ô Ciel ! Terée !

ATHAMAS.

Oui, lui-même.

PROGNÉ.

Osés-vous

D'un si noir attentat soupçonner mon époux ?
A mon époux, à moi, faites-vous cette injure ?

ATHAMAS.

Regardés-donc ces traits, voyés-donc cette armure ?

PROGNÉ.

Non, je ne puis, Seigneur, encor vous écouter.

ATHAMAS.

Après ce témoignage en pouvés-vous douter ?

PROGNÉ.

A l'accuser, ô Ciel! me croyés-vous si prompte ?
Il est le sang des Dieux.

ATHAMAS.

Il n'en est que la honte.

Ce n'est plus qu'un tyran, un traître, un ravisseur,
Votre oppresseur, le mien, celui de votre sœur;
C'est de son sang impur la main toute fumante,
Que je cours de ce pas délivrer mon amante.

PROGNÉ.

L'immoler!

ATHAMAS.

Le punir.

PROGNÉ.

Ah! Seigneur, arrêtés.

Moi complice des coups que vous auriés portés!

ATHAMAS.

Que tardons-nous, Madame! elle est aux mains d'un traître?
Dans les pleurs, dans les cris, elle expire peut-être,
Tout mon cœur en frémit. Courons la délivrer.
Dans les détours du bois je pourrois m'égarer;
Donnés-moi seulement quelque guide fidèle,
J'y vole avec les miens, & je vous réponds d'elle.

PROGNÉ.

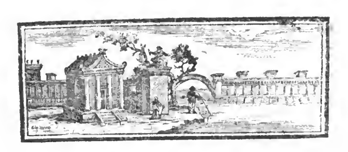
Ah! j'y cours avec vous. Dircé, dans ce tombeau,
Cache à tous les regards ce funeste tableau,
A ta fidélité ta Reine se confie,
Tu tiens entre tes mains le secret de ma vie.

DIRCÉ.

Croyés!...

PROGNÉ. (*Nuit au fond du Théâtre.*)

Je te connois. La forêt n'est pas loin,
Seigneur, de nous guider l'esclave prendra soin:



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

TERÉE.

Ou suis-je? vœux trompés! effroyable délire!
Quel tourment je rapporte! à peine je respire!
Plus de paix pour mon cœur: plus d'hymen, plus d'espoir,
Tout l'enfer me poursuit, falloit-il la revoir?
Voyage infortuné! trop dangereuse Athêne!
Malheureux! tant d'amour payé de tant de haine!
Je suis vengé,... puni: quel dédain! quel mépris!
Comment de tant d'horreurs distraire mes esprits!
Ciel! de quelle fureur elle étoit animée!
Que dans le souterrain je la tinsse enfermée,
Oui, mes cris, disoit-elle, oui, mes cris s'entendront,
De mes plaintes au loin les bois retentiront;
Ou si je puis sortir de ma prison profonde,
Du bruit de tes forfaits j'irai remplir le monde;

Je les raconterai dans toute leur noirceur :
On ſaura que Terée étoit un raviſſeur,
Un monſtre !... C'étoit peu de ce tranſport farouche.
Athamas ! Athamas ! ton nom ſeul dans ſa bouche !
Je ne l'entendrai plus. Mais qui vois-je ?

SCENE II.

TERÉE, ADRASTE.

ADRASTE.

Un ſujet,
Qni n'eût que votre gloire en tout tems pour objet ;
Qui vous a réſiſté, mais par le droit ſuprême
Que ſa place lui donne, & qu'il tient de vous-même ;
Qui, trop ſûr que la loi commande à tous les rangs,
Ne ſauroit la plier aux paſſions des grands ;
Et ferme en cet eſprit, ſi rien ne vous arrête,
Ne pouvant obéir, vous préſente ſa tête....
Vous ne répondés point : votre cœur oppreſſé.....

TERÉE.

A l'objet de ſes feux Terée a renoncé.

ADRASTE.

Q'entends-je ! de vous même avoir ſçu la défendre !
Tarir ainſi les pleurs que vous faiſiés répandre !

Si j'ai pu m'enhardir à combattre vos feux,
Votre effort eſt plus beau, plus grand, plus courageux.
Vous détrompés les Rois de cette erreur commune,
Que dès qu'ils ont voulu, tout cède à leur fortune;
Et dans leur violence ils apprendront de vous,
Qu'il eſt des mœurs, des loix, que les loix ſont pour tous;
Que ces emportemens nés d'une indépendance,
Qui confond ſi ſouvent le droit & la puiſſance,
Effets des paſſions, & ſource d'attentats,
Font la honte du trône & les maux des états.

TERÉE.

Ah! les miens ſont affreux: cruel, quand on m'abhorre,
Le déſeſpoir... Je ſuis... Ah! que la terre ignore....

ADRASTE.

Si l'on apprend, Seigneur, quels furent vos tranſports,
Ainſi que votre faute, on ſaura vos remords.
D'un trépas ſuppoſé vous donniés la nouvelle,
Il vous faut démentir ce rapport infidèle;
Mais ne rougiſſés point d'un retour vertueux,
Et de déſavouer vos récits & vos feux.
Votre cœur, je le vois, à ce déſordre extrême,
Souffre du grand effort qu'il a fait ſur lui-même;
Ces triomphes ſont durs, quoique nés du devoir,
Mais êtiés-vous heureux? vous aimiés ſans eſpoir.

La douleur la plus vive avec le tems s'appaiſe,
Ce ſacrifice un jour n'aura rien qui vous peſe.
Anticipés, Seigneur, dans vos vœux épurés,
Sur l'heureux avenir que vous vous préparés.
Goûtés dès aujourd'hui, goûtés la paix publique,
Qu'aſſure à vos états ce triomphe héroïque;
Que de ſang épargné! que de maux prévenus!
Vos ſecrets tôt ou tard devoient être connus,
D'un rival offenſé la fureur vengereſſe,
A la tête des ſiens réclamoit la Princeſſe;
Et ſi vous ſuccombiés dans cette extrêmité,
Vous cédiés ſans mérite à la néceſſité;
Vous cedés aux remords, voilà votre victoire,
D'un effort magnanime il vous reſte la gloire;
Et lorſque du devoir un Prince a pu ſortir,
Y peut-il mieux rentrer que par le repentir?
Je ne ſuis plus ſurpris que dans cette journée,
La Reine ait reparu de pampre couronnée.

TERÉE.

Comment? que dites-vous?

ADRASTE.

Que la Reine a quitté
Ces marques de douleur, ce deuil précipité...

TERÉE *à part.*

Elle a quitté !.... fitôt.... quel danger m'environne!

ADRASTE.

Qu'a donc ce changement, Seigneur, qui vous étonne?
A-t-elle pu trop tôt quitter un vêtement
Qui ne lui retraçoit qu'un trifte événement?
Vous la défabufés ; fon cœur s'ouvre à la joie,
En recouvrant le bien que le Ciel lui renvoye.
Sa fœur fans doute eft libre, & l'heureux Athamas,
Aux autels dès ce jour va marcher fur fes pas.

TERÉE.

(*à part.*)
Serois-je découvert ?... Athamas! Philomele!
Ah! vous ne favés pas tout ce que la cruelle....
Tout ce que j'ai fouffert dans mes deftins affreux,
D'un amour effréné, d'un amour malheureux.
Connoiffons au plutôt quel revers me menace;
Et fi je dois punir ou prévenir l'audace.

SCENE III.

ADRASTE.

QUE faut-il augurer de ce défordre affreux?
S'il abjure en effet d'illégitimes feux,

Comment ne ſait-il pas que Progné ?.. jour horrible !
Terée au repentir eſt-il inacceſſible ?
Vouloit-il me tromper ? Me trompois-je aujourd'hui,
Me flattant d'avoir pris quelqu'empire ſur lui ?
N'ai-je pu conjurer l'orage épouvantable
Que doit faire éclater un amour ſi coupable ?

SCENE IV.

PROGNÉ, ATHAMAS, ADRASTE, DIRCÉ.

ADRASTE.

MADAME, de ces lieux le Roi ſort agité.

PROGNÉ.

Le Roi... Dieux ! ſauroit-il qu'elle eſt en liberté ?
Adraſte, laiſſés-nous.

SCENE V.

ATHAMAS, PROGNÉ, DIRCÉ.

ATHAMAS.

NOUS l'avons délivrée,
Madame, elle eſt ſouſtraite au pouvoir de Térée ;

Mais, sans nous du palais elle a pris les chemins,
Et vous l'avés remise en d'étrangères mains.
Je rends grace, Madame, à vos craintes prudentes,
Mais je n'ai pu la voir qu'au milieu des Bacchantes.
Elle souffre, elle aspire à nous revoir tous deux,
Et vous m'en séparés! & d'un séjour affreux,
Elle passe aussitôt dans une autre retraite
Qui la dérobe encor à ma vue inquiète;
Où nul mortel, dit-on, ne sauroit pénétrer,
Je doute si mon bras vient de la délivrer.

PROGNÉ.

C'est un ménagement qu'on doit à sa foiblesse,
D'éloigner d'elle encor deux objets de tendresse.
L'entretien d'une sœur & celui d'un amant,
De trop d'émotion lui feroient un tourment;
Au sortir de cet antre à peine je l'ai vue,
Elle a voulu parler & sa voix s'est perdue.
Quelque doux qu'il me fut de rassurer ma sœur,
Je me suis arrachée à ce charme flatteur,
Ayant cru dans le bois appercevoir Terée,
Et de peur qu'avec elle il ne m'eût rencontrée.

ATHAMAS.

Et près de son tyran comment l'amenés-vous?
Au milieu de sa cour, & sous ses yeux jaloux.

N'en redoutés-vous rien ?

PROGNÉ.

Où l'auriés-vous conduite ?
Pouviés-vous, sans l'hymen, accompagner sa fuite ?
Pouviés-vous, pour former les plus sacrés liens,
Rentrer dans vos états, sans passer par les miens ?
Vous devés l'épouser, mais au temple d'Abdere,
Auprès d'elle aujourd'hui je représente un père,
Je dois présider seule à ces nœuds solemnels,
C'est moi qui dois enfin la conduire aux autels.
Mais je verrai le Roi : pour vous, soyés tranquille.
Tournés les yeux, Seigneur, ce temple est son asile,
Contre les attentats ce refuge assuré,
Par un respect antique est ici consacré ;
Ouvert à l'innocence, au foible qui l'embrasse,
C'est dans cette retraite interdite à l'audace,
Que sur les derniers pas des malheureux mortels,
L'oppression s'arrête à l'aspect des autels.

ATHAMAS.

Qui ! moi ! que je me fie à ce saint privilége !
Ah ! Terée est parjure, il sera sacrilége ;
Quelque soit l'œil des Dieux sur les foibles humains,
La moitié de leur sort est toujours dans leurs mains ;
Et c'est tenter le Ciel dans un péril extrême.

De

De s'en remettre à lui de ce qu'on peut soi-même.
Je défends une amante, & cours tout préparer.
Oui, si son ravisseur dans le temple ose entrer,
Malheur à lui; ma suite & d'autres bras peut-être,
Sauront tout entreprendre & me venger d'un traître,
Et dans un tel combat, secondé par le sort,
J'aurai contre un tyran jusqu'au Dieu dont il sort.

SCENE VI.

PROGNÉ, DIRCÉ.

PROGNÉ.

Et je la confiois au barbare Terée,
A sa férocité c'est moi qui l'ai livrée;
C'est à moi que mon père auroit dans sa douleur,
A reprocher les maux où j'exposai ma sœur.
J'ai pu craindre du Roi quelque flâme nouvelle,
Mais ai-je pu prévoir cette trame cruelle?
Ah! changés-le, grands Dieux, empêchés qu'aujourd'hui
Un combat ne s'engage entre Athamas & lui.
Je ne puis faire un pas dans cette triste enceinte,

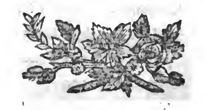
Qui n'ajoute au courroux que m'inspire sa feinte;
C'est ainsi que Terée excitant mes douleurs,
Avec tranquillité faisoit couler nos pleurs;
Qu'il ose profaner l'appareil redoutable,
Qui retrace aux humains leur terme inévitable;
C'est ainsi qu'il a pu se jouer sans remords
Et de la foi publique & du culte des morts!
Tombés, voiles menteurs, qui cachiés mon injure,
Tombés & d'un tyran découvrés l'imposture.

DIRCÉ.

Je vois le Roi, Madame, il s'avance vers nous.

PROGNÉ.

Pour le confondre mieux, contraignons mon courroux.
Vas m'attendre; Dircé.



SCENE VII.

PROGNÉ, TERÉE.

TERÉE, *à part.*

QUE va-t-elle me dire?
Madame, qu'ai-je vu ? quel est donc ce délire ?
Le pampre sur un front que couvroit un cyprès !
Tantôt vous paroissiés.... Vous voyés ces apprêts :
Ce tombeau permet-il ?.... Songés-vous où vous êtes ?
Après tant de regrets, quoi ! partager des fêtes?
Une sœur si chérie !... Ah ! Madame, est-ce à moi...?
D'où vient ce changement qu'à peine je conçoi ?

PROGNÉ.

Quelque surprise ici que vous fassiés paroître,
C'est à moi plus qu'à vous de m'étonner peut-être.
Ne vous êtes-vous point trop hâté dans ces lieux,
D'ériger à ma sœur ce tombeau sous mes yeux ?
Dans ce palais du moins ne pouviés-vous attendre
Qu'une fidèle main y rapportât sa cendre ?
Vous qui me soupçonnés dans mes vives douleurs,
De paroître en ce jour sécher sitôt mes pleurs,

Defcendés dans votre âme : êtes-vous bien fincere ?
N'auriés-vous donc enfin nul reproche à vous faire ?

TERÉE.

J'en éprouve un cruel & c'eft pour plus d'un jour ;
Trop d'horreur, trop de pleurs ont marqué mon retour.
J'ofois vous affliger ; ô récit trop funefte
De la mort d'une fœur & du courroux célefte !
Oui, je devois attendre en un fi trifte fort,
Qu'un autre fe chargeât d'un femblable rapport :
Que n'ai-je pu, cachant cet excès d'infortunes,
Vous tromper à jamais fur nos pertes communes !

PROGNÉ.

Vous me trompés, Terée, encore en ce moment,
Perdés avec Progné moins de déguifement.

TERÉE.

Qu'avés-vous ofé dire ? Eft-ce Athamas, Madame,
Qui fe plaît à jetter ces foupçons dans votre âme ?

PROGNÉ.

(*à part.*)

Ah ! foupçons trop fondés ! un lâche raviffeur,
L'avés-vous ignoré ? perfécutoit ma fœur,
Que faifiés-vous alors ? car je ne faurois croire,

Qu'un Roi, qu'un fils de Mars eut cédé la victoire ;
Il n'auroit point souffert que par des inhumains,
Ma sœur fut arrachée à ses vaillantes mains ;
Il eût puni l'audace & la scélératesse.
Comment donc quittiés-vous une jeune Princesse ?
Confiée à vos soins, n'en répondiés-vous pas
A son père, à sa sœur, au fidèle Athamas ?
Sans elle avés-vous donc débarqué loin d'Abdere ?
Terée, expliqués-moi cet étrange mystère.
Quel soin plus cher ailleurs vous tenoit occupé ?

TERÉE.

De quelle fable, ô Ciel ! votre esprit est frappé !

PROGNÉ.

Ce n'est pas tout.

TERÉE.

Comment ?

PROGNÉ.

Hé ! quoi ! Terée ignore,
Que malgré ses malheurs ma sœur respire encore !
Barbare, tu pâlis !

TERÉE.

Qui ? moi, Madame ! moi !

PROGNÉ.

Le trouble de ton front dépofe contre toi.
Tu peux bien te fouftraire au remords de ton crime,
Mais non à la terreur qu'à toi-même il imprime,
A la confufion, à ce dépit marqué,
Le premier châtiment d'un traître démafqué;
Tu l'aimois cette fœur, qui pendant ton voyage
A vu, fi je t'en crois, le ténébreux rivage;
Tu l'aimois en tyran qui veut contraindre un cœur;
On reconnoît un Thrace à ta feroce ardeur.
Quels que foient les affronts dont je me fens bleffée,
Je ne te parle point en époufe offenfée;
La prifon de ma fœur me répond de fa foi.
Mon outrage, cruel, ne me vient que de toi.
Nieras-tu les horreurs qu'aujourd'hui me revele,
L'efclave que toi-même avois mife auprès d'elle,
Qui ne l'a point quittée, & qui m'apprend fes maux?
La vengeance, tyran, te fuivoit fur les eaux.
Ni tes récits menteurs, ni les perfides larmes
Dont tu t'étois flatté d'abufer mes allarmes,
Ni les forêts, ni l'antre où tu traînas ma fœur,
N'ont pu de tes complots me cacher la noirceur.
Un Dieu l'a protégée; il a fur cette rive,
Il a fait parvenir les pleurs de ta captive,

De ta captive, hélas! dans ſon abattement,
Muette encor de trouble & de ſaiſiſſement.
La vérité terrible à chaque mot t'accable ;
Trompé dans tes deſſeins, découvert ſi coupable,
Oſes-tu bien lever les yeux ſur ces lambris,
Où tu vois ton menſonge & tes forfaits écrits ?
D'un attentat commis ſur des rives déſertes,
Oſeras-tu paſſer à des fureurs ouvertes ?
Tremble, échappe au remords, mais crains dans ta fureur
Le Ciel prêt à venger, moi, mon père & ma ſœur.

TERÉE.

Je me fais violence à ſouffrir ce langage ;
Sur la foi d'un eſclave eſt-ce ainſi qu'on m'outrage ?
M'imputer ces excès ſans un autre témoin !

PROGNÉ, *levant le rideau qui cache la toile attachée au Tombeau.*

Tu ſeras ſatisfait. Ce témoin n'eſt pas loin.
Regarde ce tiſſu tracé par ta victime,
(*Elle leve le voile qui cachoit la toile ſur le Tombeau.*)
Reconnois y, cruel, ton image, ton crime.
A toi-même impoſteur, te voilà confronté,
Récuſe ce tableau, démens la vérité.

TERÉE.

Hé bien! oui, je l'aimois, oui j'aimois Philomele,
Ne vous plaignés qu'aux Dieux de ma flâme nouvelle.
Dans la témérité de vos emportemens,
C'est trop me reprocher mon crime & mes tourmens.
Je n'eus de mes desseins aucun compte à vous rendre,
Votre cœur sur le mien n'avoit rien à prétendre.
Les Rois comme les Dieux sont au-dessus des loix,
Et dans leurs passions ils aiment à leur choix.
J'ai suivi la nature en sa marche inconstante,
J'ai secoué sans peine une chaîne pesante:
Maître de recourir au divorce en tout tems,
J'ai dédaigné l'honneur de ces attachemens,
Formés par l'hymenée & que ne connoît guères
Un cœur tel que le mien peu fait aux mœurs vulgaires.
Vous n'aimiés point Terée, & le vôtre est jaloux,
Mes crimes, quels qu'ils soient, n'existent point pour vous.
Vous n'avés pas le droit de me trouver coupable,
Et de quelques excès que j'aie été capable,
Tout cruel que je fus dans mes vœux égarés,
De toutes mes fureurs c'est vous qui répondrés.

SCENE VIII.

PROGNÉ, TERÉE, OLYNTHE.

OLYNTHE.

Un parti s'eſt formé qui répand les allarmes,
Philomele eſt au temple ; Athamas prend les armes.

TERÉE.

Qu'on raſſemble ma garde ! ah ! Ciel! qu'ai-je entendu?

PROGNÉ.

Ton arrêt: crains ſur toi l'orage ſuſpendu.
De l'égide des Dieux Philomele eſt couverte,
Et l'oſer enlever, c'eſt courir à ta perte.



SCENE IX.

TERÉE, OLYNTHE.

TERÉE.

Qu'on empêche Progné de sortir du palais;
Qu'on veille sur ses pas, que mes soldats soient prêts.
Volons au temple; viens.

OLYNTHE.

Qu'allés-vous entreprendre?

TERÉE.

Enlever Philomele; oui, je cours la reprendre.

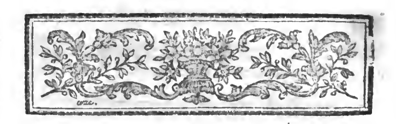
OLYNTHE.

Hé Seigneur! songés-vous au respect des saints lieux?

TERÉE.

Réponds-moi des soldats, je te réponds des Dieux.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PROGNÉ.

ATHAMAS dans les fers! trop coupable Terée,
Sous ton cruel pouvoir Philomele eſt rentrée!
Et repouſſé trois fois par le bras d'un rival,
Tu ſors victorieux de ce combat fatal!
Dieux! j'éprouve un moment votre bonté propice,
Vous me rendez ma ſœur : votre main protectrice
Sauve dans les déſerts ſes jours infortunés,
Et c'eſt à vos autels que vous l'abandonnés!
Mais toi qu'eſpères-tu d'une triſte victime!
D'un cœur ſur qui tu n'as d'autre droit que le crime?
Perfide! tu voulois me forcer de haïr
Cette fidèle ſœur qui n'a pu me trahir.
Graces à ſa vertu, quand tu me répudies,
Son amitié me reſte; à toi tes perfidies.

Né pour faire les maux de ce cœur éperdu,
Je t'ai haï d'instinct, tu vois si je l'ai dû.

SCENE II.

TERÉE, PROGNÉ.

TERÉE.

AINSI d'un étranger tu prenois la querelle,
Tu pensois m'accabler de ce parti rebelle ;
Mais du sang dont tu sais que Terée est formé,
Tu dûs penser qu'à vaincre il est accoutumé ;
Que ce n'est pas un Roi protecteur de ton père,
Qu'on dépouille aisément d'un trône héréditaire.

PROGNÉ.

Es-tu Roi sur le trône ? & par tes attentats
A ce titre sacré ne déroges-tu pas ?
Périsse le moment où je vins dans la Thrace,
Où je parus des Dieux mépriser la menace.
Ces Dieux m'épouvantoient, tu t'en souviens, cruel,
Une autre eût à ma place abandonné l'autel,
Et fuyant les malheurs qu'annonçoient ces présages,
Auroit de son pays regagné les rivages.

Quel trône ! quel hymen ! je ne vois plus en toi,
Après tous tes forfaits, ni d'époux, ni de Roi.
De quel œil tout ce peuple indigné de tes crimes,
Te verra-t-il, cruel, prendre tant de victimes :
Enlever une amante au généreux guerrier
Qui, pour t'avoir servi, se voit ton prisonnier ;
Et que ce soit ma sœur que ton ardeur fatale
Ait cru dans ses transports me donner pour rivale ?

TERÉE.

Non, je n'ai pu souffrir un moment qu'Athamas
M'osât faire la loi dans mes propres états.
Soulevant mes sujets pour venger son offense,
Il m'a trop dégagé de la reconnoissance.
Au temple contre lui j'ai dû tout hazarder,
J'ai vaincu, c'est assés ; je vais la lui céder.
Mes ordres sont donnés, il va venir.

PROGNÉ.

Qu'entends-je !
La lui rendre ! qui ! vous ! Quel prodige vous change ?
Vous pourriés étouffer vos coupables amours ;
Non, je ne puis, perfide, en croire vos discours.

TERÉE.

Je n'en ferai pas moins cet effort sur mon ame ;
Je vais les réunir, n'en doutés point, Madame.

PROGNÉ.

Quelle foi puis-je avoir à ce retour subit,
De la mort de ma sœur lorsqu'un si faux récit....

TERÉE.

Quoiqu'il en soit, je céde, & vous allés connoître,
Si d'aucun faux espoir je cherche à vous repaître.

PROGNÉ.

Terée un repentir! ce cœur moins endurci!....

TERÉE.

Comptés sur ma parole.

PROGNÉ.

Hé bien, s'il est ainsi,
J'oublierai tout: ce cœur vous pardonne, Terée,
Tous les emportemens de votre ame égarée.
Ce moment rend le calme à mes sens éperdus,
Je bénis un remords que je n'espérois plus.
Vous-même à votre tour dans votre ame jalouse,
Excusés les fureurs d'une sœur, d'une épouse.
Je ne me plaindrai plus ni de vous, ni des Dieux;
Ainsi ma sœur bientôt va paroître à mes yeux.

TERÉE.

Vous ne la verrés point, c'est ma seule vengeance.

PROGNÉ.

Quoi! vous pourriés encor m'envier sa présence?

TERÉE.

Ces amans vont partir & vous vous allarmés !
Les nœuds de leur hymen au loin feront formés.

PROGNÉ.

Au loin ! hé, dans quels lieux ?

TERÉE.

Dans les murs de Minerve.

PROGNÉ.

J'ai cru perdre une fœur, le Ciel me la conferve.
Je n'ai pu l'entrevoir aujourd'hui qu'un moment,
Encor dans la douleur & dans l'accablement ;
Et je ne puis la voir quand vous fechés fes larmes !
Terée, à toutes deux laiffés-vous ces allarmes ?
Au nom de vos remords permettés nos adieux.

TERÉE.

J'ai mes raifons, Madame. Un peuple factieux.....

SCENE III.

TERÉE, PROGNÉ, ATHAMAS.

ATHAMAS.

Tu vois à ton afpect quelle horreur me pénètre,
Te refte-t-il encor quelque crime à commettre ?

Dans tes égaremens tu n'as rien respecté,
Ni la foi, ni l'honneur, ni l'hospitalité,
Ni même des autels l'asyle inviolable,
De quelque outrage ici que ta fureur m'accable.
J'excuserois ta rage & ton manque de foi,
Si ton cruel pouvoir n'eût opprimé que moi;
Mais Philomele! ah Dieux!

TERÉE.

Tu révoltois la Thrace,
J'ai dû dans ces momens ne voir que ton audace;
Mais si je fus ingrat, je serai généreux,
Et la Princesse & toi je vous unis tous deux.
J'aurois pu dans ma cour te la rendre avec faste;
Mais j'ai cru de ce soin devoir charger Adraste.
J'ai pu te la céder, non la laisser ravir,
J'y renonce en un mot, & vous allés partir.
Vous pourrés à l'instant retourner vers Athêne;
J'ai su vaincre l'amour, sachés dompter la haine.



SCENE

SCENE IV.

PROGNÉ, ATHAMAS.

ATHAMAS.

C'EST encor quelque piége! hé, peut-il l'inhumain,
Avoir un sentiment, former aucun dessein
Qui ne cache en effet quelque nouvelle injure,
Et ne soit d'un malheur un infaillible augure?
Lui finir les tourmens que par lui j'ai soufferts,
Lui me persuader, & je suis dans les fers!
Qu'attend-il pour les rompre?

SCENE V.

PROGNÉ, ADRASTE, ATHAMAS.

ATHAMAS.

EST-IL vrai que Terée
Me rende par vos mains une amante adorée?
Adraste, si c'est moi que vous venés chercher,
Marchons, c'est à nos yeux trop longtems la cacher.

ADRASTE.

Il n'en eſt pas beſoin : dans ces lieux on l'amene.

ATHAMAS.

Vous ne me donnés point une eſpérance vaine ?

ADRASTE.

Le peuple s'empreſſoit autour de ſon vaiſſeau,
On craint dans ce départ quelque malheur nouveau.
La foule qui s'augmente aſſiege Philomele,
Le tumulte eſt plus grand plus on approche d'elle :
Aux murmures confus d'un peuple curieux,
Succédent tout-à-coup des cris ſéditieux.
A pas précipités les Bacchantes accourent,
Se font jour au vaiſſeau, la reclament, l'entourent ;
Et le fer de leur Thyrſe aux gardes préſenté,
Les écartant au loin l'a miſe en liberté.
Vous la verrés, hélas ! languiſſante, éplorée,
Ses malheurs....

PROGNÉ.

Sont finis. O joie ineſpérée !
Je vais la voir, l'entendre.

ATHAMAS.

Ah! malgré mon deſtin,
Je jouis du repos qu'elle retrouve enfin.

PROGNÉ.

Mais que fait son tyran?

ADRASTE.

Plaignés le Roi, Madame,
Tout coupable qu'il est.

ATHAMAS.

Le plaindre après sa trame!

ADRASTE.

Des Dieux vengeurs, dit-on, le courroux le poursuit,
Sa raison s'est troublée, & lui-même il se fuit.

PROGNÉ.

Mais on vient. Je la vois.

ATHAMAS.

Mon cœur se sent renaître.

PROGNÉ.

C'est elle.

SCENE VI.

DIRCÉ, ADRASTE, PROGNÉ, PHILOMELE, *sous un voile*, ATHAMAS.

ATHAMAS.

CHER objet, ô moitié de mon être!

PROGNÉ.

O chère & tendre sœur! ma joie & mon espoir,

Sans allarme à la fin je puis donc te revoir.
Depuis le jour hélas! que Progné t'a quittée,
Les Dieux ſavent combien ſon cœur t'a regrettée;
J'ai pleuré ton abſence & même ton trépas,
Cette tombe en fait foi : mais je ſuis dans tes bras,
Tu remets le repos dans mon ame éperdue,
Après tant de malheurs enfin tu m'es rendue;
Dans de cruels momens où mon cœur iſolé
Succomboit aux horreurs dont il étoit troublé.
Tu ne me réponds point, tu reſpires à peine,
Par mon émotion je juge de la tienne;
Des malheurs dont tu ſors, tu conſerves l'effroi,
Ta délivrance encor n'eſt qu'un ſonge pour toi.
Deux fois tombée aux mains du farouche Terée,
Tu le crois ſur tes pas: ma ſœur, ſois raſſurée.
Ce peuple qu'il révolte & lui-même aujourd'hui,
Graces aux Dieux vengeurs, te défend contre lui.
Reviens à toi, ta ſœur, ton amant te retrouve,
Reſſens les doux tranſports que notre cœur éprouve.
Je ne ſuis plus ici contrainte à te cacher,
Si tu verſois des pleurs, ce jour doit les ſécher.
Athamas ſera libre, & bientôt l'hymenée....
Mais toujours inquiete & toujours conſternée,
Hé quoi, le front baiſſé, tu gémis dans mes bras;

Quel eſt donc ton effroi?

ADRASTE.

Ne l'interrogés pas.

PROGNÉ.

Hé pourquoi? je friſſonne & tout mon ſang ſe glace.
Hé, quel nouveau malheur te trouble & nous menace?
Eſt-ce quelque ſecret renfermé dans ton cœur,
Philomele, fais-tu cette injure à ta ſœur?
Ta confiance en moi n'eſt-elle plus la même?
Tu crains de m'affliger, trop ſûre que je t'aime.
Sur quoi dois-je arrêter mes ſoupçons indécis?
Mon père n'eſt-il plus? ah! parle & m'éclaircis.

ADRASTE.

Hélas! vous la voyés ſe faire violence,
Se jetter dans vos bras, y reſter en ſilence.

PROGNÉ.

O Dieux! hé, quel eſt donc ce ſilence?

ADRASTE.

Eternel.

PROGNÉ.

Ah! que vous ajoutés à mon trouble mortel!
Je veux ſavoir, Adraſte.

ATHAMAS.

Oui, comblés ma misère,

Achevés d'éclaircir cet étrange myftère.
Quel eft donc ce fecret qu'on ne peut arracher?

ADRASTE.

Tout eft fu, je voudrois envain vous le cacher.
Terée inconcevable en fa fureur extrême,
Enfermoit fon fecret dans fa victime même :
Elle ne pouvoit plus, pour l'avoir méprifé,
Articuler les fons qui l'auroient accufé.
Les plus infortunés fous le poids de leurs chaînes,
Trouvent quelque douceur à parler de leurs peines ;
Mais le fer lui ravit par un fupplice affreux,
Le feul foulagement qui refte aux malheureux.

PROGNÉ.

(*Philomele s'évanouit, on l'affied fur les marches du Tombeau.*)

Je ne fais fi je vis.

ATHAMAS.

Non jamais les furies....
O Dieux! comment furvivre à tant de barbaries!
Un monftre fi féroce! enfers vous n'êtes rien;
Aucun de vos tourmens n'approche encor du mien.
Et ce tigre refpire, & pour punir fes crimes,
Le Ciel manque de foudre & la terre d'abîmes.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

TERÉE, OLYNTHE, SUITE.

TERÉE.

ATHAMAS à ma cour!

OLYNTHE.

Il sauve vos états:

TERÉE.

Et de qui?

OLYNTHE.

Du pirate. Il marche sur mes pas
Avec Progné: l'espoir sur leur front se déploye.

TERÉE.

Ah! qu'ils versent des pleurs! je vais troubler leur joie.

Elle va donc, Seigneur, pleurer votre inconſtance ?
Hé quoi ! dans ſes ennuis, ce ſurcroît de douleur !
Lorſque vous l'affligés, lorſqu'elle perd ſa ſœur...

TERÉE.

Non, ſois déſabuſé, Philomele reſpire.

ADRASTE.

Philomele, grands Dieux ! qu'avés-vous oſé dire ?

TERÉE.

Et c'eſt elle que j'aime.

ADRASTE.

Adraſte épouvanté....

TERÉE.

Je n'ai pu réſiſter à la fatalité.

ADRASTE.

Vous ne m'apprenés rien dont mon cœur ne frémiſſe ;
Un Prince tel que vous s'abaiſſe à l'artifice !

TERÉE.

Je m'y ſuis vu contraint, mon cœur s'eſt enflammé.

ADRASTE.

Juſtes Dieux ! & pour qui ?

TERÉE.

Je la vis, je l'aimai.
Tout mon ſein treſſaillit en la voyant ſi belle ;

Mais elle s'affoiblit & ſuccombe à ſon ſort ,
Ce ſommeil de douleur eſt celui de la mort.
De tant de maux ſoufferts la rigueur inouïe ,
N'a que trop épuiſé ſa malheureuſe vie.
Ah ! ne détourne point tes yeux de ton amant ,
Ne crains point dans les miens de voir tout mon tourment ;
Philomele ! que j'aie au moins dans ma misère ,
Le nom de ton époux à ton heure dernière,
Joins ta main à la mienne & malgré ton malheur ,
J'entendrai ton ferment prononcé dans ton cœur.
Elle expire.

(*Athamas reſte immobile , appuyé ſur le Tombeau.*)

PROGNÉ.

Ah ! ma ſœur. O douleur qui me tue !
Quoi ! deux fois en un jour je t'aurai donc perdue.
Laiſſons les pleurs : après tant de crimes commis,
Non , il ne m'eſt plus rien , tout me devient permis.
Nous ſerons tous vengés ; ma main déſeſpérée
Enfoncera le fer dans le flanc de Terée,
Ou ſi dans ma fureur je ne puis l'approcher,
Vivant, que ſon palais lui ſerve de bucher ;
Que j'entende ſes cris , qu'il paſſe , le barbare,
Qu'il paſſe de ces feux dans les feux du Tartare.

DIRCÉ.

Madame, entendés-vous quel tumulte, quel bruit ?

PROGNÉ.

Dieux! il prévient mes coups, ce monſtre nous pourſuit.

SCENE VII ET DERNIERE.

DIRCÉ, PROGNÉ, TEREÉ, ADRASTE, ATHAMAS, PEUPLE, BACCHANTES.

ATHAMAS.

(*Aux Gardes.*)

TERÉE! ôtés mes fers; qu'au défaut du tonnerre,
Je purge d'un barbare, & le trône & la terre.

(*Des ſoldats détachent les fers d'Athamas, & lui rendent ſes armes.*)

PROGNÉ.

Où viens-tu malheureux ?

TERÉE.

Quel cri ſort des forêts,
Et que d'échos vengeurs divulguent mes forfaits!

ATHAMAS, *courant à Terée.*

Monſtre! le Ciel enfin à ma fureur te livre.

ADRASTE, *arrêtant le bras d'Athamas.*

Laiſſés agir les Dieux, ſon ſupplice eſt de vivre.

TERÉE.

Que vois-je, Pandion! Athênes! un vaisseau!
O père infortuné tu poursuis ton bourreau,
Tu viens à ton tyran redemander tes filles,
A mon horrible aspect je vois fuir les familles.

ADRASTE.

Voyés-vous ses tourmens?

TERÉE.

Dieux! qui l'amene ici?
Il détourne ses pas: mon fils m'évite aussi.
Le poignard à la main où court cette Eumenide?
C'est Progné: quoi, son bras s'est teint d'un parricide!
La tête de mon fils! barbare! tu mourras.
Mais quel nuage épais vient arrêter mes pas!
Quelle invisible main la dérobe à ma rage!...
Qui m'a pu transporter dans ce désert sauvage!
Quel antre, quel tombeau se referme sur moi!
A la sombre lueur du jour que j'entrevoi,
Ciel! quel débris sanglant épouvante ma vue!
Il palpite à mes pieds, la flêche est moins aigue:
Le trait me suit, s'élance, il s'attache à mon cœur,
Le perce, le déchire.... Abrégeons tant d'horreur.

(*Il se tue.*)

Fin du cinquième & dernier Acte.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monsieur le Lieutenant-Général de Police, *Terée*, *Tragèdie en* ‹ *nq Actes*, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la représentation, ni l'impression. A Paris, ce 21 Décembre, 1786.

SUARD.

Vu l'Approbation, permis de représenter & d'imprimer. A Paris, ce 27 Février 1787.

DECROSNE.

De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue Gallande, N°. 64, 1787.



ARTAXERCE,

TRAGÉDIE,

PAR M. LE MIERRE.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens François, le 20 Août 1766.

NOUVELLE ÉDITION.

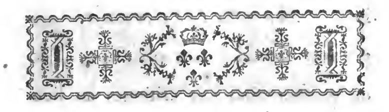
Le Prix est de 30 sols.



A PARIS.

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXVIII.



AVERTISSEMENT.

CETTE Tragédie n'eſt point imitée de l'Opera de Métaſtaſe ; l'intrigue, les détails, les caractères, tout eſt différent. J'ai pris ſeulement le ſujet & la cataſtrophe, encore ai-je modifié le peu que j'ai emprunté pour l'approprier à ma Fable. Je ne ferai point de réflexions ſur le nouvel Artaxerce : j'ai toujours tâché de fondre mes Préfaces dans mes Pièces, d'ajoûter dans la bouche de mes Perſonnages ce qui

pouvoit ſatisfaire aux objections, & de profiter ainſi des critiques au lieu d'y repondre.



ARTAXERCE,

ARTAXERCE,

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
ARTAXERCE, *nouveau Roi de Perse.*	M. MONVEL.
ÉMIRENE, *sœur d'Artaxerce.*	Mlle. SAINT-VAL.
ARTABAN, *ancien Gouverneur d'Artaxerce, & Ministre.*	M. VANHOVE.
ARBACE, *fils d'Artaban.*	M. MOLÉ.
ÉLISE, *Confidente d'Emirene.*	Mad. SUIN.
MÉGABISE, *Confident d'Artaban.*	M. DAUBERVAL.
UN OFFICIER.	
SATRAPES.	
GARDES.	

La Scène est à Suze.



ARTAXERCE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.



SCÈNE PREMIÈRE.

(*La Scène commence vers la fin de la nuit, Artaban tient une épée ensanglantée.*)

ARTABAN, ARBACE.

ARBACE.

Les mains teintes de ſang! ô Dieux! d'où ſortez-vous?

ARTABAN.

Qui! toi dans Suze encor! Éloigne-toi.

ARBACE.

Quels coups

Avez-vous donc portés?



ARTABAN.

Mon fils, pars, je l'exige.
Le Roi t'exiloit, fuis.

ARBACE.

Mais, Seigneur.....

ARTABAN.

Fuis, te dis-je.

ARBACE.

Loin de fa fille! ah! Dieux!

ARTABAN.

Précipite tes pas.

ARBACE.

Quels font donc vos deffeins?

ARTABAN.

Ne m'interroge pas.

ARBACE.

Je ne vous quitte point dans ces momens funeftes.

ARTABAN.

Il le faut, hâte-toi; tu me perds fi tu reftes.

ARBACE, *prenant l'épée que tient Artaban.*

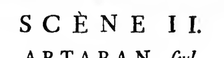
Ce fer peut vous trahir.

ARTABAN.

Cache ce fer & toi.

ARBACE.

Emirene! .. ah! quel trouble emporté-je avec moi!



SCÈNE II.

ARTABAN, *seul.*

IMPÉRIEUX Xercès, enfin ma main hardie
A mon ambition vient d'immoler ta vie.
L'audace, le hazard, le sommeil & la nuit,
Tout a servi mes coups. Mais j'entens quelque bruit;
Qui porte ici ses pas? Est-ce toi, Mégabise?



SCÈNE III.

ARTABAN, MÉGABISE.

MÉGABISE.

JE viens vous retrouver, Seigneur. Avec surprise
En passant vers ces lieux mes yeux ont rencontré
Votre fils plein de trouble, errant, désespéré.
Eh! comment, exilé par Xercès, par vous même,
S'arrêtoit-il dans Suze? En quel péril extrême
Sa présence en ces lieux....

ARTABAN.

Étonné comme toi,

J'ai hâté ſon départ. Mais toi, parle, dis-moi,
Sçait-on l'événement ?....

MÉGABISE.

On ne ſçait rien encore :
Mais ſitôt que le Dieu qu'en Perſe l'on adore,
Va de ces premiers feux éclairer ce Palais,
J'annonce avec terreur le deſtin de Xercès.

ARTABAN.

Je lui devois la mort : j'ai ſatisfait ma haine.
C'étoit trop ſupporter ſa puiſſance hautaine,
C'étoit trop dévorer mes deſirs inquiets.
Ses fils reſtent encor ; mais j'ai d'autres projets.
Tu ſçais ſi Darius eſt jaloux d'Artaxerce,
Si, le voyant monter au Trône de la Perſe,
Ce jeune ambitieux devenu ſon ſujet,
Contre lui dès ce jour va s'armer en ſecret,
L'ambition de l'un, de l'autre les ombrages,
Ami, vont me ſervir à former les orâges.
Je vais, en aigriſſant les levains dangereux
Des haines qu'avec art j'ai ſçu nourrir entr'eux,
Sur le meurtre du Roi trompant la Perſe entiere,
Tourner ſur Darius les ſoupçons de ſon frere,
Détruire l'un par l'autre, & par ces coups hardis

Accomplir mes deſſeins & couronner mon Fils.

MÉGABISE.

Lui, Seigneur! votre fils!...

ARTABAN.

Un tel projet t'étonne:
Rarement pour un autre on ravit la Couronne:
Mais ſous le nom d'un fils je donnerai la loi:
Le rang ſera pour lui, la puiſſance pour moi.
J'aſſûre ainſi bien mieux cet Empire à ma race,
Qu'en étant Roi moi-même, en expoſant Arbace,
Que ſais-je, à des hazards, à des revers nouveaux
Qui pourroient après moi renverſer mes travaux.
Lorſqu'une fois du trône une race eſt chaſſée,
La révolution n'eſt jamais bien fixée
Que ſous un Prince jeune, & qui pour tous les tems
Semble ôter aux eſprits l'eſpoir des changemens.
Ainſi, portant mon fils à la grandeur ſuprême,
L'aſſurant à mon ſang, en jouiſſant moi-même,
Ami, j'accorde tout, & ſans illuſion,
Mon cœur ſert la nature & ſert l'ambition.
Xercès dans ſon orgueil dédaignant ma famille,
Oſoit punir mon fils d'aſpirer à ſa fille,
Sans ſonger que les Rois, par de pareils liens,

S'attachent dans les Grands leurs plus fermes ſoutiens,
Et que nous valons bien pour leur haute fortune,
L'alliance des Cours, ſi ſouvent importune.
Tant d'orgueil m'indigna ; mais mon cœur offenſé
Sçut renfermer le trait dont il étoit bleſſé.
Perſécuteur d'Arbace autant que le Roi même,
Je preſſai le premier l'exil d'un fils que j'aime.
Mais ſi je ſecondai la rigueur de Xercès,
Ce fut pour avancer l'effet de mes projets,
L'inſtant où de ſa main couronnant ſa maîtreſſe,
Mon Fils tiendra de moi le Sceptre & la Princeſſe.

MÉGABISE.

Pourquoi donc l'éloigner, ce Fils que vous ſervez,
Seigneur, ce fils heureux à qui vous reſervez
De ſi brillans deſtins...

ARTABAN.

Je ſais quel eſt Arbace.
Je n'aurois jamais pu dans ma ſuperbe audace,
Plier à mon projet dès long-tems concerté,
De ſon âpre vertu l'inflexibilité.
Je l'écarte aujourd'hui, de crainte, Mégabiſe,
Qu'il n'oſât en ſecret troubler mon entrepriſe,
Mais lorſque mes efforts auront tout achevé,

Arbace ſe voyant à l'Empire élevé,
Ne ſe reprochant rien dans ſa grandeur ſuprême,
Et couronnant enfin la Princeſſe qu'il aime,
Au comble de ſes vœux bénira ſon deſtin.
Tout concourt au ſuccès de mon vaſte deſſein,
Mon crédit dans l'État; ce que mes ſoins propices,
Dans la paix, dans la guerre, ont rendu de ſervices;
Le ſoldat qui par tout n'obéit qu'à mes loix;
Les premiers de l'Etat dont j'ai gagné les voix.
Je fais plus, Mégabiſe, & du ſang que je verſe
Je cimente à jamais le trône de la Perſe.
Dès long-tems, tu le vois, l'Empire de Cyrus,
Privé de ſa ſplendeur ne ſe reſſembloit plus;
De ce peuple avili je voyois la foibleſſe
Prête à baiſſer le front ſous le joug de la Grèce,
Et devant Salamine il ſembloit qu'abattu
La Perſe avec ſa flotte eût laiſſé ſa vertu.
Autre Maître, autres jours. Un plus heureux génie
Efface nos malheurs & notre ignominie,
Et ma premiere excuſe, en ce grand attentat,
Eſt d'avoir prévenu la chûte de l'État.
Mais ſur ces lieux, ami, déjà le jour ſe montre,
Va, cours vers Artaxerce avant qu'il nous rencontre,

Et par le voile adroit d'une feinte terreur,
Epaiffis fur fes yeux la nuit de fon erreur.
De fa crédulité tout me répond d'avance,
Mon afcendant fur lui, fon inéxpérience,
Et ce refpect de fils que garde encor longtems
Un cœur dont on forma les premiers fentimens.
Va, fois fûr qu'avec moi la fortune t'appelle,
Qu'au-delà de tes vœux je vais payer ton zèle.

MÉGABISE.

Je vous dois déjà tout; vous connoîtrez ma foi,
Seigneur.

ARTABAN.

J'entens le Prince, il s'avance vers moi.
Va, fors & ne crains point qu'Artaban fe trahiffe,
Ou par trop d'embarras, ou par trop d'artifice.





SCENE IV.

ARTAXERCE, ARTABAN,

un OFFICIER.

ARTAXERCE, *éperdu.*

O CRIME! ô trahiſon!

ARTABAN.

Seigneur, où courez-vous?

ARTAXERCE.

Savez-vous, Artaban, ſavez-vous ſous quels coups

Xercès?..

ARTABAN.

Eh bien, Seigneur?

ARTAXERCE.

Un monſtre ſanguinaire,

Un barbare.

ARTABAN.

Achevez.

ARTAXERCE.

On a tué mon pere.

De trois coups de poignard j'ai vu ſon ſein percé.

ARTABAN.

Eh ! qui ſoupçonne-t-on ? qui peut avoir verſé ?..

ARTAXERCE.

Mon pere n'étoit plus, je n'ai pu rien connoître.
Mes ordres ſont donnés, je fais chercher le traître.
Je vais, j'erre, je cours, ces momens ſont affreux,..
Ah ! Xercès vous aimoit : dans mon ſort malheureux
Je réclame, Artaban, vos ſoins, votre prudence...
Qui ſoupçonner, ô Dieux ? où porter ma vengeance ?

ARTABAN.

Aveugle ambition, mere des attentats,
Quels noms reſpectes-tu ? quels freins ne romps-tu pas?

ARTAXERCE.

Comment ? que dites-vous ? quelle clarté ſoudaine ?

ARTABAN.

Mon eſprit au ſoupçon ne s'ouvre qu'avec peine,
Je n'oſe ni parler ni me taire.

ARTAXERCE.

Parlez,
Vous trahiſſez l'Etat ſi vous diſſimulez :
Hé, qui donc eſt celui que votre eſprit ſoupçonne.

ARTABAN.

Vous l'exigez, Seigneur ?

ARTAXERCE.

Je le veux, je l'ordonne.

ARTABAN.

Hé, Seigneur, qui peut-on justement soupçonner,
Quel autre à ce grand crime a pu s'abandonner,
Que celui qui pouvoit avec quelqu'avantage
Vous disputer du Roi le brillant héritage ?

ARTAXERCE.

Je n'ose interpreter ce langage cruel,
Quoi ! vous soupçonneriez....

ARTABAN.

Darius.

ARTAXERCE.

Juste Ciel !
Lui ! mon frere !

ARTABAN.

Le sang n'a point de privilége,
Dénaturé, perfide, assassin, sacrilége,
Quand l'ambition parle, on devient tout.

ARTAXERCE.

Ah ! Dieux !
Quelle affreuse lumiere offrez-vous à mes yeux.

ARTABAN.

J'empoisonne vos jours, mais connoissez son ame.
Oui, Seigneur, dès long-tems l'ambition l'enflâme,
J'avois sçu pénétrer ses sentimens cachés,
J'avois surpris ses yeux sur le Trône attachés,
Oui, du suprême rang Darius trop avide
Etoit au fond du cœur dès longtems parricide,
Tel fut, n'en doutez point, dans ce frere inquiet,
De sa haîne pour vous le principe secret.

ARTAXERCE.

Quoi! je pourrois penser?.. Il auroit!.. sur un pere?
Non, je ne le crois pas: c'est outrager mon frere.

ARTABAN.

Je l'ai vu dans ses vœux lui-même se trahir.

ARTAXERCE.

Je l'ai vu comme vous s'indigner d'obéir,
Je sais que dans son pere il haïssoit son maître;
Qu'il vit avec dépit qu'un jour je devois l'être.
Mais qu'il soit l'assassin & d'un pere & d'un Roi.
Non, le chemin doit être encor long, croyez-moi,
De la haîne à la rage & de l'injure au crime.
Plein d'une inimitié peut-être légitime,
Mon cœur qu'un frere injuste offensa constamment,

Ne prend point ses soupçons dans son ressentiment.
Qui soupçonne au hazard s'expose aux injustices.
Pour accuser un frere il faut d'autres indices,
Et je rougirois trop aux yeux de tout l'État,
Si j'eusse imprudemment fait cet indigne éclat.

ARTABAN.

Hé bien, Seigneur, craignez de lui faire un outrage.
Mais ce frere ennemi qu'Artaxerce ménage,
Peut-être n'aura pas pour vous le même égard.
Vous me croirez un jour, mais peut-être trop tard.
Ah! Seigneur, ah! plutôt craignez sa jalousie,
Craignez l'ambition dont son ame est saisie.
Si d'un pareil forfait il a souillé ses mains,
Qui respectera-t-il pour remplir ses desseins?

ARTAXERCE.

Je ne puis, Artaban, trop prompt dans ma vengeance,
Me livrer contre un frere à tant de défiance;
Sur vos soupçons, enfin, quoiqu'il puisse arriver,
Mes soins vont se borner à le faire observer:
Cependant dès ce jour je romps l'exil d'Arbace,
Ce jour verra du moins la fin de sa disgrace,

(*Aux Gardes.*)

Oui, qu'on rappelle Arbace, & qu'il vienne en ces lieux.

ARTABAN.

Ah, Prince!...

ARTAXERCE.

Hâtez-vous.

ARTABAN, *à part.*

Qu'ordonne-t-il, ô Dieux!

Vous oubliez, Seigneur, dans vos malheurs extrêmes,
De Xercès irrité les volontés ſuprêmes;
Que mon fils eſt proſcrit, qu'il doit encor garder
Cet exil que moi-même on m'a vu demander.

ARTAXERCE.

Sans ſortir du reſpect pour les mânes d'un pere,
Mon cœur peut révoquer une loi trop ſévere;
Arbace m'eſt trop cher, ſes ſervices, ſa foi...



SCENE V.

SCENE V.

ÉMIRENE, ARTAXERCE, ARTABAN, ÉLISE.

EMIRENE.

HÉLAS ! dans ces momens tout me remplit d'effroi ;
Mon frere ; des grands coups portés par un barbare,
De nos malheurs déjà la ſuite ſe déclare.
Je ne ſais quel parti, quels ſecrets intérêts
Diviſent les eſprits & troublent le Palais.

ARTABAN.

Vous le voyez, Seigneur, & de ſi promptes brigues...

ARTAXERCE.

Allons les prévenir.

EMIRENE.

Quelles ſont ces intrigues,
Sur le meurtre du Roi quel indice eſt donné ?

ARTAXERCE.

De ce noir attentat mon frere eſt ſoupçonné.

EMIRENE.

Qu'ai-je entendu ? Mon frere ! Et ſur quelle apparence

Formez - vous un ſoupçon qui l'outrage & m'offenſe ?
Qu'a-t-il fait qui l'appuie, & quel crime avéré
Au plus grand des forfaits lui ſervit de dégré ?
Eſt-ce vous, Artaban, qui l'accuſez ?

ARTABAN.

Madame,
Le tems dévoilera cette funeſte trame :
C'eſt un coup inoui, c'eſt un crime que doit
Expier de ſon ſang l'aſſaſſin, quel qu'il ſoit.

ARTAXERCE.

Non : la nature encor prend en moi ſa défenſe.
Je vais de ma douleur, je vais de ma préſence
Sur lui, de ce pas même, obſerver les effets :
Mais contre mon eſpoir, s'il avoit pu jamais....
Je frémis d'y penſer. Je dois tout à mon pere,
Il faut qu'il ſoit vengé : quelque jour qui m'éclaire,
Des mânes paternels je n'entends que la voix,
Et livre un parricide à la rigueur des loix.





SCENE VI.

EMIRENE, ELISE.

EMIRENE.

ELISE, qu'ai-je appris, & quel discours sinistre !
On accuse mon frere ! un superbe Ministre,
Dans son ambition saisit avidement,
Pour diviser les miens cet horrible moment.
Sans doute il a nourri ces haînes intestines,
Qui déjà dans leurs cœurs n'ont que trop de racines,
Et l'Etat aujourd'hui sous mes yeux effrayés,
Va s'embrâser du choc de leurs inimitiés.
Je hais cet Artaban, envain sa politique
Feignoit de déplorer une perte publique.
Tu ne l'as pas, Elise, observé comme moi.
Avec joie en secret il voit la mort du Roi ;
J'ai même, en lui parlant, cru voir sur son visage
Que je déconcertois l'insolent qui m'outrage,
Qui soupçonne un des miens du meurtre de la nuit,
Et de ce crime affreux cherche à tirer le fruit.

ELISE.

Eh! qu'eſpere Artaban d'un ſoupçon téméraire ?

EMIRENE.

Abuſer de ſes droits ſur l'eſprit de mon frere,
Le gouverner enfin, regner dès aujourd'hui:
Ah! mon ſort fut toujours infortuné par lui.

ELISE.

Je plains tous vos malheurs, mais, Madame, ſi j'oſe,
Au milieu des devoirs que ce jour vous impoſe,
Vous rappeller encor un autre ſentiment.
L'exil d'Arbace au moins finit en ce moment.
Arbace va venir.

EMIRENE.

Lui?

ELISE.

Peut-être, Madame,
Son retour calmera les troubles de votre ame.

EMIRENE.

O Ciel! dans quels inſtans revient-il en ces lieux,
Lorſqu'Emirene, hélas! doit éviter ſes yeux,
Quand le ſort de mon pere a décidé du nôtre;
Quand l'un de mes malheurs doit ſe perdre dans l'autre.
Lorſqu'un Héros banni par une auſtere loi,

Tout rappellé qu'il eſt, reſte exilé pour moi.
A mes nouveaux malheurs laiſſe-moi toute entiere !
J'euſſe eſpéré qu'un jour je fléchirois mon pere :
Mais peut-être étant mort dans ces momens affreux,
Sans révoquer l'arrêt qui condamnoit mes vœux,
Loin de me dégager de mon obéiſſance,
Sa cendre doit pour moi conſacrer ſa défenſe ;
Peut-être du tombeau plus que jamais mon Roi,
Il parle avec empire & m'enchaîne à ſa loi.

ELISE.

Madame, votre eſprit ſans doute s'exagere
Des maux......

EMIRENE.

Ah ! j'ai cent fois murmuré contre un pere ;
Je ne connoiſſois pas, excitant ſon courroux,
Tout ce que la nature a d'empire ſur nous.
Il eſt des tems, Eliſe, où ſa voix nous rappelle,
Où tous les ſentimens ſont ſuſpendus par elle,
Où le cœur reconnoît, tout-à-coup éclairé,
Que de tous nos liens c'eſt-là le plus ſacré.





SCÈNE VII.

ARTAXERCE, EMIRENE, ELISE.

ARTAXERCE.

MA sœur, à mes chagrins chaque moment ajoute,
Darius m'évitoit, & me trahit sans doute:
Mes yeux l'ont vu pensif, inquiet, incertain,
Son esprit agité rouloit un grand dessein,
A peine il déguisoit toute sa violence.
Après quelques momens d'un farouche silence,
Il a donné soudain quelques ordres secrets,
Et détourné ses pas pour sortir du Palais.
Je ne l'accuse point d'un forfait exécrable,
Même à l'en soupçonner je me croirois coupable:
Mais d'une ambition, dont je ne puis douter,
Peut-être en ces momens j'ai tout à redouter;
Et je crains bien qu'ici son audace nouvelle
Ne me force à punir dans mon frere un rebelle.

EMIRENE.

Je vois trop les horreurs qui vont ſuivre ce jour,
Je ne puis plus reſter dans cet affreux ſéjour.
Non, je ne verrai point le crime qu'il projette,
Tout m'écarte de Suze; aſſurez ma retraite,
Laiſſez-moi fuir l'aſpect d'un Trône enſanglanté,
Et qui doit par le ſang être encor cimenté,
Où d'un meurtre inoui recherchant les complices,
Vous allez vous aſſeoir entouré de ſupplices;
La Perſe a des déſerts, l'Aſie a des rochers;
Loin du ſpectacle affreux des fers & des buchers,
J'irai pleurer en paix & la mort de mon pere,
Et l'exil d'un héros, & les complots d'un frere.

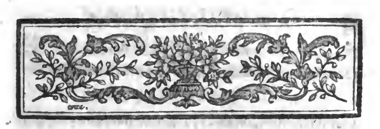
ARTAXERCE.

Vous me fuir! vous, ma ſœur, de ma Cour vous bannir?
L'un à l'autre plus chers ſongeons à nous unir,
Quittez une penſée à tous deux trop funeſte.
Darius me trahit; mais Arbace me reſte.
Mon frere contre moi s'oſe armer aujourd'hui,
Arbace déſormais eſt mon plus ferme appui.

Que j'aime à reporter ſur cette ame éprouvée
La tendreſſe qu'en moi mon frere auroit trouvée.
Dans le rang où je monte encor mal affermi :
Parmi tant de malheurs, j'ai beſoin d'un ami ;
Si Darius n'eſt plus qu'un ſujet téméraire,
Mon ami m'eſt fidele, il deviendra mon frere.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARTAXERCE, ARTABAN.

ARTAXERCE.

QUOI! Darius n'eſt plus?

ARTABAN.

Il termine ſon ſort
Sans qu'on puiſſe aujourd'hui vous imputer ſa mort.
C'eſt par lui ſeul enfin que ſa tombe eſt ouverte;

ARTAXERCE.

Hé quel coup ſi rapide a donc hâté ſa perte?

ARTABAN.

Par votre ordre, Seigneur, on couroit l'arrêter;
Les ſiens au même inſtant promts à ſe révolter,
A pas précipités volent à ſa défenſe,
Il réſiſte à la Garde, & par ſa réſiſtance,
Lorſqu'on ne prétendoit qu'écarter les mutins,
Il rencontre le fer qui tranche ſes deſtins.

ARTAXERCE.

Qu'ai-je fait, Artaban, par mon ordre barbare?

ARTABAN.

Que dites-vous, Seigneur, quel remords vous égare.

ARTAXERCE.

La mort de Darius est un poids sur mon cœur.

ARTABAN.

Pouviez-vous la prévoir! en êtes-vous l'auteur?

ARTAXERCE.

Mon frere malgré moi devenu ma victime!

ARTABAN.

Ah! vous n'avez suivi qu'un courroux légitime.

ARTAXERCE.

Enfin c'étoit mon frere & son crime est douteux.

ARTABAN.

Sa révolte étoit sûre & ses jours dangereux.

ARTAXERCE.

De son sang à l'État étois-je moins comptable?

ARTABAN.

Et lui de sa conduite ou plus ou moins coupable.

ARTAXERCE.

La loi dut le punir. Comment justifier
Mon crime involontaire aux yeux du monde entier,

ARTABAN.

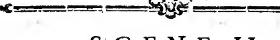
La loi, Prince! & c'eſt lui qui, ſe montrant rebelle,
Lui-même a refuſé d'être jugé par elle!
Hé! pourquoi mépriſant vos ordres ſouverains,
Darius a-t-il craint de ſe mettre en vos mains?

ARTAXERCE.

Si j'eus de plus que lui la grandeur ſouveraine,
C'étoit à moi, ſans doute, à maîtriſer la haine;
Plus il m'ôſoit braver, & plus dans mon courroux
Je devois me contraindre & meſurer mes coups.

ARTABAN.

Sa défenſe obſtinée autant qu'illégitime,
Elle-même eſt, Seigneur, l'indice d'un grand crime,
Ses efforts imprudens précipitent ſa mort:
Loin de vous reprocher ſon déplorable ſort,
Rendez graces aux Dieux, dont le ſecours viſible,
Vous aſſure en ce jour un regne plus paiſible,
Qui ſauvant d'un rebelle & vous & vos Etats,
Préviennent votre mort par ſon juſte trépas,
Le perdent par lui-même, & d'un coup ſi propice,
Vous épargnent l'horreur d'ordonner ſon ſupplice.



SCENE II.

ARTAXERCE, ARTABAN, EMIRENE, ELISE,

EMIRENE, *arrivant avec précipitation.*

AH! Seigneur, quelle erreur vous rendoit inhumain!
Darius de Xercès n'étoit point l'assassin.
On vient de l'arrêter.

ARTAXERCE.

Eh! quel est le perfide?

EMIRENE.

J'ignore encor, Seigneur, le nom du parricide:
Mais le reste est connu, le barbare a jetté
Loin de lui, dans sa fuite, un fer ensanglanté;
Et qui l'auroit pensé! cette épée encor nue,
Pour celle de Xercès vient d'être reconnue.

ARTABAN, *à part.*

Qu'entens-je!

EMIRENE.

Dans l'excès de son saisissement,
Sans couleur & sans voix, presque sans mouvement,

Ne fachant où cacher le plus affreux des crimes,
Il reſtoit arrêté comme entre deux abîmes,
Tant la terreur ſur lui tombant du haut des Cieux,
Manifeſtoit déjà les vengeances des Dieux.

ARTAXERCE, *aux Gardes.*

Allez, que devant moi l'on amene le traître.
Quels horribles complots, ô Ciel! je vais connoître!...
Et mon frere a péri. Vous voyez, Artaban,
Quel ſurcroit de douleur! j'étois donc ſon tyran!
J'aſſure donc ma vie aux dépens de la ſienne,
J'oublie en ce moment & ſa haine & la mienne,
Sa révolte, ſes vœux, ſon aveugle tranſport,
Je ne vois que ſon ſang, je ne vois que ſa mort.
Vos injuſtes ſoupçons, & ma fureur trop prompte,
Son trépas aura fait mon tourment & ma honte,
Exemt d'un parricide, & jugé criminel,
Il me laiſſe un remord, un remord éternel;
Le Ciel me punit bien de tant de défiance,
Il montre à l'Univers ma coupable imprudence.
Mon frere eſt innocent.

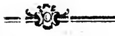
ARTABAN.

Seigneur, que dites-vous?
Déjà dans votre eſprit pourroit-il être abſous?

Hé, Prince! ſavez-vous ſi d'un barbare frere,
Celui qu'on a ſaiſi n'étoit pas l'émiſſaire?
Dans ce grand repentir, avant de vous plonger,
Commencez par le voir & par l'interroger;
Suſpendez vos remords; vous les perdrez peut-être.

ARTAXERCE.

Juſte ciel! que d'horreurs! & qu'il tarde à paroître!



SCENE III.

ARTAXERCE, ARTABAN, EMIRENE, ELISE, un OFFICIER, UN SOLDAT, *qui tient l'épée du Roi aſſaſſiné.*

UN OFFICIER.

ON amene, Seigneur, l'aſſaſſin à vos yeux.

EMIRENE.

(Tombant dans les bras d'Eliſe.)
Traître! .... Arbace! .... Je meurs.

On entraîne Emirene.



SCENE IV.

ARTAXERCE, ARTABAN, ARBACE.

ARBACE.

E Mirene!

ARTAXERCE.

Grands Dieux!

ARTABAN.

Mon Fils!

ARTAXERCE.

Ah! quel objet! quelle horreur m'environne?
Plus que le crime encor, le coupable m'étonne.

ARTABAN.

Seigneur, son attentat a décidé mon sort.

ARBACE.

Ciel! où m'as-tu réduit!

ARTABAN.

Vous me devez la mort!
C'est à moi d'expier sa fureur & son crime;
Frappez, & que je sois la premiere victime.

ARTAXERCE.

Meurtrier de ton Roi, viens, approche, inhumain,
Arbace, réponds-moi, se peut-il que ta main ?. . . .
Parle. Je crois encor qu'un vain songe m'abuse.

ARBACE.

Mon Pere! ...outragez-moi, Prince, ici tout m'accuse.
Dans cet étrange état, dans ce péril pressant,
Je n'ai qu'un mot à dire., Arbace est innocent.

ARTAXERCE.

Toi! malheureux! Hé quoi! contre un ordre suprême,
N'étois-tu pas dans Suze & dans ce Palais même?
Dis-moi, quoiqu'exilé, ne t'y cachois-tu pas
Tu viens d'être surpris précipitant tes pas?

ARBACE.

Oui, Seigneur, il est vrai.

ARTAXERCE.

Tu tenois cette épèe,
Celle de Xércès même & dans son sang trempée;
Dès qu'on t'a reconnu, tu l'as jettée au loin:
Perfide, la voici; démens-tu ce témoin?

ARBACE.

Arbace est innocent.

ARTAXERCE.

ARTAXERCE.

Ta fuite.

ARBACE.

Involontaire.

ARTAXERCE.

Ce trouble.

ARBACE.

Trop fondé.

ARTAXERCE.

Ce ſecret.

ARBACE.

Néceſſaire.

ARTAXERCE.

L'apparence t'accuſe.

ARBACE.

Ah ! trop injuſtement.

ARTAXERCE.

C'eſt donc-là ta défenſe ?

ARBACE.

Et c'eſt-là mon tourment.

ARTAXERCE.

Si tu n'es criminel, tu connois le coupable.

ARBACE.

Je n'en puis dire plus dans mon ſort déplorable.

ARTAXERCE.

Tu ne le peux, ſans doute, & ton crime eſt prouvé.
Mon pere t'exiloit, tu te voyois privé
De l'hymen de ma ſœur, de cet honneur inſigne,
Dont tu viens de montrer combien tu fus indigne.
Hélas ! où m'emportoit mon aveugle amitié,
De quel prix douloureux mon cœur eſt-il payé ?
Dès le premier moment d'un affreux parricide,
A rompre ton exil ton Prince ſe décide ;
Tandis que l'on cherchoit le meurtrier caché,
Arbace au même inſtant par mon ordre eſt cherché.
J'ai beſoin de te voir, & d'horreurs obſédée,
Mon ame embraſſe au moins cette flatteuſe idée ;
Et quand je te rappelle en mes plus grands malheurs,
Quand pour me ſoutenir, pour eſſuyer mes pleurs,
J'ai recours à la main qui m'étoit la plus chere,
Barbare, cette main vient d'immoler mon pere.

ARBACE.

Qui ? moi ! moi ! dans ſon ſang j'aurois trempé ma main ?
Je me ſerois ſurpris dans un ſi noir deſſein !

Ma vertu jusques-là se seroit démentie!
Moi, Seigneur, qui pour vous aurois donné ma vie.
Moi que pour prix d'un zèle à vos jours consacré,
Du nom de votre ami vous aviez honoré;
Voilà dans les horreurs de mon destin funeste,
(*Se tournant vers son pere.*)
Et le cœur qui m'accuse & l'appui qui me reste.

ARTABAN.

Eh! le Prince peut-il ne te pas soupçonner
Lorsque tout à ses yeux sert à te condamner?
Crois-tu par tes discours balancer l'apparence?

ARBACE.

Et vous aussi, grands Dieux! ah! toute ma constance
Céde à ce dernier trait.

ARTABAN, *à Artaxerce.*

Prononcez notre arrêt,
Seigneur. S'il est coupable autant qu'il le paroît,
Ne considérez plus mon sang dans un perfide:
La nature outragée est ici votre guide,
C'est elle seulement qu'il vous faut consulter.
Vous l'allez satisfaire & je vais la dompter.

ARTAXERCE, *aux Gardes.*

Qu'on l'éloigne.

ARTABAN.

Malgré le crime de ma race,
Oſerai-je, Seigneur, eſpérer une grace ?
Souffrez que de ſon cœur je ſonde les replis :
Dans le funeſte état où les deſtins m'ont mis,
C'eſt mon devoir. Souffrez.....

ARTAXERCE.

Ah ! le cruel déchire
Ce cœur infortuné qu'il avoit ſu ſéduire,
Qui, partageant les maux que votre ame reſſent,
Déſire autant que vous qu'il paroiſſe innocent ;
Mais que vous dira-t-il après ſa réſiſtance ?
Vous voyez devant moi qu'il s'obſtine au ſilence,
Ce myſtere coupable augmentant mes ſoupçons,
Sert ſans doute de voile à d'autres trahiſons.

ARTABAN.

Dans la confuſion où ſon crime le jette,
La contrainte l'arrête & ſa bouche eſt muette,
Devant moins de regards peut-être en liberté,
Il laiſſera, Seigneur, parler la vérité.

ARTAXERCE.

Ecoutez, Artaban. L'équité qui m'anime,
Ne peut confondre ici votre zèle & ſon crime ;

Je ne puis oublier dans mes malheurs préſens,
Que j'ai vu par vos ſoins guider mes premiers ans.
Vous étiez digne, hélas! Pere trop déplorable!
D'un maître plus heureux & d'un fils moins coupable;
Vous voyez les combats dont je ſuis agité,
Et de ſon attentat quelle eſt l'énormité:
Servez-vous du pouvoir, de l'aſcendant d'un Pere
Pour éclaircir enfin cet horrible myſtere,
Entendez ſa défenſe, arrachez ſon aveu;
Je vous laiſſe avec lui..... (*aux Gardes.*) Vous, veillez en ce lieu.



SCENE V.

ARTABAN, ARBACE.

ARBACE, *avec impétuoſité.*

AH! je reſpire enfin; dans ma fureur extrême,
Je puis, barbare.....

ARTABAN.

Ecoute.

ARBACE.

Ecoutez-moi vous-même;

J'ai droit de l'exiger : aſſez je me ſuis tu,
Aſſez j'ai pu laiſſer outrager ma vertu.
J'ai gardé le ſilence en ce comble d'injure,
J'ai payé plus qu'un fils ne doit à la nature ;
Arbace maintenant vous doit la vérité.
Qu'avez-vous fait, cruel ! quel abus déteſté
De l'immenſe pouvoir que votre rang vous donne !
Le ſecond de l'Etat, vous n'approchez du Trône
Que pour atteindre au cœur que vous avez percé,
Au cœur de votre maître à vos pieds renverſé !
C'eſt peu : quand votre fils que la nature anime,
Vous arrache le fer, cet indice du crime ;
Quand je frémis pour vous, quand je prends malgré moi,
Barbare, cette part au meurtre de mon Roi,
Accuſé devant vous de ce grand parricide,
Vous pouvez abuſer de mon reſpect timide
Pour me calomnier, pour noircir votre fils
Du ſoupçon d'un forfait que vous avez commis !
Je ſerai cru l'auteur d'un crime abominable ;
Ou ſi tout eſt connu, je ſuis fils d'un coupable,

Dans la publique horreur avec vous confondu,
Et de tous les côtés mon honneur eſt perdu

ARTABAN.

Ingrat ! eh ! c'eſt pour toi que j'ai commis ce crime.

ARBACE.

Pour moi !

ARTABAN.

Pour t'agrandir je crus tout légitime.
Te jettant dans les fers le deſtin m'a trompé :
Mais de maux ſans reſſource il ne t'a point frappé.
Quelques indignités que ton honneur eſſuye,
Quelque ſoit ce ſoupçon, il faut que je l'appuye.

ARBACE.

Quelle trame odieuſe !....

ARTABAN.

Au déclin de mes ans
La couronne à ce prix ſouilloit mes cheveux blancs,
C'eſt ſur ton jeune front qu'aujourd'hui je l'attache ;
Si je l'y vois briller, elle ſera ſans tache.
Voilà de quel eſpoir mon orgueil s'eſt flatté,
Et l'excuſe & le prix du coup que j'ai porté.
Eh ! qui rend à tes yeux cette trame ſi noire ?
Je n'ai frappé qu'un Roi déjà mort à la gloire,

Fantôme couronné dont le monde étoit las;
Et qui même envers toi le plus grand des ingrats,
Suivant pour toute loi ses superbes caprices,
Des rigueurs de l'exil a payé tes services;
Désespéroit sa fille en pressant ton départ,
Dans ton cœur, dans le sien enfonçoit le poignard.
Moi-même, en apparence ennemi de ta flâme,
J'affligeai ta maîtresse, & j'accablai ton âme.
Tout change désormais, & tes vœux sont remplis;
Je te venge du pere, & je trompe le fils;
Je sers & ton amour & sans doute ta haine;
Je te fais Souverain, je couronne Emirene;
Je prends de mon projet tout le crime sur moi,
Ose me reprocher ce que je fais pour toi.

ARBACE.

Oui, je l'ôse; & ce coup manquoit à ma disgrace.
Vous êtes criminel, & c'étoit pour Arbace!
Ah! sachez de quel œil je vois votre attentat;
Ma gloire est d'en gémir, ma vertu d'être ingrat;
Mais après tant d'excès si la vôtre est éteinte,
Pour être sans remords, êtes-vous donc sans crainte?
Ou comment votre cœur libre, loin du repos,
Peut-il courir encor à des forfaits nouveaux?

Arrêtez-vous, tremblez d'avancer dans le crime ;
Peut-être un pas de plus, vous tombez dans l'abîme.
Cruel ! ſous le bucher dreſſé pour mon trépas,
Sous ma cendre du moins cachez vos attentats.

ARTABAN.

Il n'eſt plus tems, crois-moi ; ce que j'ai fait m'engage :
Ne crains rien : je puis tout ; jouis de mon ouvrage.
C'eſt tout ce que je veux, mon eſpoir eſt comblé.

ARBACE.

Juſqu'où l'ambition vous a-t-elle aveuglé ?
Où donc ſur votre fils eſt l'eſpoir qui vous reſte ?
Hé ! quand j'accepterois un ſceptre ſi funeſte,
Les Perſes indignés recevront-ils la loi
D'un mortel qu'ils croiront teint du ſang de leur Roi ?

ARTABAN.

Qui t'ôſera juger une fois ſur le Trône ?
Sémiramis en paix régna dans Babylone :
Tout dépend du ſuccès, rien ne doit t'arrêter ;
L'art de s'ouvrir le Trône eſt le droit d'y monter :
Bannis un vain ſcrupule, & dans cette occurrence,
Embraſſe mon génie avec mon eſpérance :

Tu trembles de régner, tremble, si tu n'es Roi,
Ce n'est qu'avec ce rang qu'Emirene est à toi.

ARBACE.

Emirene être à moi!

ARTABAN.

Compte sur ma promesse,
Et je te justifie aux yeux de ta maîtresse;
J'en connois les moyens, consens jusqu'à demain
A paroître chargé du crime de ma main.

ARBACE.

De quoi m'ôse flatter votre amitié cruelle?
Emirene! ah! Xercès m'avoit séparé d'elle.
Vous, plus tyran que lui, vous, mon accusateur,
Vous m'avez tout ôté, son estime & son cœur:
Oui, j'adore, Seigneur, j'idolâtre Emirene;
Mais pour la posséder, pour la couronner Reine,
S'il faut à vos complots me prêter un moment,
Sur le secours d'un fils vous comptez vainement,
N'attendez pas qu'Arbace à ce point s'avilisse;
Je suis votre victime, & non votre complice;
Je pleure sur vos soins, j'abjure vos bienfaits;
Je déteste le trône acquis par des forfaits;
Je préfere la mort & honteuse & cruelle,
Je me sauve en ses bras de l'amour paternelle,

L'honneur étoit un bien dont j'eusse été jaloux,
Mais qu'on pouvoit m'ôter, qui ne tient point à nous;
Ma vertu n'est qu'à moi; si dans ce jour funeste
J'en perds la renommée, elle-même me reste.

ARTABAN.

Hé bien! puisque ton cœur se refuse à mes vœux,
J'accomplirai pour moi ce dessein dangereux.
Si mon ambition étoit illégitime,
L'esprit qui m'animoit annoblissoit mon crime.
Ce n'est point mon projet; c'est ton refus, cruel,
Oui, c'est ton seul refus qui me rend criminel,
Qui de mes attentats rend mon ame confuse;
Tu m'en ôtes le fruit, pour m'en ôter l'excuse,
Et loin de concourir à me justifier,
Tu veux de mon forfait m'accabler tout entier.
Hé bien! péris, ingrat, péris; je t'abandonne;
Monte sur le bûcher quand je t'offre le trône,
Préfere à mes bontés le sort le plus affreux;
Je puis voir d'un œil sec..... Ecoute, malheureux
Malgré toi, malgré moi, je sens que je suis pere:
Viens, suis mes pas.

ARBACE.

Comment?

ARTABAN.

C'eſt ma ſeule priere.
Je puis tromper ta garde, & ſçais près de ces lieux
Une ſecrete iſſue inconnue à leurs yeux;
Viens; & ne prenant plus que ma pitié pour guide,
Sauve-toi du ſupplice, & moi d'un parricide.

ARBACE.

Moi, fuir! moi, de ces lieux en coupable ſortir!
J'ai fait un déſaveu, j'irois le démentir;
Juſques-là renoncer à ma propre défenſe,
Par un nouvel indice appuyer l'apparence!
Moi, fuir loin de ces lieux que vous enſanglantez,
Pour ouvrir un champ libre à d'autres cruautés,
Souffrir que ſous mon nom courant de crime en crime,
Vous alliez prendre encor mon ami pour victime!
Non, je reſte en ces lieux, vos fureurs contre un Roi
Ne pourroient rien ôſer, qu'il ne punît ſur moi;
Par-là je vous arrête; ou ſi c'eſt peu, barbare,
Je fais tout pour parer le coup qu'on lui prépare,

Oui, sans vous accuser, me faisant son appui,
Il n'est rien que ma foi n'entreprenne pour lui,
Rien que ne tente ici ma tendresse & ma crainte.
Si le sang a ses droits, l'amitié non moins sainte,
La justice a les siens ; je remplirai leurs loix.

ARTABAN.

Malheureux ! peux-tu bien résister à ma voix ?
Peux-tu dans ces momens combattre ma tendresse ?

ARBACE.

Ah ! trop tard à mon sort votre cœur s'intéresse.
Cruel ! étoit-ce ainsi qu'il falloit me chérir ?

ARTABAN.

Tu résistes en vain, en vain tu veux périr.
Suis-moi, te dis-je, ingrat, ou je vais t'y contraindre.

ARBACE.

Arrêtez. C'est à vous peut-être de me craindre.

ARTABAN.

Tu m'ôses menacer !.... Obéis, suis mes pas.

ARBACE.

Soldats, approchez-vous.

(Les Gardes avancent.)

ARTABAN.

O dépit ! .... tu mourras.

ARBACE.

Adieu, barbare ! ... allons, Gardes qu'on me remene.

ARTABAN.

Ma fureur eſt au comble, & j'en ſuis maître à peine.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.



SCENE PREMIERE.

ÉMIRENE, ÉLISE.

ÉMIRENE.

Ciel! où suis-je? au sortir d'un sommeil de douleurs,
Mes yeux se sont rouverts, mais, Dieux! sur quels malheurs!
Que vois-je autour de moi dans ce Palais funeste?
De mon pere égorgé le déplorable reste,
Arbace dans les fers & cru son assassin,
Conçois-tu ces hazards & ces coups du destin!
Cette épée en sa main trouvée encor sanglante?

ÉLISE.

Madame, ces horreurs me glacent d'épouvante,
Je doute d'un forfait qu'il persiste à nier;
Cependant il hésite à se justifier;
Ne redoutez-vous point un effrayant indice?..

ÉMIRENE.

Je douterois d'Arbace? Ah! le Ciel me puniſſe,
Si du moindre ſoupçon mon eſprit combattu
Oſoit de ce héros outrager la vertu.
Que l'Univers entier le déclare coupable;
Je le crois innocent, je ſuis inébranlable;
Je n'admets contre lui ni preuve ni témoin.
L'apparence n'eſt rien, il faut chercher plus loin.
De ce mortel enfin la vertu peu commune
Ne peut être longtems joüet de la fortune.
Viendra-t-il?

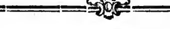
ÉLISE.

Par le Roi l'ordre eſt déjà donné,
Devant vous en ces lieux il doit être amené;
Mais s'il ſe tait, Madame.

ÉMIRENE.

Il faut que l'erreur ceſſe,
Il faut que malgré lui la vérité paroiſſe,
Et faſſe à ſes clartés évanouir ici
Les ombres du ſoupçon dont Arbace eſt noirci.
Xercès du ſein des morts me demande vengeance,
Arbace dans les fers exige ma défenſe.
Du moins dans mes malheurs j'ai la douceur de voir
Que

Que ce double intérêt est le même devoir,
M'impose un même soin, & que je ne puis même
Venger ce que je perds sans sauver ce que j'aime.



SCENE II.

ARBACE *enchaîné*, ÉMIRENE.

ARBACE.

MADAME! au désespoir je suis abandonné:
Rassurez-moi d'un mot: m'avez-vous soupçonné?

ÉMIRENE.

Je demande à te voir, je soutiens ta présence;
C'est te montrer un cœur sûr de ton innocence.

ARBACE.

Je suis moins malheureux; vous calmez mon effroi.

ÉMIRENE.

Oui, l'apparence envain dépose contre toi;
Je sais qu'il est des cœurs trop étrangers au crime,
Pour perdre un seul moment leur droits à notre estime

ARBACE.

Ah! j'atteste les Dieux....

ÉMIRENE.

Laisse là le serment,
Dans ce moment affreux réponds-moi seulement.
On ose t'accuser du meurtre de mon pere.
Pourquoi dans tes discours ce trouble, ce mystere?
Vertueux, innocent à tes yeux comme aux miens,
Tu parois devant moi sous d'infames liens:
Au rang des scélérats veux-tu que l'on te compte?
Que prétends-tu? quel terme as-tu mis à ta honte?
Répons.

ARBACE.

Tel est mon sort, telle est l'étrange loi,
Que le Ciel me prescrit & n'imposa qu'à moi,
De ne pouvoir, hélas! prouver mon innocence;
D'être exempt de remords & privé de défense;
De chérir mon honneur, & de l'abandonner;
De mourir du silence, & de m'y condamner.

EMIRENE.

Toi, mourir!

ARBACE.

Ah! Madame, à ces pleurs d'une amante
Tout horrible qu'il est mon désespoir s'augmente,
Il m'est affreux d'avoir troublé votre repos,

Quittez cet intérêt qui vous lie à mes maux,
Laissez à ses malheurs un cœur irréprochable
Forcé par son destin à paroître coupable,
Qui craint tout, qui perd tout, qui de tous les côtés
Sans relâche frappé par les Dieux irrités,
Sans consolation comme sans espérance,
Ne peut plus rien goûter... pas même l'innocence;
Mais qui malgré le sort de sa vertu jaloux,
Sous le fer des bourreaux mourra digne de vous.

EMIRENE.

Non, tu ne mourras point: non, ton ame inhumaine
Ne peut vouloir ma mort qui va suivre la tienne.
Je t'aime, & ton malheur me permet cet aveu;
Mais toi, cruel, mais toi, me chéris-tu si peu
Que tu sois résolu, malgré ton innocence,
A laisser à mes feux ta mort pour récompense.
Par mon pere en courroux quand tu fus écarté,
Notre amour, nos chagrins n'ont que trop éclaté;
Je n'ai pu renfermer mes cruelles allarmes,
L'Univers fait mes vœux, la Perse a vu mes larmes;
Et lorsque mon destin veut qu'en ce triste jour
Au plus grand des malheurs je doive ton retour,
Ton exil m'affligeoit & ton rappel m'accable;

Tu partis malheureux & reviens en coupable,
Au mépris de l'honneur tu cours à ton trépas,
Tu meurs chargé d'un crime, & tu ne songes pas
Qu'ici ma renommée à la tienne est unie,
Que c'est m'environner de ton ignominie.
On dira qu'Emirene a son pere à venger,
Et que c'est l'assassin qu'elle ose protéger.

ARBACE.

On dira qu'Emirene avoit fait choix d'Arbace.
On doutera du crime.

EMIRENE.

Ah! par pitié, par grace,
Me peux-tu refuser ou peux-tu m'envier
Ce bien si doux pour moi de te justifier.
Cruel, lorsque du fond d'un abîme effroyable,
Tu vois que je te tends une main secourable,
Dans la ferme assurance où je suis pour jamais
Que ton cœur héroïque est exempt de forfaits,
Veux-tu que suspectant ce motif qui m'anime,
On impute à l'amour les soins de mon estime,
Ou qu'on puisse penser que mes feux imprudens
Ne déguisent qu'à moi des crimes évidens ?
Par un nouveau prodige affreux, inconcevable,

Veux-tu donc me forcer à te croire coupable?
Mais non, tu ne l'es point; loin d'être combattu
Mon cœur plus que jamais compte ſur ta vertu.
Je ne te quitte point, cruel, que je n'arrache
De ton cœur endurci le ſecret qu'il me cache.
Tu détournes les yeux: tu crains de t'attendrir:
Ah! céde à mes douleurs, oſe tout découvrir.
Vois mon horrible état, vois tes périls extrêmes:
Ingrat! as-tu pour moi des ſecrets, ſi tu m'aimes?

ARBACE.

Ceſſez, ceſſez, Madame, épargnez à tous deux...
Je ne puis réſiſter, ni céder à vos vœux.
Ne me préſentez plus, trop ſenſible à ma peine,
Une félicité trop amere & trop vaine;
Et ne ſurchargez point des regrets de l'amour,
Un cœur par tant de maux déchiré tour-à-tour.

EMIRENE.

C'en eſt aſſez, barbare; & ta priere altiere,
Dans mon cœur incertain porte enfin la lumiere;
Malgré toi-même enfin j'ai pénétré ton cœur.
Cet intérêt caché qui réſiſte à l'honneur,
Qui réſiſte à l'amour, ce ſecret qui te touche,
Qui prêt à s'échapper s'arrêtoit ſur ta bouche,

Éclate par le ſoin qui le tient renfermé.
Par ton ſilence même un perfide eſt nommé.
Le coupable eſt ton pere.

ARBACE.

O ciel ! qu'oſez-vous dire ?

EMIRENE.

Va, ta ſurpriſe eſt feinte, & ne peut me ſéduire.
Lui ſeul de tant d'horreurs, lui ſeul eſt l'artiſan.

ARBACE.

Lui, coupable !

EMIRENE.

En ſecret je l'ai vu ton tyran,
Le mien ; & ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'il m'opprime :
Il preſſa ton exil, il te prend pour victime ;
Toi, ſon fils ! ſon aveugle & barbare tranſport
Sema dans le palais la diſcorde & la mort.
Sa conduite avec toi, ſa rigueur ſanguinaire,
Non moins que ton ſilence expliquent ce myſtere.
Je cours de ce pas même...

ARBACE.

Ah ! Madame, arrêtez.
Vous ne connoiſſez pas... quelles extrêmités !

EMIRENE.

A mes ſoupçons encor ta frayeur même ajoute.

ARBACE.

Je frémis des erreurs que votre eſprit écoute.

EMIRENE.

La nature t'arrête & je vois ton reſpect.

ARBACE.

La haine vous égare & vous le rend ſuſpect.

EMIRENE.

Il a voulu ma perte en ordonnant la tienne.

ARBACE.

Non, ce n'eſt qu'à regret qu'il conſent à la mienne.

EMIRENE.

Non, ſa fureur le trompe & je le previendrai
Ce pere qui te hait, ce cœur dénaturé,
J'en jure ici ma haine & le pouvoir céleſte.

ARBACE.

Et par ce même Ciel, que devant vous j'atteſte,
Je jure que ſenſible aux horreurs de mon ſort,
Mon pere étoit bien loin de demander ma mort;
Il n'eſt votre ennemi, ni le mien; c'eſt moi-même,
Oui, c'eſt moi qui le force à ſa rigueur extrême.

Ce jour de ſang, ce jour marqué par la fureur.
Ainſi que pour le crime étoit fait pour l'erreur.

EMIRENE.

Je ne te preſſe plus de rompre le ſilence;
J'admire ta vertu, j'admire ta conſtance,
Que n'ont point ſurmonté mes craintes, mes douleurs,
Ni notre honneur commun perdu dans nos malheurs.
Par ce même refus qui bleſſe ton amante,
Tu n'en es que plus cher à ce cœur qu'il tourmente.
Et tu n'en as que mieux mérité mon ſoutien.
Va, tu fais ton devoir, mais je connois le mien.
Ne te flatte donc plus que ton ame oppreſſée
Puiſſe donner le change à ma triſte penſée;
Ne crois pas que mon cœur, éclairé par l'amour,
Prenne de tels ſoupçons & les quitte en un jour.
Quelle que ſoit enfin la cauſe politique
Du piége où t'a conduit un deſtin tyrannique,
Demande à voir ton pere & ſonge à le fléchir;
De tes indignes fers qu'il ſache t'affranchir,
Qu'il détrompe mon frere & tous ceux qu'il abuſe;
En un mot, qu'il te ſauve, ou c'eſt moi qui l'accuſe.
Et ſi tu n'es pas cru vertueux ſur ma foi,
Je mets du moins le crime entre un barbare & toi.



SCENE III.

ARBACE, *seul.*

EN est-ce assez, destin ? on soupçonne mon pere !
A force de cacher son crime je l'éclaire.
Peut-être l'avertir d'un soupçon si fatal,
De nouvelles fureurs c'est donner le signal :
Ne le point avertir, c'est le livrer moi-même.
Dieux ! comment le servir, & le Prince que j'aime ?
Les sauver l'un de l'autre ? Eh ! quel courage humain
Sous tant d'assauts divers ne tombe pas enfin ?
Résister à l'amour, quelle affreuse contrainte !
Ne sçavoir où fixer mon devoir ni ma crainte ;
Sentir à tout moment mes fers s'appesantir ;
Voir l'excès de ma honte, & trembler d'en sortir !...
Quel état, ô tyrans ! d'une ame toujours pure !
Laissez-moi respirer, honneur, amour, nature :
Amitié, laisse-moi dans ce flux & reflux,
Recueillir un moment mes vœux irrésolus.



SCENE IV.

ARTAXERCE, ARBACE, ARTABAN.

ARTAXERCE.

MA présence en ce lieu te surprendra peut-être,
La piété d'un fils, la justice d'un maître,
Le rang même de Roi me faisoit un devoir
D'ordonner ton trépas sans daigner te revoir,
J'ai laissé trop long-tems ta peine suspendue,
Pour la derniere fois tu parois à ma vue.
Innocent ou coupable, Arbace, il faut parler,
A l'ami comme au Prince il faut tout révéler.
Ton cœur à ton ami doit un aveu sincere,
J'exige comme Prince un aveu nécessaire.
Pour te justifier tu n'as plus qu'un moment,
Parle, ou de ton forfait subis le châtiment,
Songe bien qu'il n'est plus qu'une prompte défense
Qui puisse te soustraire à ma juste vengeance.

ARBACE.

Non, vous ne ſavez pas qui vous interrogez,
Qui vous bleſſez, Seigneur, & qui vous outragez;
Vous ne connoiſſez pas quelle terreur me glace,
Ce que ſouffre pour vous le malheureux Arbace,
Pour vous qui l'accuſez, qui ſoupçonnez ſa foi.
Quelqu'indice inoui qui parle contre moi,
Vous avez fait un crime en me croyant un traître,
Qu'un jour vous ne pourrez vous pardonner peut-être;
La vie eſt pour Arbace un trop peſant fardeau,
Frappez, mais demandez aux Dieux que le bandeau
Dont vos yeux ſont couverts, à jamais y demeure;
Souhaitez qu'avec moi cette vérité meure:
Déſeſpéré, confus de m'avoir outragé,
Par votre repentir je ſerois trop vengé.

ARTAXERCE.

Hé bien! explique-toi, montre ton innocence,
Tu vois combien mon cœur ſouffre de ton ſilence,
Tu vois que de ton ſort ton Prince gémiſſant,
Ne ſauroit renoncer à te croire innocent,

Ote-moi du ſoupçon le poids inſupportable;
Pour moi, pour toi, cruel, ne paroîs plus coupable;
Et ſans diſſimuler, ſans parler à demi,
Rends-toi l'honneur, Arbace, & rends-moi mon ami.
Tu reſtes interdit, tu n'oſes me répondre,
Ma facile bonté ne ſert qu'à te confondre,
Et je pourrois douter encor de ta fureur,
Lorſque par ton ſilence....

ARBACE.

Ah! Prince, à votre ſœur
Je n'en ai pas dit plus, & dans mon ſort funeſte,
Dans ce grand déshonneur, ſon eſtime me reſte.

ARTAXERCE.

Son eſtime! ah! plutôt dis ſa prévention.

ARTABAN, *à Arbace.*

Quel eſpoir fondes-tu ſur cette illuſion?

ARBACE, *très-lentement.*

Craignez de l'offenſer, reſpectez ſes allarmes,
Trop d'indignation ſe mêloit à ſes larmes;
Ce n'eſt qu'avec l'excès du plus ardent courroux
Qu'elle a pû voir qu'un fils ſoit accuſé par vous.

ARTABAN.

(*à part.*) (*haut.*)
Qu'a-t-il dit ! Ainſi donc le même eſprit t'anime ;
Tu veux....

ARTAXERCE.

Eh ! connois-tu les ſuites de ton crime ?
Sçais-tu bien dans quels maux tu viens de m'engager,
Cruel, ſçais-tu ſur qui, trop prompt à me venger,
Déja ma défiance a porté ma colere ?
Ici, plutôt que toi, j'ai ſoupçonné mon frere.
Darius a péri.

ARBACE.

Darius !

ARTAXERCE.

Tu pâlis !

ARBACE.

O Dieux ! de quel effroi tous mes ſens ſont remplis,
Qui l'accuſa ?

ARTABAN.

Moi-même.

ARBACE.

Ah Ciel !

ARTABAN.

Son sort t'étonne.
Je n'ai rien respecté pour assurer le trône......
Plus ennemi que lui, tu persistes, cruel!
Je ne te connois plus: ton refus criminel.....

ARBACE, *à Artaban.*

(*à part.*)
Barbare! ah! si je suis à vos yeux si coupable,
Rougissez donc d'un fils de tant d'horreurs capable.
Odieux désormais à la Perse par moi,
Comment dans cet état approchez-vous du Roi?
Restez-vous dans un rang d'où ma honte vous chasse?
Couvert de mon opprobre, est-ce ici votre place?

ARTABAN.

J'y reste encore, ingrat; peut-être je le doi
Pour être le premier à me venger de toi.
(*à Artaxerce.*)
Non, Seigneur, il n'a plus qu'un juge dans son pere.

ARTAXERCE.

Et mon pere immolé par ta main meurtriere,
Ne criant que ta mort dans le fond de mon cœur,
Déja de ma vengeance accuse la lenteur.

Il eſt tems que ton ſang ſatisfaſſe à ſes mânes,
Et plus que moi, cruel, c'eſt toi qui te condamnes;
Qu'on l'ôte de mes yeux.

ARBACE.

Mépriſez mes tourmens,
Offenſez-vous ici de tous mes ſentimens.
Prince, condamnez-moi, voyez-moi comme un traître,
Un ſacrilége, un monſtre, ... à vos yeux je dois l'être :
Mais que mon ſang verſé ne vous raſſure pas,
Seigneur, changez la garde, & craignez mon trépas.



SCENE V.

ARTAXERCE, ARTABAN.

ARTAXERCE.

QUE dit-il, & pour moi quel intérêt l'anime!

ARTABAN.

à part.

Parons ce coup. Seigneur, quelqu'aveu qu'il ſupprime,
Le traître par lui-même à moitié démenti,
Vient de montrer enfin qu'il connoît un parti

Puissant, nombreux, formé depuis longtems sans doute,
Puisqu'il est des dangers que pour vous on redoute,
Puisque même à vos yeux son Chef déja frappé,
En tombant sous le fer ne l'a point dissipé.
Arbace étoit dans Suze... il a vu la Princesse....
Elle est la seule ici qui pour lui s'intéresse....
Vous la voyez, Seigneur, le défendre à vos yeux.
Vous la voyez pleurer un Prince factieux.....
Pardonnez; mais pour vous Arbace paroît craindre....
Seroit-ce le remords d'un cœur lassé de feindre?....
Eût-il pris le poignard de la main de l'amour?....

ARTAXERCE.

Arrêtez, Artaban: eh! quel horrible jour
Croyez-vous donc porter dans mon ame éperdue?
Non, de ce jour affreux n'éclairez point ma vue,
Sur les miens désormais cessez de m'allarmer;
Grands Dieux! dois-je haïr tout ce qu'il faut aimer?
Je suis bien malheureux! non, laissez-moi, vous dis-je,
Je ne croirai jamais à cet affreux prodige,
Que tout ait conspiré pour me percer le flanc,

(*Mégabise arrive ici.*)

Et que le même crime ait gagné tout mon sang.

Allez,

Allez, dans ce moment que le Conſeil s'aſſemble,
Qu'Arbace ſoit jugé, que le perfide tremble;
D'autant plus criminel, d'autant plus odieux,
Que ſa fauſſe vertu brilloit à tous les yeux.
A ſurprendre mon cœur plus il mit d'artifice,
Plus je dois aujourd'hui déployer ma juſtice,
On m'a vu ſon ami, je ſuis fils, je ſuis Roi,
Et c'eſt ſous ces trois noms la mort que je lui doi.





SCENE VI.

ARTABAN, MÉGABISE.

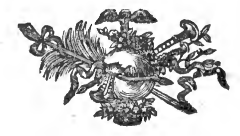
MÉGABISE.

O CIEL! qu'ai-je entendu! Seigneur, qu'allez-vous faire?
Ce moment dangereux permet-il qu'on differe?
On va juger Arbace, êtes-vous ſans effroi?
L'abandonnerez-vous à ſon deſtin?

ARTABAN.

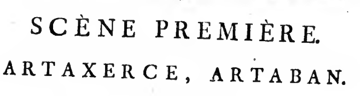
Suis-moi.

Fin du troiſieme Acte.





ACTE IV.



SCÈNE PREMIÈRE.

ARTAXERCE, ARTABAN.

ARTABAN.

INFLEXIBLE ennemi des crimes de ma race,
Au rang des Juges même, oui, Seigneur, j'ai pris place,
C'étoit trop peu pour moi que de l'abandonner,
A la mort le premier j'ai dû le condamner,
J'ai fait ce que jamais n'avoit fait aucun pere,
Cet effort m'a couté; mais il fut néceſſaire,
Il me falloit, ſans doute, un puiſſant intérêt,
Pour prononcer moi-même un ſi funeſte arrêt.
Je devois à l'État un ſi grand ſacrifice,
C'en eſt fait, & mon fils va marcher au ſupplice.

ARTAXERCE.

Ainsi donc son silence est un crime de plus....
Que de freins à la fois il faut qu'il ait rompus!

ARTABAN.

C'est son crime, Seigneur, non sa mort qui m'accable.
Comment prévoir qu'un jour il devint si coupable,
Et qu'un bras qui pour vous s'arma plus d'une fois,
Souilleroit jusques-là l'honneur de ses exploits ?
De l'Etat en ces lieux les Chefs prêts à paroître
Vont fléchir le genou devant leur nouveau maître ;
Il ne m'appartient pas, dans mon sort malheureux,
De joindre devant vous mon hommage à leurs vœux.
J'étouffe dans mon cœur la pitié paternelle,
J'ai signé de mon fils la sentence mortelle :
C'est-là que de mon sang je vous scelle ma foi,
Quel serment vous pourroit mieux répondre de moi?
Je n'ai plus qu'à quitter ces funestes remparts,
Où je vois mon opprobre écrit de toutes parts,
Je cours ensevelir ma douleur, ma disgrace,
Et, plût aux Dieux, ma honte & celle de ma race.

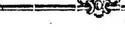


SCENE II.

ARTAXERCE, *feul.*

JE me fens attendrir. Le cri de la pitié
Rappelle à mon efprit les jours de l'amitié.
O coup affreux ! il faut que le traître périffe
Dans l'opprobre, grands Dieux ! dans le dernier fupplice.
Ah ! fi dans les excès de fa témérité,
Il avoit à mes jours feulement attenté,
J'aurois laiffé brifer des mains de la Clémence
Le glaive dont les loix ont armé ma puiffance.
O fentiment fi doux pour mon cœur prévenu,
Charme qui m'abufiez, qu'êtes-vous devenu ?
Quand fujets tous les deux & fous des loix communes,
Un fort moins inégal rapprochoit nos fortunes,
Sur quelle foi trompeufe, hélas, trop endormi;
J'avois cru pour le trône acquérir un ami !
Au lieu de ce tréfor, je ne vois plus qu'un traître.
Il fembloit cependant n'être point fait pour l'être;

Fatalité bisarre ! affreux destin des Rois !
Tout se corrompt-il donc auprès d'eux par leur choix?
Lui que j'ai vu fidele autant que magnanime,
Un cœur change à ce point! un moment mène au crime.
A qui donc s'attacher ? où placer l'amitié ?
Et toi, vertu cherie, à qui je me fiai,
Tu m'as trompé; j'ai cru qu'un pas dans ta carriere
Devoit être un attrait pour la remplir entiere.



SCENE III.

ARTAXERCE, EMIRENE, ELISE.

EMIRENE.

ARBACE !... qu'ai-je appris ? Arbace est condamné!
Au supplice, à l'opprobre Arbace abandonné!

ARTAXERCE.

Je gémis comme vous sur le destin d'Arbace,
Ce qu'il fut à mon cœur avec peine s'efface;
Mais enfin, je ne puis, en voyant ce qu'il est,
Révoquer de sa mort ni suspendre l'arrêt.

J'ai dû n'être ſon Roi que pour être ſon juge.

EMIRENE.

Je le crois innocent, & je ſuis ſon réfuge;
Contre vous, contre tous, je viens le ſecourir;
C'eſt un crime pour moi de le laiſſer périr.
Son danger m'affranchit d'une vaine réſerve,
Et l'honneur, l'équité, tout veut que je le ſerve.

ARTAXERCE.

Et de ſon crime encor vous doutez aujourd'hui!

EMIRENE.

Son crime! eſt-il prouvé?

ARTAXERCE.

Quoi! lorſque contre lui
Vous voyez qu'à la fois tout dépoſe & l'accuſe,
Ce ſéjour ignoré qu'il prolongea dans Suſe,
Ce ſilence obſtiné, ce déſaveu menteur
Du crime dont il eſt le complice, ou l'auteur;
Lorſque le fer ſanglant dans ſa main parricide.....

EMIRENE.

Seigneur! le fer ſanglant, ſon ſilence timide,
Sa fuite, ſon ſéjour qu'il cachoit dans ces lieux,
Rien ne peut d'un forfait le noircir à mes yeux.

Que le ſort contre lui redoublant ſes outrages,
Raſſemble, s'il ſe peut, de plus forts témoignages,
J'y verrai ſes malheurs & non ſes attentats,
A le croire innocent je n'héſiterai pas :
Mon ame invariable.....

ARTAXERCE.

Ecoutez, Emirene.
Un aveugle penchant trop long-tems vous entraîne,
Eſt-ce ainſi qu'oubliant la plus auguſte loi,
Vous outragez la cendre & d'un pere & d'un Roi,
Vous ôſez.

EMIRENE.

Ah! Seigneur n'inſultez pas vous-même
Aux pleurs, au déſeſpoir d'une ſœur qui vous aime.

ARTAXERCE.

Ceſſez donc de douter encor de ſes forfaits ;
Soyez ma ſœur, ſoyez la fille de Xercès.

EMIRENE.

Xercès périt, Seigneur, il attend la vengeance,
C'eſt là mon premier ſoin, c'eſt ma triſte eſpérance ;
Et qu'un long châtiment ſoit préparé pour moi,
Si, m'ôſant écarter de la plus ſainte loi,

A mon coupable amant lâchement asservie,
Je lui vendois le sang qui m'a donné la vie.
Mais ce sang, où sans crainte on ôsa se plonger,
Si l'innocent périt, reste encor à venger.
Plus l'apparence ici déposant contre Arbace,
Des soupçons à lui seul semble arrêter la trace,
Plus dans son désaveu ce mortel affermi,
Exige d'examen dans le cœur d'un ami.
Qui, lui, Seigneur! qu'après tant de preuves de zèle;
Tant d'horreur ait souillé cette ame si fidelle!
Il eut pû, par le crime, élever aujourd'hui
Cette affreuse barrière entre Emirene & lui!
Non, Seigneur, un Héros que son outrage irrite,
Du devoir quelquefois peut franchir la limite;
Mais de quelque fureur qu'il se sente agité,
Il garde en ses excès sa générosité.
Arbace d'aucun crime eût-il conçu l'idée?
Les armes à la main il m'auroit demandée;
Il eut poussé l'audace au plus terrible éclat,
Soulevé tout ce peuple & renversé l'Etat;
Son amour, son dépit, sa fierté naturelle,
Son audace emportée en eût fait un rebelle,

Jamais un lâche.

ARTAXERCE.

En vain vous lui ſervez d'appui,
Mon pere n'eut jamais d'autre ennemi que lui.
Dans votre aveuglement vous ſeule pouvez croire.....

EMIRENE.

Tout, avant de penſer qu'il ait ſouillé ſa gloire.
Par les mêmes ſoupçons indignement flétri,
Par votre ordre imprudent votre frere a péri.
Je veux croire avec vous que ſa haine inquiette
Préparoit contre vous quelque trame ſecrette,
Que pour troubler l'Etat peut-être il eût vécu:
Mais enfin de ſon crime eſt-il mort convaincu?
Lui, ſur qui la loi ſeule avoit un droit ſuprême.
Après l'oubli des loix, redoutez les loix même.....
Le crime à leur regard ſouvent s'eſt dérobé,
L'innocent méconnu ſous leur glaive eſt tombé.
Vous condamnez Arbace! ah! craignez l'injuſtice;
Redoutez le faux jour d'un ſpécieux indice.
D'une haute vertu quand l'éclat ſolemnel
A conſacré le nom & les mœurs d'un mortel,

De sa seule vertu l'autorité suprême
Suffit pour balancer l'évidence elle-même:
Du tems, Juge infaillible, attendez le flambeau
D'un frere & d'un ami tour-à-tour le bourreau,
Sans venger votre pere, irez-vous par des crimes,
Sur sa cendre trompée entasser les victimes;
Et verser au hasard, précipitant vos coups,
Un sang qui vous fut cher, & qui coula pour vous?

ARTAXERCE.

Sur un crime d'Etat le silence est coupable,
De tout ce que l'on cache on devient responsable,
Des indices offerts le secours rejetté
N'auroit que trop souvent produit l'impunité.
Les preuves contre lui sont assez authentiques:
Ne me parlez donc plus de hazards chimériques,
D'une innocence ou fausse, ou qu'il veut nous cacher?
Il se tait, il mourra. Qu'ai-je à me reprocher?
J'ai moi-même aujourd'hui, combattant l'évidence,
Dans le fond de son cœur cherché son innocence,
J'ai permis, espérant de le revoir absous,
Qu'il fut interrogé par son pere & par vous;
D'un complot ténébreux qu'il dévoile la trame,
Qu'il s'explique, qu'il parle, ou vous-même, Madame;

Trouvez d'autres moyens de le juſtifier.

EMIRENE.

Il n'en eſt qu'un, Seigneur ; c'eſt de vous défier....

ARTAXERCE.

Et de qui?

EMIRENE.

D'Artaban.

ARTAXERCE.

Quelle erreur vous égare?

Comment? d'où ſavez-vous!

EMIRENE.

Je crains tout du barbare.





SCENE IV.

ARTABAN, ARTAXERCE, ÉMIRENE, ÉLISE.

ARTABAN.

SEIGNEUR, dans le moment je viens d'être averti
Que bientôt le Palais devoit être investi.
De Darius, dit-on, les complices perfides,
Craignant d'être punis & de vengeance avides,
Sans doute soulevoient les esprits contre vous,
Et mon zèle aura même excité leur courroux.
Depuis que j'ai signé la sentence d'Arbace,
Ils avancent l'instant que marqua leur audace:
Mais j'ai dans le moment fait de cet attentat
Avertir votre garde & les Chefs de l'Etat.
Vous ne craindrez plus rien d'une telle entreprise;
Et l'art des Conjurés n'est que dans la surprise.

ARTAXERCE.

Eh bien! ma sœur.

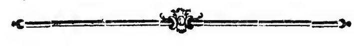
ARTABAN.

Seigneur, le trône vous attend,
Il le faut affermir, & c'eſt en y montant.
Juſqu'au couronnement l'Etat paroît ſans maître,
Sous le bandeau des Rois faites-vous reconnoître,
L'interregne d'un jour peut ſervir les mutins,
Ne laiſſez pas, Seigneur, chanceler vos deſtins.
Le ferment prononcé, l'alliance ſacrée
Du peuple avec ſon Roi ſur les autels jurée,
Tout ramène au devoir les eſprits révoltés,
Tout ſervira de frein à leurs témérités.

ARTAXERCE.

Grands Dieux! ah! ſi les Rois ſont vos vives images,
Deviez-vous ſur leur tête aſſembler tant d'orages?
Quels nouveaux attentats faut-il donc prévenir!
Ciel! être à peine au trône, & n'avoir qu'à punir!





SCÈNE V.

ÉMIRENE, ÉLISE.

EMIRENE.

A ce trait d'Artaban ſubitement frappée,
La parole, il eſt vrai, vient de m'être coupée:
Jamais étonnement ne fut égal au mien,
Artaban de ſon Roi paroître le ſoutien!
Quoi! je cherche d'Arbace à prouver l'innocence!
Ma bouche malgré lui rompt pour lui le ſilence:
J'ôſe encourir ſa haine en affligeant ſon cœur,
En montrant dans ſon pere un atroce impoſteur;
Et quand je crois d'un traître avoir dévoilé l'ame,
Il révele à mon frere une perfide trame:
Je vois en un moment mon eſpoir confondu,
Et de notre entretien tout le fruit eſt perdu.

ELISE.

Madame, autant que vous Artaban m'a ſurpriſe,
Il détruit vos ſoupçons.

EMIRENE.

Il les confirme, Eliſe.

ELISE.

Hé quoi! ce zèle ardent qu'il vient de ſignaler !

EMIRENE.

Plus il en montre ici, plus il me fait trembler.
Il ne ſçait que trop l'art de ſéduire mon frere ;
Mais il ne peut tromper mon regard plus ſévere.
C'eſt un monſtre, courons en ce jour de complots,
Tenter tous les moyens de ſauver un Héros ;
Toi, qui connois Arbace, ô Ciel ! prends ſa défenſe,
Je croirois t'offenſer d'implorer ta clémence !
J'invoque ta juſtice, elle éclate en ce jour
A ſauver la vertu pour conſoler l'amour.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V



ACTE V.



SCÈNE PREMIÈRE.

(Le Théâtre représente un lieu orné pour le couronnement d'Artaxerce.)

ARTABAN, MÉGABISE.

ARTABAN.

J'AI craint, je l'avouerai, l'entretien d'Emirene,
Les regards de l'amour, les soupçons de la haine;
J'ai tremblé que le frere alarmé par la sœur
De quelque vérité n'entrevit la lueur;
Mais feignant devant lui de garantir sa tête
Des coups qu'à son insçu moi-même ici j'apprête,
D'un imparfait rapport éblouissant sa foi,
J'ai gardé du secret l'autre moitié pour moi;
Et d'un zèle apparent voilant mon stratagême,

F

J'aurai ſçu le tromper par la vérité même :
De mon propre complot ainſi l'heureux avis
Par moi-même donné ſuſpend la mort d'un fils.
C'étoit mon ſeul moyen, & preſſant Artaxerce
De monter à l'inſtant au trône de la Perſe,
Je vais tout achever & mon fils aujourd'hui
Ou conſent à régner, ou je regne ſans lui.

MÉGABISE.

Cependant d'Artaxerce éloignez Emirene;
Je redoute toujours la douleur qui l'entraîne.
Si par elle aux ſoupçons le Prince ramené...

ARTABAN.

Je tiens à mon génie Artaxerce enchaîné,
Et ſa crédulité bien moins que mon adreſſe
Sur ſes propres périls aveugle ſa jeuneſſe,
D'ennemis vers ce trône il s'avance entouré,
Et le piége l'attend ſur le premier dégré.
Au ſuccès de mes vœux quel revers pourroit nuire?
De ce moment, ami, ſeulement je reſpire,
Tout ce que j'ai ſouffert! Dans quels maux aujourdhui,
Dans quel péril mon fils me jettoit avec lui,
Le voir prêt à périr ſans pouvoir le défendre,
Tantôt preſſer ſa mort, & tantôt la ſuſpendre,

Détester sa vertu, devant tout à sa foi,
Dans le fond de mon cœur l'admirer malgré moi,
Moi-même être jaloux de la paix consolante
Qui tenoit lieu de tout à son ame innocente;
Que j'ai senti de trouble, ami; mais ne crois pas
Qu'en mon ambition je recule d'un pas;
Plus j'y trouve d'obstacle & plus elle redouble,
Ne prens point pour remords quelques momens de trouble,
Et de tous mes malheurs crois que le plus affreux,
Ce seroit de laisser mon crime infructueux:
Sors, rejoins mon parti, j'apperçois Artaxerce.



SCENE II.

ARTAXERCE, ARTABAN,
LES SATRAPES, GARDES.

ARTAXERCE.

DEMEUREZ, Artaban, vous, soutiens de la Perse;
Écoutez; si les Rois sont sujets à l'erreur,
Leur équité du moins doit avoir en horreur

Ce préjugé honteux que ma juſtice efface,
De flétrir un mortel des crimes de ſa race.
Dans ces momens de trouble & de ſoulevemens
Votre Roi s'eſt hâté d'exiger vos ſermens.
Puiſſe mon regne ouvert ſous de ſi noirs auſpices,
Vous donner d'autres jours plus doux que ces prémices.
Je jure le premier ſur la coupe des Rois,
Je jure d'être juſte & d'obéir aux loix,
De me croire engagé par ma grandeur ſuprême
A rendre heureux ce peuple, à mériter qu'il m'aime;
Et que le Dieu du jour, par ma voix atteſté,
A mes yeux pour jamais refuſe la clarté,
Que la mort dans mon ſein paſſe avec ce breuvage,
Si je dois violer le ſerment qui m'engage.





SCÈNE III.

Les Acteurs précédens, ÉMIRENE.

EMIRENE.

OUVREZ-MOI les chemins, Seigneur, plus de complots,
Tout vous est assuré, le Trône & le repos.

ARTAXERCE.

Hé, qui m'a donc rendu cet important service?

EMIRENE.

Celui que votre erreur envoyoit au supplice.

ARTAXERCE.

Comment?

EMIRENE.

Ce même Arbace accusé devant vous,
L'objet infortuné de tout votre courroux,
Que dans ces lieux hors moi tout a pu méconnoître,
S'il eût voulu, Seigneur, il étoit Roi peut-être,
Par lui tout est calmé.

ARTABAN, *à part.*

Qu'entens-je? quel revers!

ARTAXERCE.

Ciel, Arbace! hé, qui donc aura brifé fes fers?

EMIRENE.

Moi, Seigneur, & pour vous. Aux premieres nouvelles
Que ces murs devoient être inveftis de rebelles,
Sûre du bras, du cœur, des vœux de ce Héros,
Je cours à fa prifon l'oppofer aux complots;
J'avois gagné fa garde & ce n'eft rien encore,
C'eft lui qu'il faut gagner même lorfqu'il m'adore;
Cher Arbace, ai-je dit, viens, fois libre & me fers.
Qui! moi, je pourrois fuir, & mériter mes fers!
Ah! celle, ai-je ajouté, dont le fecours t'irrite,
Te propofe un triomphe & non pas une fuite.
Bientôt les revoltés vont attaquer ces lieux,
Tu peux fauver ton Roi, prens ce fer, cours vers eux.
Il cede à ces feuls mots, mais il fortoit à peine,
Qu'il s'éleve à fa vue une émeute foudaine:
Il voit les conjurés, & de quelques Soldats,
Vers la troupe rébelle il fait fuivre fes pas.
Il s'élance, il s'écrie: ah! calmez mes alarmes,
Ceffez, qui que ce foit qui vous appelle aux armes,
Qui de ce zèle affreux vous rempliffe pour moi,
Quittez-le, ofez me fuivre aux pieds de votre Roi:

Ou si vous persistez à menacer sa tête,
Dans vos cruels desseins si rien ne vous arrête,
Inhumains, c'est ce cœur qu'il faut que vous perciez,
C'est sur mon corps sanglant qu'il faut que vous marchiez.
Ils résistent encor à l'ardeur qui l'enflame,
La honte de céder retient encor leur ame,
Mais enfin la vertu, par un puissant attrait,
Triomphe mieux d'eux tous que le fer n'auroit fait.
Il change les esprits, il enchaîne l'audace,
Les rebelles vaincus tombent aux pieds d'Arbace;
Tant le cœur du soldat qui bravoit le pouvoir,
A la voix d'un Héros revole à son devoir.





SCENE IV.

ARTAXERCE, ARTABAN. ÉMIRENE, LES GRANDS DE LA PERSE, GARDES, ARBACE.

ARBACE.

Seigneur, tout eſt rentré ſous votre obéiſſance.
Triomphe que le Ciel dut à mon innocence,
Bonheur ineſpéré dans ce funeſte jour
Et qui me doit abſoudre aux yeux de votre Cour;
Mais ſi ce prompt effet de la foi la plus pure,
Si mon zèle trop vain n'a rien qui vous raſſure;
Si plus ſevère enfin comme fils, comme Roi,
Tous vos ſoupçons encor ſont arrêtés ſur moi,
Arbace dont la tête étoit déjà proſcrite,
Redemande la mort qu'à vos yeux il mérite.

ARTAXERCE.

Que parles-tu de mort, de crime & de ſoupçon?
Pourrois-je t'accuſer encor de trahiſon?

Acheve de montrer toute ton innocence,
Sur le meurtre du Roi romps enfin le silence,
Qu'à mon juste courroux l'assassin soit livré.

ARBACE.

Mon devoir est rempli, votre trône assuré,
N'exigez rien de plus.

ARTAXERCE.

Quoi! ta bouche est muette?
Dans quel autre embarras son service me jette!
Que dois-je soupçonner? je reste confondu.
Teint du sang de Xercès tu m'aurois défendu?
Suis-je aveugle ou barbare, es-tu traître ou fidele?
Mais d'où vient ton pouvoir sur ce parti rebelle,
Si par toi pour toi-même il n'eût été formé,
A ta voix & sitôt se fût-il désarmé?
Pour paroître innocent seroit-ce un artifice,
Seroit-ce un repentir? Quel assez grand service
Peut laver le forfait dont tu restes chargé,
Et si tu m'a servi, mon pere est-il vengé?
Il en coûte à mon cœur dans ce désordre extrême,
De soupçonner ici jusqu'à ton zèle même;
Mais ne t'en prends qu'à toi, ton silence cruel
Entretient mon esprit dans ce doute mortel.

Tant que j'ignorerai l'assassin de mon pere,
Je ne crois ni ta foi, ni ton zèle sincere,
Tu n'as rien fait pour moi, je veux, je veux enfin
De mon pere à l'instant connoître l'assassin.
Un parricide affreux...

ARBACE.

Hé, qui l'eût pu commettre?
Entre vos mains, Seigneur, viendroit-il se remettre?

EMIRENE.

Sûr qu'il n'est point de grace après son attentat,
Que la moindre clémence indigneroit l'État,
Le coupable aux forfaits dévoue alors sa vie,
Et pour mieux les cacher souvent les multiplie.

ARTAXERCE.

O Ciel! que dites-vous? J'ai honte du soupçon,
Mais son silence affreux... je crains la trahison.
(*A part.*)
S'il ne m'eût défendu que pour sauver sa gloire,
Si sa rage à l'Autel plus couverte, plus noire...
(*A Arbace.*)
Hé bien, prens à témoin dans ce lieu redouté,
Et de ton innocence & de la vérité,
Le Dieu dont la puissance est dans Suze adorée;

Viens, jure à cet autel sur la coupe sacrée.

ARBACE.

Ah ! je suis prêt, donnez.

ARTABAN.

Mon fils!

ARTAXERCE.

Artaban!

EMIRENE.

Ciel !

ARTAXERCE.

Pourquoi l'arrêtez-vous ?

EMIRENE.

O crime !

ARBACE, *à part.*

Sort cruel !

ARTAXERCE.

Quel est donc votre effroi ? parlez.

EMIRENE.

Tout vous éclaire ;

Le Ciel ouvre vos yeux. Redoutez tout, mon frere.
Trop longtems le perfide a surpris votre foi.
Artaban nous trahit.

ARTABAN.

Quoi ! Madame....

EMIRENE, *à Artaban.*

Tais-toi.

Va, je reconnois trop ta fourbe abominable,
Ton crime est avéré : si tu n'es pas coupable,
Bois dans la coupe.

ARTABAN.

Hé bien!... oui, je l'empoisonnai.

ARBACE.

Quel aveu!

ARTAXERCE.

Quoi, perfide!

ARTABAN.

Et te la destinai.

J'ai tout fait pour Arbace, il n'est point mon complice;
Mon fils du fer sanglant craignit pour moi l'indice,
Sa main me l'arracha.

ARTAXERCE.

Qu'on l'arrête.

ARTABAN.

Frémis;

J'ai su gagner ta garde & tout n'est pas soumis.
Amis, meure Artaxerce. *Il tire son épée pour signal.*

ARTAXERCE, *l'épée à la main.*

Osez-vous bien, perfides?

ARBACE, *se jettant au devant du Roi.*

C'est à travers mon sein....

ARTAXERCE.

Quoi! vos mains parricides....

EMIRENE.

Ah! Dieux!

ARTABAN.

N'écoutez rien.

ARBACE.

Frémissez, inhumain.

Vous m'aimez, ce poison va passer dans mon sein.

ARTAXERCE, ARTABAN, EMIRENE *ensemble.*

Arrête.

ARBACE.

Jettez donc ces armes criminelles ;

Donnez du repentir cet exemple aux rebelles,

Ou cette coupe...

(*Il la porte à ses levres.*)

ARTABAN.

Ingrat! tu fais mon désespoir.

Va, rampe aux pieds du trône où tu pouvois t'asseoir.

Esclave malheureux d'une vertu timide,
Me forçant à mourir, tu deviens parricide.

(Il se tue.)

ARBACE.

Ah! mon pere, à quel prix me rendez-vous l'honneur!

ARTAXERCE.

Demeure, Arbace.

EMIRENE.

He bien! me trompois-je, Seigneur?
Souffrez que devant vous votre sœur s'applaudisse
D'avoir été la seule à lui rendre justice.
Je le voyois chargé d'un indigne forfait,
Je voyois de mon choix déshonorer l'objet,
Je me voyois en lui déshonorer moi-même,
Je tremblois pour les jours de ce Héros qui m'aime;
Je soupçonnois, non lui, mais l'équité des Cieux;
Il est justifié, je reconnois les Dieux.

ARBACE.

Souffrez que loin de vous......

ARTAXERCE.

Ah! malgré mon offense,
Ne te dérobe pas à ma reconnoissance,

Je me ſens plus que toi confus, infortuné:
Quelle erreur m'aveugloit! je t'avois condamné.
Après tous mes ſoupçons, après tant d'injuſtices,
Trouve-moi digne encor de payer tes ſervices.
Viens partager ce rang d'où je tombois ſans toi,
Et retrouve à jamais ton ami dans ton Roi.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

GUILLAUME TELL,

TRAGÉDIE,

Représentée pour la première fois le 17 décembre 1766.

PERSONNAGES.

GESLER, gouverneur du canton d'Uri.

GUILLAUME TELL, MELCHTAL, FURST, WERNER, } Suisses conjurés.

CLÉOFÉ, femme de Tell.

Son fils, personnage muet.

Une amie de Cléofé.

ULRIC, confident de Gesler.

Un officier.

Gardes.

Peuple.

La scène se passe dans les montagnes, près du bourg d'Altdorff et du lac de Lucerne.

GUILLAUME TELL,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

TELL, MELCHTAL.

TELL.

Cher Melchtal, est-ce toi? quelle faveur des cieux,
Des rochers d'Undervaldt t'amene dans ces lieux?
Que le canton d'Uri va chérir ta présence,
Et combien dans Altdorff tu nous rends d'espérance!

MELCHTAL.

Pardonne si mon cœur ne ressent qu'à demi
Le plaisir de revoir, d'embrasser un ami;
Par les maux de ma vie et par ma destinée
La douceur de te voir est trop empoisonnée;
Quoi! nos cantons, cher Tell, sont-ils si séparés?
Quoi! mes malheurs ici seroient-ils ignorés?

TELL.

Qu'est-il donc arrivé? d'où peut naître ta plainte?..
Dans ce lieu retiré tu peux parler sans crainte,

Pour tous nos entretiens nos amis l'ont choisi ;
Ton cœur d'un sombre effroi paroît encor saisi....

MELCHTAL.

Le barbare Gesler!... (1) ami, tu vois les larmes,
Le désespoir d'un fils.

TELL.

Dieu! combien tu m'allarmes!

MELCHTAL.

Ce cruel Gouverneur sur la Suisse élevé,
De mes pleurs, de mon sang, Gesler s'est abreuvé:
Nul plus que moi, cher Tell, n'éprouva sa furie.

TELL.

Nul plus que moi, Melchtal, ne haït sa barbarie;
Mais quels sont tes malheurs? parle.

MELCHTAL.

Au pied de ces monts
Qui bordent Undervaldt et que nous habitons,
Mon pere dans son champ conduisoit sa charrue;
Un soldat de Gesler se présente à sa vue,
Et d'un bras forcené saisit les animaux
Qui servoient à pas lents ses champêtres travaux;
Gesler l'ordonne ainsi, toute priere est vaine,
Déjà le Satellite à ses yeux les emmene ;
Je l'apperçois, j'y vole et le fer à la main

(1) On prononce Guesler.

Je combats du tyran l'émissaire inhumain,
Le désarme et le force à relacher sa proie.
Vers mon pere aussi-tôt je revole avec joie;
Qu'as-tu fait, me dit-il ? ah ! si je te suis cher,
Fuis, dérobe ta tête au courroux de Gesler,
Ne laisse point porter ce coup à ma vieillesse;
Fuis, te dis-je, mon fils, épargne ma tendresse.
Je voulus, mais en vain, combattre son effroi,
Je céde à sa terreur et je pars malgré moi.
J'erre au loin dans ces rocs dont partout se hérisse
Cette chaîne de monts qui couronnent la Suisse;
O trop fatal exil imprudemment cherché !
Tandis que ces rochers me retenoient caché,
Gesler ne respirant que sang et que vengeance,
Gesler fait amener mon pere en sa présence.
Que fait ton fils, dit-il, ton supplice est tout prêt,
Trouve et livre Melchtal, ou subis ton arrêt;
Mon pere pour réponse offre au tyran sa vie,
Et le cruel Gesler ! ô crime ! ô barbarie !
Dans les yeux de mon pere un glaive..... jour d'horreur !
Mon sang se glace encor jusqu'au fond de mon cœur.

TELL.

Je reconnois Gesler à cette barbarie.

MELCHTAL.

Conçois tous les chagrins dont mon ame est flétrie.
Mon pere de souffrance et d'ennuis accablé,
Près de ses enfans même, absens d'eux, isolé,
Ne pouvant plus jouir du spectacle paisible
De sa famille, hélas! pour lui seul invisible,
Chancelant, égaré dans d'éternelles nuits,
Contraint à chaque pas d'implorer des appuis,
Séparé sans retour de la nature entiere,
Dans cet affreux néant, dans cette mort premiere,
Appésanti déjà par les ans, ô douleurs!
A bientôt succombé sous le poids des malheurs;
Loin d'un fils qu'en mourrant il accusoit peut-être,
Il a fini ses jours dans les chaînes d'un traître:
Et quand je songe, ami, qu'à ce monstre abhorré,
C'est moi par mon absence, hélas! qui l'ai livré,
Je m'impute, cher Tell, sa mort et son supplice,
Et d'un lâche tyran je me crois le complice.

TELL.

Ami, je plains ton sort, mais quel est ton dessein?

MELCHTAL.

D'approcher de Gesler, de lui percer le sein,
De laver dans son sang son crime et mon outrage.

TELL.

C'est assez pour la haine et peu pour ton courage;
Quelque vengeance ici qu'exige ton malheur,
Il est d'autres devoirs, d'autres soins pour ton cœur;
Donne un effet plus vaste à ta juste furie,
Venge plus que ton pere.

MELCHTAL.

Hé, qui donc ?

TELL.

La Patrie.
Vois l'abyme effroyable où nous sommes tombés,
Vois sous quel joug de fer nos peuples sont courbés ;
L'ambition sans frein, l'orgueil, la violence,
Pour nous persécuter armés de la puissance,
Le fardeau des impôts, les emprisonnemens,
Le pillage, le meurtre et les enlevemens,
Sur les moindres soupçons, les peines les plus dures,
La mort multipliée au milieu des tortures;
Plus d'ordre, plus de loix, nos privileges vains;
Le mépris ou l'oubli de tous les droits humains,
Landenberg et Gesler, ces monstres d'injustice,
Ainsi que deux vautours acharnés sur la Suisse,

Suivant pour toute loi dans leur autorité,
Leur infame avarice ou leur brutalité;
Non, non, mon cher Melchtal, dans la publique
injure
Ne borne pas tes soins à venger la nature ;
Immoler de tes maux le détestable auteur,
Ce ne seroit, crois moi, que changer d'oppresseur.
Gesler mort, doutes-tu qu'Albert ne nous envoye
Quelque nouveau tyran dont nous serions la proye;
Que dis-je? après le coup qu'auroit porté ta main,
Tu n'aurois plus qu'à fuir comme un vil assassin;
Sois fils, sois citoyen : si tu haïs l'esclavage,
Melchtal, pour en sortir, il suffit du courage;
Osons tout, joins ton bras à ceux de nos amis,
Dans un si grand dessein, dès long-tems affermis;
Qu'avec le même zele un même espoir t'anime,
Affranchis avec nous la Suisse qu'on opprime,
Et qu'après les forfaits dont il est l'artisan,
Gesler de nos cantons soit le dernier tyran.

MELCHTAL.

Ah! cher Tell! ah! vers toi, c'est le ciel qui m'envoye!
J'embrasse ton dessein ; je confonds avec joie
Tous mes ressentimens, tous mes vœux dans
les tiens,

Dans l'indignation de nos concitoyens,

TELL,

Tandis que sous le joug qui l'accable et l'outrage,
La Suisse laisse encore abattre son courage;
Uri, Schwitz, Undervaldt, gardent avec fierté
Le profond sentiment de notre liberté;
C'est aux cœurs indomptés, et tels que sont les
nôtres,
C'est à nos trois cantons à réveiller les autres.
Nous n'exciterons point des esprits énervés,
Morts à la liberté dont on les a privés,
Insensibles au joug, et ne pouvant reprendre;
Ou conserver le bien quel'on voudroit leur rendre.
Loin des troubles civils qui perdent les états,
Nous ne livrerons point de ces tristes combats.
Où les concitoyens, les amis et les freres
Sont jettés au hasard dans des partis contraires,
Où pour voir triompher un généreux dessein,
Dans un sang que l'on aime, il faut plonger sa
main;
Ici, la même cause et nous arme et nous lie;
D'un côté, nos tyrans, de l'autre, la patrie,
Et loin que nos combats doivent la déchirer,
C'est au bruit de nos coups qu'elle va respirer.

MELCHTAL.

J'accepte avec transport ces fortunés présages;
Captifs sous nos tyrans, nos stériles courages,
Ainsi que sans emploi, demeurant sans éclat,
Partageoient le sommeil du reste de l'État :
Nous n'eussions ni vécu ni laissé de mémoire;
Il s'ouvre devant nous un vaste champ de gloire;
Échappés pour jamais à notre obscurité,
La vengeanee nous mene à l'immortalité,
Et sans rien emprunter d'un titre héréditaire;
Sans former nos honneurs d'une gloire étrangere,
Annoblis(1) par nos mains et par d'illustres coups
La splendeur de nos noms n'appartiendra qu'à
nous.

TELL.

Sans dédaigner l'éclat qui suit la Renommée;
D'un sentiment plus pur mon ame est enflammée;
On a trop préféré la gloire à la vertu,
De quelqu'éclat qu'un nom puisse être revêtu;
Je ne m'occupe point de cet espoir frivole;
Ami, pour mon Pays tout entier je m'immole;
Qu'importe qui je sois chez la postérité?
Nous affranchir, voilà notre immortalité;

(1) Au lieu *d'annoblis*, on dit *affranchis*.

Que de si grands projets par nos mains s'accomplissent,
Que la Suisse soit libre, et que nos noms périssent!

SCENE II.

TELL, MELCHTAL, FURST WERNER.

TELL.

Approchez, mes amis, Melchtal connu de vous
Pour nos projets communs se joint encore à nous:
Du féroce Gesler son pere est la victime,
Et vous pouvez juger du zele qui l'anime;
Puisqu'il a dans ce jour à venger son Pays
Comme concitoyen, et son sang, comme fils.

FURST.

Nos nouveaux députés sont rentrés dans la Suisse,
Mais sans avoir d'Albert pû fléchir l'injustice;
Vainement à ce Prince ont-ils représenté,
Quel abus fait Gesler d'un pouvoir emprunté,
Et combien de nos maux la déplorable histoire
Pourroit d'Albert lui-même intéresser la gloire;
Ils n'ont pû rien gagner, et soit que l'empereur,
De son lâche Ministre approuve la fureur,
Soit que dans son esprit l'auteur de nos injures

Ait de nos députés prévenu les murmures,
Ils ont vû rejetter leur plainte avec mépris.

WERNER.

On nous oppose, amis, Zug, Lucerne, Glaris;
Ces cantons, qui d'Albert devenus la conquête,
A son joug dès longtems ont présenté leur tête.
Albert nous offre encore ses honteuses bontés,
Si nous voulons fléchir devant ses volontés:
Autrement plus de paix pour le peuple helvétique:
Et l'affreux Lieutenant d'un Prince despotique,
Ne va, de jour en jour au crime encouragé,
Qu'appesantir le joug dont ce peuple est chargé.

TELL.

Etrange aveuglement! étrange tyrannie!
Qui croit d'un peuple entier corrompre le génie;
Et qui ne veut pas voir qu'il n'est point de traité,
Qu'il n'est point de partage avec la liberté!
Est-ce ainsi qu'aujourdhui ce Prince dégénere
De l'austère équité de son vertueux père. (1)
Est-ce ainsi que Rodolph nous a jadis traités?
Nos droits tant qu'il vécut, furent tous respectés.
La liberté tranquille au pied de nos montagnes,
De ses rustiques mains cultivoit nos campagnes;

(1) On a changé ce vers, et l'on dit:
De cet esprit de paix qui seul guida son père.

Et sans craindre de voir dans nos fertiles champs,
Tous nos fruits moissonnés par la faulx des tyrans,
L'abondance avec nous habitoit nos asyles,
Et la félicité descendoit sur nos villes.
Albert a tout détruit par son orgueil jaloux,
Sans songer que son pere étoit né parmi nous ;
Et que si dans l'Autriche Albert reçut la vie ;
La Suisse étoit toujours sa premiere patrie.
Mais si nous haïssons ce Prince impérieux,
Combien son Emissaire est-il plus odieux ?
Hé, comment endurer que dans un rang précaire
On affecte, on exerce un pouvoir arbitraire ?
Comment souffrir un homme ambitieux et vain,
Qui n'est que créature et se fait souverain ;
Qui, sans cesse abusant du pouvoir qu'on lui laisse,
Montre son insolence autant que sa bassesse,
Esclave intéressé de l'Autriche qu'il sert,
Le tyran des cantons, et le flatteur d'Albert ?
Il est tems, mes amis, de sortir d'esclavage :
Ensemble il faut venger notre commun outrage;
Tous les autres partis seroient envain tentés.
Je l'avois bien prévu que tous nos députés,
N'obtenant rien d'Albert contre sa créature,
Ne nous rapporteroient qu'une nouvelle injure ;

De nos antiques mœurs la sauvage âpreté,
Le nerf de nos vertus, fruit de la pauvreté,
Nous ont fait dédaigner, nous ont fait méconnaître
D'un peuple ami du luxe, et qui vit sous un maître.
C'en est trop: les humains nés libres, nés égaux,
N'ont de joug à porter que celui des travaux.
Amis, que parmi nous la valeur rétablisse
Les droits de la nature et l'honneur de la Suisse:
Avec les maux publics dont le poids est sur nous,
vous souffrez d'autres maux qui ne sont que pour vous;
Envers toi, cher Melchtal, Gesler fut un barbare,
Werner, envers vous-même un ravisseur avare:
Jurons tous que la nuit tombant sur ces hameaux,
N'aura point de ce chêne obscurci les rameaux,
Qu'à vos vaillantes mains la mienne réunie
N'ait de nos trois cantons chassé la tyrannie.
Protege, Dieu puissant, un peuple vertueux;
Un peuple né vaillant sans être ambitieux,
Qui, hors de ces rochers peu jaloux de s'étendre,
Ne veut point conquérir, mais ne veut point dépendre.

Je jure, mes amis, le premier dans vos mains
De verser tout mon sang pour changer nos destins.

FURST.

Je jure que mon bras servira ton courage.

WERNER.

Par le même serment avec toi je m'engage.

MELCHTAL.

Nul ne fut par Gesler plus outragé que moi,
Et c'est le cri du sang qui garantit ma foi.

TELL.

J'apperçois Cléofé, qu'elle ignore nos trames:
Ayez le même égard, mes amis, pour vos femmes.
Sans doute le projet entre nous concerté
N'a rien à redouter de leur légéreté;
Mais pourquoi leur donner des alarmes cruelles?
Les dangers sont pour nous, le repos est pour elles:
Et toute confidence inutile au dessein
Part de peu de courage, ou d'un cœur incertain.

SCENE III.

TELL, CLÉOFÉ.

CLÉOFÉ.

POURQUOI vous séparer ? par quelle défiance
N'osez-vous donc ici parler en ma présence ?

TELL.

J'épargne à ton repos des discours importuns ;
De tristes entretiens sur nos malheurs communs.
Hé, que te serviroit le récit de nos craintes,
Les cris des mécontens, et d'inutiles plaintes
Sur le joug odieux à ce peuple imposé,
Et qui depuis long-tems devroit être brisé.
N'avoir pu vous défendre ! ah! c'est la notre honte !
Nous devions de vos droits vous rendre un meilleur compte ;
De votre liberté nous étions les garans,
Et quand nous vous laissons sous la main des tyrans
Vous pouvez justement à nos foibles courages,
Autant qu'aux oppresseurs reprocher vos outrages.
Mais des maux de l'État, que du moins sous vos toits,

La paix de la famille adoucisse le poids.
Goûtez sans trouble au moins ces charmes domestiques,
En entendant gronder les tempêtes publiques....
Quittons ces lieux.

CLÉOFÉ.

Arrête; et de veiller sur nous.
De nous tant protéger, montre-toi moins jaloux,
Vous le voyez assez, le désastre où vous êtes
N'est l'ouvrage du sort, ni le fruit des défaites.
C'est l'esprit général une fois relâché,
Le soutien étranger que ce peuple a cherché,
Qui seuls ont de l'Etat renversé la fortune;
Lorsque l'Etat périt, c'est la faute commune,
Et s'il est un remede, il doit venir de tous.

TELL.

Hé! pouvons-nous jamais nous séparer de vous?

CLÉOFÉ

Pourquoi donc affecter avec moi ce mistere;
Et te cacher de moi comme d'une étrangere?
Que les femmes ailleurs dans l'Etat soient sans voix,
Qu'ailleurs leur ascendant fasse taire les loix,

Où les mœurs ne sont rien, il n'est rien qui
surprenne:
Mais chacune de nous est ici citoyenne,
Chacune toujours libre et partageant vos droits,
En cultivant ses champs, s'occupe de ses loix,
Et si dans vos Conseils, si dans vos assemblées,
Vos femmes avec vous ne sont point appellées,
Ah! sans doute ce fut la gloire de nos mœurs,
Qu'on ait cru que l'hymen, que l'union des
cœurs,
Dans vctre volonté ne montrant que la nôtre,
Ce qu'un sexe décide est consenti par l'autre.
Si c'est sous votre garde et par vos soins guerriers,
Que nous vivons en paix au sein de nos foyers,
Le soin de nos enfans étant ce qui nous touche,
Les premieres leçons sortent de notre bouche:
C'est nous qui de nos loix leur inspirons l'amour;
L'esprit qu'à vos Conseils ils porteront un jour.
Et des lieux où jamais nous ne serions comptées,
Il nous faudroit attendre en esclaves traitées,
L'impérieux décret que vous auriez porté!
Non; dès que votre orgueil agit d'autorité,
Plus de devoirs pour nous, et la loi ne nous lie,
Qu'autant qu'elle est par nous reçue et consentie.

Tu parles

Tu parles de tyrans ; que nous importe à nous
D'être esclaves par eux, ou de l'être par vous ?

TELL.

Nous vos tyrans ! ah Dieu ! cette loi qu'on déteste,
Cette loi du plus fort, ce droit lâche et funeste,
Par qui dans les Cités tout ordre est perverti,
Sur vos têtes par nous seroit appesanti !
Dans une République où la liberté sainte
Ne se maintient qu'entiere et sans la moindre atteinte,
L'heureuse égalité qui lui sert de soutien,
Ce titre si sacré pour chaque citoyen,
Dont tu vois dans l'Etat nos ames si jalouses,
S'il subsiste en sa force, ah, c'est pour nos épouses !
Non, nous connoissons trop, nous gardons mieux vos droits,
Fondés sur la justice et le respect des loix ;
L'amour en est garant autant que l'honneur même.
Peut-on jamais vouloir asservir ce qu'on aime.

CLÉOFÉ.

Et tu feins avec moi ; je viens dans ces momens
Vers ces mêmes rochers d'entendre vos sermens.

TELL.

Que dis-tu, Cléofé?

CLÉOFÉ.

Tu frémis, tu m'offenses,
Ah, cher Tell, avec moi bannis les défiances!
J'ai vu depuis un tems ton secret embarras,
Tu m'évitois envain, j'observois tous tes pas;
Soigneux de te cacher d'une épouse qui t'aime,
Tu t'es enfin trahi par ta prudence même.
Eh! pouvois-tu tromper mes regards pénétrans?
Je déteste avec toi l'orgueil de nos tyrans;
A leur lâche fureur mon pays est en butte,
Nul ne fait dans Altdorff plus de vœux pour leur chute;
Mais quel est ton espoir? où vas-tu t'engager?
Ce perfide oppresseur dont tu veux nous venger,
D'infames surveillances infestant ce rivage,
Laisse-t-il contre lui quelque place au courage?
Je sais qu'un Citoyen dans des malheurs si grands,
Ose tout pour détruire ou chasser les tyrans:
Et que de tout son sang, son ardeur héroïque,
Ne croit pas trop payer la liberté publique.
Loin d'arrêter tes pas vers ce but emportés,

Tu me verrois, cher Tell, moi-même à tes côtés,
Au-dessus de mon sexe embrasser ta querelle.
Et te suivre aux dangers où ton espoir t'appelle,
Mais ce Gesler qui seul fait haïr l'empereur :
N'est que trop à l'abri de ta juste fureur
Crains en t'abandonnant au courroux qui t'entraine,
Qu'un tyran ne resserre encor plus notre chaîne,
Et sans nous affranchir, sans sauver ton pays,
Crains de te perdre, toi, ton épouse et ton fils.

TELL.

Vois-tu sur ces rochers élevés jusqu'aux nues,
Ces monceaux éternels de neiges suspendues,
Le peu qui s'en détache et grossit en tombant;
Souvent le moindre amas entraîne le plus grand;
Il en doit être ainsi dans la Suisse indignée,
De nos concitoyens une foible poignée
S'arrachant la premiere au joug que nous portons,
Va soulever d'un cri le reste des cantons.
Tu connoîtras l'erreur de ton injuste plainte,
Sois rassurée : on vient, renferme au moins ta crainte.

SCENE IV.

FURST, TELL, CLÉOFÉ.

TELL.

AMI, tu peux parler, elle a tout entendu.

FURST.

Ah ! savez-vous quel bruit s'est ici répandu ?
On dit que des complots pour prévenir les suites,
Gesler autour d'Altdorff double ses Satellites,
Et cachant le courroux dont il est transporté
Pour tromper les esprits feint de s'être écarté.

TELL. (*à part.*)

Sachons quels sont ces bruits. Voyons ce qu'il faut faire,
Connoissons ce qu'il faut qu'on craigne ou qu'on espere.

CLÉOFÉ.

Tu viens de voir Melchtal ?

TELL.

Oui, connois ses malheurs :

Il vient venger un pere et ses propres douleurs.

CLÉOFÉ.

Ah! tu me fais frémir ! on peut le reconnoître.
L'imprudent quelquefois peut nuire autant qu'un traitre ;
Que je crains l'amitié qui t'unit à Melchtal !

TELL.

Eloigne, Cléofé, ce présage fatal ;
Sortons, examinons ; aux Soldats qu'on rassemble,
Aux mesures qu'on prend, je vois que Geslèr tremble,
Il montroit une fausse et vaine fermeté,
Il craint dans tous les cœurs ce cri de liberté ;
Il craint ce premier droit de ceux qu'on persécute,
Qui de la tyrannie amene enfin la chute.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GESLER, ULRIC.

ULRIC.

Oui, Seigneur, c'est ici, c'est du moins vers ces
lieux,
Non loin de ce château, sous ces rocs sourcilleux,
Que ces mutins, dit-on, assidus à se rendre,
Ont paru s'assembler, s'entretenir, s'attendre,
Tantôt pendant le jour, et tantôt sur le soir;
Cet avis vous importe, et j'ai fait mon devoir.

GESLER.

On aurait cette audace! une horde grossière
Contre Gesler, ici, lever sa tête altière!
L'habitude des fers ne pourra donc agir!
Dans sa chaîne, toujours je l'entendrai rugir.

ULRIC.

Vous connoissez, Seigneur, quelle humeur
inflexible

Rendit à vos bontés tout ce peuple insensible.
On les vit repousser votre bras protecteur;
Ce que votre bonté n'a pû sur eux, Seigneur,
Pensez-vous aujourd'hui que la rigueur le puisse?
Ils conservent l'espoir de révolter la Suisse,
Rien ne peut détacher leur esprit indompté
De ce fantôme vain qu'ils nomment liberté;
Les murmures par-tout, les plaintes retentissent,
Et tous ces mécontens l'un par l'autre s'aigrissent.

GESLER.

En discours impuissans laisse-les tout oser,
Se débattre en leur fers.

ULRIC.

Ils peuvent les briser,

GESLER.

Non, des plaintes, crois-moi, la frivole licence
Sert à donner le change à leur impatience,
Ce peuple la soulage en croyant s'y livrer:
Quelque superbe espoir qui les puisse enivrer,
Dans ces ames qu'au joug ma puissance accoutume,
S'il est quelque vigueur, la plainte la consume.
Ulric, non, ce n'est plus ce peuple de Gaulois
Fier de son origine, et qu'on vit autrefois

Dans la témérité de ses fougues guerrieres,
Las d'habiter ses rocs, embrâser ses chaumieres;
Lui-même se forcer au-delà de ces monts
A chercher par le fer des pays plus féconds,
Et bravant des Romains la puissance suprême:
Jusqu'aux bords de la Saône attaquer César même;
Sous le joug féodal, tout ce peuple abattu,
A perdu des longtems son antique vertu,
Et de tant de vaillance à lui-même funeste,
L'opiniâtreté, voilà ce qui lui reste.
Moi, loin de m'abaisser à craindre ces mutins;
J'amenerai le tems où ces esprits hautains
Dont tu vois aujourd'hui la révolte et la haine,
Engourdis à la fin sous le poids de leur chaîne,
Ne la sentiront plus: où l'on verra ces mots,
Patrie et liberté, l'aliment des complots,
N'être plus qu'un vain son chez ce peuple farouche,
Et ses destins passés une fable en sa bouche.

ULRIC.

Cependant ces cantons, de l'Autriche ennemis;
Lui resistent encor lorsque tout est soumis.

GESLER.

On ne peut les gagner, il faut donc les réduire.

Rodolph maintint des droits qu'il eût fallu
détruire ;
Ce peuple, au lieu d'un maître avoit un protecteur
Ils vivoient sous l'empire et non sous l'Empereur,
Son fils, de ces égards a reconnu l'erreur,
Son fils, moins indulgent et meilleur politique,
N'a pas laissé plier son sceptre despotique,
Et si de ce pays il m'a fait gouverneur ;
Du rang qu'il m'a donné je soutiendrai l'honneur;
Pour réprimer ce peuple et son audace extrême,
J'irai plus loin encor qu'Albert n'iroit lui-même.

ULRIC.

Hé, que résolvez-vous?

GESLER.

D'armer, avec le tems,
Tous les autres Cantons contre ces mécontens,
Et d'entrainer ainsi dans la chaîne commune
Tout ce qui peut encor traverser ma fortune.
Je vais en attendant, je vais plus que jamais
Resserrer dans leur fers ces esprits inquiets ;
Plus à mes loix, Ulric, ils veulent se soustraire
Et plus je déploirai le pouvoir arbitraire ;
Vouloir les gouverner sur un plan mesuré,

C'est traiter avec eux, c'est regner à leur gré,
C'est conduire leurs pas dans la route éclairée
Qu'avant nous leur raison leur a déja montrée,
C'est d'elle et non de nous, qu'ils dépendent alors,
Que dis-je ? leur laisser l'examen des ressorts,
Nous-même, c'est sur nous tourner la dépendance :
Et s'il vient un moment où leur obéissance
Doit suivre aveuglément nos ordres absolus,
Trop faits à nous juger ils n'obéiront plus.
Notre conduite ainsi serait donc incertaine,
Nos ordres limités, notre autorité vaine;.
Il faut, pour s'assurer de leur soumission,
S'asservir leur pensée, éteindre leur raison,
Et leur donnant des loix bisarres, inutiles,
Ne laisser que l'instinct à ces esprits serviles.
Peuple indocile et vain dont la témérité
Croit braver mes rigueurs, comme il fit ma bonté,
Il n'est rien que Gesler n'entreprenne et n'invente
Pour vaincre en ces cantons cette humeur turbulente,
Je te gouvernerai seulement par l'effroi
Le front dans la poussiere et tremblant devant moi;
Sous mon joug quel qu'il soit il faut que tu fléchisses,

Et respectes de moi, tout, jusqu'à mes caprices,
Et qu'enfin ton esprit, par la crainte dompté,
N'ose plus rien vouloir que par ma volonté.

SCENE II.

ULRIC, GESLER, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

DANS le peuple, Seigneur, les murmures augmentent,
Et même en plus d'un lieu les révoltes fermentent;
Votre seule présence ici peut contenir
Tous ces audacieux qu'il vous faudrait punir;
Et lorsqu'ils vous verront.....

GESLER.

Les mutins! ma présence!
Non, c'est trop honorer leur aveugle insolence;
Ce peuple croit-il donc se faire redouter?
C'est par le mépris seul que je dois le dompter.
Tiens: de la liberté tel fus jadis l'emblême,
J'en veux faire un trophée au despotisme même.

(Il donne son chapeau à l'Officier.)

Je prétends que la Suisse, asservie à ma loi,
Rende à ce signe vain le même honneur qu'à moi.
Qu'on l'attache à l'instant au milieu de la place,
Que sans lui rendre hommage aucun mortel n'y passe.
Prends ma garde, parois devant ces mécontens,
Et reviens m'informer du succès que j'attens.

SCENE III.

GESLER, ULRIC.

GESLER.

VA, de l'autorité tout acte despotique
Est dans d'habiles mains un ressort politique;
On n'a point condamné l'affront dont au Sénat,
Caligula jadis couvrit le Consulat,
Et tous ces autres traits de libre fantaisie
Que se permit des grands la puissance hardie.
Qu'importe le moyen, ou le signe employé,
Pourvu que sous la loi le peuple soit ployé!
Pour frapper les esprits faut-il donc tant d'étude?
Les signes ont toujours conduit la multitude,
Et pour être reçus, pour être respectés,

Il suffit qu'au hazard ils lui soient présentés,
Eh! que sont dans les cours tant de signes frivoles,
Des rangs et des honneurs arbitraires symboles?
Dis-moi, quel vrai rapport ont ils en aucuns lieux
Avec les dignites qu'ils annoncent aux yeux?
L'on attache l'idée et l'on obtient l'hommage,
Ce qu'inventa l'orgueil se soutient par l'usage;
Le signe que je donne aura plus d'un effet,
Il façonne à mon joug tout ce peuple inquiet,
Et portant les mutins à quelques imprudences
Peut m'éclairer encor sur leurs intelligences.
J'ai peine à croire encor le trouble général:
De l'audace d'un fils, quand j'ai puni Melchtal,
J'ai cessé de poursuivre un trop vil adversaire,
Qui lui même, en fuyant, m'avoit livre son pere.

ULRIC.

Et peut-être indulgent, ou sévere à demi,
Gesler méprisa trop un obscur ennemi;
L'impunité d'un seul fait plus de téméraires,
Qu'on n'en peut contenir par des peines séveres.
Si c'étoit ce Melchtal, dont la rébellion
Eût fomenté les feux de la sédition,
Et qui de son canton, par ses amis peut-être,
Dans Altdorff....

GESLER.

Mais je vois un inconnu paroître,
Je veux l'entretenir un moment dans ces lieux.
Ce simple vêtement me déguise à ses yeux.
Vers ces rocs écartés tu me dis qu'on s'assemble,
Je saurai quel il est. Si c'est l'un d'eux, qu'il tremble.
Toi, sans trop t'éloigner, Ulric, retire toi :
Sois prêt au moindre mot à revoler vers moi.

SCENE IV.

MELCHTAL, GESLER.

GESLER, *à part.*

Le hazard peut m'offrir une clarté soudaine ;
Son front paroît pensif, sa démarche incertaine.

MELCHTAL, *à part.*

Quel seroit ce mortel dont l'aspect importun....
S'uniroit-il à nous pour l'intérêt commun ?
Aucun de nos amis ne se présente encore.
Qui peut les arrêter ?

GESLER, *à part.*

Il hésite, il ignore

Qui je suis... (*haut*) pardonnez un desir curieux,
Vous seriez vous, jeune homme, égaré dans ces
lieux?
Que cherchez-vous ici?

MELCHTAL, *à part.*

Je cherche..... la vengeance.

GESLER.

Vous détournez les yeux, vous gardez le silence;
Vous semblez renfermer un chagrin dans le
cœur.....
Êtes vous étranger?

MELCHTAL.

Je le suis au bonheur.

GESLER.

Quels sont donc vos ennuis?

MELCHTAL.

Trop cruels!

GESLER.

A votre âge!

MELCHTAL.

Je ne suis pas le seul que l'injustice outrage,
Et la rumeur publique......

GESLER.

Instruisez-moi, sait-on

Quels nouveaux mouvemens ont troublé ce canton ?
Que dit-on de Gesler ?

MELCHTAL.

Gesler !... hé ! que vous dire ?
On sait que sous Gesler.. Je ne puis vous instruire.
Ce peuple voit assez qu'il n'est plus de repos,
Et sous de dures loix n'augure que des maux.

GESLER.

Le peuple aime à former des présages sinistres,
Il haït souvent la place autant que les ministres ;
Aux soupçons de tout tems son esprit est ouvert,
Mais enfin, s'il se plaint, ce doit-être d'Albert.

MELCHTAL.

Albert ne connoît pas le sort de nos provinces, (1)
Albert ne voit pas tout, c'est le malheur des princes.

GESLER.

Oui, sans doute : je sais qu'il est des mécontens,
Et leur parti, dit-on, s'est formé dès long-tems.

MELCHTAL.

Il n'est point de partis et même il n'en peut être ;

---

(1) Ce vers et le suivant ont été changés ainsi :
La plainte aux cœurs des rois est toujours importune,
Et leur oreille est sourde aux cris de l'infortune.

Le

Le murmure commun s'est assez fait connoître,
Sont-ce des factieux qu'un peuple d'opprimés,
Privés de tous leurs droits vainement réclamés?
Songez quel est Gesler et jugez-le vous même,
Vous voyez des cantons la servitude extrême,
Par tout le joug public pese d'un poids égal:
Mais que peut la vertu dans le sort général?
Le Ciel qui voit nos maux, qui les permet encore,
Leur a marqué sans doute un terme que j'ignore.

GESLER.

Ce peuple avec rigueur, je l'avoue, est traité:
Mais si l'on a recours à la sévérité,
Sans vouloir excuser ce rigoureux systême,
Ne faut-il pas aussi qu'il s'en prenne à lui-même?

MELCHTAL.

Comment! quel est son crime?

GESLER.

Il peut s'en souvenir:
Ses maîtres le flattoient d'un plus doux avenir;
N'a-t'il point trop bravé la faveur, les promesses?

MELCHTAL.

He! ce sont ces faveurs, ces perfides caresses,
Violence secrete et l'effet du mépris,

Qui, plus que la menace, ont aigri les esprits :
Oser auprès d'un peuple aussi libre que brave,
N'employer la douceur que pour le rendre esclave!
Non, en vain aux esprits on crut donner ce pli;
Ce peuple aime mieux être opprimé qu'avili.

GESLER.

Qu'il s'étonne donc moins que la rigueur agisse.

MELCHTAL.

Et Gesler de se voir si haï dans la Suisse.

GESLER.

Haï!

MELCHTAL.

C'en est assez. Rompons cet entretien.
Vous servez les tyrans, je cherche un Citoyen.

GESLER.

Arrête.

MELCHTAL.

Hé, de quel droit?

GESLER.

Arrête, téméraire.

MELCHTAL.

Hé quoi! du Gouverneur serois-tu l'émissaire?

GESLER.

Je suis ce qu'il faut être ici pour te punir.

SCENE V.

ULRIC, MELCHTAL, GESLER, GARDES.

ULRIC.

AVEC qui venez vous de vous entretenir?
C'est le fils de Melchtal,

MELCHTAL.

Ah! fortune cruelle!
Suis-je aux mains?.....

GESLER.

De Gesler.

MELCHTAL.

Toi, Gesler!

GESLER.

Toi, rebelle!

MELCHTAL.

Le Bourreau de mon pere! ah! trop fatale erreur!

GESLER.

Gardes, qu'on le saisisse!

MELCHTAL.

O surprise! ô fureur!

Punis-moi des malheurs où je suis parvenu,
Mais punis-moi surtout de t'avoir méconnu.

SCENE VI.

GESLER, ULRIC.

GESLER.

CE mutin en ces lieux! avoir eu l'insolence,
Seulement d'y paroître après sa résistance;
Mais le sort me le livre. Eh! depuis quand crois-tu
Que ce séditieux dans ce bourg ait paru?

ULRIC.

Depuis que de son pere il a su le supplice,
Sans doute, mais j'ignore....

GESLER.

Il faut qu'il m'éclaircisse,
Gêné dans ses discours, je l'ai vu s'arrêter;
Il s'est fait violence et n'osoit éclater.
Je connois son dessein: il suffit, point de grace.
Mais dans la place, Ulric, dis-moi ce qui se passe;
N'est-il point de tumulte? ai-je enfin d'un coup d'œil,

De ce peuple à mes pieds fait tomber tout
l'orgueil.

ULRIC.

Jusqu'ici sous vos loix on fléchit dans la place,
Nul encor de Gesler ne brave la menace;
Et leur soumission........

GESLER.

Je te l'avois bien dit,
Va, c'est ainsi, crois-moi, que le peuple est conduit,
C'est par sa propre main qu'on lui forge sa chaîne,
Qu'importe des esprits le murmure ou la haîne;
Le coursier obéit à la plus foible main,
Il ignore sa force, et c'est son premier frein;
Va, cours interroger ce jeune téméraire;
Porte sur ses discours un examen sévere:
J'attendrai ton rapport, et cet audacieux,
S'il formoit des complots, va périr à leur yeux;
(Appercevant dans les rochers Tell et ses amis.)
Citoyens de la Suisse, êtes-vous des rebelles?
Tremblez, je punirois vos trames criminelles;
Un de vous est déjà par mon ordre arrêté,
Malheur à qui résiste à mon autorité.

(Il sort.)

SCENE VII.

TELL, WERNER.

TELL.

O comble de l'outrage et de la tyrannie!
O jour de la bassesse et de l'ignominie!
D'un spectacle pareil, il faut être témoin
Pour croire que l'orgueil pût aller aussi loin?
Tu l'as vu comme moi ce prodige d'audace,
Cet indigne trophée élevé dans la place;
Le peuple à son aspect fléchissant les genoux,
Quelle audace à Gesler! mais quelle honte à nous!
Baiser si lâchement la main qui nous insulte.
L'injure a des respects, et la démence un culte!
Ah! cet outrage insigne, et qui scelle nos fers,
Passe tous les affronts que ce peuple a soufferts;
Est-ce là ce Canton libre, exempt de foiblesses,
Qui brava les tyrans jusques dans leurs caresses;
L'offre de la faveur n'avoit pu l'ébranler,
La menace l'étonne, et je le vois trembler.

SCENE VIII.

FURST, TELL, WERNER.

TELL.

Vous voyez, mes amis, quel est notre esclavage,
L'oppression partout : chaque jour un outrage.

FURST.

Ah ! nous perdons Melchtal, il vient d'être arrêté.

TELL.

Lui ! Melchtal ! Hé comment ! quelle fatalité !

WERNER.

De Gesler il'a du redouter la colere.
Gesler sur les chemins eut plus d'un émissaire,
Dont la fureur vénale et les yeux ennemis,
Après le pere encor auront cherché le fils.

TELL.

Et nous pouvons souffrir un tyran si farouche ?
Et sur de tel forfaits que ce soleil se couche !
Ce moment nous flétrit, la perte de Melchtal
De notre liberté doit être le signal.

FURST.

Ah ! tu ne peux douter que mon cœur ne partage

Ton indignation à ce nouvel outrage :
Mais dans les grands desseins où tous nous avons part,
Donner trop au courroux, c'est donner au hazard:
Devant tous les Châteaux que nous devons surprendre,
Dans un moment précis quel moyen de nous rendre ?
N'attaquer aujourd'hui que Sarn et Rotzemberg,
Seroit donner l'éveil au cruel Landenberg,
Autre persécuteur dont les mains vengeresses
Auroient bientôt muni les autres forteresses.
Amis, pour le succès de nos communs efforts,
Il faut en même-tems attaquer tous les forts

WERNER.

L'avis est en secret donné dans les campagnes,
Sitôt que l'on verra sur le haut des montagnes
Briller de loin en loin des fanaux allumés,
Ce sera le signal aux citoyens armés;
Mais pour premier fanal dans la Suisse avertie,
Que cette tour d'abord de feux soit investie,
Et que sur ses débris il s'éleve un autel
Pour attester sa chute et la faveur du Ciel.

TELL.

Hâtons-nous : fais marcher sous de différens guides
Vers les divers Châteaux nos amis intrépides,
Tandis que sur le Lac, je vais avec Werner,
Attaquer dans la nuit le Château de Gesler ;
Et si, par d'heureux coups, dignes de nos Ancêtres,
Amis, de tous les forts nous nous rendons les maîtres,
Bornons-là nos exploits ; sachons être assez grands, (1)
Pour ne pas nous souiller du sang de nos tyrans :
Et les traînant au loin jusques sur nos frontieres,
Marquons-leur ces rochers et ces monts pour barrières.

---

(1) Ce vers et le suivant ont été changés ainsi :
Poursuivons nos exploits, terribles aux méchans
Sans pitié proscrivons esclaves et tyrans.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

GESLER, ULRIC.

ULRIC.

Tout étoit en ce jour à redouter pour vous,
Seigneur, on conspiroit chez ce peuple jaloux.
Je viens de découvrir, sous ces roches immenses,
Un formidable amas de flèches et de lances;
Dépôt que les mutins renfermoient dans ces lieux;
Bien mieux qu'en leurs foyers, et sans péril pour eux.

GESLER.

Ah! cette découverte, aigrissant mes injures,
Assure d'autant plus l'effet de mes mesures.

ULRIC.

Mais c'est peu qu'en vos fers Melchtal ait été mis;
Son sort loin d'arrêter vos autres ennemis,
N'a fait qu'encourager un nouveau téméraire
Qui dans le même instant bravoit votre colere:
Malgré l'ordre absolu dans la place donné,
Lui seul restoit debout, quand tout est prosterné.

GESLER.

Signaler en public son imprudente audace !
Enseigner la révolte en bravant ma menace !
Hé ! par ma garde, Ulric, vient-il d'être arrêté?

ULRIC.

Il va, chargé de fers, vous être présenté,

GESLER.

Quel est ce factieux ?

ULRIC.

Sa fortune est obscure,
Sa force est le seul bien qu'il tient de la nature;
C'est un de ces humains qui courbés dans leurs champs
De la terre avec peine arrachent les présens:
Mais dans son sort obscur et malgré sa bassesse,
Il s'est fait remarquer long-tems par son adresse:
Une flèche, dit-on, sous son coup d'œil certain,
Frappa toujours le but au sortir de sa main.

GESLER.

Hé ! lorsqu'on l'a saisi pour venger mon injure,
Tu n'as point dans le peuple entendu de murmure ?

ULRIC.

D'un desir curieux, tout le peuple agité,

En tumulte a couru le voyant arrêté.
Ils murmuroient, Seigneur, mais pour sa délivrance,
On n'ose rien tenter, au moins en apparence;
Nul ne s'est déclaré pour lui servir d'appui.
Au milieu de ce peuple, en foule autour de lui,
Le prisonnier marchoit, sans que sur son visage,
On vit du repentir le moindre témoignage.
Je ne sais quoi d'altier paroissoit dans ses yeux;
C'est l'un, n'en doutez point, de ces séditieux,
Qui, troublant ce canton par leur plainte hardie,
En veulent à vos droits, peut-être à votre vie.

GESLER.

Qu'on amene Melchtal.

SCENE II.

GESLER, *seul.*

Je veux le confronter
A cet audacieux que l'on vient d'arrêter;
Un doux pressentiment qui flatte ma vengeance,
Me dit qu'avec Melchtal il est d'intelligence:
Mais n'eut-il point de part aux troubles des cantons,

M'avoir désobéi, voilà ses trahisons.
Tant d'audace à mes yeux le rend assez coupable,
Lui-même, des complots il sera responsable.

SCÈNE III.

GESLER. TELL, *enchaîné.*

GESLER.

Approche, vil mortel; quelle témérité
Révolte ton néant contre ma volonté?
Quel est-tu pour m'oser refuser ton hommage?

TELL.

Un Citoyen, Gesler, lassé de l'esclavage.

GESLER.

Fremis, audacieux; Gesler s'est déclaré,
Sous le signe qu'il donne il veut être honoré.

TELL.

Honoré! de quel droit parmi nous veux-tu l'être?
Hé quoi! dans Albert même avons-nous donc un maître?
Et s'il dût t'envoyer, si tu fus revêtu
De son autorité, quel usage en fais-tu?

GESLER.

Méconnoître mes loix et braver ma puissance!

TELL.

Te jouer jusques-là de notre obéissance!

GESLER

Est-ce à toi d'en juger? Cest à toi d'obéir.

TELL.

C'est à toi de tout craindre en te faisant haïr.
La Suisse est sous le joug; mais pour être asservie,
Pour être aux fers, crois-tu qu'elle y soit endormie?

GESLER.

Tu troublois ce canton.

TELL.

Toi seul, tu l'as troublé,
En assujettissant tout ce peuple accablé,
En ajoutant aux maux que font tes injustices,
Tant de bisarres loix que donnent tes caprices.

GESLER.

Mortel opiniâtre, aveugle en ta hauteur;
Hé, que t'en coûtoit-il pour obéir?

TELL.

L'honneur.

Quelle Loi peut jamais paroître indifférente,

Dès qu'on voit le dessein de la rendre insultante,
Quels sont les gens de cœur au courage nourris
Dont le sang ne s'enflamme aux marques de mépris?
Et c'est un peuple entier né pour l'indépendance,
Dont tu peux à ce point tenter la patience,
Qu'à tant d'indignités tu crois accoutumer;
Est-ce trop peu pour toi que d'oser l'opprimer?
Songes-y bien, Gesler, rien n'est long-tems extrême;
L'arc qu'on tient trop tendu se brise de lui-même,
Et lorsqu'à cet excès l'esclavage est monté,
L'esclavage, crois-moi, touche à la liberté.

GESLER.

Rebelle! j'ai souffert trop long-tems ton audace,
Au lieu de m'implorer, de demander ta grace;
D'aller la mériter en remplissant ma loi,
En saluant l'image où j'ai voulu....

TELL.

Qui? moi?
Moi! j'irois réparer l'outrage chimérique
Que croit avoir reçu ton orgueil despotique!
J'irois me démentir! méprisable à-la fois,
De braver en un jour, et de suivre tes loix;
Ne crois pas à ce point abaisser mon courage,

En

En refusant, Gesler, de te rendre l'hommage
Que tu viens d'exiger de ce peuple avili,
J'ai soutenu nos droits qu'il mettoit en oubli,
J'ai vengé mon pays des jeux de ton caprice,
J'ai montré que l'honneur est encor dans la
Suisse;
Nous avons trop long-tems souffert de tes dédains,
Et je perdrois ici des reproches trop vains;
Mais si ce jour eût vu commencer nos outrages,
Je te dirois, Gesler, vois mieux tes avantages;
Connois un autre orgueil et plus noble et plus
grand,
Renonce le premier aux respects qu'on te rend,
Et songe, en rougissant de la honte où nous
sommes,
Que ce n'est pas ainsi qu'on commande à des
hommes.

SCENE IV.

ULRIC, GESLER, MELCHTAL, *enchaîné.*

GESLER.

He bien, Ulric!

ULRIC.

Seigneur, amené dans ces lieux,
Melchtal vient sur mes pas.

GESLER, *à Melchtal.*

Approche, factieux.

MELCHTAL, *voyant Tell.*

Ah! ciel!

GESLER, *voyant sa surprise devant Tell.*

Tu le connois!

MELCHTAL.

Pour un cœur magnanime.
Penses-tu, dussé-je être avec moi ta victime,
Que dans ses sentimens Melchtal mal affermi
Lâchement devant toi reniât son ami?
Je puis être étonné, mais de son infortune,
Mais de nous voir chargés d'une chaîne commune,

GESLER

Tu quittois Undervald pour le chercher ici ;
Traîtres, de vos desseins c'est m'avoir éclairci.

MELCHTAL.

Je quittois mon Canton : hé, pouvois-je, barbare !
Quand d'un pere immolé ta fureur me sépare,
Pouvois-je demeurer aux lieux où ton courroux
Lui porta loin de moi de si funestes coups ;
Je vins ici répandre, en cet excès d'injure,
Au sein de l'amitié, les pleurs de la nature ;
Mais je ne croyois pas, en m'approchant de lui,
Respirer avec toi le même air aujourd'hui ;
Après m'avoir puni sur mon malheureux pere,
Venge-toi sur moi-même, assouvis ta colere ;
Mais lorsque ton courroux se sera satisfait,
Tu perdras ta vengeance et tu n'auras rien fait,
Et si tu crois devoir ordonner nos supplices,
Punis les trois Cantons, tous trois sont nos complices.

SCENE V.

GESLER, ULRIC, TELL, MELCHTAL, CLÉOFÉ, et son Fils.

CLÉOFÉ, *à la garde.*

Je veux voir mon époux, vous m'arrêtez en vain.
Ah, Gesler ! ah, cruel ! quel est votre dessein ?
Le refus d'un salut, fut-il fait à vous même,
Doit-il nous attirer cette rigueur extrême ?
J'amene ici mon fils, ah ! Seigneur, voulez vous
Le séparer d'un pere et moi de mon époux ?
Si votre cœur est sourd à ma foible priere,
Que mon fils, qu'un enfant calme votre colere;
Ses pleurs et son effroi, voilà tout notre appui :
Qui peut parler pour nous plus puissamment que lui ?
Vous l'observez, Seigneur ! ah! sans doute à sa vue
D'une tendre pitié votre ame s'est émue.
Je vois sur votre front quelque sérénité ;
Achevez de calmer mon cœur trop agité ;
Mon fils, rends grâce au ciel, il inspiroit ta mère.

Elle t'amene ici pour délivrer ton pere.
Vous êtes pere aussi, sentez un nom si doux,
Peut-il en autrui même être étranger pour vous?

TELL.

Arrête, Cléofé; dans tes vives allarmes,
Quelle main cherches-tu pour essuyer tes larmes?
Melchtal est devant toi : peux-tu donc recourir
Au bourreau de son pere, et croire l'attendrir?...
Qu'ordonnes-tu, barbare?

GESLER.

Au milieu de la place,
Je devois par ta mort châtier ton audace,
Je change de pensée. Ecoute, tu te plains
Que j'asservis la Suisse à mes caprices vains:
Mais enfin cette loi que toi seul viens d'enfreindre,
Qu'il falloit respecter, qu'au moins il falloit craindre,
Arbitraire peut-être, absurde si tu veux,
N'avoit rien de pénible et rien de dangereux;
C'étoit l'ordre d'un jour, c'étoit la loi commune;
Tu l'as bravée; hé bien, je vais t'en prescrire une,
Arbitraire de même et plus dure pour toi,
Qui fera ton supplice au moins par ton effroi.

On dit que par ta main une flèche lancée
Vole aisément au but où tu l'as adressée ;
Pour te punir, pour mettre à la révolte un frein
De ton adresse ici dépendra ton destin,
Voilà ton Fils ; je veux qu'une pomme à ma vue
Sur sa tête à l'instant par toi soit abattue.
Qu'on entoure son fils, gardes, répondez-m'en.

CLÉOFÉ.

Qu'entends-je?

MELCHAL.

O barbarie !

TELL.

Oses-tu bien, tyran ?

CLÉOFÉ.

Arrêtez, quoi! mon fils !

TELL.

Un enfant, ta victime!

CLÉOFÉ.

Ah ! Tell ! cruel Gesler!

GESLER.

Viens expier ton crime,
Viens aux yeux de ce peuple autour de nous rangé
Dans cette même place où tu m'as outragé,

MELCTHAL, *rapidement.*

Barbare! quoi! partout tu poursuis la foiblesse!
Ces deux âges sacrés, l'enfance et la vieillesse,
Tout ce qui peut fléchir même la cruauté
N'est qu'un attrait de plus pour ta férocité.

GESLER.

Songe à remplir mon ordre

TELL.

Ah! plutôt prends ma vie.

CLÉOFÉ.

Ta rage dans mon sang pourroit être assouvie?

TELL.

J'exposerois mon fils à périr par ma main.

GESLER.

Obéis, ou ton sang.....

TELL.

Frappe donc, inhumain.
Arrache-moi ce cœur tendre, mais intrépide,
Qui se jette entre un fils et ta haine homicide,
Ce cœur que ta barbare et lâche invention
Fait palpiter d'horreur et d'indignation;
Peux-tu bien te flatter qu'un pere ici partage
Contre son propre sang tout l'excès de ta rage?
Peux-tu, lui prescrivant une exécrable loi,

Tyran, le croire encor plus féroce que toi ?

GESLER.

Vainement pour ton fils ta tendresse compose,
Ne crois pas te soustraire à la loi que j'impose ;
Je t'ai donné mon ordre, on ne peut l'éluder ;
Je veux être obéi, mourir n'est pas céder.
En remplissant ma loi, la fortune ou l'adresse
Est la ressource encor que ma bonté te laisse :
Tu peux me satisfaire et conserver ton fils.
Mais si ton cœur s'obstine, et si tu n'obéis,
Tu péris pour ton fils ; mais sa mort est certaine,
Je l'immole avec toi.

TELL.

Quelle rage inhumaine!

CLÉOFÉ.

Ah ! n'impute, cher Tell, tous nos malheurs qu'à moi,
C'est moi qui t'ai perdu par trop d'amour pour toi.
Quoi, Gesler ! quand j'amene un fils en ta présence,
Fondant sur ma démarche un reste d'espérance !
Séparé de son pere, un enfant dans les pleurs,

Pour fléchir ton courroux se joint à mes douleurs,
Je crois même te voir, en observant ses charmes,
Tout pret a te laisser désarmer par ses larmes;
Et c'est à son aspect si propre à t'émouvoir,
Que tu formes, cruel, le dessein le plus noir;
Celui de tourmenter avec tant de furie,
Dans l'objet le plus cher, ceux dont il tient la vie.
Trois victimes pour une! et c'est moi, moi, grands dieux!
Qui t'aurai suggeré ce projet monstrueux;
Je suis innocemment complice de ton crime,
Et je t'aurai moi-même indiqué ta victime.
Il est un Dieu vengeur, il ne souffrira pas
Que du sang de mon fils je marque ici mes pas,
Ni que tant de forfaits s'amassent sur ta tête;
Il en est qu'il permet, il en est qu'il arrête.
Prends garde, tu te fais un jeu lâche et cruel,
D'enfoncer le poignard dans ce cœur maternel;
Tu jouis, inhumain, du tourment que j'endure;
Mais il n'est point de cœurs liés par la nature,
Point de cœurs généreux et faits pour la sentir,
Où mes cris douloureux ne doivent retentir;

Chaque mère témoin de ta rage effrénée.
Craignant de ta fureur la même destinée,
Me servant contre toi de juge et de soutien,
En arrachant mon fils, croira sauver le sien.

GESLER.

Allez, c'est trop tarder à punir leur audace;
Que leur fils à l'instant soit conduit dans la
place.

CLÉOFÉ, *se jettant sur son fils qu'elle arrache des mains des Soldats.*

Il n'ira point, cruels; respectez mon effroi,
Mes larmes, mon amour, l'appui que je lui doi:
Respectez et mon fils et sa mere enhardie,
Tant qu'un reste du sang qui lui donna la vie
Animera ce cœur, ce cœur désespéré,
Je sauverai mon fils ou je le défendrai:
Ta menace, tyran, ta rage est inutile,
Ce sein qui l'a nourri lui servira d'asile.

GESLER.

C'est trop de résistance, obéissez, Soldats;
Qu'elle rende son fils, ou frappez-le en ses bras.

TELL, *de désespoir.*

Hé bien! tu me réduis par ta loi sanguinaire
Au plus horrible état où fut jamais un pere;

Je ne puis éviter ton féroce courroux;
Et même en te cédant, je reste sous tes coups;
Mais j'atteste à tes yeux, j'atteste ma patrie
Témoin de ma douleur et de ta barbarie,
Que si mon fils périt dans un si grand danger,
Ce sang qui m'est si cher.... le Ciel doit le venger.
Oui, je me flatte encor que tant de violences
Des familles partout vont armer les vengeances;
Et qu'enfin mon pays purgé de tes forfaits
Du joug de tes pareils sera libre à jamais.

(Il sort avec Cléofé et son enfant.)

MELCHTAL.

Ah! trop malheureux Tell, ta vengeance est perdue.

SCENE VI.

MELCHTAL, GESLER, ULRIC,

GESLER.

Toi, dans la place, Ulric, fais garder chaque issue;
Soldats, vous le suivrez, vous savez son arrêt.

Que Tell cherche une flêche, un arc ; que tout
soit prêt ,
Qu'on emmene Melchtal.

MELCHTAL.

Grand Dieu ! Dieu tutélaire !
Confonds cet inhumain, venge et protege un
pere.

SCENE VII.

GESLER, ULRIC.

ULRIC.

DANS la place peut-être est-ce trop hasarder ;
Cette enceinte est, Seigneur, plus facile à garder.

GESLER, *après un silence.*

Oui, Tell formoit ici ses trames criminelles,
C'est ici qu'il en faut imposer aux rebelles.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

CLÉOFÉ, *désespérée*, UNE AMIE DE CLÉOFE.

CLÉOFÉ.

Que devient-il? où suis-je? où vais-je? les cruels!
Où porter ma douleur et mon trouble mortels?

L'AMIE.

Hélas! dans les tourmens où vous jette la crainte,
Que venez-vous chercher dans cette triste enceinte?

CLÉOFÉ.

Comme ils l'ont entraîné tout palpitant d'effroi,
Dans les pleurs, dans les cris, les bras tendus vers moi!
Comme avec violence ils m'en ont séparée!
Au farouche Soldat son enfance est livrée.
Au palais de Gesler déjà Tell amené

Va venir en ce lieu remplir l'ordre donné ;
Ordre affreux ! loi de sang ! cruauté réfléchie
Que n'inventeroit point l'enfer dans sa furie.

L'Amie

Peut-être que Gesler dans un premier courroux,
N'a voulu, Cléofé, qu'éprouver votre époux ;
Et qu'à suivre sa loi voyant qu'il se dispose,
Il borne sa vengeance aux terreurs qu'il vous cause.

Cléofé

Ah ! que tu connois mal ce despote hautain !
Il est trop inflexible, il est trop inhumain.

L'Amie.

Hé ! vous-même de Tell, songez qu'elle est l'adresse :
Il saura conserver l'objet de sa tendresse.
Forcé par un barbare, il cede à son pouvoir,
Il remplira son ordre et non pas son espoir.

Cléofé.

Ah ! je n'en aurais qu'un, mais je n'ose le prendre ;
Ce seroit que ce peuple ici vînt nous défendre ;
Mais tu vois comme moi qu'un tyran soupçonneux

Aura craint dans la place un concours trop
nombreux.
Exprès il a changé le lieu de mon supplice,
Pour suivre sans danger son barbare caprice;
Ce peuple est à sa porte, il attend ces horreurs...
Va, cours, vois quel effet font sur lui mes
malheurs.
Prends pitié de mes maux, si tu m'aimes, de
grâce......
Je ne respire point.....sache ce qui se passe;
Mêle-toi dans la foule, écoute tous les bruits,
Vois si je puis sortir dans l'état où je suis!
(l'Amie sort.)

SCENE II.

CLÉOFE, *seule.*

Ah, barbare Gesler, ah! mere infortunée!
Gage trop malheureux d'un si cher hymenée!
O mon fils! quand je cours à ton pere opprimé,
Je vois contre tes jours un scélérat armé:
Je souffrois comme épouse, et tremble comme
mere;

Je n'ai fait que changer de crainte et de misere;
Faudra - t - il voir mon fils atteint d'un fer
mortel,
Sanglant et déchiré.... cher et malheureux Tell!
Dans tout autre malheur je calmerois ta peine:
Mais comment supporter ta douleur et la
mienne?
Il te manquoit l'excès de ces atrocités,
Tyran, pour couronner toutes tes cruautés.
Et le peuple l'endure, et leur regard stupide
Va se repaître ici des fureurs d'un perfide;
Les angoisses de Tell, les dangers d'un enfant,
Mes maux être un spectacle! effroyable
tourment!

SCENE III.

CLÉOFÉ, UNE AMIE DE CLÉOFÉ.

CLÉOFÉ.

Eh bien, que fait mon fils? ces momens sont
horribles.

L'AMIE.

Je n'ai vu que des cœurs à vos périls sensibles;
On attend

On attend, on murmure, on plaint Tell, on
vous plaint;
On déteste Gesler, on espere et l'on craint.
Lepeuple sur ce monstre appellant la vengeance,
Demande que du Ciel la suprême puissance
Daigne de votre époux guider l'œil et la main.
Ah! si Tell.... dans ses yeux on a lu ce dessein;
Oui, s'il pouvoit lancer d'une main assurée
Au cœur de ce barbare une flêche acérée,
Sans doute avec transport on verroit Tell vengé;
Mais de trop de regards il se voit assiégé,
Et Gesler qu'environne une garde nombreuse
Est à l'abri des coups d'une main courageuse.
On dit que votre fils, à la frayeur livré,
En revoyant son pere, a paru rassuré,
Qu'il lui tendoit les bras, lui demandoit sa mere;
Vous cherchoit au milieu d'une foule étrangere;
Que Tell le consoloit dans ce cruel assaut,
Et lui donnoit l'espoir de vous revoir bientôt,
Le serrant dans ses bras, et malgré tant d'al-
larmes,
Se contraignant lui-même et retenant ses larmes.
Mais Gesler et sa garde avancent vers ces lieux,
Tout le peuple suit Tell à pas tumultueux;

Vous ne pourriez jamais soutenir ce spectacle,
Et vos cris n'y mettroient qu'un inutile obstacle:
Fuyez, épargnez-vous des tourmens infinis.

CLÉOFÉ.

Qui? moi! dans ces momens abandonner mon fils!

L'AMIE.

On vous arrachera de ces lieux.

CLÉOFÉ.

Je suis mere,
Je recevrai pour lui la flêche meurtriere.

L'AMIE.

Venez, à trop d'horreurs vos sens seroient livrés;
Souffrez qu'on vous entraîne, et sur-tout espérez.

CLÉOFÉ.

Ah! si mon fils périt, c'est le jour qu'on m'arrache,

SCENE IV.

GESLER, TELL, SON FILS, GARDES, PEUPLE.

GESLER.

SOLDAT, prenez l'enfant: qu'à cet arbre on l'attache.

TELL.

Ah! dans son jeune cœur c'est porter trop d'effroi;
Barbares, à mes mains laissez ce triste emploi.
Hélas! je veux d'un fils dissiper les allarmes,
Et j'ai peine moi-même à retenir mes larmes.
Mon fils, laisse attacher ce bandeau sur tes yeux,
Ton pere ne veut rien qui te soit dangereux;
Je ne te quitte point, mon cher fils, sois tranquille;
Je t'aime, ne crains rien, sois sur-tout immobile:
Du moindre mouvement, te dis-je, garde-toi,
Je t'en conjure ici pour toi-même et pour moi:
Je vais dans un moment te détacher moi même.

GESLER.

Hâte-toi d'accomplir ma volonté suprême:

D'ici, séditieux, c'est à toi d'adresser
Au but que sur son front cette main va placer.

TELL, *à l'autre extrémité du Théâtre.*

Dieu protecteur ! tu vois au bord de quel abîme,
Gesler met avec moi cette tendre victime.
Veille du haut des cieux sur ses jours innocens,
Sauve-le de son pere ainsi que des tyrans.
Mon bras va triompher, si le tien le dirige ;
Et pour sauver mon fils, tu me dois un prodige.

(*Il tire la flêche à genoux, abat la pomme de pin, se releve et retombe comme évanoui contre un rocher.*)

PEUPLE.

Vive Tell ! Vive Tell !

SCÈNE V.

CLÉOFÉ, GESLER, TELL, SON FILS, GARDES, PEUPLE, L'AMIE DE CLÉOFÉ.

L'AMIE, *entrant avec Cléofé.*

ENTENDEZ-VOUS ces cris !
Ah ! vivez, Cléofé, Tell vous rend votre fils.

CLÉOFÉ.

Il vit, Ciel ! est-il vrai ! je succombe à ma joie.

GESLER.

Tell triomphe : mon cœur à la rage est en proie.

CLÉOFÉ.

O mon fils ! ô cher Tell !

TELL.

Je le mets dans tes bras.

Cours, et loin d'un tyran précipite tes pas.

GESLER, *arrêtant Tell.*

Demeure.

SCÈNE VI.

GESLER, TELL, GARDES.

TELL.

Près de toi quel ordre encor m'enchaîne?
Laisse-moi respirer de cette horrible scene.
Laisse sécher les pleurs qu'elle m'a fait verser,
Te montrer à mes yeux, c'est la recommencer,

GESLER.

Tu savois de Gesler quelle étoit la menace,
Tu savois à quel sort t'exposoit ton audace;

J'ai fait ton châtiment seulement d'un danger,
Songe que d'autres coups auroient dû me venger,
Et pour les jours d'un fils quand tu cesses de
craindre,
Lorsque tu l'as sauvé, cesse enfin de te plaindre.

TELL.

Oui, oui, je l'ai sauvé, j'étois sûr de ma main,
Crois-tu, si du succès je n'eusse été certain,
Que je t'eusse obéi. Barbare! Ah, ciel! insulte,
Insulte à ma tendresse, à mes sens en tumulte;
Mets ton indigne joie à retourner, cruel,
Le trait encor resté dans ce sein paternel.
Tigre, qui de mon sang brûlois de te repaître,
Assassin de mon fils autant que tu peux l'être,
Ta fureur espéroit qu'un coup d'œil incertain,
Que la nature même égareroit ma main;
Le ciel n'a pas voulu que mon fils fut ta proie,
Le ciel voulut t'ôter cette barbare joie;
Mais mon cœur s'en est-il senti moins tourmenter?
Etoit-ce moins un prix horrible à remporter?
As-tu moins mérité par un si noir caprice
Que tout ce qui respire avec moi te maudisse?
On a vu des tyrans dans un premier transport
Donner à l'innocence ou des fers ou la mort,

Et cet emportement de leur fureur extrême
Pouvoit servir d'excuse à leur cruauté même;
Mais calculer ses coups, mais porter dans un cœur
L'image du danger pire que le malheur,
Lui faire ainsi souffrir tous les maux qu'il redoute,
De ce poison mortel l'abreuver goutte à goutte,
C'est un art d'opprimer inconnu jusqu'à toi.
J'ai fait ta volonté; quelle que fût ta loi,
Tu me l'as vu remplir; une assez rude peine,
Un supplice assez grand m'acquitte envers ta haine;
Laisse-moi m'éloigner, rends-moi ma liberté.

GESLER.

A toi qui me bravois, dont la témérité.....
Est-ce là ton attente? est-ce là ma promesse?

TELL.

Quel est ce nouveau trait de ta scélératesse?
Perfide! Quels sont donc ces indignes détours?
Que prétends-tu?

GESLER.

D'un fils tu conserves les jours,
Je veux bien t'épargner, après ton insolence,

Tu m'outrageas, tu vis, rends grâce à ma
clémence.

TELL.

Ta rage me confond ! O sort ! ô vœux trahis !

GESLER.

Mais quelle flêche encor vois-je sous tes habits ?
Traître, tu la cachois, qu'en pretendois-tu faire ?

TELL.

Ce que j'en aurois fait !

GESLER.

Oui, réponds, téméraire,

TELL.

Si mon malheureux fils eut péri par ma main,
La flêche que tu vois t'aurait percé le sein,

(*Gesler lui arrache la flêche.*)

Et de son meurtrier punissant la furie,
J'eusse encor d'un tyran délivré ma patrie.

GESLER.

Qu'on le charge de fers, qu'on l'ôte de mes yeux;
Allez, délivrez-moi de cet audacieux.
J'ordonnerai bientôt le châtiment du traître ;
Il servira d'exemple.

TELL, *à part.*

Et d'époque peut-être.

SCÈNE VII.

GESLER, ULRIC.

GESLER.

Un tel excès d'audace en un rang aussi bas !

ULRIC.

Il est de ces mortels dans les plus vils états,
De ces séditieux aigris par leur bassesse,
Qui pour se distinguer n'ont que la hardiesse,
Plus leur sort est obscur, plus leur rang est abject,
Plus ils osent franchir les bornes du respect;
Point de milieu pour eux; la crainte ou la licence,
L'obéissance extrême ou l'extrême insolence:
Ne prétendant à rien, qu'ont-ils à ménager ?
Pour changer de fortune, ils bravent le danger,
A leurs yeux insensés la révolte est la gloire.

GESLER.

Ah! je vais l'en punir, Ulric, et tu peux croire
Que dès ce jour.... mais non, ne précipitons rien,
Ce téméraire ici n'étoit pas sans soutien.
Tu le vois, sa fureur attentoit à ma vie,

Et jusqu'à s'en vanter le perfide s'oublie.
Ce n'est point tout d'un coup qu'avec sécurité
On s'élève en public contre l'autorité ;
Qu'à la rébellion la plus déterminée,
L'ame d'un furieux doit s'être abandonnée,
Il faut dans les esprits à tout événement,
S'être formé de loin un secret ralliement :
Tout annonce en ce traître une ame fanatique,
Une volonté forte et qui se communique,
Il est un vrai complot ; mais ce dessein hardi,
Ailleurs que dans ce lieu veut être approfondi.
Avec joie ils ont vu sa désobéissance,
Cette témérité flattoit leur impuissance ;
Ils aimoient un mortel qui sembloit en leur nom
Venir briser le joug où je tiens ce Canton,
Et le salut d'un fils qu'il doit à son adresse,
De leur secret triomphe a redoublé l'ivresse.
Non, ne laissons point croire aux esprits prévenus,
Qu'après m'avoir bravé l'on osoit encor plus ;
Des regards de ce peuple éloignons ma victime,
Eloignons ce Melchtal qu'un même esprit anime ;
Je veux dès ce moment pour mieux m'assurer d'eux,

Qu'à la tour de Kusnac, ils soient conduits tous
deux.
Là, pour développer leurs manœuvres obscures,
Pour tirer leur aveu, j'emploirai les tortures.
La vérité connue, il me suffit, Ulric ;
Sans rendre dans Altdorfleur châtiment public,
Je rétablirai l'ordre, et quant aux deux rebelles,
Quant aux autres mutins entrés dans leurs
querelles
J'étudierai les coups que je dois leur porter ;
Et le sévere arrêt que je saurai dicter,
Me payera bien du temps où mon courroux
s'arrête.
Sur le lac à l'instant qu'une barque soit prête
De ce bord isolé qu'on la fasse approcher.
Cours, vole, cher Ulric, et reviens me chercher.

SCÈNE VIII.

GESLER, ULRIC, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Si longtems en ces lieux quel dessein vous arrête !
Seigneur, les jours de Tell à ce peuple sont chers ;
On se plaint hautement qu'arrêté dans vos fers ;
Après qu'il s'est soumis à vos loix vengeresses,
Il ne ressente point l'effet de vos promesses.
Le passage du Lac paroit plus fréquenté,
Et depuis que du jour s'affoiblit la clarté,
Au-delà de ce Lac vos surveillans fideles
Ont cru voir s'embusquer plusieurs de ces rebelles.

GESLER.

Hé bien! ils me verront : précipite tes pas ;
Sur le bord opposé fais passer des Soldats ;
Que la garde du fort soit par eux renforcée,
Qu'autour de mon palais une autre soit placée.

SCENE IX.

GESLER, ULRIC.

GESLER, *à Ulric.*

VIENS, entrons dans la barque avec mes prisonniers,
Aux portes de la tour qu'ils meurent les premiers,
Que le reste frémisse, ils apprendront les traîtres,
Si c'est impunément qu'on s'attaque à ses maîtres.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉOFÉ, FURST.

FURST.

Ou courez-vous? ô Ciel! quel transport effréné?

CLÉOFÉ.

Mon époux dans les fers sur le Lac entraîné!
Tu souffres qu'arrêté dans cette horrible piege,
Sous les coups du tyran..... Mais de quoi m'é-
tonné-je!
Tu viens de voir mon fils à la mort exposé,
Tu l'as vu sous la flêche et tu n'as rien osé,
C'étoit-là le moment de soulever la Suisse,
Tu l'as perdu : va, fuis, redoute le supplice;
Crains Gesler, même absent; tu n'éviteras pas
L'œil de la tyrannie, attaché sur tes pas;
Victime sans honneur de l'amitié trahie,
Avec Tell et Mechtal crains de perdre la vie;
Fuis, dis-je, et de leur sort encor plus effrayé,

Traître envers ton pays, comme envers l'amitié,
Sans exposer tes jours au danger de la fuite,
D'ennemi des tyrans, fais-toi leur satellite,
Et va, de ton pays recherchant les soutiens,
Distribuer la mort à tes concitoyens.
Je cours vers eux; le sang qui coule dans mes veines
Est le sang généreux de ces républicaines,
Qui du haut des remparts de Zurich assiégé,
Forcerent à la fuite Albert découragé.
Je vais de ce pas même, oui, je cours éperdue
Appeler à grand cris dans la foule inconnue
Des défenseurs de Tell plus ardens mille fois
Que tous ces vains amis dont il avoit fait choix.

FURST.

Arrêtez, Cléofé, déjà votre imprudence,
Bien excusable, hélas! en prenant sa défense,
Vient de mettre en péril les jours de votre fils;
N'allez pas éventer nos desseins par vos cris,
La Suisse vous feroit un trop juste reproche,
Plus que vous ne croyez, l'instant heureux approche,
Où de ses oppresseurs ce peuple est délivré.

CLÉOFÉ.

Comment ! que dites-vous ? quel sort inespéré ?

FURST.

Pour venger la patrie et dissiper vos craintes,
Nous n'avons attendu ni vos maux ni vos plaintes,
Et l'infâme Gesler par ses derniers excès,
Précipite aujourd'hui l'effet de nos projets;
Tandis que sur le Lac, infesté par ses crimes,
Le despote lui-même entraîne ses victimes,
C'est sur le même Lac que le brave Werner
A couru vers le fort et devancé Gesler:
Oui, Werner avec ceux qu'en secret il commande,
Attend sur l'autre bord que ce monstre y descende;
Là, fondant tout-à-coup sur ce lâche mortel,
De ses barbares mains ils vont délivrer Tell,
Ils vont plonger le fer dans le flanc du perfide.

CLÉOFÉ.

Et vous ne suivez point le transport qui les guide ?
Tranquille dans Altdorff vous n'êtes point jaloux
D'aller sur un tyran porter les premiers coups,

FURST.

FURST.

Regardez cette tour (1) dont l'orgueilleuse cime
Domine insolemment ce Canton qu'on opprime,
Et dont le nom gravé par la main des tyrans,
Est un outrage insigne et de tous les instans.
Là, tous encouragés à la même vengeance,
Nous devons de Gesler mettre à profit l'absence;
Et pour exécuter notre vaste dessein,
Entrer avec un fer caché dans notre sein.
Un de nous, vers la nuit, doit dans la forteresse
Nous introduire tous par une heureuse hardiesse,
La ruse contre un monstre est permise aujourd'hui,
Et si nous l'employons, le blâme en est à lui.
Une fois dans le fort notre troupe élancée,
Une fois de ces murs la garnison chassée,
Nos mains de toutes parts aux châteaux des tyrans
Porteront et la hache et les feux dévorans,
La fuite contre nous sera leur seul asile;
Attendez ces moments d'un esprit plus tranquille,

---

(1) Elle s'appeloit *Bride-Uri*.

L'heure avance où je dois rejoindre mes amis,
Plus de retardement ne peut m'être permis,
Je vais par les effets confirmant ma promesse
Justifier bientôt l'espoir que je vous laisse,
Encor quelques instans, je vous rends votre époux,
Et le joug de la Suisse est brisé par nos coups.

SCENE II.

CLEOFE, *seule.*

Au calme de l'espoir mon ame s'est r'ouverte;
Le hasard tient encor l'entreprise couverte;
Par mes vœux, par mes pleurs, le ciel seroit fléchi,
Mon époux délivré, mon pays affranchi!
Acheve, Dieu puissant, entraîne dans l'abîme
Un monstre sur lui-même aveuglé par le crime,
Mets un terme à nos maux, et que leur souvenir
Contre de tels malheurs serve à nous premunir,
Conserve la patrie, et s'il faut que la Suisse
Du joug d'un insensé dans l'avenir rougisse,

Ah! du moins la vertu que fatigua longtems
Cette sorte de gloire accordée aux tyrans
Verra par l'oppresseur qui nous tint sous sa
chaîne
La vile tyrannie en mépris comme en haîne.
Mais quel nuage affreux sur Aldorff épaissi
A mes yeux effrayés couvre l'air obscurci?
L'orage est sur le lac et la foudre qui gronde
Mêle encor ses éclats au tumulte de l'onde;
Des vents impétueux le souffle déchaîné
Va renverser la barque où Tell est entraîné,
Tout mon cœur se remplit de mortelles allarmes;
Ah! pour perdre un tyran, grand Dieu! prens
d'autres armes,
Et s'il doit être en proie aux vagues en courroux,
Daigne les applanir pour sauver mon époux....
Hélas! l'orage augmente et ma priere est vaine,
Je frissonne de crainte et je respire à peine,
Mon époux va périr. Juste Ciel! confonds-tu
Dans le même destin le crime et la vertu....
Me trompé-je? les vents, déja loin du rivage,
Semblent chasser la foudre et porter le ravage;
Calme inutile, hélas! l'époux qui m'est si cher
Echappe à la tempête et non pas à Gesler.

Sans relâche frappée en ce jour trop funeste;
L'orage se dissipe et ma terreur me reste.

SCENE III.

MELCHTAL, CLÉOFÉ.

CLÉOFÉ

En croirai-je mes yeux? eh quoi, Melchtal, c'est vous,
Je vous vois seul; parlez? reverrai-je un époux?
Qu'avez-vous fait de Tell?

MELCHTAL.

Il est libre.

CLÉOFÉ.

Qu'entens-je?

MELCHTAL.

Au comble de revers notre fortune change.
Le tyran, la tempête, enfin tout ce qui dut
Servir à notre perte a fait notre salut,
Et l'on ne vit jamais dans un sort si funeste
Un effet plus marqué de la faveur céleste.
Nous traversions le lac; le tyran l'œil sur nous;

Lui-même exécutant l'arrêt de son courroux,
Vers la rive opposée et le fort qu'il habite,
Fier de ces attentats, voguoit avec sa suite.
Auprès du gouvernail sont les flèches de Tell,
Dont s'étoit par prudence emparé le cruel.
Mais au milieu du lac nous avançions à peine,
S'éleve une tempête effroyable et soudaine,
Par les vents en fureur les flots amoncelés
Croisent sur notre esquif leurs assauts redoublés;
Tout est prêt à périr. Gesler craint pour sa vie;
Le ciel semble en effet punir sa barbarie:
Mais c'est sur son orgueil qu'avec étonnement
Nous avons vu tomber le premier châtiment.
Admirez avec moi le ciel dont la puissance
Abaisse des humains et confond l'insolence.
Tandis que tout s'alarme, et Gesler et les siens,
Que l'orage s'accroît, que l'art est sans moyens,
On avertit Gesler que Tell, pilote habile,
Pouvoit seul commander à la vague indocile:
A cet avis propice, autant qu'inattendu,
Un cri, *rendez-nous Tell*, est par-tout entendu.
Gesler est combattu, pâlit, frémit de rage,
Mais le péril pressant, mais la peur du naufrage,

De tous les passagers les cris impérieux,
Son pouvoir éclipsé devant celui des Cieux,
Tout le force à céder. Il contraint donc sa haîne;
De Tell avec dépit il détache la chaîne;
Tell passe au gourvernail en ces extrêmités
Mais veut que je sois libre et reste à ses côtés.
Quel spectacle! un tyran que la vengeance anime
Forcé d'avoir recours à sa propre victime;
Voyant à la merci de son fier prisonnier
Sa fortune, ses jours, son être tout entier.
Tell dirige la barque à travers l'onde émue,
Mais sans perdre son arc et ses flêches de vue;
Enfin il gagne un bord moins battu par les flots,
Où d'un roc applati le sommet sort des eaux,
L'espérance renaît, il s'efforce, il approche,
Saisit son arc, s'élance avec moi sur la roche,
D'où, renversant du pied la barque et nos tyrans,
Nous les avons plongés dans les flots écumans.

CLÉOFÉ.

Ce n'est donc point en vain, juste Ciel! qu'on t'implore;
Mais que fait mon époux, quel soin l'arrête encore?

MELCHTAL.

Il m'envoyoit vers vous en cet événement
Pour vous instruire ici de ce grand changement,
Hors d'un pareil danger, sa premiere pensée
Est de bannir l'effroi de votre ame oppressée.
Au bord de ces rochers il est encor resté
Pour s'assurer du sort d'un tyran détesté:
Cependant on accourt de loin sur son passage,
Les uns de ces rochers, les autres du rivage,
Ils cherchent un mortel qui peut tout surmonter,
Que le péril approche et semble respecter,
De revoler vers lui j'ai donné ma parole,
Souffrez que de ce pas.....

CLÉOFÉ.

Je vous suis et j'y vole.
Gesler dans les rochers!

SCENE IV.

GESLER, MELCHTAL, CLÉOFÉ.

GESLER, *gravissant le long des rochers.*

LES perfides !

MELCHTAL.

O Ciel !

Notre victime!

CLÉOFÉ.

O Dieu!

MELCHTAL.

J'y cours.

CLÉOFÉ.

Malheureux Tell !

GESLER.

Cherchons Tell, que le traître aux supplices est proie.....

SCENE V.

TELL, MELCHTAL, GESLER, CLÉOFÉ.

TELL, *paraissant sur les rochers opposés et tirant une flèche sur Gesler.*

RECONNOIS Tell, barbare, à la mort qu'il t'envoie.

GESLER, *tombant.*

Sort cruel!

CLÉOFÉ.

Cher époux!

TELL, *sur le haut des rochers, à pleine voix.*

Liberté! liberté!
Regardez, peuple, amis, le coup que j'ai porté,
Sur ce rocher sanglant ma victime étendue;
Voyez la tyrannie avec elle abattue;
Voyez de ce château son infâme arsenal
Sortir par tourbillons la flamme pour signal,
Qui, parcourant les airs sous cet heureux auspice,
Du souffle d'un tyran semble épurer la Suisse.

MELCHTAL, *pendant que Tell descend des rochers.*

Cher et généreux Tell, ah! tu préviens mes coups;
Souffre que mon courage ose en être jaloux.

CLÉOFÉ.

Digne libérateur, vengeur de tant d'outrages,
Que la mort d'un tyran doit t'assurer d'hommages!

TELL.

Albert va nous poursuivre et venger son trépas;
Mais nés Républicains, nous sommes tous Soldats;
Aisément la valeur sur ce nombre l'emporte,
Contre ses ennemis la Suisse est assez forte;
Vous voyez tous ces lacs dont ces lieux sont coupés,
Ces chaines de rochers et ces monts escarpés,
Boulevards des cantons, abris de nos campagnes,
Albert ne peut percer jusques dans nos montagnes,
Que par des défilés qui serrent nos vallons;
Avant leur arrivée, emparons-nous des monts;
De nos mains ébranlons dés roches toutes prêtes,
Qui, dès qu'ils paroîtront, rouleront sur leurs têtes;

Le trouble et le désordre une fois dans leurs rangs;
Tombons, fondons sur eux ainsi que des torrens,
Que la flêche et l'épée, étendant le ravage,
Des bataillons rompus fasse un vaste carnage,
Qu'il ne leur reste enfin pour arrêter nos coups
Que leur débris sanglans semés entr'eux et nous.

MELCHTAL.

Brave Tell, ton discours comme des traits de flammes,
Tu le vois dans leurs yeux, vient d'embrâser leurs ames.
La victoire ou la mort....

TELL.

C'est un vœu trop commun,
Ce sont deux sentimens; peuple, n'en ayons qu'un,
Braver le sort n'est rien, il faut qu'on le décide;
La fortune seconde une audace intrépide.
Qui veut vaincre ou périr est vaincu trop souvent;
Jurons d'être vainqueurs, nous tiendrons le serment.

FIN.

A Franciade, de l'Imprimerie du District, rue de Paris, N°. 29.

ENDROITS
DE LA PIECE

qu'on passe à la Représentation.

Page 5. *L'ambition sans frein, etc.* Ce vers et les 7 suivans. (On observe cependant que ces vers ont été souvent rétablis).

Page 12. *Avec les maux publics dont le poids est sur nous,* Ce vers et les trois suivans.

Page 28. *On n'a point condamné etc.* Ce vers et les trois suivans.

Page 37. *Mais le sort me le livre, etc.* Ce vers et les trois suivans.

Page 48. *Dès qu'on voit le dessein de la rendre insultante.* L'auteur a corrigé et a mis *d'une insulte evidente.* On a préféré l'ancienne leçon.

Page 54. *Arrêtez, quoi! mon fils! etc.* Ce vers et les trois suivans.

Page 73. *De ces séditieux, etc.* Ce vers et les 7 suivans.

Page idem. *Tu le vois, sa fureur etc.* Ce vers et les 7 suivans.

Page 74. *Avec joie ils ont vu etc.* Ce vers et les 7 suivans.

Page 76. *On se plaint etc.* Ce vers et les suivans se réduisent quelquefois à ce vers-ci :

On le plaint hautement arrêté dans vos fers.

Page 80. *Tandis que sur le lac etc.* Ce vers et les 3 suivans.

Page 82. *Mets un terme à nos maux, etc,* Ce vers et les sept suivans.

LA VEUVE DU MALABAR,

OU

L'EMPIRE DES COUTUMES,

TRAGÉDIE,

Représentée pour la première fois le 30 juillet 1770.

AUX MÂNES
DE DORAT,
MORT
Le jour de la première Repréſentation
DE LA VEUVE DU MALABAR.

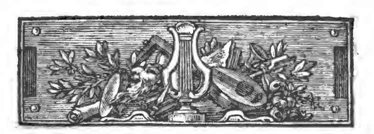
O MON Ami, tu meurs ! atteinte preſſentie !
Mais dans quel jour je la reçoi !
Époque vraiment inouie !
Dure fatalité qui dut marquer ma vie,
Et qui force à parler de ſoi
Quand la douleur veut qu'on s'oublie !
Ta dernière penſée a donc été pour moi,
Et ton dernier vœu pour ma gloire ! (*)
Ce trait peut-il jamais ſortir de ma mémoire,
Et de ce cœur qui fut à toi?
La peine & le plaiſir, telle eſt la loi commune,
S'étoient toujours ſuivis, précédés tour à-tour;
Le bonheur pour moi ſeul eſt dans le même jour
Étouffé ſous mon infortune;

(*) Qu'on m'apprenne le plutôt qu'il ſe pourra le ſuccès de la Veuve du Malabar, cela me fera paſſer une bonne nuit. *Voilà les dernières paroles de M. Dorat.*

Dans les pertes du cœur peut reſpirer encore
Les parfums de la vanité ?
Malheur irréparable ! ami doux & facile,
Nouveau Quintilius à jamais regretté,
Tu manqueras ſans ceſſe à mon cœur attriſté ;
Par ma douleur au moins j'imiterai Virgile.
Lorſque privé de Colardeau,
Tu jettois des fleurs ſur ſa cendre,
Ah ! comme lui dans le tombeau,
Tu devois donc ſi-tôt deſcendre ;
Comme lui, jeune encor, dans ta courſe arrêté,
Objet d'intérêt & d'allarmes,
Tu devois pour les Arts, pour la Société,
Rouvrir une ſource de larmes !
Auſſi fécond qu'Ovide & ſouvent ſon rival,
En grâces où trouver ton maître,
En honnêteté ton égal ?
Déja ton nom célèbre & ſi digne de l'être,
Ornoit mes Vers. Ah ! dans ce jour de deuil
Devoit-il donc y reparaître,
Pour t'y montrer dans le cercueil ?

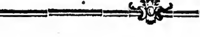
PERSONNAGES.	ACTEURS.
LAN ASSA, veuve du Malabar.	*Mlle. Sainval.*
FATIME, Confidente de la Veuve.	*Made. Suin.*
LE GRAND BRAMINE.	*M. Vanhove.*
LE JEUNE BRAMINE.	*M. Monvel.*
UN BRAMINE.	*M. Marsi.*
LE GENÉRAL FRANÇOIS.	*M. de la Rive.*
UN OFFICIER FRANÇOIS.	*M. Dorival.*
UN OFFICIER INDIEN.	*M. Florence.*
BRAMINES.	
PEUPLE INDIEN.	
OFFICIERS FRANÇOIS.	
SOLDATS.	

La Scène est dans une Ville Maritime, sur la côte de Malabar.



LA VEUVE DU MALABAR,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÈRE.

LE GRAND BRAMINE, UN JEUNE BRAMINE, UN BRAMINE.

LE GRAND BRAMINE.

UN illuſtre Indien a terminé ſa vie,
Sachez donc ſi ſa Veuve, à l'uſage aſſervie,
Conformant ſa conduite aux mœurs de nos climats,
Dès ce jour met ſa gloire à le ſuivre au trépas.
C'eſt un uſage ſaint, inviolable, antique,
Et la Religion jointe à la Politique,

Accoutumer mes yeux à de pareils objets.
Hé! ne peut-on ſauver la victime nouvelle ?
Son Epoux, dans ces lieux, n'eſt point mort auprès d'elle ;
Elle ne l'a point vu dans ces derniers momens,
Si puiſſans ſur notre ame & ſur nos ſentimens,
Où d'une Epouſe en pleurs, l'Epoux qui ſe ſépare,
Exige de ſa foi cette preuve barbare ;
Où dans l'illuſion d'un douloureux ennui,
Elle voit comme un bien de mourir avec lui.

LE GRAND BRAMINE.

Qu'importe qu'en mourant il n'ait point reçu d'elle
Le ferment de le ſuivre en la nuit éternelle ?
Penſez-vous que du ſang dont on ſçait qu'elle ſort,
Elle puiſſe à ſon gré diſpoſer de ſon ſort ?
Au nom de ſon Epoux, ſa famille inquiette,
L'environne déja pour exiger ſa dette ;
L'affront dont en vivant elle ſe couvriroit,
Sur ſes triſtes parens à jamais s'étendroit,
Et de ſa propre gloire une fois dépouillée,
Que faire de la vie après l'avoir ſouillée ?
Où ſeroit ſon eſpoir ? ſans honneur & ſans biens,
Devenue & l'Eſclave, & le rebut des ſiens,
Vile à ſes propres yeux dans cet état ſervile,
Ou plutôt dans l'horreur de cette mort civile,

Elle ne traîneroit que des jours languiſſans,
S'abreuveroit de pleurs & mourroit plus long-tems.

LE JEUNE BRAMINE.

Il eſt vrai; cependant pour peu qu'on ſoit ſenſible,
Avouez avec moi qu'il doit paroître horrible
Qu'on réſerve à la femme un ſi funeſte ſort,
Et qu'elle n'ait de choix que l'opprobre ou la mort;
Les loix même contre elle ont pu fournir ces armes!
La femme en ces climats n'a pour dot que ſes charmes,
Et l'époux s'en arroge un empire odieux
Qu'il laiſſe à ſes enfans lorſqu'il ferme les yeux!
Il faut qu'elle périſſe, ou bien leur barbarie
Oſe lui reprocher d'avoir aimé la vie,
L'en punir, la priver avec indignité
Des droits toujours ſacrés de la maternité.
Hé quoi! pour honorer la cendre de leur père,
Ont-ils donc oublié que ſa veuve eſt leur mère.

LE GRAND BRAMINE.

Et vous, ignorez-vous ſous quel ſceptre d'airain
L'uſage impérieux courbe le genre-humain.
Obſervez le tableau des mœurs univerſelles;
Vous verrez le pouvoir des Coutumes cruelles.
L'Empereur Japonnois deſcendant chez les morts,
Trouve encor des Flatteurs pour mourir ſur ſon corps.

Les enfans pour périr ou vivre au choix du père,
Ailleurs sont désignés dans le sein de leur mère.
Le Massagete immole, & c'est par piété,
Son père qui languit sous la caducité.
Le Sauvage vieilli, dans sa douleur stupide,
De son fils qu'il implore, obtient un parricide.
Sur les bords du Niger, l'homme est mis à l'encan:
En montant sur le Trône, on a vu le Sultan
Au lacet meurtrier abandonner ses frères,
Et dans l'Europe même, au centre des lumières,
Au reste de la terre, un honneur étranger,
De sang-froid, pour un mot, force à s'entr'égorger.

LE JEUNE BRAMINE.

Ainsi, l'exemple affreux des Coutumes barbares,
Autorise & maintient des excès si bizarres.
Ainsi, quand des Autels la femme ose approcher,
Les flambeaux de l'hymen sont ceux de son bûcher.
Du destin qui l'attend l'horreur anticipée,
Se présente sans cesse à son ame frappée:
Esclave de l'Epoux, même lorsqu'il n'est plus,
Liée encor des nœuds que la mort a rompus;
Entendez-la crier d'une voix lamentable,
Cruels, qu'avez-vous fait par un arrêt coupable?
Hélas! déja le Ciel nous impose en naissant

Un tribut de douleurs, dont l'homme fut exempt:
Et votre aveugle loi, votre ame injuste & dure,
Ajoute encor pour nous au joug de la Nature,
Et bien loin d'adoucir, de plaindre notre sort,
C'est vous qui nous donnez l'esclavage & la mort.

LE GRAND BRAMINE.

Quel langage inoui! quelle erreur te domine!
N'es-tu donc dans le cœur Indien, ni Bramine?
La femme naît pour nous, & par un fol égard,
Tu veux que dans l'hymen elle ait ses droits à part!
Prens-tu les préjugés des Nations profanes?
On doit tout à l'époux, on doit tout à ses mânes.
Elle-même a senti dans ses attachemens
Le prix qu'elle doit mettre à ces grands dévoûmens:
L'appareil des bûchers & leur magnificence,
Ne peut appartenir qu'à la fière opulence;
Mais la Veuve du pauvre accompagne le mort,
Se couvre de sa terre & près de lui s'endort.
Même dans ces cantons, où la loi moins sévère
Se relâche en faveur de l'Epouse vulgaire,
Celle qui croit sortir d'un assez noble sang,
Réclame les bûchers comme un droit de son rang.
Recule dans les tems, & voit dans l'Inde antique,
Combien l'on a brigué ce trépas héroïque.

Songe au fils de Porus; remets-toi ſous les yeux
Des Veuves de Cétéus le combat glorieux:
L'une, à qui de l'hymen aucun gage ne reſte,
Tire ſon droit de mort d'un état ſi funeſte;
L'autre, du gage même enfermé dans ſon ſein;
Et celle que la Loi force à céder enfin,
Qui ſe voit enlever le trépas qu'elle envie,
N'entend qu'avec horreur ſa ſentence de vie.
Tu les plains de mourir, toi qui connois nos Loix,
Ces victoires ſur nous, ces maux de notre choix;
Ici tout eſt extrême: Hé! vois nos Solitaires,
Des Fakirs, des Joghis les tourments volontaires.
Vois chacun d'eux dans l'Inde à ſouffrir aſſidu,
L'un, le corps renverſé, dans les airs ſuſpendu,
Sur les feux d'un braſier pour épurer ſon ame,
L'attiſer de ſes bras balancés dans la flamme;
Les autres ſe ſervant eux-mêmes de bourreaux,
Se plaire à déchirer tout leur corps par lambeaux;
L'autre habiter un antre ou des déſerts ſtériles,
Sous un Soleil brûlant pluſieurs vivre immobiles;
Celui-ci ſur ſa tête entretenir les feux
Qui calcinent ſon front en l'honneur de nos Dieux.
Vois ſur le haut des monts le Bramine en prières,
Pour vaincre le ſommeil s'arracher les paupières;

Quelques-uns fe jetter au paffage des chars,
Ecrafés fous la roue, & fur la terre épars :
Tous abréger la vie & fouffrir fans murmure ;
Tous braver la douleur & dompter la Nature.

LE JEUNE BRAMINE.

Ah! du moins à fouffrir aucun d'eux n'eft contraint,
Ne gémit de fes maux, & ne veut être plaint ;
Mais ici par l'honneur la femme eft pourfuivie,
Il la force, en Tyran, d'abandonner la vie.
Pardonnez, j'avois cru qu'expofés aux malheurs,
Sans appeller à nous la mort, ni les douleurs,
Ce devoit être affez pour la conftance humaine,
De fupporter les maux que la Nature amène :
D'inexplicables Loix, par de fecrets liens,
Sur la terre ont uni les maux avec les biens ;
Mais de l'infecte à l'homme, on peut affez connoître,
Que le foin de foi-même eft l'inftinct de chaque Être.
Les Dieux comme immortels, & fur-tout comme heureux,
A tout Être fenfible ont infpiré ces vœux :
L'homme, l'homme lui feul, dans la Nature entière,
A porté fur lui-même une main meurtrière ;
Comme s'il étoit né fous des Dieux malfaifans,
Dont il dut à jamais repouffer les préfens.
Ah! la fecrette voix de ces Être auguftes,

Crie au fond de nos cœurs, ſoyez bons, ſoyez juſtes;
Mais nous demandent-ils ces cruels abandons,
Ce mépris de nos jours, cet oubli de leurs dons?
Cette haine de ſoi n'eſt-elle point coupable?
Qui ſe hait trop lui-même aime peu ſon ſemblable:
Et le Ciel pourroit-il nous avoir fait la loi
D'aimer tous les humains, pour ne haïr que ſoi?

SCÈNE III.

UN BRAMINE, LE GRAND ET LE JEUNE BRAMINES.

LE GRAND BRAMINE.

HÉ bien! qu'avez-vous ſçu? Cette Veuve fidelle
Aux mânes d'un époux ſe ſacrifiera-t-elle?
A-t-elle enfin promis?

LE BRAMINE.

Même dès aujourd'hui
Elle va s'immoler & ſe rejoindre à lui.
Ses parens l'entouroient & ne l'ont point quittée;
Mais leur voix ne l'a pas long-tems ſollicitée:
De l'hymen qui l'engage elle ſent le pouvoir;
En apprenant ſa perte, elle a vu ſon devoir.
La femme à nos bûchers, fière, ou puſillanime,

Ou s'avance en triomphe, ou se traîne en victime;
Celle-ci, sans mêler par un bizarre accord
Les marques de la joie aux apprêts de sa mort,
Mais aussi sans gémir & sans être abattue,
Paroît à son trépas seulement résolue:
Quoique si jeune encor, d'un cœur ferme, dit-on,
Elle fait de sa vie un sublime abandon.

LE GRAND BRAMINE.

Je n'espérois pas moins; & je vois sans surprise,
Sur-tout, dans ces momens, sa conduite soumise.
Le Siége avance, amis; l'Européen jaloux,
Au métier des combats plus exercé que nous,
Plus habile en effet, ou plus heureux peut-être,
Dans nos remparts forcés est prêt d'entrer en maître:
De la loi des bûchers maintenons la rigueur,
Et qu'après la conquête elle reste en vigueur.
Cette Veuve bien-tôt se rendra-t-elle au Temple?

LE BRAMINE.

Oui, vous allez la voir donner un grand exemple.
Tout le peuple s'empresse autour de ces lieux saints.

LE JEUNE BRAMINE.

Elle va donc mourir! hélas! que je la plains!
Brillante encor d'attraits, & dans la fleur de l'âge,
Ah! qu'il est douloureux d'exercer ce courage,

Et d'éteindre au tombeau des jours remplis d'appas,
Que la Nature encor ne redemandoit pas!
Des usages ainsi l'innocence est victime;
Ce n'est point seulement par la haine & le crime,
Que la cruauté règne, & proscrit le bonheur;
C'est sous les noms sacrés de justice, d'honneur,
De piété, de loix; la coutume bizarre
A sçu légitimer l'excès le plus barbare;
Et par un pacte affreux, le préjugé hautain
A soumis l'être foible au mortel inhumain.
Pour le bonheur commun, ils n'ont point sçu s'entendre:
Au lieu de s'entr'aider par l'accord le plus tendre,
Aux peines de la vie ils n'ont fait qu'ajouter:
Ils ont mis leur étude à se persécuter.
Non, les divers fléaux, tant de maux nécessaires,
Dont le Ciel, en naissant, nous rendit tributaires,
Dont l'homme ne peut fuir ni détourner les traits,
Ne font rien près des maux que lui-même il s'est faits.

LE GRAND BRAMINE.

Entens une autre voix qui te parle & te crie:
Qu'attens-tu de ce monde? Est ce là ta patrie?
Nous naissons pour les maux, n'en sois point abattu:
Apprens que sans souffrance il n'est point de vertu.

De Brama, dans ce Temple, entens la voix terrible:
Tu deviens facrilége, & tu te crois fenfible.

LE JEUNE BRAMINE.

Ah! fi dans d'autres mains ici vous remettiez...

LE GRAND BRAMINE.

Vous êtes le dernier de nos initiés;
C'eft à vous au bûcher de guider la victime,
Et d'affermir encor le zèle qui l'anime.
Cet honneur vous regarde; allez donc aux lieux faints
L'attendre, & fuivre en tout mes ordres fouverains.
La Loi veut, il fuffit; courbez-vous devant elle;
Soyez humble du moins, fi vous n'êtes fidèle.

(*Le jeune Bramine fort.*)

SCENE IV.

UN BRAMINE, LE GRAND BRAMINE, UN OFFICIER DU GOUVERNEUR.

LE GRAND BRAMINE.

QUEL fujet fi preffant vous amène vers nous?

L'OFFICIER.

L'ordre du Gouverneur.

LE GRAND BRAMINE.

Eh bien! qu'annoncez-vous?

L'OFFICIER.

Il penſe, & vous prévient qu'il faut que l'on diffère
L'appareil du bûcher, pour ne pas ſe diſtraire
Du ſoin plus important de défendre nos murs;
Il croit que ces momens ſont déja trop peu ſûrs.
D'ailleurs, vous le voyez, ce Temple, votre aſile,
S'élève entre le Camp & les murs de la Ville;
Du bûcher allumé les feux étincelans,
Brilleroient de trop près aux yeux des aſſiégeans.
Le Gouverneur craindroit une cérémonie,
Qui de l'Européen révolte le génie.

LE GRAND BRAMINE.

Allez, dans un moment je vais l'entretenir.

SCÈNE V.

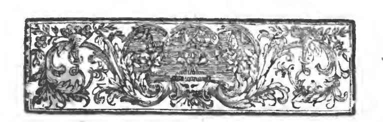
LE GRAND BRAMINE ET LES BRAMINES.

LE GRAND BRAMINE, *aux Bramines.*

ATTENDRE! différer ce qu'il faut maintenir!
Quel eſt donc ſon deſſein? quand on craint la conquête,
A conſerver nos mœurs eſt-ce ainſi qu'on s'apprête?
De ſa fauſſe prudence il faut nous défier,
Lui-même à mon deſſein je le vais employer.
Oui, quoique dans ce jour le Gouverneur propoſe,

De Brama ſur ces bords ſoutenons mieux la cauſe,
Loin que le Sacrifice en ces lieux attendu,
Pour le Siége un moment doive être ſuſpendu.
Ah! n'eſt-ce pas plutôt par de tels ſacrifices,
Qu'il faut à nos Gueriers rendre les Dieux propices?
Cet uſage établi par la néceſſité,
Par la Religion fut encore adopté,
Et la Loi des Bûchers une fois rejettée,
Où s'arrêteroit-on? Une Coutume ôtée,
L'autre tombe; nos droits les plus ſaints, les plus chers,
Nos honneurs ſont détruits, nos temples ſont déſerts;
Plus la Coutume eſt dure & plus elle eſt puiſſante,
Toujours devant ces Loix de mort & d'épouvante,
Les Peuples étonnés ſe ſont courbés plus bas:
Si ces étranges mœurs n'étoient dans nos climats,
Quel reſpect auroit on pour le Bramine auſtère?
Des maux qu'il s'impoſa la rigueur volontaire
Seroit traitée alors de démence & d'erreur;
Mais quand d'autres mortels, imitant ſa rigueur,
Portent l'enthouſiaſme à des efforts ſuprêmes,
Et ſçavent comme nous ſe renoncer eux mêmes,
Alors le Peuple admire, il adore & frémit;
L'ordre naît, l'encens fume & l'autel s'affermit.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIÈRE.

LA VEUVE, FATIME.

FATIME.

MADAME! à quelle loi vous êtes-vous soumise?
Je frémis d'y penser!

LA VEUVE.

Reviens de ta surprise.
Tu naquis dans la Perse, & sous un ciel plus doux,
Tu conçois peu les mœurs que tu vois parmi nous.
Mais, Fatime, à son sort Lanassa dut s'attendre:
Dans ces tombes de feu d'autres ont sçu descendre;
Je n'en puis être exempte, & ces murs, ces rochers
Sont noircis dès long-tems par les feux des bûchers.

FATIME.

Votre malheur m'accable, & vous semblez tranquille.

LA VEUVE.

Mon Epoux ne vit plus; de la terre il m'exile.

FATIME.

Les regrets qu'il vous laiſſe ont-ils pu dans ce jour,
Juſques-là de la vie éteindre en vous l'amour?
Qu'importe à votre Epoux, à ſon ombre inſenſible,
De vos ans les plus beaux le ſacrifice horrible,
Autant que vous l'aimiez, s'il vous aimoit, hélas!
Auroit-il exigé?...

LA VEUVE.

Tu ne m'entendois pas:
L'honneur eſt mon tyran, il aſſervit mon ame;
Ou vivre dans la honte, ou mourir dans la flamme,
Je n'ai point d'autre choix; c'eſt la loi qu'on nous fit.

FATIME.

Elle eſt injuſte, affreuſe.

LA VEUVE.

Elle exiſte, il ſuffit.

FATIME.

Comment a-t-on ſouffert cette loi meurtrière?
Quelle femme aſſez foible y céda la première,

Et prit ſur le bûcher de ſon barbare époux,
Ce parti de douleur, embraſſé juſqu'à vous ?
L'Epoux traîne à la mort ſon Epouſe fidelle;
Mais lui, lorſqu'il ſurvit, s'immole-t-il pour elle ?
Au-delà du tombeau, lui garde-t-il ſa foi ?
Quel droit de vivre a-t-il, que d'avoir fait la loi?
Sans peine il l'impoſa ſur un ſexe timide,
Tandis qu'il s'affranchit de ce joug homicide.

LA VEUVE.

Je renonce à la vie, ainſi le veut l'honneur.
Hélas ! j'ai renoncé dès long-tems au bonheur;
Tu vois ma deſtinée & ma douleur profonde:
Lanaſſa n'a connu que des malheurs au monde.
Le veuvage & l'hymen, tout eſt affreux pour moi.

FATIME.

Qu'entens-je ? ma ſurpriſe égale mon effroi,
Hé quoi ! dans votre hymen vous n'étiez point heureuſe !

LA VEUVE.

Non, tu ne connois pas mon infortune affreuſe.

FATIME.

Au fond de votre cœur, quel déſeſpoir j'ai lu !
Vous me cachez vos pleurs !

LA VEUVE.

Le Ciel n'a pas voulu....

FATIME.

Parlez : quelle douleur trop long-tems renfermée?...

LA VEUVE.

Fatime, il eſt trop vrai, j'aimois, j'étois aimée.
Jour ſiniſtre, où du Gange abandonnant les Ports,
Nous partîmes d'Ougly pour habiter ces bords.
Vaiſſeau non moins funeſte, où le ſort qui m'accable
M'offrit, pour mon malheur, un Guerrier trop aimable.
Tu viens de m'arracher le ſecret de mes pleurs,
Je t'ai trop découvert l'excès de mes douleurs.
Malheureuſe! pourquoi dans les mœurs Malabares,
Tous les Européens nous ſemblent-ils barbares?
Fatime; ah! que mon père avec un étranger,
Sans violer nos loix, n'a-t-il pû m'engager!
Ou pourquoi força-t-il ſa fille infortunée
A former les liens d'un cruel hymenée?

FATIME.

Grands Dieux! Et votre époux vous immole aujourd'hui!
Quoi! vous ne l'aimiez point, & vous mourez pour lui!
Son trépas rompt le cours de vos jeunes années;

Il dévore en un jour toutes vos deſtinées :
Votre bûcher dreſſé ſous cet horrible Ciel,
Va ſervir de trophée aux mânes d'un cruel.
Le ſort vous en délivre, & ſa faveur eſt vaine !

LA VEUVE.

Ta plainte l'eſt bien plus.

FATIME.

Vous redoublez ma peine.
Mais où vit votre amant ?

LA VEUVE.

J'ignore ſon deſtin;
Mais je ſçais qu'il m'aima, qu'il deſira ma main,
Qu'il me fut arraché, qu'il fallut me contraindre,
Étouffer un amour que je ne pus éteindre,
Que ce fatal amour, vainement combattu,
Malgré moi ſe réveille, & trouble ma vertu.
Dans tout autre pays, hélas ! ſi j'étois née,
Je ceſſois d'être eſclave, & d'être infortunée :
Celui qui m'eût contraint à paſſer dans ſes bras,
M'auroit laiſſée au moins libre par ſon trépas;
J'aurois eû quelque eſpoir, fut-il imaginaire,
De retrouver un jour celui qui m'a ſçu plaire,

Et cette illuſion, ſoulageant mon ennui,
M'eût encor tenu lieu du bonheur d'être à lui.
Aujourd'hui, tout m'accable & tout me déſeſpère;
Mes vœux, mes ſouvenirs, une image trop chère,
L'hymen qui m'enchaîna, le nœud qui m'étoit dû,
Et ce que j'ai ſouffert, & ce que j'ai perdu;
Pour celui que j'aimois, lorſque je n'ai pu vivre,
C'eſt un autre au tombeau qu'en ce jour je vais ſuivre:
Je meurs, c'eſt peu, je meurs dans un affreux tourment,
Pour rejoindre l'époux qui m'ôta mon amant.

FATIME.

Ah! que m'apprenez-vous?

LA VEUVE.

J'en ai trop dit, Fatime.
Excuſe, époux cruel, excuſe ta victime,
Ce cœur toujours ſoumis, quoique tyranniſé,
Suit l'étrange devoir par ta mort impoſé;
Je ne balance point à mourir ſur ta cendre,
N'exige point de moi de ſentiment plus tendre.
Si tu fis mes malheurs, qu'il te ſuffiſe, hélas!
Que je te ſois fidelle au-delà du trépas:
Je t'ai fait de ma vie un premier ſacrifice,

Qui de ma mort peut-être égale le ſupplice:
J'ai pendant mon hymen dévoré mes ennuis,
Et la plainte eſt permiſe à l'état où je ſuis.

FATIME.

Après un tel hymen, quel étrange partage!

LA VEUVE.

Si tu m'aimes encor, laiſſe-moi mon courage,
J'en ai beſoin, Fatime, & n'ai plus d'autre bien.
Mais ne révèle point ce funeſte entretien:
Ah! j'atteſte le Ciel, que j'aurois avec joie
Subi pour mon amant la mort où l'on m'envoye,
Et qu'on m'eut vue alors, perdant tout ſans retour,
Sans conſulter l'honneur, m'immoler à l'amour.
Du moins celui, Fatime, à qui je fus ravie,
N'eſt pas témoin des maux qui terminent ma vie;
Il ne ſçaura jamais, je meurs dans cet eſpoir,
Ce que m'aura coûté mon funeſte devoir.

FATIME.

Ciel! je vois de ce Temple avancer un Miniſtre;
Je lis la cruauté dans ſon regard ſiniſtre.

SCENE II.

LE JEUNE BRAMINE, LA VEUVE, FATIME.

FATIME, *au jeune Bramine.*

HÉ bien! qu'annoncez-vous? Sans doute le trépas,
Le deuil & la terreur accompagnent vos pas:
Venez-vous réclamer une affreuſe promeſſe?
Venez-vous de mes bras arracher ma maitreſſe?

LA VEUVE.

Laiſſe-nous.

SCENE III.

LE JEUNE BRAMINE, LA VEUVE.

LE JEUNE BRAMINE.

JE reçois ainſi des deux côtés
Des reproches cruels & ſi peu mérités.
Vous me croyez, Madame, inhumain, inflexible,
Tandis qu'à notre Chef je parois trop ſenſible.

Ses regards attachés au séjour éternel,
Semblent ne plus rien voir dans le séjour mortel;
Et devant les objets que les Cieux lui retracent,
Les peines de ce monde & la pitié s'effacent:
Je ne m'en défends point, je suis trop loin de lui;
Je sens que je suis né pour souffrir dans autrui,
J'obéis à mon cœur, & quand je le consulte,
Je ne crois point trahir mon pays, ni mon culte;
Mais sur mes sentimens quel douloureux effort!
C'est moi qui dois, grands Dieux! vous conduire à la mort.
Moi qui rempli d'horreur pour ce barbare office,
Renverserois plutôt l'Autel du sacrifice,
Cet odieux bûcher, le premier qu'en ces lieux
Une aveugle Coutume aura mis sous mes yeux.
Hélas! plus je vous vois, plus mon ame attendrie
Répugne à cet arrêt qui vous ôte la vie.

LA VEUVE.

Quel est cet intérêt qui vous parle pour moi?
Est-ce à vous dans ce Temple à montrer tant d'effroi?
Comment à ces Autels celui qui se destine,
Prend-t-il l'engagement sans l'esprit du Bramine?
Ou comment né sensible, est-on associé
A des cœurs qui font vœu d'étouffer la pitié?

LE JEUNE BRAMINE.

Hélas! de ses destins quel mortel est le maître!
Je fus infortuné du jour qui me vit naître.
Faut-il que le mortel qui prévint mon trépas,
M'ait ici du Bengale apporté dans ses bras:
Faut-il avoir si-tôt, pour voir votre misère,
Perdu l'infortuné qui m'a servi de père.
Orphelin par sa mort, à moi-même livré,
Dans ces murs, dans ce Temple à peine suis-je entré,
Je trouve donc par-tout un usage sinistre;
J'échappe à l'un, de l'autre on me fait le Ministre.

LA VEUVE.

Hé! qui vous poursuivoit?

LE JEUNE BRAMINE.

L'usage meurtrier,
Qui trois jours fait suspendre aux branches d'un palmier,
Tout enfant nouveau-né dont la lèvre indocile
Fuit le premier soutien de son être fragile;
Qu'il refuse le sein par trois fois présenté,
Dans les ondes du Gange il est précipité.
J'allois périr! Où vont mes plaintes importunes;
Je ne dois m'attendrir que sur vos infortunes,

Et c'eſt de mes malheurs que je vous entretiens.

LA VEUVE.

Le récit de vos maux vient d'ajouter aux miens.
De ma famille, ô Ciel! quelle eſt la deſtinée!
Loin de ces triſtes bords, aux lieux où je ſuis née,
Au tems dont vous parlez, un des miens moins heureux,
Fut proſcrit ſans pitié par cet uſage affreux.
Je vais être à mon tour d'un autre uſage étrange,
Victime au Malabar, comme lui ſur le Gange,
Et nous aurons péri dans des lieux différens,
Mon frère à ſon aurore & moi dans mon printems.

LE JEUNE BRAMINE.

Votre frère, Madame, il périt au Bengale.
Telle étoit dans Ougly mon étoile fatale.

LA VEUVE.

Dans Ougly! quel rapport!

LE JEUNE BRAMINE.

C'eſt-là que je ſuis né.

LA VEUVE.

C'eſt-là que pour ſouffrir le jour me fut donné.

LE JEUNE BRAMINE.

Hé! qui donc êtes-vous?

LA VEUVE.

Lanaſſa fut mon père,

LE JEUNE BRAMINE.

Ah! ma ſœur!

LA VEUVE.

Dieux!

LE JEUNE BRAMINE.

Embraſſe & reconnois ton frère.

LA VEUVE.

Toi, mon frère! ô ſurcroît de rigueur dans mon ſort!
Je t'ai donc reconnu quand je vais à la mort.
Où ſommes-nous? ah! Dieux!

LE JEUNE BRAMINE.

Le Ciel ſe manifeſte.

LA VEUVE.

En quel jour nous rejoint la colère céleſte!
Ah! cruel! dont le ſort vient de m'être éclairci,
Rends-moi cet inconnu qui me plaignoit ici.

LE

LE JEUNE BRAMINE.

Que me dis-tu?

LA VEUVE.

Vois donc, vois quelle eſt ma miſère!
Tu dois vouloir ma mort ſi tu naquis mon frère.

LE JEUNE BRAMINE.

Moi! vouloir ton trépas? quel délire! ah! ma ſœur!

LA VEUVE.

Si je le ſuis, commence à me fermer ton cœur.
Le frère exhorte ici la ſœur au ſacrifice;
Mon honneur & le tien veulent qu'il s'accompliſſe.
Ma famille t'attend autour de mon bûcher;
Il ne t'eſt plus permis de te laiſſer toucher.
Le droit du ſang n'eſt rien, tu dois être barbare,
Ce qui rapproche ailleurs, eſt ce qui nous ſépare,
L'ordre de la Nature eſt renverſé pour nous:
Et de frère & de ſœur les noms toujours ſi doux,
Perdent entre nous deux leur charme, leur empire,
Se tournent contre nous & veulent que j'expire.

LE JEUNE BRAMINE.

Mes yeux ſont deſſillés, je te dois mon ſecours;
Je ne connois plus rien que le ſoin de tes jours.

Que m'importent vos Loix? Que me fait votre uſage?
De tout braver pour toi je me ſens le courage;
Tu m'oppoſes en vain l'exemple des cruels,
Qui, pour hâter ta mort, t'aſſiégent aux Autels;
Tu l'as vu, de ta fin la douloureuſe attente,
Quoique étranger pour toi, me glaçoit d'épouvante,
Et cette humanité dont j'écoutois la voix,
Mêlée au cri du ſang auroit perdu ſes droits!
Si l'homme a ſur ces bords renverſé la Nature,
Rétabliſſons pour nous la Loi qu'il défigure:
Non, ce n'eſt pas à moi, ſans doute, après mon ſort,
A devoir reſpecter des Coutumes de mort.
Si j'ai penſé jadis périr loin de ces plages,
Victime comme toi des barbares uſages,
De malheurs entre nous cette conformité,
Va, ne me permet point l'inſenſibilité.
Je ne ſuis point ce frère inflexible & barbare,
Qu'endurciſſent nos mœurs, que la démence égare;
Je ſuis par la Nature un cœur ſimple entraîné,
Je ſuis le frère enfin que le Ciel t'a donné.

LA VEUVE.

Ta ſenſible amitié me rend, ô mon cher frère!
Le jour plus déſirable & ma fin plus amère,

Crois qu'il m'en coûte aſſez dans mes vives douleurs,
Pour combattre le ſang, ma tendreſſe & tes pleurs:
Mais que ſert en ce jour qu'une ſœur te revoye?
J'appartiens à la mort qui reclame ſa proye;
De ton cœur attendri vois mieux l'illuſion,
Changeras-tu l'uſage ou bien l'opinion?
Si j'évite la mort, la honte eſt mon partage,
Et de ma lâcheté ton opprobre eſt l'ouvrage;
Plus je te ſuis & moins tu te dois attendrir,
Moins tu dois balancer à me laiſſer mourir.
Les miens vont te forcer à te mettre à leur tête.

LE JEUNE BRAMINE.

Qu'oſes-tu m'annoncer?

LA VEUVE.

Viens, ſuis mes pas.

LE JEUNE BRAMINE.

Arrête.

LA VEUVE.

De ta douleur ſans fruit veux-tu donc m'accabler?

LE JEUNE BRAMINE.

Quoi! tant de fanatiſme a-t-il pu t'aveugler?

LA VEUVE.

La honte que je crains peut-elle être bravée?

LE JEUNE BRAMINE.

Dois-je me plaindre au Ciel de t'avoir retrouvée?

LA VEUVE.

Sois aujourd'hui mon frère en me laiſſant mon ſort.

LE JEUNE BRAMINE.

Ceſſe d'être ma ſœur ſi ce nom veut ta mort.
Attends du moins, attends d'un eſprit plus tranquille,
Que la guerre ait fixé le ſort de notre Ville,
Et que ce droit qu'ici tu crois avoir perdu,
Ce droit de vivre, enfin, te puiſſe être rendu.

LA VEUVE.

Et ſi l'Européen ſuccombe ſous nos armes,
J'aurai donc laiſſé voir ma foibleſſe & mes larmes?
Et pour en avoir cru ta douleur au haſard,
Je n'en mourrois pas moins & je mourrois trop tard!
Si je tarde d'un jour, je perds mon ſacrifice,
Au lieu d'un dévouement, ma mort n'eſt qu'un ſupplice.
J'ai promis, en un mot: je ne puis déſormais,
Sans me déshonorer, recourir aux délais,

Et d'une mort enfin que la gloire eut ſuivie,
Je paroîtrois indigne autant que de la vie.

LE JEUNE BRAMINE.

Hé bien! ma ſœur, hé bien! terminons ce débat,
Change de deſtinée en changeant de climat;
Ces effroyables mœurs parmi nous conſacrées,
Ce devoir que tu ſuis ne tient qu'à nos Contrées;
Fuyons l'Inde, & ſi loin que de féroces Loix
Ne puiſſent juſqu'à nous faire entendre leur voix:
Nous n'avons, de tes jours pour ne rendre aucun compte,
Qu'à mettre l'Océan entre nous & la honte.
Contre l'opinion dans des climats plus doux,
Il eſt, ſi tu le veux, des aziles pour nous:
Là nous ſuivrons ces mœurs à jamais conſervées,
Que chez tous les humains la Nature a gravées,
Ces vrais devoirs ſentis & non pas convenus,
Immuables par-tout, & par-tout reconnus,
Loix que le Ciel, non l'homme, à la terre a preſcrites,
Et qui n'ont ni le tems, ni les mers pour limites.

LA VEUVE.

De quel frivole eſpoir ton cœur eſt animé!
Comment quitter ces bords? l'Univers m'eſt fermé:
Si tu veux m'arracher à ce climat funeſte,

Empêche donc qu'auſſi ma mémoire n'y reſte,
Qu'elle n'y reſte infâme ; empêche ſur ce bord
Que ma famille entière, à qui je dois ma mort,
N'oſant lever les yeux, & jamais conſolée,
Dans ſon propre pays ne ſe trouve exilée ;
Que vengeant mon Époux, un peuple furieux
Ne me laiſſe en partant ſes clameurs pour adieux,
Et qu'une telle image attachée à ma fuite,
Ne me ſuive par-tout où tu m'aurois conduite.

LE JEUNE BRAMINE.

Pourſuis, reſpecte encore une homicide Loi,
Crains l'époux comme un Dieu prêt à tonner ſur toi.
Hélas! moi ſeul des tiens je t'aime & je te reſte,
Je ne te ſuis connu que de ce jour funeſte ;
De l'horreur de ton ſort ton frère a beau ſouffrir,
Non, cruelle! il n'a pas le droit de t'attendrir ;
Mais j'ai celui du moins, dans ce péril extrême,
D'oſer te ſecourir contre ton aveu même.
Tu me parles d'honneur! le mien eſt de quitter
Ces profanes Autels que je dois déteſter ;
J'y vais reſter encor pour te ſauver la vie ;
Mais une fois ici mon attente remplie,
Il n'eſt mer, ni déſert, ni climat ſi lointain,
Qui me ſépare aſſez de ce Temple inhumain.

SCENE IV.

LA VEUVE, *seule.*

Quel est donc son projet? que va-t-il entreprendre?
Des soins de sa tendresse aurois-je à me défendre?

SCENE V.

LA VEUVE, FATIME.

FATIME.

Ah! Madame! une trève avec ces Étrangers
Arrête le carnage & suspend les dangers;
Il est vrai qu'on la borne au cours d'une journée;
Mais j'en ai plus d'espoir, plus la trève est bornée,
Dans nos murs la terreur & le trouble est partout,
Et sans doute à céder l'Indien se résout.
Le Général François, sans dépouiller l'audace,
Avec le Gouverneur traite devant la Place,
Et le ton dont il parle annonce qu'au plutôt
La Ville doit se rendre ou s'attendre à l'assaut.

Et prête à voir changer la Loi qui vous accable,
Vous précipiteriez votre fin déplorable!
Vous n'en pouvez douter, Madame, vous vivrez
Du moment qu'aux François ces murs feront livrés.
Mais quel trouble nouveau vous preſſe & vous domine?
Sans doute l'entretien de ce jeune Bramine,
Qui dans la fleur des ans porte un cœur ſi cruel,
Jette dans votre eſprit ce déſeſpoir mortel.

LA VEUVE.

Ah! tu ne connois pas.... cache bien ce myſtère;
Fatime, qui l'eut crû! ce Bramine eſt mon frère,
Oui, je l'ai retrouvé dans ce Temple de mort;
Il vit pour s'oppoſer aux rigueurs de mon ſort.

FATIME.

Et vous voulez mourir dans d'horribles ſouffrances?
De vos autres parens les barbares inſtances,
L'emportent dans ce cœur triſtement affermi,
Un frère en vain vous aime!

LA VEUVE.

Hélas! j'aurois gémi
De marcher au bûcher conduite par un frère,
Et je gémis de voir qu'il cherche à m'y ſouſtraire:

Dénaturé, Fatime, il m'eût percé le cœur;
Senſible, il me déchire, il veut mon déshonneur;
Telle eſt ici ma gloire & cruelle & biſarre,
Qu'il en eſt l'ennemi pour n'être point barbare.
N'étoit-ce point aſſez qu'il me fallût bannir
De mon ame attendrie un trop cher ſouvenir,
Sans avoir à combattre encor dans ma miſère
La voix de la nature & les ſecours d'un frère?

FATIME.

Hé! pourquoi vous tracer ſous de noires couleurs
Ce qui peut au contraire abréger vos malheurs?
Pourquoi déſeſpérer? tout vous preſſe de vivre,
La trêve qu'en ces lieux la conquête peut ſuivre,
Un frère retrouvé; le dirai-je! un eſpoir
Plus cher à votre cœur & qu'il peut concevoir.
Hé! qui ſçait, dans le Camp s'ils n'ont pas connoiſſance
De cet Européen dont vous pleurez l'abſence?

LA VEUVE.

Je ſçaurois ſon deſtin!... Dieux! quel eſpoir m'a lui!
Heureuſe Lanaſſa! tu pourrois aujourd'hui!...
Mon ame en ces moments ouverte à l'eſpérance,
Chancelle en ſon deſſein & perd de ſa conſtance.

Moi, je m'immolerois, quand pouvant être à moi
Il me conferveroit fon amour & fa foi ?
Moi, libre déformais d'un funefte hymenée,
Maitreffe de ma vie & de ma deftinée ?...
Fatime, où m'égaré-je ? Ai-je donc oublié ?...
Quel fonge vient m'offrir ton aveugle amitié !
A quel efpoir trompeur ton zèle me rappelle !
Tu veux me confoler ? tu m'accables, cruelle !
L'inéxorable honneur tient mon cœur engagé ;
Pour être fufpendu, mon fort n'eft point changé.
Refpecte en ces moments ma conftance, ma gloire,
Ma réfolution, enfin, laiffe-moi croire,
Affure-moi plutôt que ce jeune François,
A mon amour, à moi, fut ravi pour jamais ;
Épargne-moi le trouble où fon feul nom me jette,
Qu'il ignore mon fort, & je meurs fatisfaite.

Fin du fecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIÈRE.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, UN OFFICIER FRANÇOIS.

LE GÉNÉRAL.

LA Trève que je viens d'accorder à la Ville,
A nos Guerriers ici laisse un accès facile;
Hors des murs ce parvis & ce Temple bâtis
Sont un lieu de franchise ouvert aux deux Partis.
La foi de l'Indien ne peut m'être suspecte,
Et la guerre a des loix que par-tout on respecte.

L'OFFICIER.

Je sçais que de ce Temple à Brama consacré,
L'honneur a fait pour nous un asyle assuré;
Mais par le Gouverneur la trève demandée,
Seulement pour un jour, lui vient d'être accordée....

Un jour ſuffira-t-il pour enlever les corps
Des Guerriers malheureux qu'ont vu périr ces bords,
Indiens ou François, victimes du carnage,
Sans ſépulture encor ſur ce triſte rivage?

LE GÉNÉRAL.

En mettant à la trève un terme auſſi prochain,
En menaçant ces murs de l'aſſaut pour demain,
Je ſers les Aſſiégés, & pour eux je profite
Des extrêmités même où leur Ville eſt réduite.
Déja de trop de ſang ce rivage eſt baigné,
Sauvons celui du moins qui peut être épargné.
Quelqu'avantage, ami, qu'on cherche dans la guerre,
Compenſe-t-il les maux qu'elle apporte à la terre?
A regret cependant, je vois ce Peuple entier,
En Eſclave aſſervi par le Bramine altier;
Son art eſt d'échauffer les eſprits en tumulte,
Et de les allarmer ſur les mœurs, ſur le culte;
Je les ai raſſurés: ils ont ſçu que mon Roi,
En m'envoyant vers eux, n'exige que leur foi,
Qu'il n'eſt rien dans leurs loix qu'il veuille qu'on renverſe,
Qu'il ne veut ſeulement, pour les ſoins du commerce,
Qu'un Port, où ſes vaiſſeaux partis pour l'Indoſtan,
Puiſſent ſe repoſer ſur le vaſte Océan.

Mais apprends fur ces bords quel autre foin m'amène,
Que j'aime, que j'adore une jeune Indienne ;
Que trois ans font paffés, depuis qu'en ces climats,
Un voyage entrepris me fit voir tant d'appas ;
Que dans ces mêmes murs, malgré l'ufage auftère,
Je la vis quelquefois de l'aveu de fon père ;
Que je lui plûs, qu'épris du plus ardent amour,
Je conçus le projet de l'époufer un jour ;
Que je vis vers moi feul fa jeune ame entraînée,
Du moins avec tout autre éluder l'hymenée ;
Qu'en France rappellé par les lettres des miens,
Je partis éperdu, j'emportai mes liens,
Et que fi j'ai brigué l'honneur de l'entreprife,
Par qui cette Cité nous doit être foumife :
Ce fut encore, ami, pour revoir un féjour,
Où j'étois en fecret rappellé par l'amour.
Mais c'eft trop t'arrêter, cours, informe-toi d'elle ;
Son nom eft Lanaffa ; j'attends tout de ton zèle.

L'OFFICIER.

Mais au fein de ces murs il faudroit pénétrer,
Par les loix de la guerre on n'y fauroit entrer :
Comment puis-je favoir ?...

LE GÉNÉRAL.

Même hors de la Ville
Tu peux t'en informer, & c'eſt un ſoin facile;
Va, ne perds point de tems pour en être éclairci,
Il ſuffira pour toi de la nommer ici,
La caſte dont elle eſt, dans l'Inde eſt la première,
Et met avec ſon nom ſes deſtins en lumière.

(*L'Officier ſort.*)

SCENE II.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, *ſeul.*

TOI que le Ciel dérobe encore à mes regards,
Ma chère Lanaſſa! vis-tu dans ces remparts?
As-tu pu reſter libre? Un cruel hymenée,
Sous ſon joug, malgré toi, t'auroit-il enchaînée?
Pardonne, ô mon Pays, ſi je donne en ce jour
Parmi les ſoins guerriers, un moment à l'amour.
Pardonne, Lanaſſa, ſi troublant ton azile,
Je viens porter la flamme & le fer dans ta Ville;
Plains-moi ſans me haïr; les ordres de mon Roi,
L'honneur même aujourd'hui me fait voler vers toi.

SCENE III.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, UN OFFICIER FRANÇOIS.

LE GÉNÉRAL.

HÉ bien ! quel eſt ſon ſort & que viens-tu me dire ?
Sçais-tu ſi Lanaſſa ?...

L'OFFICIER.

Je n'ai pu m'en inſtruire.

LE GÉNÉRAL.

Qui peut donc t'arrêter ?

L'OFFICIER.

Un ſpectacle d'horreur,
Que du cruel Bramine apprête la fureur ;
Le Peuple dont la foule inonde ce rivage,
De tout autre chemin m'a fermé le paſſage.

LE GÉNÉRAL.

Comment ! explique-toi, parle ?

L'OFFICIER.

En ces mêmes lieux,
Seigneur, le croirez-vous? dans une heure, à nos yeux,
Ciel! une Veuve au gré de leur féroce attente,
Dans des feux dévorants va ſe plonger vivante.
La Coutume l'ordonne & ſoutient ſa vertu;
Elle ſuit ſon époux....

LE GÉNÉRAL.

Ah! Dieu! que me dis-tu?

L'OFFICIER.

Dans le Temple déja la victime eſt entrée;
Cette Cérémonie effroyable & ſacrée
Eſt une Fête aux yeux de ce Peuple inſenſé,
Qui croit voir un Autel dans le bûcher dreſſé.
Les riches ornements dont la Veuve ſe pare
Avant que de marcher à cette mort barbare,
L'or & les diamants, les perles, les rubis,
Dont le pompeux éclat relève ſes habits,
Offrande à ces Autels, & butin du Bramine,
N'entretiennent que trop la ſoif qui le domine;
C'eſt le triomphe ici de la cupidité,
Celui du fanatiſme & de la cruauté.

LE

LE GÉNÉRAL.

Et la Religion consacre leur furie!
Nous pourrions, nous, François, souffrir leur barbarie?
Elle iroit à la mort & j'en serois témoin?

L'OFFICIER.

Pardonnez, si par vous chargé d'un autre soin....

LE GÉNÉRAL.

Oublions mon amour, l'humanité m'appelle,
Ces moments sont trop chers, sont trop sacrés pour elle,
De ma défense, ami, l'infortune a besoin,
Voler à son secours, voilà mon premier soin.
Et j'atteste le Ciel & ce cœur qui m'anime,
Que je vais tout tenter pour sauver la victime.
Viens, courons, suis mes pas.

L'OFFICIER.

Hé! que prétendez-vous?
Que pouvons-nous pour elle? & quels droits avons-nous?
Comment du fanatisme écarter les injures?



SCENE IV.

LE GRAND BRAMINE, *suivi de ses Bramines*, LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, LES DEUX OFFICIERS FRANÇOIS.

LE GRAND BRAMINE.

Superbe Européen, quels sont donc ces murmures!
De l'Époux qui n'est plus cet hommage attendu,
Ce digne Sacrifice est presque suspendu!
Au mépris de la trève on répand les allarmes,
Les tiens même ont parlé de courir à leurs armes!
Sans respect pour le Temple., en ce parvis sacré,
En tumulte par eux je viens d'être entouré.

LE GÉNÉRAL.

Ah! je les reconnois au vœu qui les enflamme!

LE GRAND BRAMINE.

Tu leur donnois cet ordre!

LE GÉNÉRAL.

Il étoit dans leur ame.
Cours, suspends en mon nom les transports des François,
Qu'ils n'entreprennent rien, ils seront satisfaits.

SCENE V.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, LE GRAND BRAMINE.

LE GÉNÉRAL.

BARBARE, il eſt donc vrai, ces mœurs abominables
Que les Européens traitent encor de Fables,
Tant ils ont peine à croire à leur férocité,
C'eſt toi qui les maintiens par ton autorité!
Des Temples protecteurs les enceintes tranquilles,
Aux malheureux Mortels doivent ſervir d'aziles;
Les Miniſtres des Cieux ſont des Anges de paix,
Il ne doit de leurs mains ſortir que des bienfaits:
C'eſt par l'heureux emploi de conſoler la terre,
Qu'ils honorent le Temple & leur ſaint Miniſtère,
Et que le Sacerdoce auguſte & reſpecté,
Sans crime avec le trône entre en rivalité.
Et toi, honte des Dieux qu'ici tu repréſentes,
Ne levant vers le Ciel que des mains malfaiſantes!
Tu fais des cruautés une Loi de l'État,
Et l'appanage affreux de ton Pontificat!

C'eſt au pied des Autels que les bûchers s'allument,
Qu'on livre la victime aux feux qui la conſument;
Des Prêtres ont ouvert ces horribles tombeaux!
L'encenſoir eſt ici dans la main des bourreaux!
Ainſi donc, d'un œil ſec tu verras une femme
S'élancer à ta voix dans des gouffres de flamme!
Ton oreille entendra les cris de ſa douleur!
Je ne la connois point, je connois ſon malheur,
Je connois la pitié; mon cœur eſt né ſenſible
Autant qu'on voit le tien ſe montrer inflexible;
Dans l'excès des tourments elle eſt prête à périr,
Contre vos mœurs & toi je viens la ſecourir,
Déchirer le bandeau de cette erreur ſtupide,
Qui force en ces climats la femme au ſuïcide,
Et faire dire un jour à la poſtérité,
Montalban, ſur ces bords, fonda l'humanité.

LE GRAND BRAMINE.

Quelle eſt donc ton audace?

LE GÉNÉRAL.

Apprends à nous connoître.

LE GRAND BRAMINE.

Es-tu vainqueur ici pour nous parler en maître?

LE GÉNÉRAL.

Je parle en homme.

LE GRAND BRAMINE.

Et moi comme organe des Cieux ;
Comme un Prêtre, un Mortel inſpiré par ſes Dieux.

LE GÉNÉRAL.

Tes Dieux t'exciteroient à tant de barbarie!

LE GRAND BRAMINE.

Quel es-tu pour juger des mœurs de ma Patrie,
Pour vouloir renverſer & plonger dans l'oubli
Sur des ſiècles ſans nombre un uſage établi?
Crois-tu déraciner de ta main foible & fière
Cet antique Cyprès qui couvre l'Inde entière?

LE GÉNÉRAL.

J'y porterai la hache.

LE GRAND BRAMINE.

Et l'effort ſera vain ;
Le tems autour de l'arbre a mis un triple airain.

LE GÉNÉRAL.

Dis autour de ton cœur : plus l'uſage eſt antique,
Plus il eſt tems qu'il ceſſe, & plus, cœur fanatique,
Tu devrois commencer à ſentir les remords
Q'avant toi tes pareils n'ont point eûs ſur ces bords.

Barbare! de quel nom faut-il que je te nomme?
Toi Prêtre! toi Bramine! & tu n'es pas même homme!
La douce humanité, plus inſtinct que vertu,
Ce premier ſentiment qui ne s'eſt jamais tû,
Né dans nous, avec nous, & l'ame de notre être,
Ce qui fait l'homme enfin, tu peux le méconnoître!
De quel ſouffle, en naiſſant, fus-tu donc animé?
Quel monſtre, ou quel rocher dans ſes flancs t'a formé?
Tu n'as donc, malheureux, jamais verſé de larmes!
De l'attendriſſement jamais ſenti les charmes!
Il m'a fallu venir ſur ces bords révoltans,
Pour t'apprendre qu'il eſt des cœurs compatiſſants.
Je te rends grace, ô Ciel! dont la voix tutelaire
M'appelloit dans ce Temple, ou plutôt ce repaire;
Tigres, j'arrêterai vos excès inhumains,
Vos infâmes bûchers par moi ſeront éteints.

LE GRAND BRAMINE.

Éteindras-tu l'amour? éteindras-tu le zèle,
Le courage fondé ſur la baſe immortelle
De la Religion qui confond dans ces lieux
Le reſpect de l'Epoux & le reſpect des Dieux?
Un généreux amour conſervé dans les ames,
De la mort parmi nous fait triompher les femmes;

Si de ce dévouement leur grand cœur eſt jaloux,
Crois-tu que nous ſoyons plus indulgens pour nous?
Sçais-tu pourquoi je ſuis le premier des Bramines?
Je parvins à ce rang par des chemins d'épines,
J'ai déchiré ce ſein de bleſſures couvert,
Sans courir à la mort, j'ai fait plus, j'ai ſouffert.
Quant à la Loi cruelle où la Veuve eſt ſoumiſe,
Autant que la raiſon, l'équité l'autoriſe.
Les femmes autrefois, ne l'as-tu point appris?
Hâtoient par le poiſon la mort de leurs maris.

LE GÉNÉRAL.

Non, je ne te crois pas; ces Épouſes fatales,
L'enfer ne les vomit qu'à de longs intervalles.
Le crime ſur la terre eſt toujours étranger,
Comme tous les fléaux il n'eſt que paſſager;
C'eſt le premier bourreau des cœurs dont il s'empare,
La femme eſt moins cruelle, & toi ſeul es barbare.
Écoute; vos bûchers, vos ſpectacles d'horreur,
N'ont que trop juſtement excité ma fureur,
Je marche dans ces lieux ſur des monceaux de cendre,
De l'indignation je n'ai pu me défendre:
Mais ſonge que demain ces remparts ſous nos coups,
Peut-être vont tomber, & la Ville être à nous.

Prends un peu de nos mœurs ; si tu n'es pas sensible,
Ne sois pas inhumain, l'effort n'est pas pénible ;
Trop sûr que tu dois l'être en ces funestes lieux,
Qu'on n'y souffrira plus un usage odieux :
De celles qu'opprimoit votre Loi meurtrière,
Souffre au moins qu'aujourd'hui je sauve la dernière ;
Que dis-je ? applaudis-toi, quand je lui tends la main,
Laisse-là ta Coutume, il s'agit d'être humain.

LE GRAND BRAMINE.

Tu te flattes en vain que ton bras la délivre,
Qu'assez lâche aujourd'hui pour consentir à vivre,
Elle aille sous ses pieds disperser sans remords
La cendre de l'époux qui l'attend chez les morts.
A-t-elle un père, un frère ? hé bien ! de la nature
Leur juste fermeté fait taire le murmure ;
A leur exemple ici sois donc moins effrayé,
Ils domptent la nature, étouffe la pitié.

LE GÉNÉRAL.

Oui, tyran ! je vois trop que ton ame inflexible,
A toute émotion veut être inaccessible ;
Je vois trop dans ce Temple ouvert au préjugé,
Ton endurcissement en systême érigé ;
Puisque rien ne fléchit ton cruel caractère,

Ce que ma voix n'a pu, nos armes le vont faire,
Et l'Inde, malgré toi, verra marquer mes pas,
Par cette humanité que tu ne connois pas.
Je jure sur ce fer, ce fer que mon courage
Ne sçauroit employer pour un plus digne usage,
Je jure dans ce Temple où tu répands l'effroi,
De sauver la victime & d'abolir ta Loi.

SCENE VI.

UN BRAMINE, LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, LE GRAND BRAMINE.

UN BRAMINE.

LA Veuve a dépouillé dans l'enceinte sacrée
Les pompeux ornemens dont elle étoit parée,
On vous attend, on veut remettre entre vos mains
Les Offrandes.

LE GRAND BRAMINE.

Sortons.

LE GÉNÉRAL.

Arrêtez, inhumains!
Il n'est point de moyens qu'en ces lieux je n'employe;
Oui, dès ce moment même, il faut que je la voye.

LE GRAND BRAMINE.

Modère ce rranſport & quitte cet eſpoir;
Se ſouſtraire aux regards, eſt pour elle un devoir:
Jamais un Étranger ne peut approcher d'elle;
Et dans la ſolitude où ce moment l'appelle,
Des expiations, des ſoins religieux
Dérobent même encor ſa préſence à nos yeux.

LE GÉNÉRAL.

Elle ne mourra point: malgré ton artifice,
Je ſçaurai la ſouſtraire aux horreurs du ſupplice.
Tyran d'un ſexe foible! ah! tu ne ſçais donc pas
Combien il nous eſt cher & dans tous les climats!
Nos Chevaliers François remplis du même zèle,
Mille fois en champ clos vengèrent ſa querelle;
Même ſans le lien des amoureux penchans,
Nous ſauvâmes ſa vie ou ſa gloire en tout tems.

LE GRAND BRAMINE.

Et c'eſt où je t'arrête; oui, c'eſt ſa gloire même,
Qui de mourir ici lui fait la Loi ſuprême.
Penſes-tu qu'oubliant tout ce qu'elle ſe doit,
Pour l'intérêt de vivre, elle en perde le droit?
Elle a promis ſa mort, la pitié qui te preſſe
Ne peut rien ſur ſon ame & rien ſur ſa promeſſe.

Loin de plaindre ſon ſort, admire ſon grand cœur;
Ne le ſoupçonne point de foibleſſe ou d'erreur;
L'honneur engage enfin cette Épouſe fidelle:
Quand je te céderois, tu n'obtiendrois rien d'elle.

SCÈNE VII.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, UN OFFICIER FRANÇOIS.

L'OFFICIER.

J'ACCOURS vers vous, Seigneur; ah! ſçavez-vous les vœux,
Les ſoins du Gouverneur & des complots affreux?

LE GÉNÉRAL.

Précipiteroit-on cet appareil tragique?

L'OFFICIER.

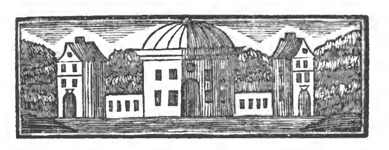
O ſuperſtition! l'Indien fanatique
Ne demandoit la trève en ces funeſtes lieux,
Que pour favoriſer un ſpectacle odieux,
Pour laiſſer au Bramine impunément barbare,
Le loiſir d'attiſer le bûcher qu'il prépare.

LE GÉNÉRAL.

J'apprêtois ce triomphe au Bramine endurci!
Pour la faire périr on me jouoit ainſi!

Ah! d'indignation tout mon cœur se soulève.
Retournons vers mon Camp, & que la guerre achève
De purger ces climats d'un Peuple aussi pervers,
Allons: les perdre, amis, c'est servir l'Univers....
Mais la trève subsiste, & ma foi n'est point vaine,
L'honneur me tient aussi dans sa funeste chaîne,
Et sa Loi tyrannique accable en même-tems
L'innocence qui souffre, & moi qui la défens.
Que je tienne à l'honneur, l'humanité murmure;
Que je veuille être humain, il faut être parjure;
Que dis-je? exterminer cette triste Cité,
Tout un Peuple, est-ce là servir l'humanité!
Non; du lâche Bramine & de son artifice,
J'ai peine à croire encor le Gouverneur complice,
De tant de perfidie il n'a pu se noircir;
Près de lui, sans tarder, courons nous éclaircir;
J'attends un autre soin de l'honneur qui l'anime:
Le nôtre est de défendre un sexe qu'on opprime.
Viens donc, & prévenant de féroces excès,
Servons les malheureux & montrons-nous François.

Fin du Troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIÈRE.

LA VEUVE, *seule, vêtue de lin.*

VOILA donc mon destin! voilà donc mon partage!
J'achèverai de vivre à la fleur de mon âge.
Le Ciel me rend un frère, & c'est dans ces momens
Qu'il faut que je m'arrache à ses embrassemens;
Et je n'en puis goûter l'émotion si douce:
La Nature m'attire & l'honneur me repousse.
Une autre voix me charme & m'accable à son tour;
Victime de l'hymen, victime de l'amour,
Il me faut renfermer cette secrette flâme,
Ce profond sentiment qui maitrise mon ame;
Et la mort dans le cœur, marcher le front serein
Au bûcher où m'entraîne un Époux inhumain.
Il semble à mes douleurs, que sa rigueur extrême,
Une seconde fois m'arrache à ce que j'aime.

Il a fait tous mes maux, & je dois aujourd'hui
Paroître heureuſe encor de m'immoler pour lui:
Ma deſtinée entière eſt-elle aſſez cruelle!
O toi que j'adorai, toi qu'envain je rappelle,
Toi dont le ſouvenir ſi cher à mon amour,
M'aida dans mes ennuis à ſupporter le jour,
De tout ce que j'aimois ſans retour ſéparée,
Par ta fatale abſence au déſeſpoir livrée,
Aide-moi maintenant à quitter ſans effroi
Ce jour que Lanaſſa n'eut aimé que pour toi.

SCENE II.

LE GRAND BRAMINE, LA VEUVE.

LE GRAND BRAMINE.

LA parole, Madame, à vos parens donnée,
Ne laiſſe aucun retour à votre âme enchaînée.
Au ſang dont vous ſortez votre vertu répond;
Et ſi j'en crois la paix qu'on voit ſur votre front,
Vous chériſſez ſans doute une promeſſe auſtère,
Qui ne vous permet plus un regard vers la terre.
Votre ame a déja pris, dans ſes devoirs preſſans,
Un courage au-deſſus des révoltes des ſens;
Elle s'élance aux Cieux, où pure & ſans mélange,

Sa ſource fut cachée avec celle du Gange.
Si vous quittez la vie & ſes vaines douceurs,
Vous honorez nos Loix, vous conſacrez nos mœurs;
Vous en raffermiſſez les profondes racines;
Vous tranſmettez l'exemple à d'autres héroïnes;
Vous conſervez l'honneur de ceux qui vous ſont chers;
Du bûcher vous régnez juſques ſur les Enfers,
Et ſi pour expier juſqu'aux moindres ſouillures,
Votre époux eſt tombé dans ces lieux de tortures,
Votre mort le rachète, & votre dévouement,
En un bonheur ſans fin va changer ſon tourment.
C'eſt peu de joindre ici votre image aux Statues
De celles que l'effroi ni la mort n'ont vaincues;
Tandis que votre nom ſur la terre vivra,
Du Pays Malabare aux ſommets d'Eſwara,
Dans des Aſtres ſereins vous rejoindrez ces Veuves,
Qui de la foi promiſe ont ſçu donner ces preuves,
Et qui pour leurs Époux n'ont pas cru dans le Ciel
Trop payer de leur mort un repos éternel.

LA VEUVE.

Sans ſçavoir par quels biens un Dieu juſte répare
Les horreurs de la mort que la Loi me prépare,
Et ſans vouloir chercher, par un ſoin ſuperflu,
Quel ſera mon deſtin dans un monde inconnu,

Je me sacrifierai, puisqu'enfin tout l'exige,
La Loi, l'honneur des miens, mon propre honneur; que dis-je?
Le dégoût de la vie est au fond de mon cœur;
Je ne reproche aux Dieux que leur trop de rigueur;
Hélas! en prononçant ma sentence mortelle,
Ils pouvoient m'accorder une fin moins cruelle,
Et s'ils vouloient ma mort à l'âge où je me voi,
En charger la Nature & non pas votre Loi.
J'aurois pu différer d'un an mon Sacrifice;
Mais j'ai craint des soupçons l'ordinaire injustice,
J'ai craint que l'on n'ôsât, sur ce retardement,
Du refus de mourir m'accuser un moment.
Et puisque dans mon cœur j'étois déterminée
A subir cette mort où je suis condamnée,
J'ai mieux aimé courir au-devant du trépas,
Que de le voir vers moi s'avancer pas à pas.
Je ne fais qu'un seul vœu du fond de cet abîme,
C'est d'être de l'honneur la dernière victime,
Et que l'humanité dont il blesse les loix,
Reprenne en ces climats son empire & ses droits.

LE GRAND BRAMINE.

Qu'osez-vous souhaiter? qu'avez-vous dit, Madame?
Étouffez un tel vœu dans le fond de votre âme.
L'humanité! foiblesse! impuissance du bien,

Des

Des Mortels corrompus chimérique lien !
Ce vœu trop indiſcret dont votre ame eſt ſéduite,
De votre ſacrifice affoiblit le mérite ;
Mais je vous connois mieux, de vous-même jamais
Vous n'auriez pû former ces aveugles ſouhaits.
Ces fiers Européens, juſqu'en nos Eſprits même
Ont ſoufflé le poiſon de leur lâche ſyſtême ;
Mais plus ces Étrangers nous infeſtant d'erreurs,
Veulent nous inſpirer leur doctrine & leurs mœurs,
Plus il faut par l'éclat des exemples ſublimes,
Combattre & repouſſer de funeſtes maximes :
D'une ame haute & ferme au-deſſus de ſon ſort,
Telle enfin que la vôtre, on attend cet effort.
Songez-en ces momens que l'Inde vous contemple,
Et de votre courage exige un grand exemple.

SCÈNE III.

LA VEUVE, *ſeule.*

OU fuir ? où me ſauver d'un horrible trépas ?
La flâme me pourſuit, je la vois ſous mes pas,
Je la ſens.... Que de maux avant de ceſſer d'être,
Dans quels affreux climats j'eus le malheur de naître ?

SCENE IV.

LA VEUVE, LE JEUNE BRAMINE.

LE JEUNE BRAMINE.

J'ACCOURS vers toi, ma ſœur, tu vas changer de ſort,
Connois mon eſpérance & renonce à la mort.
Du Chef des aſſiégeans la généreuſe envie,
Auprès du Gouverneur hautement t'a ſervie.
Tu vivras, il l'exige; un Dieu conſolateur,
De ce vaillant Guerrier fait ton libérateur.

LA VEUVE.

Il ne s'informoit point quelle étoit la victime?

LE JEUNE BRAMINE.

Non, l'humanité ſeule & l'inſpire & l'anime.
Avec quelle chaleur ſa pitié, ſon courroux,
Son indignation éclatoit devant nous!
Il n'auroit point montré d'ardeur plus véhémente
Pour défendre une Sœur ou ſauver une Amante.
A de ſi beaux tranſports je brûlois d'applaudir;
Mais aux yeux du Bramine à ce point m'enhardir,

C'étoit faire à des cœurs dont le mien se défie,
Soupçonner l'intérêt que je prends à ta vie.
Qu'il est dur de cacher la pitié dans son sein,
Et de dissimuler pour paroître inhumain!
Hélas! l'Européen ne pouvant me connoître,
Me voyoit du même œil qu'il voyoit le Grand-Prêtre.
Ah! combien j'en souffrois! Il court au Gouverneur;
A te sauver la vie, il a mis son honneur,
Et sans tes surveillans, dans sa fureur extrême,
Il viendroit en ce lieu t'en arracher lui-même.

LA VEUVE.

Ah! détourne ses pas; tu connois trop la Loi,
Il ne peut en ces lieux paroître devant moi;
Les yeux d'un Étranger souilleroient la victime,
De sa seule présence on me feroit un crime;
Mais peut-être en ce jour, quoiqu'il soit mon soutien,
Ton intérêt pour moi t'exagère le sien.
Il a pris ma défense, il suivoit dans son zèle
Un premier mouvement de pitié naturelle;
Mais cet Européen envoyé par son Roi,
N'a-t-il pas d'autres soins que de penser à moi?
Peut-il prendre ma cause & ne pas me connoître?

(*à part.*)

D'ailleurs puis-je accepter? Un seul mortel peut-être.

LE JEUNE BRAMINE.

J'ai vu l'inftant, te dis-je, où pour l'humanité,
Des Loix de l'honneur même il fe fut écarté.
Oui, prêt à tout ôfer, prêt à rompre la trève,
Plutôt que de fouffrir que ton bûcher s'élève.
Aux tranfports vertueux de fa noble fureur,
Je prenois l'Inde entière & nos Loix en horreur.

SCENE V.

FATIME, LA VEUVE, LE JEUNE BRAMINE.

FATIME.

VOUS n'avez point, Madame, à craindre la préfence
Du Chef des affiégeans qui prend votre défenfe,
Et n'ayant pu vous voir, ni même l'efpérer,
Il ne vous cherchera que pour vous délivrer;
Mais contre la rigueur d'un ufage barbare,
Trop hautement, pour vous, ce Guerrier fe déclare.
Ce Héros dans ces lieux n'eft point en fûreté:
J'ai vu le fanatifme & ce Peuple irrité;
Le Bramine jaloux de garder fa victime,
Contre cet Étranger lui-même les anime;

Il le peint dans nos murs comme un monſtre odieux,
L'ennemi de nos Loix, l'ennemi de nos Dieux!
Je crains de ces clameurs quelque ſuite ſanglante.

(Au jeune Bramine.)

Engagez-le à cacher l'appui qu'il vous préſente,
Ou les ſoins du Guerrier qui vous ſert aujourd'hui,
Peut-être, vains pour vous, vont tourner contre lui.

LA VEUVE.

Hé quoi! malgré la trève, il périroit, Fatime,
J'ai trop tardé, ſans doute, à livrer la victime.
Je cours de mon bûcher ordonner les apprêts.

FATIME.

O Ciel! qu'allez-vous faire?

LE JEUNE BRAMINE.

Et je le ſouffrirois!

LA VEUVE.

Voyez à quels périls mon intérêt l'expoſe.
Il peut perdre la vie, & j'en ſerois la cauſe.
Je crains pour moi l'appui qu'il daigne me prêter:
Quelque ſoit ſon ſecours, je n'en puis profiter;
Mais ſi je me dérobe aux ſoins de ſon courage,
Je dois le garantir d'un Peuple qui l'outrage;

De tous ces furieux détourner le poignard,
Et mettre entr'eux & lui mon bûcher pour rempart.

LE JEUNE BRAMINE.

Ton danger fait le sien : ma sœur, consens à vivre,
Et ce Peuple aujourd'hui cesse de le poursuivre.

LA VEUVE.

Mon trépas le sert mieux & je cours à la mort,
Autant pour le sauver, que pour remplir mon sort.
On ne me verra point en prolongeant ma vie,
Favoriser moi-même une aveugle furie ;
Oui, mon cœur va répondre à la grandeur du sien :
Je vole à son secours comme il voloit au mien.

SCENE VI.

LE JEUNE BRAMINE, FATIME.

LE JEUNE BRAMINE.

NE l'abandonnez pas : pour chercher le Grand Prêtre,
Le Général François ici va reparoître ;
J'attendrai ce Guerrier, j'obtiendrai qu'aujourd'hui
Il dissimule encor pour ma sœur & pour lui.

SCENE VII.

LE JEUNE BRAMINE, *seul.*

AINSI le fanatisme aveugle ses victimes.
Héroïque Mortel, plein de transports sublimes,
Faut-il donc pour toi-même avoir à redouter
Le généreux appui que tu veux nous prêter!

SCENE VIII.

LE JEUNE BRAMINE, LE GÉNÉRAL FRANÇOIS.

LE JEUNE BRAMINE.

SEIGNEUR, où courez-vous? je mérite peut-être....

LE GÉNÉRAL.

Que me veux-tu?

LE JEUNE BRAMINE.

Qu'au moins vous daigniez me connoître.

LE GÉNÉRAL.

J'ai vu le Chef des tiens, c'est te connoître assez.

LE JEUNE BRAMINE.

Ah! je diffère d'eux plus que vous ne penſez.

LE GÉNÉRAL.

Que m'importe?

LE JEUNE BRAMINE.

Je plains le deſtin déplorable
De celle qu'en ces lieux notre Coutume accable.

LE GÉNÉRAL.

Au-devant de mes pas t'auroit-on envoyé?
De toi tout m'eſt ſuſpect & juſqu'à la pitié;
Laiſſe-moi.

LE JEUNE BRAMINE.

Non, Seigneur, que mon cœur vous révèle
Quel puiſſant intérêt m'eſt inſpiré par elle:
A la mort qui l'attend vous voulez la ravir,
Je le veux plus que vous & puis vous y ſervir.
Connoiſſez en un mot toute ma deſtinée:
J'ai retrouvé ma ſœur dans cette infortunée.

LE GÉNÉRAL.

Ta ſœur! elle!

LE JEUNE BRAMINE.

Elle-même.

LE GÉNÉRAL.

Ah ! Dieu ! s'il eſt ainſi,
Barbare, ſes dangers en ſont plus grands ici.

LE JEUNE BRAMINE.

Ils le ſont moins, Seigneur.

LE GÉNÉRAL.

Je ſais trop votre rage,
A quelle cruauté le nom de frère engage.

LE JEUNE BRAMINE.

Ne me confondez point, par grace, avec les miens.
Non, je ſçais mieux du ſang reſpecter les liens :
Ma ſœur prête à périr par des Loix inhumaines,
Sur un bûcher ! ah Dieux ! ſon ſang crie en mes veines;
Pour un objet ſi cher je pourrai tout braver,
Je ſuis Européen dès qu'il faut la ſauver ;
Attendez tout de moi, Seigneur.

LE GÉNÉRAL.

Vous l'avez vue
Eſt-il vrai qu'à la mort elle ſoit réſolue ?

LE JEUNE BRAMINE.

Vous en feriez ſurpris, vous en feriez touché.
A ſon cruel devoir ſon cœur eſt attaché ;

Devoir d'autant plus dur à ſon ame aſſervie,
Qu'on croit que cet hymen qui lui coûte la vie,
N'étoit point le lien que ſon cœur eût choiſi.

LE GÉNÉRAL.

Et celui qu'elle aimoit d'un lâche effroi ſaiſi,
Souffrira ſous ſes yeux cet horrible ſpectacle!
A la mort d'une Amante il n'oſe mettre obſtacle!
Son ſort me touche, moi qui lui ſuis étranger,
Comme homme ſeulement je viens la protéger.
Le lâche! que fait-il? qu'eſt-ce qu'il appréhende?
Comment peut-il ſouffrir qu'un autre la défende?

LE JEUNE BRAMINE.

Sans doute en d'autres lieux le Ciel l'a retenu:
Mais qu'avec mes deſtins mon cœur vous ſoit connu:
Autant que je le puis je répare l'injure
Qu'en ce climat barbare on fait à la Nature;
Loin d'exhorter ma ſœur à ſubir le trépas;
C'eſt moi qui vous cherchois, c'eſt moi qui ſur vos pas
Venois me joindre à vous pour lui ſauver la vie;
J'ai tout tenté près d'elle, & ne l'ai point fléchie;
Mais je ſuis trop heureux dans ces momens d'effroi,
Puiſqu'elle trouve en vous même intérêt qu'en moi.

Vous êtes né fenſible, & le Ciel nous ordonne
De ſauver, s'il ſe peut, des jours qu'elle abandonne,
Arrachons Lanaſſa....

LE GÉNÉRAL.

La foudre m'a frappé!
Quel nom!

LE JEUNE BRAMINE.

Quel cri, Seigneur, vous eſt donc échappé?

LE GÉNÉRAL.

Lanaſſa la victime!

LE JEUNE BRAMINE.

Elle vous eſt connue?

LE GÉNÉRAL.

Lanaſſa pour mourir dans ces lieux retenue!
Et j'ignorois mes maux, & je venois ſi loin
Pour être de ſa mort l'infortuné témoin!
Je veux la voir.

LE JEUNE BRAMINE.

Seigneur....

LE GÉNÉRAL.

J'y vole à l'inſtant même.
Veux-tu donc que je laiſſe immoler ce que j'aime?

LE JEUNE BRAMINE.

Vous l'aimeriez ? qui ! vous ?

LE GÉNÉRAL.

N'arrête point mes pas.

LE JEUNE BRAMINE.

D'impénétrables murs ne vous permettront pas....
Et la trève interdit, Seigneur, la force ouverte ;
Oui, ce feroit courir vous-même à votre perte.
N'allons point rendre vains par d'aveugles tranfports,
Les prodiges qu'un Dieu fait pour nous fur ces bords.

LE GÉNÉRAL.

Hé ! que peux-tu pour elle en ce péril extrême ?

LE JEUNE BRAMINE.

Il eft un foûterrain caché dans ces murs même,
Et par où l'on m'a dit qu'une femme autrefois
Fût fouftraite à prix d'or à la rigueur des Loix ;
Il répond dans ces lieux à cette foffe ardente,
Où doit s'enfevelir la victime innocente ;
Et par d'autres détours à la mer il conduit.
Bientôt la trève expire & le meurtre la fuit ;
Si le Bramine altier preffe le facrifice,
Au défaut de la force, employons l'artifice.

Moi du ſein de ce Temple avec vous au-dehors,
Le Ciel, c'eſt mon eſpoir, va ſervir nos efforts.

LE GÉNÉRAL.

Si près & ſi loin d'elle! ah! chaque inſtant me tue!
Je friſſonne d'horreur; mon oreille éperdue,
Dans des feux dévorans croit entendre ſes cris!

LE JEUNE BRAMINE.

Ah! Seigneur! commandez encore à vos eſprits.
Redoutez aujourd'hui ce zèle fanatique,
D'où ſortiroit bientôt la révolte publique;
Avec nous, dans ce Temple, on ſçait votre entretien;
Les eſprits ſoulevés n'écouteroient plus rien.
Pour ſauver Lanaſſa, quelque ſoin que je priſſe,
Vous-même vous feriez preſſer le ſacrifice.
Regagnez votre Camp, pour Lanaſſa, pour vous;
Dérobez-vous ſur-tout à de perfides coups.

LE GÉNÉRAL.

Hé bien! je veux t'en croire & ſuis ſans défiance:
Mais de ton zèle ici pour première aſſurance,
Viens donc chez le Grand-Prêtre abjurer devant moi
Le Miniſtère affreux qu'il n'a commis qu'à toi.

LE JEUNE BRAMINE.

Que dites-vous? non; il me faut, au contraire,

Feindre encor de garder ce fatal Miniſtère :
Il feroit auſſi-tôt remis en d'autres mains ;
Le délai nous ſert mieux contre des inhumains.

LE GÉNÉRAL.

Je cède à tes raiſons ; ton zèle me raſſure.
Je ſervirai l'amour ; cours ſervir la Nature.

LE JEUNE BRAMINE.

Ma ſœur me réſiſtoit ; mais je vais l'informer
Quel bras en ſa faveur aujourd'hui va s'armer.
Le Grand-Prêtre s'avance; adieu, Seigneur; je tremble
Que le barbare ici ne nous ſurprenne enſemble ;
Adieu, comptez ſur moi.

SCENE IX.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, LE GRAND BRAMINE.

LE GÉNÉRAL.

VAS-TU donc la chercher ?
Vas-tu dans ta fureur la traîner au bûcher ?

LE GRAND BRAMINE.

Profane, crois-tu donc que ſa vertu conſtante ? . . .

LE GÉNÉRAL.

Je n'aurai point en vain retardé ton at . . . . tente.

LE GRAND BRAMINE.

Quand tu vois que ſon ſort & même ſes ſouhaits....

LE GÉNÉRAL.

Son ſort d'elle & de toi dépend moins que jamais.
Le deſſein que j'ai pris n'eſt que trop légitime ;
Tu ne connoiſſois pas le prix de la victime,
Cruel ! tu l'apprendras ; engagé par ma foi,
De la trève en ces lieux je reſpecte la loi.
Mais ſi dans ma fureur je cherche à me contraindre,
Épargne la victime, ou je vais tout enfreindre.
Aux tranſports violents où tu me vois livré,
Crois que tout eſt poſſible & que rien n'eſt ſacré.
J'aurai les yeux par-tout ; avant que tu l'immoles,
Toi, cruel ! tous les tiens, tes Autels, tes idoles,
Je n'épargnerai rien ; mon bras pour elle armé,
Sauvera tout ſon ſexe avec elle opprimé.
Parmi les flots de ſang qu'on m'aura fait répandre,
Je l'enlève au travers de cette Ville en cendre,
Et vengeant les malheurs que ta rage enfanta,
On cherchera la place où ton Temple exiſta.

SCENE X.

LE GRAND BRAMINE, LES BRAMINES.

LE GRAND BRAMINE.

QUEL eſt donc cet excès de démence & de rage?
Juſqu'au pied des Autels l'inſolent nous outrage.
De la Religion il attaque les droits;
Pour ſauver la victime il veut changer nos Loix!
Ne perdons point de tems, écartons la tempête;
Que dis-je, l'écarter? tournons-la ſur ſa tête,
Et par ſa perte, amis, vengeons avec éclat
Nos uſages, nos Loix, & ce Temple & l'État.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.



ACTE V.

Le Théâtre représente le Parvis de la Pagode des Bramines, entouré de rochers; un bûcher est dressé au milieu de la place; on voit au loin la mer.

SCENE PREMIÈRE.

LE JEUNE BRAMINE, FATIME.

FATIME.

OU portez-vous vos pas, & quel soin vous anime?

LE JEUNE BRAMINE.

Ma sœur n'a plus d'appui, tout est perdu, Fatime!
Vous avez cette nuit entendu vers le Fort
Quels éclats ont soudain retenti sur le Port;

Des traîtres corrompus par les dons du Bramine,
Sur la Flotte ont porté la flamme & la ruine,
Et du Camp aux Vaiſſeaux, volant à leur ſecours
Leur Chef dans ce déſaſtre a terminé ſes jours;
L'Eſcadre Européenne à demi conſumée,
De ſes triſtes débris laiſſe la mer ſemée,
Et ſur quelques Vaiſſeaux tout le Camp remonté,
D'une fuite rapide au loin s'eſt écarté.

FATIME.

Ainſi toute eſpérance eſt pour jamais détruite.

LE JEUNE BRAMINE.

De cet évènement voyez déja la ſuite;
Le bûcher eſt dreſſé.

FATIME.

Quel ſpectacle d'horreur!

LE JEUNE BRAMINE.

On va me commander d'y conduire ma ſœur;
Mais avant d'obéir, de me ſéparer d'elle,
Dut fondre ſur ma tête une foule cruelle,
Loin d'être de ſa mort le Miniſtre odieux,
Il faudra que moi-même on m'immole en ces lieux.

FATIME.

Et loin d'elle au moment....

LE JEUNE BRAMINE.

Sa prudence inquiète
M'interdit avec foin l'accès de fa retraite,
Tant elle a craint mon zèle, & fur-tout les fecours
De cet Européen qui protégeoit fes jours.
Courez vers elle encor, portez-lui la prière,
La réfolution, le défefpoir d'un frère.
Fatime, affurez-la que de tout mon effort,
Aux yeux du Peuple entier j'empêcherai fa mort.

SCENE II.

LE JEUNE BRAMINE, *feul.*

DANS un fi beau deffein cet Étranger fuccombe!
Ma déplorable fœur dans l'abîme retombe.
J'efpérois que fon cœur qui me brave aujourd'hui,
Balanceroit au moins entre la mort & lui.
Cruelle! avec tranfport je courois pour t'apprendre
Que le bras d'un amant s'armoit pour te défendre!
Heureufe maintenant d'ignorer quelle main
Te prêtoit un fecours que le Ciel rend fi vain!

SCENE III.

LE GRAND ET LE JEUNE BRAMINES, PEUPLE INDIEN.

LE GRAND BRAMINE.

PEUPLES, ſoyez en paix ; c'eſt moi qui vous délivre
De ces Européens ardens à vous pourſuivre ;
Une fois dans la Ville entrés victorieux,
Ils y changeoient nos mœurs, ils en chaſſoient nos Dieux.
Pour mieux exécuter le deſſein que j'achève,
J'ai devancé l'inſtant qui terminoit la trève ;
Mais ſi j'étois réduit à cette extrêmité,
J'accordois la juſtice & la néceſſité.
Voyez nos Citoyens immolés ſur ces rives ;
C'eſt du pied de ces murs que tant d'Ombres plaintives,
Semblent en ſe levant m'avouer de concert
Du coup inattendu qui les venge & vous ſert.
J'ai vu de vos eſprits la révolte ſoudaine,
Au premier bruit ſemé, que d'une main hautaine
Le Chef des aſſiégeants prétendoit arracher
Une fidelle Veuve aux honneurs du bûcher ;

Brama qui la protège & dont l'Inde est chérie,
Raffermit la Coutume en sauvant la patrie,
Il repousse par moi d'audacieux Mortels,
Il conserve vos murs, & venge vos Autels.
(Au jeune Bramine.)
C'est vous que j'ai chargé d'amener la victime;
Allez, ne tardez pas.

LE JEUNE BRAMINE.

Qui! moi! qu'après ton crime,
Soumis à tes fureurs, je coure la chercher?
Que je traîne une femme à ce fatal bûcher?
Tu violes la trève & ces Loix mutuelles,
Ce droit des Nations au fort de leurs querelles;
Et lâche incendiaire, odieux destructeur,
Tu voudrois me paroître un Dieu libérateur!
Ah! lorsque ta fureur & ta haine couverte,
Du Chef de ces François précipite la perte,
Connois-moi tout entier, & sçache qu'aujourd'hui,
Pour sauver Lanassa, je me joignois à lui.

LE GRAND BRAMINE.

Qu'entens-je! tu formois une trame si noire,
Et m'oses insulter? toi, traître?

LE JEUNE BRAMINE.

Et j'en fais gloire.
Je l'étois envers toi, non comme toi, cruel,
Pour commettre le crime à l'ombre de l'Autel,
Je l'étois pour sauver d'une mort effroyable,
Un sexe infortuné que ta Coutume accable.

LE GRAND BRAMINE.

Vois donc où t'a conduit une folle pitié,
Tu livrois ton Pays!

LE JEUNE BRAMINE.

J'en sauvois la moitié,
La moitié la plus foible, & la plus malheureuse;
Celle que poursuivoit une loi monstrueuse;
Celle qu'en tous les tems, d'un si cruel accord,
Notre sexe opprima par le droit du plus fort;
Celle pourtant qu'on voit à nos destins unie,
Nous aider à porter les peines de la vie,
Et dont le charme inné, toujours victorieux,
Par-tout adoucit l'homme, excepté dans ces lieux.

LE GRAND BRAMINE.

Effroyable blasphême, outrage inconcevable!
Brama ne tonne point sur ta tête coupable!

Le JEUNE BRAMINE.

Tu ne ſçais pas encor ce que j'oſois ici,
De quel crime à tes yeux je ſuis encor noirci;
En ſauvant Lanaſſa, je ſervois la Nature,
La victime eſt ma ſœur.

LE GRAND BRAMINE.

O comble de l'injure!

LE JEUNE BRAMINE.

Sur la férocité d'un uſage odieux,
Sur d'affreux préjugés que n'ai-je ouvert ſes yeux!

LE GRAND BRAMINE.

De nos loix, de nos mœurs, tu te faiſois le juge,
Tu veux ſa honte! un frère!

LE JEUNE BRAMINE.

Un vertueux transfuge,
Qui brûle de ſortir & pour jamais d'un lieu,
Où d'une loi de ſang il fait le déſaveu.
Oui, Barbare, à la mort j'ai voulu la ſouſtraire:
Pour la ſacrifier je ne ſuis point ſon frère,
Je le ſuis pour l'aimer, pour être ſon ſoutien;
Le Ciel me fit un cœur bien différent du tien.

Périsse sur ces bords ta coutume cruelle,
Je connois la Nature & je ne connois qu'elle.

LE GRAND BRAMINE, *à un Bramine.*

Amenez là victime, un autre plus soumis
Va remplir cet emploi que je t'avois commis.

LE JEUNE BRAMINE.

Va, si j'ai dans ce jour un reproche à me faire,
C'est d'avoir accepté ce fatal ministère,
De t'avoir obéi, de t'avoir écouté;
Je rougis du respect que je t'avois porté,
De mon humble réserve, & des doutes timides
Dont j'avois combattu tes leçons homicides.
Peuples, c'est devant vous que j'abjure à jamais
Vos coutumes, vos loix, vos solemnels forfaits;
Ma raison par vos mœurs ne peut être obscurcie,
Ni mon instinct changé, ni mon ame endurcie;
Malgré l'opinion, malgré sa cruauté,
Le sentiment l'emporte & mon cœur m'est resté.

LE GRAND BRAMINE.

Impie! ah! Lanassa condamnant ton audace,
A la mort d'elle-même avance dans la place.

LE JEUNE BRAMINE.

Oui, par les droits du sang, méconnus sur ce bord,
J'empêcherai ma sœur de courir à la mort.
Arrêtez, inhumains, qui formez son cortège,
Et par ma foible voix quand le Ciel la protège,
Aux horreurs de son sort ne l'abandonnez pas;
Devez-vous plus qu'un frère exiger son trépas?

SCENE IV.

LA VEUVE, *suivie de ses Parens*, ET LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

LA VEUVE, *égarée.*

OU suis-je! où vais-je! Dieux! autour de moi tout change!
Qui m'a pu transporter sur les rives du Gange?
Quel fantôme voilé, Ciel! je vois s'approcher!...
Fuyons; il me saisit, il m'entraîne au bûcher;
Il se découvre; arrête, époux impitoyable.

LE JEUNE BRAMINE.

Ne meurs plus pour sauver un Guerrier secourable,
Ton appui, ce héros....

LE GRAND BRAMINE.

Eſt tombé ſous mes coups.

LE JEUNE BRAMINE.

Il venoit t'arracher....

LA VEUVE.

De qui me parlez-vous ?

LE GRAND BRAMINE.

D'un Chef audacieux, aujourd'hui ma victime.

LE JEUNE BRAMINE.

De ton fier défenſeur, d'un Guerrier magnanime.

LA VEUVE.

D'un Guerrier! Hé, pourquoi m'offroit-il ſon ſecours?
Pour qui s'empreſſoit-il de conſerver mes jours?
Quel eſt-il ce Héros ſi généreux, ſi tendre,
Qui ne me connoît pas & qui m'oſe défendre?
Que mes malheurs ici touchent ſi puiſſamment?
Les François ont-ils tous le cœur de mon Amant!

LE GRAND BRAMINE.

Quel mot prononcez-vous? qu'avez-vous oſé dire ?
Ne ſortirez-vous point de ce honteux délire ?
D'un indigne ſecours j'ai ſçu vous délivrer ;
Oubliez un profane.

LE JEUNE BRAMINE.

Ah ! tu dois le pleurer !

LA VEUVE.

Le pleurer ! Hé, qui donc ? ô douleur qui me tue !

LE JEUNE BRAMINE.

Il eſt mort pour toi ſeul & preſque ſous ta vue.

LA VEUVE, *allant vers le bûcher.*

Qu'on allume les feux, je ne ſens plus d'effroi ;
Le trépas maintenant eſt un bonheur pour moi.
A l'aſpect du bûcher dont je ferai la proie,
Le déſeſpoir me donne une ſorte de joie.
Mourons.

LE JEUNE BRAMINE.

Peux-tu, cruelle ! Ah ! quel horrible inſtant !
Ton frère eſt à tes pieds.

LE GRAND BRAMINE.

Votre époux vous attend.

LE JEUNE BRAMINE.

Ma ſœur !

LA VEUVE.

Laiſſe-moi, dis-je.

LE GRAND BRAMINE.

Arrêtez cet impie.

LE JEUNE BRAMINE.

Qui de vous deux, cruels, a plus de barbarie!

(*Les Bramines la séparent de son frère, & elle monte sur le bûcher.*)

LE GRAND BRAMINE.

Quel bruit se fait entendre?

LE JEUNE BRAMINE.

On pénètre en ces lieux.

LE GRAND BRAMINE.

Ai-je perdu mes soins?

LE JEUNE BRAMINE.

M'exaucez-vous, grands Dieux!

LE GRAND BRAMINE.

O revers!

LE JEUNE BRAMINE.

O bonheur!



SCENE V.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, *à la tête de ses Troupes*, ET LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

LE GÉNÉRAL, *montant sur le bûcher.*

LANASSA dans la flamme !

LE GRAND BRAMINE.

Notre ennemi vivant !

LE GÉNÉRAL.

Courons ! Vivez, Madame.

LA VEUVE.

Qui m'arrache à la mort ?

LE GÉNÉRAL.

Idole de mon cœur !

Lanassa !

LA VEUVE, *jettant un cri de surprise & de joie dans les bras du Général François avant de le nommer.*

Montalban ! toi, mon libérateur ?

LE GÉNÉRAL.

Oui, c'est moi qui t'arrache à cette mort funeste.

LE JEUNE BRAMINE.

C'eſt vous, Seigneur, c'eſt vous, double faveur céleſte !
Vous vivez, je vous vois, grands Dieux! qui l'auroit cru!

LE GÉNÉRAL.

Le bruit de mon trépas par mon ordre a couru.
Un Golphe abandonné nous a ſervi d'aſyle ;
Et par le ſoûterrain nous entrons dans la Ville,
Tandis qu'une autre Troupe eſt maitreſſe du Fort.
Ciel ! un moment plus tard, quel eût été mon ſort !
Ainſi, l'obſcur ſentier on dit que l'avarice
Ouvrit pour dérober une femme au ſupplice,
En un même deſſein, ici plus noblement,
Sert mon Roi, les François, ton frère & ton amant.
Trop heureux ſur ces bords d'employer la ſurpriſe
Pour épargner le ſang dans la Place ſoumiſe !

(*Au grand Bramine.*)

Toi, dont le Ciel confond les complots & les vœux,
J'ai ſçu de ta fureur l'emportement honteux ;
Ton crime était d'un lâche & n'a rien qui m'étonne ;
Mais François je l'oublie, & vainqueur je pardonne,
Je te laiſſe le jour, même après tes forfaits.
Soldats, que de ces lieux on l'éloigne à jamais.

SCENE VI ET DERNIÈRE.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, LA VEUVE, FATIME, LE JEUNE BRAMINE, LE PEUPLE INDIEN, OFFICIERS FRANÇOIS, SOLDATS, PARENS DE LA VEUVE.

LA VEUVE.

C'ÉTOIT vous, Montalban, qui preniez ma défenſe !
C'étoit vous dont j'ai craint, dont j'ai fui la préſence !
Pour ſauver Lanaſſa, quel Dieu vous a ſauvé ?
Ah ! le jour m'eſt plus cher par vos mains conſervé !
De quel prix me doit être & ma vie & la vôtre !
Je vivrois moins heureuſe à vivre par un autre.

LE JEUNE BRAMINE.

Digne prix de vos ſoins, vous ne croyiez d'abord,
Ravir qu'une inconnue aux horreurs de ſa mort,
Et le Dieu vous devoit la faveur éclatante,
De retrouver en elle & ſauver une amante.

LA VEUVE.

Cher Montalban !

LE GÉNÉRAL.

Partage, après tout notre effroi,
Tant de reconnoiſſance entre ton frère & moi.
Vous, Peuples, reſpirez ſous de meilleurs auſpices:
Des faveurs de mon Roi, recevez pour prémices
L'entière extinction d'un uſage inhumain.
LOUIS pour l'abolir s'eſt ſervi de ma main:
En ſe montrant ſenſible autant qu'il eſt né juſte,
La ſplendeur de ſon règne en devient plus auguſte.
D'autres chez les vaincus portent la cruauté;
L'orgueil, la violence, & lui l'humanité.

Fin du cinquième & dernier Acte.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monſieur le Lieutenant-Général de Police, *la Veuve du Malabar, Tragédie*, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. A Paris, les 1er. Juin 1780.

SUARD.

Vu l'Approbation, permis d'imprimer. A Paris, ce 2 Juin 1780.

LE NOIR.

De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue St.-Severin,
1780.

BARNEVELT.

TRAGÉDIE.

BARNEVELT.

TRAGÉDIE

DE M. LE MIERRE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

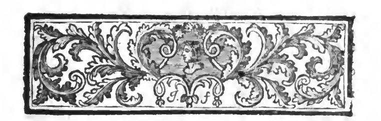
REPRÉSENTÉE pour la premiere fois sur le Théâtre de la Nation, le 30 Juin 1790.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, & Fils, Libraires, rue Saint Jacques, au Temple du Goût.

1791.



PRÉFACE.

CETTE Tragédie faite depuis plus de vingt ans, apprise, répétée & arrêtée subitement à la veille d'être représentée, a toujours été défendue depuis de ministere en ministere : & il n'a pas moins fallu que la révolution pour obtenir qu'on levât cette défense.

S'il étoit si difficile de faire représenter la Piece, il ne l'étoit gueres moins peut-être de traiter le sujet. Car de quoi s'agit-il ? d'un procès au Criminel & d'une dispute de Théologie. Ce ne sont pas là des matériaux bien dramatiques ; mais j'avois à peindre Barnevelt dont le nom seul réveille toutes les idées de patriotisme & de vertu : la sienne a quelque chose de si imposant que je n'ai pu résister au désir de

tracer ce grand caractère qui tient à quelques égards de celui de Socrate. Leurs malheurs ont auſſi des rapports : l'un fut accuſé d'impiété, l'autre d'avoir porté atteinte à la Religion du pays, l'un & l'autre furent calomniés, furent à-peu-près au même âge condamnés à la mort, & montrèrent la même conſtance : mais Socrate ſi célèbre comme Philoſophe, n'étoit qu'un particulier d'Athênes ; Barnevelt étoit à la tête d'une République, & par conſéquent offroit un perſonnage plus théâtral.

J'avois à tracer en oppoſition le caractère du Prince Maurice, grand homme d'un autre genre, fils de Guillaume de Naſſau, premier Stathoudre, & pour lequel on créa cette dignité en faveur des ſervices qu'il avoit rendus à la République. Maurice de Naſſau fut auſſi grand capitaine que ſon pere, & rendit vraie pour lui cette maxime qu'Horace n'établit qu'en flatteur d'Auguſte en faiſant l'éloge de Druſus.

Fortes creantur fortibus.

Il eſt rare en effet qu'on s'éleve à la même hauteur qu'un pere, lorſqu'il a laiſſé une grande renommée. Les Henri IV, les Czar Pierre n'ont point eu d'égaux dans leurs enfans, ils n'ont eu que des héritiers & point de ſucceſſeurs.

Maurice de Naſſau étoit donc un grand homme, & ſa carriere eut été glorieuſe d'un bout à l'autre, s'il n'eut pris l'ambition pour la gloire; ce fut cette malheureuſe paſſion qui étouffa en lui, j'oſerai preſque dire la nature, puiſqu'ayant perdu ſon pere de ſi bonne heure, il en avoit retrouvé un dans Barnevelt.

J'ai tâché de peindre Maurice tel qu'il étoit, fier, ambitieux, intrépide. J'ai chargé un ſubalterne de la fabrication des fauſſes lettres dont on ſe ſervit pour perdre Barnevelt: c'eſt ainſi qu'Œnone dans la tragédie de Phédre ſe charge d'accuſer Hippolyte.

A l'égard de la femme de Barnevelt, ſon caractère m'étoit donné tout entier par cette belle réponſe qu'elle fit à Maurice,

qui s'étonnoit qu'elle lui demandât la grace de son fils & non celle de son mari.

Mon époux est sans crime & mon fils est coupable.
Act. V. Sc. II.

Un des fils de Barnevelt, nommé Stautembourg ne conspira contre Maurice qu'après la mort de Barnevelt ; j'ai rapproché cette conspiration, & l'ai mise dans la piece même, j'ai usé du privilége qu'ont les Auteurs dramatiques d'altérer l'histoire en conservant les caractères, pour montrer un fils dans une situation déchirante, cherchant à sauver son pere d'une mort ignominieuse par un moyen terrible & neuf dans la circonstance.

La catastrophe de cette piece ne pouvoit être que malheureuse. Aristote préfère ces sortes de dénoûmens, & croit qu'il vaut mieux renvoyer le Spectateur navré que soulagé : mais en général les dénoûmens heureux sont plus satisfaisans, & surtout plus moraux. Je ne connois gueres que celui d'Inès de Castro qui perdît à être heureux.

Auſſi quoique le ſujet de Barnevelt ſoit patriotique & plein de gravité, il ne me préſentoit pas les mêmes reſſources que j'ai trouvées en traitant le ſujet de Guillaume Tell. Dans Barnevelt c'eſt la Liberté attaquée : dans Guillaume Tell, c'eſt la Liberté conquiſe. Dans Barnevelt c'eſt le patriotiſme qui ſuccombe : dans Guillaume Tell il triomphe.

D'ailleurs la Liberté dans Guillaume Tell a plus d'attrait, on ſent qu'elle eſt en Suiſſe ſur ſon terrein : elle devoit naître dans les rochers. Les montagnes ſemblent appartenir à la Liberté : ce ſont des remparts naturels où elle ſe retranche contre les Tirans, elle ſe plaît de préférence ſous les chaumières d'un peuple agriculteur & laborieux, & s'y conſerve par les mœurs qui en ſont la premiere ſauve-garde. Dès qu'il n'y eut plus de mœurs à Rome, il n'y eut plus de Liberté. Celle des Suiſſes n'avoit été pour ainſi dire qu'interrompue par la tyrannie des Gouverneurs ſous Albert I. Rodolph ſon

pere, Prince juste & humain avoit respecté les priviléges de ce peuple. Le Gouverneur qui expose à un danger de mort le fils de Tell par la main même du pere, ressemble par le despotisme à Appius Clodius, qui veut ôter l'honneur à la fille de Virginius : dans les deux époques ce fut la même violence, ce fut la nature si énergique sur-tout chez les Peuples non corrompus, qui fut le ressort d'une révolution, & qui dans le canton d'Uri, fit secouer le joug de l'Autriche, comme elle avoit causé à Rome, la destruction du Décemvirat; c'étoit la haine de la violence qui avoit de même chassé les Tarquins.

Mais pour revenir à Barnevelt, sa mort ne leva point les obstácles à l'ambition de Maurice, & ne fut pas plus l'époque de l'asservissement de la république, que la mort de César dans le sens inverse n'avoit été l'époque de la liberté Romaine; ce fut la mort d'un grand Citoyen, & non celle de la liberté Hollandoise, comme la mort de César fut celle du tyran, & non celle

de la tyrannie ; la défaite de Pompée à Pharſale avoit détruit la liberté ; & quand Pompée auroit vaincu Céſar, Rome n'en eut pas été moins eſclave ; ce n'étoit ni Céſar ni Pompée, c'étoit le vainqueur qu'elle avoit à craindre. Rome dès-long-temps n'étoit plus, & la liberté avoit reçu déjà trop de plaies par le maſſacre des Gracques & par les fureurs des premieres proſcriptions.

Le ſupplice de Barnevelt, loin d'avoir été en Hollande une époque de ſervitude, ranima les courages ; Barnevelt emporta les regrets de ſes Concitoyens, mais non la liberté d'une Patrie pour laquelle il étoit mort. Elle trouva dans le même ſiécle de nouveaux défenſeurs dans les deux Wits, dont la mort violente fut encore infructueuſe pour la tyrannie.

J'ai tâché de conſerver à Barnevelt dans ma piece ce caractere de vertu, cette conſtance qui a également honoré ſa mort & ſa vie : j'ai tâché de faire enſorte par l'impreſſion qu'il laiſſe, que ſa ruine parut

préférable au cruel & inutile ſuccès de ſon rival; Barnevelt meurt, mais regretté généralement, la treve avec l'Eſpagne eſt prolongée comme il l'avoit déſiré : Maurice eſt obligé de la ſigner, il ne recueille de ſon crime que la haine publique ; c'eſt Maurice qui l'emporte, mais c'eſt Barnevelt qui triomphe; c'eſt Maurice qui ſe venge, mais qui perd ſa vengeance; c'eſt Maurice qui eſt malheureux. L'un meurt plein de vertus & d'années; l'autre vit, mais en proie à des chagrins, dont ne le peuvent diſtraire de nouveaux ſuccès militaires ; il meurt avant le terme ordinaire de la vie humaine, & preſqu'au milieu de ſa carriere, ne pouvant jouir ni de ſon crime ni de ſes exploits.

C'eſt une choſe digne de remarque que Maurice ait conſervé la réputation de grand homme, quoiqu'il ait fait périr un perſonnage tel que Barnevelt ; c'eſt une eſpece d'énigme où l'on croit voir au premier coup-d'œil le ſcandale de la vertu, & la chimere de la morale. Céſar & Maurice

ne feront jamais confondus avec Catilina; ils ont pourtant été tous les trois des confpirateurs contre leur Patrie; pourquoi donc cette différence dans les jugemens qu'on porte d'eux ? Qui a donc fauvé du mépris Céfar & Maurice ? Qui leur a confervé une partie de leur gloire ? La force du caractere, & l'éclat des vertus guerrieres.

D'ailleurs peut-être a-t-on pris les chagrins de Maurice pour des remords ; on prétend que fa raifon étoit quelquefois fi troublée, que lorfqu'on lui fervoit du poiffon, il croyoit voir la tête de Barnevelt, comme on dit que Théodoric voyoit celle de Symmaque dans un brochet. Peut-être le peu de fuccès des deffeins de Maurice, le peu de temps qu'il a furvécu à Barnevelt, a-t'il paru expier en partie les effets monftrueux de fon ambition : on a regardé fon crime comme un véritable égarement, & cette honte des dernieres années de fa vie n'a point reflué fur fes autres années fi glorieufes.

Qu'on me permette au refte de me fé-

liciter d'avoir choisi mes sujets dans des Républiques plus modernes que celles de Rome & d'Athenes, dont les exemples peuvent paroître suspects d'exagération ; mais qu'on ne dise pas pour cela que l'imagination se fatigue à traverser un si grand nombre de siecles, pour chercher dans les Républiques anciennes des leçons de patriotisme ; qu'on ne cherche pas à nous décourager, en nous disant que les vertus spartiates ou Romaines sont aussi loin de nos sentimens que de nos tems. Les vives impressions que nous venons d'éprouver aux représentations de Brutus, prouvent que ces traits d'héroïsme ne sont pas si hors de notre portée ; & Voltaire rayeroit aujourd'hui de sa préface de Zaïre, cette réflexion *que les Anglois battent des mains au mot de Patrie, & les François au mot d'amour.*

Qu'on me permette encore de me savoir gré d'avoir traité des sujets patriotiques si long-tems avant la révolution, & lorsqu'il étoit impossible de prévoir le grand

changement qui devoit arriver dans notre Monarchie ; c'eſt un hommage prophétique que je rendois d'avance à l'eſprit public dont nous devions être un jour animés ſous un Roi vertueux, qui dès ſon avénement au trône a repouſſé la flatterie, & mérité dès-lors de régner ſur un Peuple libre.



PERSONNAGES.

MAURICE, Stathoudre.		*M. Naudet.*
BARNEVELT, grand Pensionnaire,		*M. Vanhove.*
Mlle. D'UTRECHT, femme	de	*Mme. Vestris.*
STAUTEMBOURG, fils	Barnevelt.	*M. Saint Phal.*
L'AMBASSADEUR, de France,		*M. Dorival.*
ADERSENS, Confident de Maurice,		*M. Florence.*
UN OFFICIER,		*M. Dunant.*

PEUPLE.

GARDES.

SOLDATS.

La Scène est à la Haye dans un vestibule commun à la Salle du Conseil, & au Palais du Prince d'Orange.

BARNEVELT.

BARNEVELT.

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

MAURICE, ADERSENS.

ADERSENS.

Le Conſeil ſe ſépare : ah, Seigneur, eſt-ce vous
Qui l'avez emporté ſur un rival jaloux ?
La treve avec l'Eſpagne eſt-elle enfin rompue ?

MAURICE.

Barnevelt veut qu'ici la treve continue :
La moitié du Sénat qui lui ſert de ſoutien,
Penche vers ſon avis, & l'autre vers le mien.
Tu conçois, Aderſens, dans cette incertitude,

Que Maurice n'eſt pas ſans quelque inquiétude,
D'autant que dès demain peut-être le Sénat
Décide ſans retour du deſtin de l'Etat;
Je crains, je l'avouerai, l'Ambaſſadeur de France,
Avec lui Barnevelt eſt trop d'intelligence.

ADERSENS.

C'eſt encor peu, Seigneur; les ſoldats qu'à ſon choix
Barnevelt a levés pour atteindre ſes loix,
Fiers de prendre ſon ordre, ont pouſſé leur audace
Juſqu'à braver tout haut les droits de votre place.

MAURICE.

C'eſt trop voir outrager aux yeux des Citoyens
Et le ſang dont je ſors & le rang que je tiens;
Sans crédit tour à tour & puiſſant ſur la terre,
C'eſt trop dépendre, ami, de la paix, de la guerre,
Des tems, du peuple, enfin du premier Magiſtrat
Qui tel que Barnevelt voudra régir l'Etat.
Hé pourquoi, quand je puis tout gouverner moi-même,
Irois-je renoncer à cet honneur ſuprême?
Barnevelt de l'Etat prétend qu'il eſt l'appui,
Mais quel autre en effet eſt tyran plus que lui?
Je ne m'éblouis point de ſon dehors ſtoïque;
Il ne leve ſi haut ce front patriotique,

Que pour mieux au Conseil s'assujettir les voix,
Et l'orgueil déguisé regne à l'ombre des loix.
Pour moi né dans les camps, sous l'œil de la Victoire,
Toujours ouvertement j'ai recherché la gloire.
Jaloux de commander, & digne de mon nom,
Me montrant de tout tems l'honneur de ma maison;
Fils d'un pere fameux par sa valeur suprême,
J'ai su par mes exploits naître encor de moi-même.
Mais c'est peu des honneurs où je suis parvenu,
Si je n'atteins plus haut, je n'ai rien obtenu.
Que des Républicains qu'un autre esprit anime
De mes prétentions osent me faire un crime;
L'ambition du moins, comme la liberté,
Eut toujours sa noblesse & sied à ma fierté.
S'il me faut encourir des reproches sévères,
J'ai pour réponse, ami, mes succès militaires.
La valeur couvre tout, & dans l'opinion
Fait confondre la gloire avec l'ambition.
L'orgueilleux héritier du plus puissant des Princes,
Philippe, dont le joug écrasa nos provinces,
Fut haï, détesté, mais non pas comme Roi:
Ce fut comme tyran, comme allié sans foi,
Comme inquiet, avare, & sans vertu guerriere,

Troublant de son palais l'un & l'autre hémisphere.
Elever mes destins aux honneurs les plus hauts,
N'est que remettre un sceptre en la main des Nassaux.
Il est tems, Adersens, que Maurice commande
Sous cet antique nom de Comte de Hollande.
Ce rang mettra d'abord tout l'Etat sous ma loi,
Et je prendrai bientôt jusqu'au titre de Roi.
Que ferai-je après tout, que n'ait tenté mon pere?
Et tu sais qu'à Maurice il n'en fit point mystere:
Que la guerre concoure à servir mes projets,
Pour les exécuter j'ai des secours tout prêts,
L'Anglais & le Germain, les Princes de ma race;
Sur le trône dans Prague un neveu que je place,
Qui monté par moi seul au rang de Souverain,
Pour regner à mon tour, me prêtera la main:
Ma noble ambition pourroit paroître extrême
Si je me recherchois uniquement moi-même,
Mais la cause publique en mes vastes projets
Se trouve encor liée avec mes intérêts.
La Hollande du joug en vain s'est affranchie;
Sa liberté lui pese & touche à l'anarchie;
Cet Etat ébranlé par de sécrets efforts
Demande une autre forme & veut d'autres ressorts.

Malgré ſes ſept apuis *, tu vois trop qu'il chancelle :
Il a beſoin d'un maître, & le ſoldat m'appelle.

ADERSENS.

Nul ne mérite mieux le ſuprême pouvoir :
J'approuve vos deſſeins, mais n'ai point votre eſpoir.

MAURICE.

Hé! que crains-tu ?

ADERSENS.

Seigneur, cette même Province
Qui vous eſt dévouée & vous honore en Prince.

MAURICE.

La Zélande !

ADERSENS.

Elle-même : elle arrêta Naſſau ;
Pour ſon fils je crains d'elle un obſtacle nouveau ;
Naſſau fut à la fois ambitieux & ſage,
Il eut votre crédit, il eut votre courage,
Hé ! que lui manqua-t-il ?

MAURICE.

Le tems : tout eſt changé.
Dans la guerre avant tout que ce peuple engagé,
M'applaniſſe la route aux grandeurs où j'aſpire :

* L'union des ſept Provinces.

L'occaſion me ſert, puiſque la treve expire;
Prolongée une fois, mes vœux ſont ſuperflus,
Si je perds ce moment, il ne reviendra plus.
Barnevelt veut la treve, & moi je veux la guerre.
Je ſais en quels appuis ſa politique eſpere,
Et demain l'on peut rendre un timide décret
Qui ſans retour, ami, renverſe mon projet.
C'eſt ce décret qu'il faut que je faſſe ſuſpendre,
C'eſt là le coup fatal dont il faut me défendre.
Peut-être à ſes amis je vais paroitre ingrat,
D'oſer ſi vivement le combattre au ſénat;
Pour me rendre ſuſpect, il ſait avec adreſſe
Se prévaloir des ſoins qu'il prit de ma jeuneſſe.
Sans doute il s'occupa de mes deſtins naiſſans;
Et c'eſt un ſouvenir que j'ai gardé long-tems.
Mais depuis qu'à la treve il m'a trouvé contraire,
Je n'ai point au Conſeil de plus grand adverſaire;
Je l'aimai, je le hais; ſi je change aujourd'hui,
Sa conduite en eſt cauſe, il doit s'en prendre à lui.
Hé, qu'importe, Aderſens, que par des ſoins propices
On l'ait vu de mes ans diriger les prémices,
Lorſqu'il devient jaloux de ſes propres bienfaits,
Lorſqu'il veut malgré moi qu'on prolonge la paix,

Lorsqu'il m'ose fermer la carriere éclatante
Où j'ai des Hollandois si bien rempli l'attente,
Où moi-même envers lui je me suis acquitté
En servant son pays qui m'avoit adopté;
Lorsqu'il traverse enfin ma sécrette entreprise,
En armant contre moi le parti qu'il maîtrise?
Te ferai-je un aveu, te dirai-je, Adersens,
Qui je redoute encor pour mes vastes desseins?
J'en rougis entre nous; oui, sa femme elle-même,
Unie à lui de vœu, d'esprit & de systême,
D'un caractere enfin, qui dans ce peuple ardent,
Semble de Barnevelt partager l'ascendant.

ADERSENS.

Vous le voyez, Seigneur, il protége ou tolere
La Secte Arminiene à nos dogmes contraire:
Sur la treve demain s'il combat votre avis,
Sur la Religion détournez les esprits.
Au culte de ces lieux montrez qu'il donne atteinte.
Aux esprits inquiets inspirez cette crainte,
Sur la treve dès-lors son avis est sans poids:
Il paroît réfractaire & l'ennemi des loix.
Si c'est peu d'un moyen, peut-être il en est d'autres,
Et mes ressentimens sauront servir les vôtres.

Je n'ai point oublié que Barnevelt m'a nui
M'écartant du Conseil qui m'admettoit sans lui.
Je puis, en vous servant, venger ma propre injure,
Et rentrer au Conseil dont il osa m'exclure.
Si par l'or de Madrid qu'on prétend qu'il reçut
Contre votre désir la treve se conclut,
Ne peut-on craindre encor ?.. mais vers nous on s'avance.
Je vois entrer, Seigneur, l'Ambassadeur de France.

SCÈNE II.

L'AMBASSADEUR DE FRANCE, MAURICE.

L'AMBASSADEUR.

LA France avec regret, Seigneur, voit désunis
Deux mortels renommés si dignes d'être amis.
Dès long-tems alliée à votre République,
Elle se plut à voir votre zèle héroïque.
Barnevelt au Conseil, & Maurice au combat,
C'étoit à qui, Seigneur, serviroit mieux l'Etat.
Enthousiasme heureux ! rivalité sublime
Qui vous fit partager un encens légitime.
Vous êtiez de ce peuple & l'amour & l'orgueil,
Au-dessus de la foule, & comptés d'un coup d'œil

Les grands hommes entr'eux ne forment qu'une race ;
Mais dans les mêmes lieux lorſque le ſort les place,
Quand le même intérêt, dans des ſoins différens,
Pour la cauſe publique anime leurs talens,
Combien de ces motifs la féconde énergie
Doit les rapprocher d'ame ainſi que de génie !
Deux puiſſances, du trône également l'honneur,
Eliſabeth, Henri priſoient votre grand cœur.
Ne vous nommoient qu'enſemble. Ah! Seig^r quelle offenſe
A pu mettre entre vous la méſintelligence ?
Aſſez & trop long-tems on vit ſouffrir l'Etat
Des débats du Stathoudre avec le Magiſtrat :
Faut-il qu'en leur pays tant de haine envenime
Des cœurs qui l'un de l'autre ont mérité l'eſtime ?

MAURICE.

Comparez-vous, Seigneur, Barnevelt avec moi ?
Et lorſque dans la Haye il veut faire la loi,
Quand ſur ce qui m'eſt dû je le vois entreprendre,
Pouvez-vous le vanter, pouvez-vous le défendre ?
Je connois ſes talens, je ne conteſte point
La gloire des vertus que peut-être il y joint.
Auprès de ſes travaux & de ſa politique,
Je n'étalerai point ce que la République

N'a dû qu'à mes exploits & qu'au ſang de Naſſau.
L'Etat, vous le ſavez, eut un Camp pour berceau;
Au ſeul art des combats nos mains diſciplinées
Ont bravé quarante ans l'orgueil des Pyrénées,
Ont ſu forcer enfin l'Eſpagne à déſirer
Cette tréve aujourd'hui ſur le point d'expirer.
Si l'on a pour douze ans ſuſpendu les alarmes,
Il y va de l'honneur à reprendre les armes.
C'eſt ſur des étendards que l'on traça nos loix;
Et nous perdons le fruit de nos premiers exploits,
Tout eſt anéanti, ſi l'Etat par foibleſſe
Prolonge le repos que la treve nous laiſſe.

L'AMBASSADEUR.

Par les armes, Seigneur, ouï, l'Etat fut fondé:
Le Hollandois par vous aux combats fut guidé;
Mais dans le champ d'honneur & dans des tems d'alarmes
Si le beſoin de vaincre & d'illuſtrer vos armes
Vous fit porter des loix dont l'eſprit belliqueux
Aguérit aux dangers ce peuple généreux,
Il vous faut d'autres loix dont le ſyſtême ſage
De la vertu guerriere affermiſſe l'ouvrage;
Tel doit être, Seigneur, chez ce peuple indompté
Le fruit de la victoire & de la liberté;

Et c'est de cet esprit qu'il est beau que Maurice
Pour l'inspirer lui-même aujourd'hui se remplisse.
Je sais bien qu'un guerrier dès long-tems renommé;
Qu'un héros tel que vous à vaincre accoutumé
Interrompt à regret sa brillante carriere:
Mais il s'agit du bien de la Patrie entiere;
La Hollande est la vôtre, & dès vos premiers ans
Vous adopta, vous vit comme un de ses enfans.
Vous l'avez trop servie en de longues alarmes,
Pour lui faire un besoin de reprendre les armes.
Vous-même mis au rang des plus fameux guerriers;
Que pouvez-vous gagner à de nouveaux lauriers?
Ah! par un sentiment de pur patriotisme,
Savoir borner sa gloire est un autre héroïsme
Digne encor de votre ame & du sang de Nassau.
Le grand art de la guerre est toujours un fléau;
Et toute Nation par la gloire séduite
Qui ne fut que guerriere, à la fin s'est détruite.

MAURICE.

J'ai haï les traités, je ne m'en défends pas.
Je crois servir ce peuple en voulant les combats.

L'AMBASSADEUR.

La treve cependant dont votre esprit s'offense.

Met le sceau dans l'Europe à votre indépendance.
Les droits les plus certains & les moins contestés,
Pour être reconnus ont besoin des traités.

MAURICE.

Hé ! laisserons-nous donc, séduits par ces amorces,
Le tems à l'Espagnol d'accroître encor ses forces,
De venir nous surprendre & d'attaquer nos ports ?

L'AMBASSADEUR.

Prince, que dites-vous ? hé ! contre les efforts
Soit ouverts, soit cachés d'une injuste Puissance,
N'avez-vous pas toujours un soutien dans la France,
Elle qui d'un Monarque en adorant les loix,
Sait des Républicains venger encor les droits,
Et protége au besoin contre la tyrannie
D'un peuple indépendant la cause & le génie?
Elle, vous le savez, qui si près de ces tems
Où des guerres de culte agitoient ses enfans,
Quelque besoin qu'elle eut, lasse enfin de carnage,
De respirer d'un long & violent orage,
Pour vos seuls intérêts s'armant avec éclat,
Vous aida la premiere à fonder cet Etat,
Et vous offrit son bras contre le despotisme
Toute sanglante encor des coups du fanatisme.

MAURICE.

Mais l'Espagnol n'est pas notre seul ennemi;
Le Hollandois encor ne jouit qu'à demi
De la tranquillité que lui promit la treve.
L'impie Arminius de sa tombe s'éleve,
Enflâme ses enfans de ses opinions,
Seme encor l'hérésie & les divisions;
Dans le choc éternel des esprits en tumulte
L'Etat est ébranlé presqu'autant que le culte.
Barnevelt favorise un Sectaire insensé.

L'AMBASSADEUR.

Avec peine il a vu l'Arminien chassé.
Il n'intéressa point, sage sans être austere,
Les principes du culte aux rêves d'un Sectaire,
A de vains argumens, à des subtilités,
Source de tant de haine & d'animosités;
Il a laissé tonner dans leurs chaires frivoles
Les chefs impérieux de ces combats d'écoles,
Qui ne savent point voir l'erreur de ces excès,
Et que la vérité s'annonce par la paix.

MAURICE.

Non, quoique vous disiez, Seigneur, pour le défendre,
La guerre n'est pas moins le parti qu'il faut prendre.

La guerre dont je suis, & dois être jaloux;
Nous fait braver l'Espagne, & nous sauve de nous.

L'AMBASSADEUR.

Dans ces troubles, Seigneur, accusez l'importance
Que l'on donne aux partis, & qui fait leur puissance.

MAURICE.

Il faut pourtant calmer ces esprits factieux.

L'AMBASSADEUR.

Prince, le voulez-vous ? détournez-en les yeux.
Ils ont tous pour motif l'orgueil d'être en spectacle;
C'est les mettre en faveur que de leur faire obstacle.
Le parti qu'on poursuit, grossit à chaque pas;
Ainsi que leurs erreurs méprisez leurs débats:
Ne faites point l'honneur à ces vains adversaires
D'intéresser l'Etat à leurs cris téméraires;
C'est en les redoutant qu'on les rend dangereux,
Que des dissensions on attise les feux.
Songez d'ailleurs qu'ils sont, quelqu'art qui les déguise,
Plus parti dans l'Etat, que secte dans l'Eglise;
Laissez tous les partis, & tous disparoîtront;
A la tranquillité les esprits renaîtront.
De toute faction la Hollande purgée,
Pourra voir sans péril la treve prolongée :

C'eſt le vœu de la France, & dans de tels débats
On ſait qu'une étincelle embrâſe les Etats.

MAURICE.

Et la guerre où toujours aſpire mon courage,
Eſt l'unique moyen d'écarter ce ravage :
Eſt-il ſûr qu'une fois miſes en mouvement
Ces haînes de parti ſe calment autrement ?
Je ſais quel eſt ce peuple, & l'art de le conduire.
Il faut qu'un grand motif l'arrache à ſon délire.
Je ne ſuis point, Seigneur, le ſeul de cet avis :
D'autres contre mon vœu pourront être ſuivis,
Mais, malgré mon déſir, ſi la treve eſt ſoufferte,
Malheur à la Hollande, elle court à ſa perte.

SCÈNE III.

L'AMBASSADEUR, BARNEVELT.

BARNEVELT.

Il me tardoit, Seigneur, que Maurice ſortît,
Il vous entretenoit ; qu'eſt-ce qu'il vous a dit ?
Devient-il plus traitable, & m'allez-vous apprendre
Qu'à nos vœux pour la treve il voudra condeſcendre ?

L'AMBASSADEUR.

Vous avez vu, Seigneur, depuis que les Français
De votre République ont pris les intérêts,
Avec combien de zele, avec quelle conſtance
Nous ſoutenons les droits de votre indépendance,
Ces droits que, ſous les yeux de l'Eſpagnol altier,
Dans l'Europe Henri reconnut le premier.
La France ſent pour vous tout le prix de la treve :
Contre ce ſentiment le Stathoudre s'éleve,
Je le vois avec peine & n'oſe me flatter
Que ſur lui, vous ni moi, nous puiſſions l'emporter,
Tout ce peuple eſt d'ailleurs agité par deux ſectes
Que Maurice s'attache à lui rendre ſuſpectes.
Il fait craindre aux eſprits des troubles paſſagers,
Qui vus avec dedain, perdroient tous leurs dangers
Et je doute qu'il ouvre un avis bien ſincere,
Quand la guerre qu'il veut, lui paroît néceſſaire.

BARNEVELT.

Il faut que Barnevelt vous parle à cœur ouvert.
Seigneur, Henri n'eſt plus, c'eſt ſa mort qui nous perd ;
Regretté parmi nous, comme il l'eſt dans la France
Il manque aux Hollandois que ſervoit ſa puiſſance ;
Le Ciel de ce héros ſembloit avoir fait choix,
Pour

Pour reconcilier la terre avec les Rois.
Elevé loin des cours, l'adverſité pour maître,
Plus tard il devint Roi, plus il fut fait pour l'être ;
Souverain par le droit, par le cœur citoyen,
Il fut ſon propre ouvrage, & nous-même le ſien.
Ah ! s'il vivoit encor, penſez-vous que Maurice
S'opposât à la treve avec tant d'artifice ?
Tout ce qu'il tente aux yeux d'un Prince encore enfant ;
L'eut-il oſé du temps de Henri triomphant ?

L'AMBASSADEUR.

Ne déſeſpérons point ; le Conſeil de mon maître
Veut ſervir la Hollande, & Maurice peut-être
Malgré ſon eſpérance échouera dans ſes veux.
Revoyez vos amis, comptez ſur moi près d'eux :
J'apuierai votre avis du deſir de la France,
Qui doit être ſans doute un poids dans la balance ;
Et puiſſe le décret qui doit être porté,
Du meilleur des partis couronner l'équité !



SCÈNE IV.

BARNEVELT.

Toi qu'une ambition que tu crois que j'ignore,
Au mépris de nos loix depuis long-temps dévore,
Rougis, Naſſau, rougis que le ſujet d'un Roi
Se montre parmi nous plus citoyen que toi.

SCÈNE V.

MARIE-D'UTRECHT, BARNEVELT.

MARIE-D'UTRECHT.

Qu'est-ce donc, Barnevelt ? Ce déſordre m'effraye;
Jamais plus de débats n'ont diviſé la Haye.
Sur la guerre & la treve on s'agite à l'envi,
Chaque parti prétend que ſon vœu ſoit ſuivi;
Et ſous ces mouvemens des eſprits indociles,
Semblent couver les feux des diſcordes civiles.

BARNEVELT.

L'inſtant eſt déciſif, & l'on ne verroit pas
Sans Maurice, crois moi, s'élever ces combats :

On n'auroit qu'un avis ; cet avis unanime
Feroit prendre au Conseil le parti légitime ;
Celui de prolonger, loin de tout vain débat,
La treve dont dépend le bonheur de l'Etat.
Ce peuple révolté contre la violence,
Combattit quarante ans pour son indépendance ;
Il a su rompre enfin, par ses maux enhardi,
Les fers dont l'accabloit le tyran du midi.
Il fonde un Etat libre ; hé comment sans la treve
Pourroit-il cimenter l'ouvrage qu'il acheve ?
Heureux de se créer à lui-même ses loix,
De ne rien adopter que de son propre choix,
D'assurer ses destins par la sage harmonie
D'un plan législatif conforme à son génie,
Et d'éviter ainsi ce que l'on voit ailleurs,
Le contraste choquant des loix avec les mœurs.
Même sans ce motif, une raison puissante,
Du sol même tirée, & toujours subsistante
Veut que la République ait au-dehors la paix.
La nécessité seule arma le Hollandois ;
Rappelle-toi ces temps où ma triste patrie,
De ce cruel Duc d'Albe éprouva la furie ;
La consternation de ce peuple effrayé,

Quand il vit de Philippe approcher l'envoyé;
Les aſſaſſins gagés qu'il menoit à ſa ſuite,
La déſolation, les familles en fuite,
Ces théâtres d'horreur où plus de ſang coula
Qu'aux jours de Marius, d'Octave & de Sylla,
Où vingt mille proſcrits ſous la hache périrent,
Où ces arrêts ſanglans de ſi près ſe ſuivirent,
Qu'on eut dit qu'un tyran, par ſon miniſtre altier,
Vouloit aux échafauts traîner un peuple entier.
Nous avons dû combattre; & ſi dans nos querelles,
L'Eſpagne crut en nous ne voir que des rebelles,
Aux yeux de l'univers tant de maux éprouvés,
D'un reproche odieux nous ont aſſez lavés.
Nous ſommes donc ſortis d'un indigne eſclavage;
Mais la guerre aujourd'hui n'eſt point notre avantage.
Entourés de marais dans ce pays ingrat,
Pour premier ennemi ce peuple a ſon climat;
Il oppoſe aux refus du ciel de ſa patrie,
Les aſſidus travaux de ſa vaſte induſtrie;
Et du Gange au Texel, rapportant dans ſes ports
Tout ce que l'abondance offre ailleurs de tréſors,
Il doit plus au commerce, en des lieux ſans culture,
Que le plus beau rivage aux mains de la nature.

Et Maurice jaloux d'agrandir ſon pouvoir,
Ne voit point, chere épouſe, ou feint de ne pas voir:
Qu'à ce peuple placé dans un pays ſtérile,
La guerre eſt onéreuſe, & la treve eſt utile;
Il prétend nous armer de nouveau ſur ſes pas,
Nous affoiblis encor de nos derniers combats;
Et nous irions, de l'Inde oubliant les largeſſes,
Nous fermer les canaux d'où coulent nos richeſſes,
Où ſans ceſſe il faudroit au bord de nos vaiſſeaux,
Dans le trajet des mers ſoutenir des aſſauts
Pour ſauver les tributs de vingt rives fécondes,
Et notre liberté qui vaut l'or des deux mondes.

MARIE-D'UTRECHT.

Hé! comment de la guerre en voyant le danger,
Le Conſeil un moment peut-il ſe partager?

BARNEVELT.

Connois donc les deſſeins du ſuperbe Maurice;
Et d'un ambitieux quel eſt tout l'artifice;
C'eſt lui qui dans ſes vœux, ou plutôt ſes projets;
Aveugle les eſprits ſur leur vrais intérêts:
Il a trop de raiſons de déſirer la guerre:
Elle accroit ſon pouvoir que la treve reſſerre;

Il n'envisage en moi qu'un importun rival;
Il souffre dans la paix de me voir son égal :
Il s'en irrite, il veut que la guerre lui rende
L'antique autorité des Comtes de Hollande,
Celle de Roi peut-être.

MARIE-D'UTRECHT.

Un orgueil si nouveau !
Lui régner ! Cette tache au grand nom de Nassau!
Lui qu'on vit affranchir de maîtres tyranniques,
Les cités du Brabant & les peuples Belgiques,
De Farnese & d'Albert, lui qui soutint l'effort,
Lui défenseur d'Ostende, & vainqueur à Nieuport;
Le fils & le rival de ce grand Capitaine,
Qui joignit au courage une ame citoyenne,
Et vint briser les fers de ce peuple abattu;
Il n'a point hérité de toute sa vertu!
Quoi ! Stathoudre, Amiral, chef de l'armée entiere,
Quelle gloire, quel rang manque à cette ame altiere?
Par de pareils honneurs, par d'aussi nobles droits,
Quel autre Etat jamais eut payé ses exploits?
Lorsqu'au grand Doria Charle-Quint rend l'hommage
De remettre à son choix le prix de son courage,
Que demande pour prix ce Génois vertueux?

Que son pays soit libre ; & Maurice en ces lieux,
Dans la Hollande enfin qui devient sa patrie,
Laisse à l'ambition dégrader son génie!
Il veut nous asservir! Ah! d'orgueil ennivré,
Son cœur ne sent donc point que conduire à leur gré
D'heureux concitoyens que l'on sert & qu'on aime,
C'est commander peut-être à la liberté même.

BARNEVELT.

Je sens trop tard combien l'élevant par dégrés,
De repentirs amers je me suis préparés.
Cet orgueil effrené qui dans Maurice étonne
Ne vient que du pouvoir que son pays lui donne.
C'est cette dictature & ces honneurs nouveaux
Dont on récompensa la valeur des Nassaux,
Qui de la Royauté pernicieuse image,
A ce peuple ont de loin préparé l'esclavage.
Du premier des Césars, Maurice a la valeur,
Mais aussi les desseins, & c'est-là ma douleur.
De la Religion vous voyez les scandales;
Il a livré l'Etat à deux Sectes rivales,
Poursuit l'une, sert l'autre & non pas qu'en effet
Son cœur ou la préfère ou l'approuve en secret;
Il a su la choisir comme plus turbulente,

Comme d'un caractère à servir ce qu'il tente ;
D'un Synode à Dordrecht un décret est lancé,
Par qui l'Arminien vient d'être terrassé.
Maurice par l'arrêt qui détruit leurs écoles,
Foule à ses pieds des loix qn'il respecte en paroles ;
Il appelle aux emplois du parti dépouillé
Le Gomariste ardent pour sa cause zelé ;
Il veut venger, dit-il, le culte qu'on offense,
Mais ce n'est qu'un prétexte à tant de violence ;
Mais de ce masque adroit le Stathoudre couvert
Ne songe guere au culte, & c'est lui seul qu'il sert.

MARIE-D'UTRECHT.

Maurice affecteroit ce zele fanatique !

BARNEVELT.

Toujours de ses pareils ce fut la politique ;
Hé ! quand chez les François ces Guises révérés,
Si grands par leur courage, & du peuple adorés,
Traitant avec mépris notre culte de schisme,
Se déclaroient si haut contre le calvinisme ;
Penses-tu qu'un vrai zele, en ces tems factieux,
Les pressât d'embrasser les intérêts des cieux ?
Quand des rives du Tage aux rives de la Seine,

Philippe encourageoit & fecouroit Mayenne;
Quand il payoit la ligue & fes noires fureurs
Du même or que jadis, parmi d'autres horreurs,
La même intolérance aveugle & fanatique
Avoit couru ravir aux peuples du Mexique,
Des Harlais, des Potiers fafcina-t-il les yeux?
Ils ne virent en lui qu'un fombre ambitieux,
Qui divifoit la France en ces momens d'orage,
Pour faifir les débris d'un fuperbe naufrage,
Qui vouloit régner feul, & réunir enfin
Tous les fceptres d'Europe en faifceau dans fa main:
En un même attentat contre la république,
Maurice ofe employer la même politique;
De citoyen qu'il fut, il devient oppreffeur,
Tant fon ambition dénatura fon cœur!
Mon terme n'eft pas loin, & tu pouvois attendre,
Maurice, qu'au tombeau l'âge m'eut fait defcendre;
Tu t'épargnois alors les obftacles tout prêts,
Qu'ici ma fermeté va mettre à tes projets;
Mais je rends grace au Ciel, le Ciel nous eft propice,
Puifqu'il t'aveugle ainfi fur ta propre injuftice,
Et veut que, moi vivant, tu t'armes contre nous,
Pour t'oppofer un bras qui détourne tes coups.

De tout notre entretien vous voyez l'importance;
J'ai craint de mettre un fils dans notre confidence;
Stautembourg par son âge aisément emporté,
Mêle à son zele encor trop de témérité;
Plus je me sens pour lui des entrailles de pere,
Plus de Nassau pour lui je craindrois la colere,
Et que la République après moi ne perdît
Un jeune citoyen si plein de mon esprit.
On m'attend : je te quitte avec l'heureux présage
De sauver mon pays d'un nouvel esclavage.
Si Maurice au Conseil veut l'emporter demain,
Demain je le démasque, & je romps son dessein.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

BARNEVELT.

Lui qui depuis long-tems ſemble éviter ma vue,
Lui qui veut malgré moi voir la treve rompue,
Maurice à Barnevelt demande un entretien!
Eſt-ce pour rapprocher ſon ſentiment du mien?
Cette ame que l'orgueil ſemble avoir pervertie,
De ſon égarement ſeroit-elle ſortie,
Et ſur l'aveugle erreur de ſon ſecret deſſein,
L'intérêt de l'Etat prévaudroit-il enfin?

SCÈNE II.

BARNEVELT, MAURICE.

MAURICE.

Avant que le Conſeil ſur la treve décide,
Afin que la juſtice à ce décret préſide,
J'ai cru que dans ces lieux je devois vous chercher;

Le moment est pressant & doit nous rapprocher.
Assez & trop long-tems nos avis différerent,
Assez dans le Conseil nos débats éclaterent :
Sans donc vous reprocher ces soldats insolens
Que vous avez levés sous le nom *d'Attendans*,
Mes ordres superflus, ma puissance usurpée,
L'injurieux oubli des droits de mon épée,
Et tout ce qui devoit exciter mon courroux,
Je veux, sans passion, m'expliquer avec vous..

BARNEVELT

Que l'intérêt public tous deux nous réunisse.

MAURICE.

C'est ce même intérêt que réclame Maurice;
Mais il faut le connoître, il change avec les tems,
Et doit faire embrasser des partis différens.
La treve, s'il est vrai qu'elle eut ses avantages,
Pour laisser quelque tems respirer les courages,
Ne peut plus maintenant, & sous aucun rapport,
Convenir à ce peuple incertain de son sort.
Cette treve en un mot fut un long armistice
Qui se prolongeroit sous un mauvais auspice.
Craignant d'autres revers, vous ne l'ignorez pas,

De la guerre avant nous nos tyrans étoient las;
L'Espagne demanda la treve en ses allarmes,
Et fit avec dépit cet honneur à nos armes.
Si l'on m'eut voulu croire, elle n'obtenoit rien;
Votre avis, Barnevelt, l'emporta sur le mien.
C'étoit pourtant rouvrir dans la Flandre égarée
Aux partisans de Rome une funeste entrée,
Et sur-tout exposer aux piéges des traités
L'intérêt de ce peuple & ses prospérités.
De vos discours d'ailleurs quelle que fut l'adresse,
Vous saviez dans Utrecht que la loi fut expresse
De ne poser l'épée, après nos longs combats,
Que du commun aveu donné par les Etats;
Qu'une seule Province à la tréve opposée
Ecarterait dès lors toute paix proposée,
Que c'étoit au Stathoudre, & non au Magistrat
Qu'appartenoit le droit de juger ce débat.
Mais laissons le passé : bientôt la tréve expire:
Par de puissants motifs à la guerre j'aspire;
Laisserons-nous penser qu'un peuple de héros
Plus que nos ennemis a besoin de repos?
Trop craindre que la guerre en ces lieux ne renaisse
C'est montrer l'impuissance ou du moins la foiblesse.

L'Eſpagnol que je hais, qui nous hait ſans retour,
Peut-être ſous ſon joug croit nous remettre un jour.
Il nous faut par ſon ſang une paix cimentée,
Et non à quelques ans une paix limitée;
Il nous faut de la treve écarter la langueur,
Il faut à l'Eſpagnol renvoyer la terreur,
Et que dans les combats les plus opiniâtres
Dont la terre & la mer ſe virent les théâtres,
Ce peuple altier vaincu, mais vaincu pour jamais,
N'oſe même de loin regarder nos marais.

BARNEVELT.

Quoi! la treve rompue!...

MAURICE.

Et voyez en la ſuite.
Pour des opinions la Hollande s'agite;
Stathoudre, & ſous ce nom, vengeur du droit divin
J'ai protégé le culte & les loix de Calvin.
Mais tout en conſervant notre antique doctrine.
Je n'ai pu des débats détruire la racine.
Il n'eſt qu'un ſeul moyen d'appaiſer ces diſcors,
C'eſt de nous décider à combattre au dehors.
Voulez-vous, Barnevelt, que mon pays préfère
Une guerre inteſtine à la guerre étrangere

Et que de ces partis l'esprit dur & hautain
De la dissention fomente le levain ?

BARNEVELT.

La guerre pour remède ! hé ! quels maux sont les nôtres,
Si l'Etat ne peut plus en guérir que par d'autres !
Ah ! que le Hollandois qui doit avoir appris
Ce que la Liberté pour un peuple a de prix,
S'arme un jour, s'il le faut, d'un accord unanime,
Pour d'autres Nations qu'il verra qu'on opprime,
La guerre devient juste & nécessaire alors :
Il porte avec honneur ses forces au dehors :
Mais que d'or & de sang la Hollande épuisée
Rouvre une plaie à peine encor cicatrisée,
Attaque en l'Espagnol repoussé tant de fois,
L'irréconciliable ennemi de nos droits,
Qu'elle perde à combattre imprudemment vaillante,
Les momens d'affermir sa liberté naissante,
Sur quel prétexte encor ? pour calmer au dedans
L'opiniâtreté des partis trop ardens !
N'alléguez point, Seigneur, les doctrines nouvelles,
Ces erreurs des esprits, sémences de querelles :
N'accusez que vous seul, dont l'appui dangereux
Soutenant un parti, les échauffe tous deux.

Vous dont l'Arminien redoute les menaces,
Vous qui l'avez chaſſé des emplois & des places;
Maurice armé long-temps, mais comme défenſeur,
A-t-il donc pu s'armer comme perſécuteur?
Hé quoi! les Hollandois, quoi! nos compatriotes
Croiront-ils vivre encor ſous leurs premiers deſpotes,
Et libres ou ſujets, mais toujours allarmés,
Leur ſort en tous les tems eſt-il d'être opprimés?

MAURICE.

Mais vous qui me tenez ce diſcours téméraire,
Vous qui m'oſez juger ſur ce que j'ai dû faire,
Vous avez contre moi ſervi l'Arminien.

BARNEVELT.

Je ne l'ai que ſouffert, ſans être ſon ſoutien.
Je condamne, Seigneur, les partis, les cabales,
Et ces diviſions à l'Etat ſi fatales;
Trop certain que toujours dans ces cœurs inquiets,
L'attachement au dogme eut des motifs ſecrets;
Vous redoutez pour nous des Sectes infideles!
La perſécution nuit aux Etats plus qu'elles.
Voilà ce qui les trouble : ils ont pour fondemens,
L'accord des volontés, & non des ſentimens.

L'ordre,

L'ordre, voilà la chaîne en tous lieux étendue,
Qui jamais sans danger ne peut être rompue;
Quiconque dans l'Etat respecte ce lien,
A nos yeux, croyez moi, doit être citoyen.
Nous n'avons vous ni moi le droit de le proscrire.
Loin ce zele insensé dont le fougueux délire
Commande la croyance avec férocité,
Et pour servir le Ciel, éteint l'humanité;
C'est à ce Dieu de paix qui hait les fanatiques,
De dissiper d'enhaut ces erreurs dogmatiques;
C'est à nous de l'attendre au lieu de le venger;
L'homme aigrit les esprits, Dieu seul peut les changer.
Le droit n'en est qu'à lui, comme à lui la puissance.
Hé! voyez tous les maux nés de l'intolérance.
Voyez du Tage au Tibre, & de la Seine au Rhin,
Le fanatisme errant, un poignard à la main;
De la France voyez les blessures profondes,
Les bûchers de Madrid fûmant dans les deux mondes;
Le cruel Portugais plein des mêmes fureurs,
De Lisbone à Goa transportant ces horreurs,
Et plus de sang versé par de nouveaux Druides,
Qu'en vingt siecles d'erreurs sous des Dieux homicides.

MAURICE.

Ecoutez, Barnevelt; sur de faux intérêts
Votre zele s'égare & confond les objets.
La Hollande a toujours connu la tolérance:
Voyez tant d'étrangers & ce concours immense
Que les soins du commerce attirent dans nos ports,
Tous différens de culte & soufferts sur ces bords;
Mélange sans danger, & qui d'un pole à l'autre,
Rapproche à tout moment chaque peuple du nôtre,
Les Hollandois unis avec les Nations
Trafiquent de richesse & non d'opinions.
Mais dans le même culte, apprenez qu'introduire
La moindre nouveauté, c'est vouloir le détruire,
Que les enfans d'Omar, ceux de Confucius
Sont bien moins dangereux que ceux d'Arminius.
Chaque peuple est conduit selon son caractere;
Le Hollandois est franc, religieux, austère,
Et vouloir jusques-là le rendre tolérant,
C'est sur tous les motifs le rendre indifférent:
C'est en laissant flotter les ames incertaines
Enerver la vigueur des mœurs républicaines.

BARNEVELT.

Tranchons un vain débat qui n'a que trop duré.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je t'ai pénétré,
Maurice, & ton diſcours confirme une penſée
Qui m'étoit trop pénible & que j'ai repouſſée.

MAURECE.

Que dis-tu, Barnevelt ?

BARNEVELT.

Ne crois pas qu'à mes yeux
Tu ſois intolérant, tu n'es qu'ambitieux.

MAURICE.

Comment ? explique-toi.

BARNEVELT.

Penſes-tu qu'on m'abuſe ?
Autant que je le puis, Maurice, je t'excuſe :
Un grand nom, des lauriers & l'éclat de ton ſang,
L'honneur de commander, & les droits de ton rang,
Dans une République une cour qui t'honore,
T'ont pu faire aſpirer à plus d'honneurs encore.
Toujours furent ſéduits par ce ſuperbe eſpoir
Ceux qui ſont revêtus d'un ſemblable pouvoir.
Peu d'hommes dans ton rang qu'un plus haut n'éblouiſſe :
Ce moment de foibleſſe eſt venu pour Maurice :

Tu veux régner.

MAURICE.

Qui! moi!

BARNEVELT.

Maurice me combat;
Mais c'eſt en ennemi du bonheur de l'Etat.

MAURICE.

Qui te fait m'accuſer? Parle.

BARNEVELT.

Tes violences
Qui t'ont dans nos cités fait changer les régences,
Tout l'or que tu répands, & nos droits méconnus;
Et ces eſprits ardens à tes brigues vendus,
Les troubles qu'en ces lieux ta politique excite;
Ton horreur pour la treve & toute ta conduite.
Où me ſuis-je emporté, Maurice? Ah! mon deſir
Eſt de te ramener, & non pas de t'aigrir.
Tu ſais que l'intérêt qu'avec perſévérance
J'ai pris à tes deſtins, commence à ton enfance;
Je ne t'en parle point pour te le reprocher.
Mais à toi même enfin tu ne peux te cacher

Qu'en fils je t'ai traité, que l'efprit qui m'anime,
A voulu ta grandeur, mais pure & légitime :
Crois-en donc les confeils, & le cœur d'un vieillard
Qui veille fur ta gloire & te parle fans fard.
Je connois tes fecrets, mais je fuis près du terme;
Dans la tombe avec moi bientôt je les enferme.
Tu peux être affuré qu'une profonde nuit
Cachera pour jamais l'erreur qui t'a féduit;
Tu peux encore aux yeux du peuple & de l'armée,
Conferver d'un héros toute la renommée.
Aime affez ton pays pour vouloir fon bonhéur :
Ne vois point d'autre éclat, ne vois point d'autre honneur;
Préfere d'être chef d'hommes libres & braves,
A l'orgueil de régner fur un peuple d'efclaves;
Connois ta dignité, fache répondre au choix
Qu'on fit de ta maifon pour foutenir nos droits.
Tu fervis la Hollande avec un zele extrême,
Réfifte toi, Maurice, & t'oppofe à toi-même.
Ouvre les yeux; voyant ce que tu fus jadis,
Vois ce que tu dois être, & cede à mes avis :
Redeviens citoyen, refpecte la patrie,
Nos loix, la liberté que toi-même as chérie,

La liberté pour qui ton bras a combattu ;
Enfin sauve ta gloire & reprends ta vertu.

MAURICE.

Hé ! pourquoi veux-tu donc que changeant de génie,
J'opprime la Hollande après l'avoir servie ?
Pourquoi me supposer d'ambitieux desseins,
Sans autre fondement que des ombrages vains ?
Et par quelle censure au hasard exercée,
Vouloir scruter mon cœur, accuser ma pensée ?
Les termes du décret qu'a vu lancer Dordrecht,
N'ont-ils pas pour les loix attesté mon respect ?
Je veux croire pourtant que ton zele est sincere,
Et que dans tous les temps ma gloire te fut chere.
Je rends grace aux conseils dont je n'ai pas besoin ;
Mais de mon nom, sans toi, je saurai prendre soin,
Et malgré les soupçons dont ton ame est saisie,
Peut-être plus que toi j'aime encor la patrie.

BARNEVELT.

Que résous-tu ?

MAURICE.

La guerre : oui, ferme en ce dessein,

Je la veux, la demande, & l'obtiendrai demain.

BARNEVELT.

La treve fert nos loix.

MAURICE.

Elle endort le courage.

BARNEVELT.

C'eft parler en foldat.

MAURICE.

En ennemi du Tage.

BARNEVELT.

Je le fuis comme vous, & de plus citoyen;
Et l'avis pour la paix fera toujours le mien.

MAURICE.

Si vous l'ofez encor!

BARNEVELT.

Maurice me menace!

MAURICE.

Maurice dès ce jour peut réprimer l'audace.

SCÈNE III.

BARNEVELT, MARIE-D'UTRECHT.

MARIE-D'UTRECHT.

CIEL! que viens-je d'entendre? Il ſort plein de
courroux ;
Quel orage s'éleve & va fondre ſur nous!
Qu'exige-t-il de toi ?

BARNEVELT.

D'opiner pour la guerre.
Il veut renouveller ce fléau de la terre,
Afin qu'accoutumée à recevoir ſa loi,
L'armée un jour l'éliſe & le proclame Roi.
Oui, plus il m'a parlé, plus j'ai vu dans ſon ame,
Quel projet il médite, & quel deſir l'enflâme,
Et que l'Ambaſſadeur qui lui parloit ici,
Ne peut rien obtenir de ce cœur endurci.

MARIE-D'UTRECHT.

Dois-tu t'en étonner, lorſque dans ſa famille
J'ai vu de Coligny la reſpectable fille
Faire de vains efforts pour ramener à toi

Cet esprit indompté qui brave toute loi.

BARNEVELT.

Mais je m'assure encore au secours que nous prête,
De la France au Conseil le fidele interprête.

MARIE-D'UTRECHT.

Des complots de Maurice il peut sauver l'Etat;
Mais te défendra-t-il des fureurs d'un ingrat?
Maurice te connoît, te hait, te persécute,
Te redoute sur-tout... S'il préparoit ta chûte!

BARNEVELT.

C'est à quoi doit s'attendre un cœur républicain
Qui vient de démasquer ce Stathoudre hautain;
Qui prévient, qui combat, qui rompt ses entreprises,
Déjà plus d'une fois on a pu voir aux prises
Les fiers ambitieux & les bons citoyens,
Les tyrans du pays & ses fermes soutiens.
On verra dans la Haye, à la honte de l'homme,
Ce qu'on vit autrefois dans Athene & dans Rome.
Le fort n'est pas toujours du plus juste parti;
Mais qui de sa vertu s'est jamais repenti?
Je ferai mon devoir.

SCÈNE IV.

MARIE-D'UTRECHT.

Lui fera-t-il funeſte?
Venez à ſon ſecours, ô puiſſance céleſte!
Je ne ſais; mon eſprit de momens en momens
Se remplit malgré moi de noirs preſſentimens.
Je crains même en mon fils ſa haine pour Maurice:
D'un œil trop indigné mon fils voit leurs débats,
Et même en ſes diſcours il ne ſe contraint pas.
Ardent républicain, mais de ſoi trop peu maître,
En voulant nous ſervir, il nous nuiroit peut-être.
Il ne ſait point aimer ni haïr foiblement,
Et peut-être il courroit ſe perdre imprudemment.
Pourrois-je en gémiſſant ſur la cauſe commune,
De ma famille encor ſupporter l'infortune?



SCÈNE V.

MARIE-D'UTRECHT, STAUTEMBOURG.

STAUTEMBOURG.

Ah! ma mere, j'apprends qu'on vient de mettre aux fers
Hoguerbées, Grotius.

MARIE-D'UTRECHT.

Nos amis les plus chers!

STAUTEMBOURG.

Nos meilleurs citoyens.

MARIE-D'UTRECHT, *à part.*

Que de maux j'envisage!

MARIE-D'UTRECHT.

Quel chagrin pour ton pere!

STAUTEMBOURG.

Et quel affreux présage!
Hé! sur quel faux soupçon les vient-on d'arrêter?

STAUTEMBOURG.

Des motifs du Stathoudre on ne sauroit douter;

Il a craint que leur voix à ſes déſirs contraire
Ne ſe rangeât demain à l'avis de mon pere,
Et que dans le Conſeil.... Je vous entends gémir;
Ce n'eſt pas tout, ma mere, & vous allez frémir.
Contre nos deux amis, vous voyez ce qu'il oſe,
Du plus cruel malheur il vient d'être la cauſe.
Vous ſavez qu'avant eux Leydemberg arrêté
Languiſſoit dans l'horreur de la captivité;
Il n'a pu ſupporter un plus long eſclavage :
En déplorant ſa fin, admirez ſon courage;
Redoutant ſon arrêt, ſans attendre plus tard,
Lui-même en ſa priſon s'eſt frappé d'un poignard.

MARIE-D'UTRECHT.

Quoi, Leydemberg n'eſt plus? Ah! que viens-tu me dire?
Tu l'admires, mon fils, plains ſon affreux délire;
Ce ſuicide aveugle, un parti ſi cruel
A des yeux prévenus le peindra criminel;
Tout innocent qu'il eſt, ſa mort le calomnie.
On dira qu'il n'eut point attenté ſur ſa vie,
Et que ſa conſcience eut été ſon ſoutien,
Si ce juge en ſecret ne lui reprochoit rien.

Maurice de sa mort va tirer avantage,
Contre ceux que sa haine également outrage;
Voilà, voilà le fruit de ce coup insensé.

STAUTEMBOURG.

Eh, Maurice, à ce coup ne l'a-t-il pas forcé?
Contre l'iniquité, contre la violence,
Quel secours eut-il eu dans sa seule innocence?
Penser comme mon pere, être bon, tolérant,
Devant ce fier Stathoudre est-il crime plus grand?
Ah! c'est trop en souffrir. Vous voyez dans la Haye
Quel affreux tribunal dès long-temps nous effraye.
Contre l'Arminien errant & poursuivi,
Vous voyez quels arrêts ont lâchement sévi.
Maurice accoutumant le peuple à ces tempêtes,
Préluda par ces coups pour frapper d'autres têtes.
S'il n'a point jusqu'ici par les mêmes horreurs,
Du barbare Duc d'Albe égalé les fureurs,
On voit qu'au despotisme il marche sur sa trace,
Et que la cruauté peut suivre son audace.
Il a quelque dessein funeste à mon pays;
Oser de Barnevelt mettre aux fers les amis,
C'est nous montrer assez, d'injures en injures,

Qu'il ne gardera plus déſormais de meſures;
Que pourſuivant déjà mon pere en ſes ſoutiens,
Eſſayant ſes rigueurs ſur nos concitoyens,
Il ne tardera pas dans ſon audace extrême,
A proſcrire en ces lieux juſqu'à Barnevelt même.
Attendrons-nous, ma mere, avec tranquillité,
Que mon pere à ſon tour ici ſoit arrêté?
Que traîné dans les fers ſans reſpect pour ſon âge,
Sans égard pour ſon rang, je frémis de l'outrage.
Je frémis des malheurs dont il eſt menacé,
Ah! plutôt d'un cruel que tout le ſang verſé....

MARIE-D'UTRECHT.

Allons, & qu'à l'inſtant notre amour le décide
A ſe mettre à couvert d'une trame perfide,
A ne plus ſe montrer qu'eſcorté de ſoldats
Que lui-même a levés de l'aveu des Etats.
Mais crois que Barnevelt éclairé ſur Maurice,
Va devant le Conſeil faire voir l'injuſtice
Des empriſonnemens qu'en maître il s'eſt permis,
En montrer les motifs, défendre ſes amis,
Et faire en leur faveur tonner cette éloquence
Qui dans tout Etat libre eſt la ſeule puiſſance.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

MARIE-D'UTRECHT, STAUTEMBOURG.

MARIE-D'UTRECHT.

Où courez-vous, mon fils ?

STAUTEMBOURG.

Mon pere emprisonné !

MARIE-D'UTRECHT.

Ah ! Dieu !

STAUTEMBOURG.

Fut-il jamais fils plus infortuné ?

MARIE-D'UTRECHT.

Mais enfin où cours-tu ?

STAUTEMBOURG.

Punir son injustice ;

Sa barbarie.

MARIE-D'UTRECHT.

Hé quoi !

STAUTEMBOURG.

Oui, je cherche Maurice.

MARIE-D'UTRECHT.

Lui ! que fais-tu ?

STAUTEMBOURG.

Ce coup eſt parti de ſes mains ;
Vous voyez ſi je n'eus que des préſages vains.
Avec trop de noirceur ſa trame fut ourdie ;
Il me fera raiſon de cette perfidie.

MARIE-D'UTRECHT.

L'attaquer ! quel tranſport ! tu me glaces d'effroi !
Crois-tu donc que Naſſau ſe meſure avec toi ?
Pourras-tu l'approcher ? La garde qui l'entoure...

STAUTEMBOURG.

Il n'eſt point de péril où votre fils ne coure.

MARIE-D'UTRECHT.

Doutes-tu qu'à l'aſpect des fers de mon époux,
Mon indignation n'égale ton courroux. ?

STAUTEMBOURG.

Hé bien ! s'il vous trahit, s'il eſt cruel, injuſte.

MARIE-D'UTRECHT.

MARIE-D'UTRECHT.

Mais il eſt revêtu d'un caractere auguſte.

STAUTEMBOURG.

Il le doit à mon pere, & de plus l'a ſouillé :
C'eſt lui-même aujourd'hui qui s'en eſt dépouillé.
J'abjure le reſpect comme lui la juſtice.

MARIE-D'UTRECHT.

Non, mon fils, tout injuſte à nos yeux qu'eſt Maurice;
L'Etat le laiſſe encor, malgré tant de fureur,
Sous la garde des loix dont il eſt l'infracteur.
C'eſt l'Etat, & non lui que je regarde encore.

STAUTEMBOURG.

Mon pere eſt arrêté, le reſte, je l'ignore.
Je ne vois que ſes maux, je ne vois que ſes fers.
C'eſt Barnevelt enſemble, & l'Etat que je ſers :
Quand la vengeance enfin fut-elle plus permiſe ?
La nature, l'honneur, le pays l'autoriſe.

MARIE-D'UTRECHT.

Non, je vous le défends, ne tentés rien mon fils,
Au nom de Barnevelt & de tous ſes amis.

STAUTEMBOURG.

Que je souffre un tyran dont la haîne l'opprime,
Qu'il ose sous mes yeux le prendre pour victime !

MARIE-D'UTRECHT.

Notre espoir est au peuple, & sur-tout aux Etats.

STAUTEMBOURG.

Il est dans mon audace & va guider mon bras.
Qui! moi! lorsqu'il s'agit du salut de mon pere,
D'une tête pour nous & pour l'Etat si chere;
Je me reposerois sur l'appui chancelant
D'un Sénat incertain ou d'un peuple indolent!
Mon pere est en danger, je lui dois ma défense;
L'espoir n'est rien pour moi, je veux une assurance,
Une assurance entiere, & ne puis la trouver
Qu'au sang de l'inhumain dont je dois le sauver.
Dussé-je être percé sur le corps du barbare,
Je cours tourner sur lui les coups qu'il nous prépare;
Et moi-même expirant près de ce cœur jaloux,
Lui dire, va, tyran, je n'ai plus de courroux :
Va, je meurs satisfait d'avoir puni ta rage,
Et de t'avoir détruit, toi qui fus notre ouvrage.

Il veut sortir.

MARIE-D'UTRECHT.

Demeure, Stautembourg, demeure, écoute-moi.

STAUTEMBOURG.

Hé! que voulez-vous donc dans ces momens d'effroi?

MARIE-D'UTRECHT.

Tu dois à ce tyran une haine implacable.

STAUTEMBOURG.

Hé bien!

MARIE-D'UTRECHT.

Avec ce droit ne soyez pas coupable;
Ne plonge point ton pere en un plus grand danger;
Tes efforts le perdroient au lieu de le venger.
Si ton aveugle audace attaque ainsi Maurice,
Songe que Barnevelt paroîtra ton complice.

STAUTEMBOURG.

O contrainte! o fureur! respectez donc la main
La main qui nous poursuit & nous perce le sein;
Aveuglée à l'excès par un faux héroïsme,
Exercez contre moi cet affreux stoïcisme;
Condamnez aux dépens de l'auteur de mes jours
Le désespoir d'un fils, ses larmes, son secours,

Ne ménagez enfin que le cruel Maurice;
De ses indignités souffrez qu'il s'applaudisse.
Il manquoit à mes maux ce surcroit de tourment,
De vous voir faire obstacle à mon ressentiment,
De m'arrêter le bras, lorsqu'en moi seul j'espere,
Quand je puis d'un seul coup, sauver, venger mon pere;
Il faut que d'un cruel le rang me soit sacré,
Il faut que je devienne un fils dénaturé,
Et que j'expose un pere à rester sans défense;
Vous & moi sans soutien, & tous trois sans vengeance.
Non, ne vous flattez pas d'enchaîner ma fureur:
Un fils à votre voix résiste avec douleur;
Mais j'atteste les cieux, que tout plein de vos peines,
Contre un traître imitant ses fureurs inhumaines,
N'écoutant, ne suivant que mon juste courroux,
Je saurai de vos maux vous venger malgré vous.

MARIE-D'UTRECHT.

J'aime ce cœur rempli de zele & de courage,
Qui sait si vivement ressentir notre outrage.
Mais si je te suis chere, au nom de ton amour,
A tes bouillants transports commande encore un jour;
C'est l'unique délai qu'une mere t'impose.
Tout moyen violent perd la plus juste cause.

Naſſau brave les loix; ne vas pas aujourd'hui
Toi-même les braver pour te venger de lui :
A ta place conſens que ma prudence agiſſe;
Je ferai plus que toi, je vais trouver Maurice :
L'aſcendant d'une femme à tout âge eſt puiſſant.
Je ſaurai lui montrer tout ce qu'a d'offenſant
Pour Barnevelt enſemble, & pour la république,
De ſon autorité cet acte deſpotique;
Qu'opprimant un grand homme, il répand trop d'effroi;
Et qu'il doit craindre tout, ſi chacun craint pour ſoi...
Tu doutes, tu frémis, calme-toi, je l'exige;
Laiſſe-moi lui parler, je vais le voir, te dis-je;
Oui, pour prendre un parti j'attends cet entretien,
Son cœur, j'eſpere....

STAUTEMBOURG.

Non, vous n'en obtiendrez rien.
Maurice, de mon pere eſt l'éleve & l'ouvrage,
Il le hait d'autant plus qu'il lui doit davantage;
Son orgueil l'endurcit. Maurice déſormais
Ne peut à Barnevelt pardonner ſes bienfaits;
Puiſqu'il peut être ingrat, croyez qu'il eſt barbare.
Vous voyez quel tranſport de mes eſprits s'empare,

Vous voyez qu'en nos maux il reste à mon pays
Encore un citoyen, à Barnevelt un fils,
Et vous voulez!... Hé bien! j'obéis à ma mere,
Je sens vos droits sur moi, je retiens ma colere,
C'est la premiere fois que vous aurez rendu
L'obéissance amere à ce cœur éperdu.
Cherchez donc ce tyran que Stautembourg déteste;
Qui nous entraîne tous dans ce piége funeste;
Dites-lui bien le vœu que je fais devant vous
De punir les fureurs de son orgueil jaloux,
Dites-lui qu'il n'est point dans ma juste poursuite
De mortel ennemi que je ne lui suscite,
Et que dans Barnevelt Stautembourg outragé
Ne peut plus ni mourir ni vivre que vengé.

SCÈNE II.

MARIE-D'UTRECHT.

HÉLAS, pour l'arrêter dans sa fureur extrême,
Je lui donne un espoir que je n'ai pas moi-même.
Courons vers mon tyran, voyons comment l'ingrat
Soutiendra ma présence après un tel éclat,
S'il pourra... Mais c'est lui.

SCÈNE III.

MARIE-D'UTRECHT, MAURICE.

MARIE-D'UTRECHT.

Qu'avez-vous fait, Maurice?
C'eſt à vous de vous-même à me faire juſtice:
C'eſt Barnevelt qu'il faut que je défende ici,
Ingrat, c'eſt mon époux que vous traités ainſi,
Lui, le conſeil, l'ami de votre illuſtre pere,
Lui, de tous vos projets jadis dépoſitaire,
Lui dont l'attachement & le zéle avérés,
Dès vos plus jeunes ans vous furent conſacrés.
Devoit-il donc ô Ciel! s'attendre à cet orage?
Devoit-il de Maurice eſſuyer cet outrage?
A moins d'un attentat pleinement atteſté,
Le moindre citoyen ne peut être arrêté;
Et c'eſt ſur Barnevelt, que vous oſez, Maurice,
Exercer les rigueurs d'un abſolu caprice;
C'eſt vous qui violez dans votre orgueil jaloux
La loi d'égalité ſi ſainte parmi nous:
C'eſt vous qui dans ces lieux pouvez vous méconnoître
Juſqu'à vous arroger l'autorité d'un maître,

Ou plutôt d'un tiran, sans songer qu'en effet
Vous n'êtes dans l'Etat que son premier sujet.
Dites-moi donc, cruel, dites-moi pour quel crime,
Sous quel prétexte au moins votre haîne l'opprime.
Parlez.

MAURICE.

J'ai consulté l'intérêt de l'Etat.

MARIE-D'UTRECHT.

Hé, qui l'a mieux servi que ce grand Magistrat?
Lorsqu'un vil assassin vous eut privé d'un pere,
Ce coup fatal tomba sur la patrie entiere;
La liberté dans Delft, étouffée au berceau
Sembloit dans le cercueil descendre avec Nassau;
Et la Hollande alors près d'être assujettie,
Acceptoit de Philippe une indigne amnistie;
Mais Barnevelt paroît, & soudain sa vertu
Ranime pour vous seul tout ce peuple abatu.
Vous perdez un héros, que son fils lui succede,
Dit-il, & dans l'instant il vous montra dans Leyde
Comme un astre nouveau levé sur nos climats,
Comme l'unique espoir du peuple & des soldats,
Et dans vos jeunes mains la Hollande charmée,
Exigea sur le champ le serment de l'armée.

Pouvez-vous l'accabler, lui qui fut votre appui,
De ce même pouvoir que vous tenez de lui?
Reconnoiſſance, honneur, humanité, juſtice,
Tout eſt-il donc éteint dans le cœur de Maurice?

MAURICE.

J'aurois égard, Madame, à ces droits reſpectés,
Si ſa conduite ici ne ſe les fut ôtés;
Plus je tenois à lui par la reconnoiſſance,
Plus vous devez penſer à quel point il m'offenſe,
Pour que je ſois forcé d'oublier aujourd'hui
Les premiers ſentiments que mon cœur eut pour lui.

MARIE-D'UTRECHT.

Il tolere à vos yeux la ſecte Arminienne,
Et votre opinion eſt contraire à la ſienne:
Eſt-ce là ce qu'en lui vous nommez attentats?
Met-on cette importance à de pareils débats?
Eſt-on votre ennemi pour ſouffrir un ſectaire?
Eſt-on traître à l'Etat pour oſer vous déplaire?
Parlez-vous de la treve? Il veut la prolonger,
Et vous la rompre; hé bien, eſt-ce vous outrager?
Eſt-ce donner matiere au décret qui l'opprime?
Chez des Républicains depuis quand eſt-ce un crime

D'avoir à soi son vœu d'après son propre cœur,
De tenir au parti que l'on croit le meilleur?
Est-ce par l'injustice & par la violence,
Qu'on réfute, Seigneur, l'avis d'ont on s'offense?
Et Nassau pour le sien peut-il se prévaloir
De cet indigne abus qu'il fait de son pouvoir?

MAURICE.

Dispensez-moi, Madame, ici de vous répondre;
Votre esprit étonné se sentiroit confondre.

MARIE-D'UTRECHT.

Quel est donc ce discours?

MAURICE.

Ne le demandez pas;
Vous apprendrez trop tôt quels sont ses attentats.

Il veut sortir.

MARIE-D'UTRECHT.

Ils sont tous supposés, puisqu'on en fait mistere.
Je ne vous quitte point, cruel, quel téméraire
Ose donc l'accuser, & de quel crime enfin?

MAURICE.

Je voulois à votre ame épargner un chagrin.

Sachez donc que parmi ses soins patriotiques,
Avec l'Espagne il eut de secrettes pratiques;
Un écrit que Philippe adresse à votre époux,
Vient d'être à l'instant même intercepté par nous.

MARIE-D'UTRECHT.

Me connois-tu Maurice? Opprimer l'innocence,
Tu le peux, la noircir n'est pas en ta puissance.
Tu l'oses accuser d'un crime devant moi!
Sa vie est en spectacle & répond de sa foi.
En est-il un seul jour qui ne le justifie,
Un seul qui ne l'honore aux yeux de sa patrie?
Vois donc tous les bienfaits que tu mets en oubli,
Le crédit Hollandois puissamment rétabli,
Tout ce que dans l'Etat ses mains médiatrices,
Sur-tout depuis la treve ont rendu de services.
Si la Brille & Flessingue, & Zeébourg sont à nous,
Ces trois places, Maurice, à qui les devez-vous?
N'est-ce pas à tout l'or qui, par ses soins utiles,
Fut près du Prince Anglois la rançon de ces villes?
Entendez ces cités dont il fut protecteur,
Retentir du grand nom de leur libérateur,
Et vous soupçonneriez celui qui les délivre!

Ces ſervices d'éclat, le crime eut pu les ſuivre!
Qui! lui! des trahiſons! Ah! cruel, tu le hais,
Voilà ſa perfidie, & voilà ſes forfaits.
Va, tu peux abuſer dans ta fureur jalouſe
Le Conſeil, tout ce peuple, & jamais ſon épouſe.
Mais ſi de ſon honneur quelque ſoin qu'il ait eu,
Tu crois qu'il a ſouillé ſoixante ans de vertu,
Si tu veux qu'avec toi moi-même je le croye,
Cruel, pour me convaincre, il te reſte une voie:
Viens de ce pas détruire un obſcur tribunal,
Par la brigue érigé, dès long-tems ſi fatal,
Odieux ſous des Rois, regardé comme inique,
Juge avec quelle horreur le voit la République.
A perdre Barnevelt ſois plus autoriſé;
Livre aux Etats entiers cet illuſtre accuſé.
Songe qu'ici des loix lui-même étoit l'organe,
Que c'eſt aux yeux de tous qu'il faut qu'on le condamne;
Que la juſtice enfin veut qu'on rende aux humains
Ses oracles ailleurs que dans des ſouterrains,
Qu'elle y perd ſon pouvoir, ſon droit, ſon caractere;
Et que la loi n'eſt loi que dans ſon ſanctuaire.

MAURICE.

Vous me preſſez en vain : de quoi vous plaignez-vous
Madame, eſt-ce donc moi qui juge votre époux ?
C'eſt l'Etat : mais ſachez qu'il eſt des tems, des crimes
Où de tels jugemens deviennent légitimes,
Qu'un ſemblable procès doit dans l'ombre être inſtruit,
Et ne peut, ſans danger, être au grand jour produit ;
Qu'en un crime d'Etat il eſt trop néceſſaire
Sur-tout quand l'accuſé porte un grand caractere,
De dérober au peuple inquiet & troublé,
Dans quel de ſes reſſorts l'Etat eſt ébranlé.

MARIE-D'UTRECHT.

Prétexte inſidieux dont tu te ſers, Maurice,
Pour mieux de tes deſſeins colorer l'injuſtice ;
Politique de ſang, fauſſe raiſon d'Etat,
Qu'il falloit que Maurice au Duc d'Albe laiſsât ;
C'eſt avec ce ſyſtême, & ſous cette apparence
Que l'on a ſi ſouvent opprimé l'innocence.
Je ne t'écoute plus, & je cours de ce pas,
Je cours redemander Barnevelt aux Etats ;
Je vais leur découvrant les vœux de ton génie,
Prémunir les eſprits contre la calomnie.

Remettre en leur mémoire, & son zele & sa foi,
Ce qu'il fit pour l'Etat, ce qu'il a fait pour toi,
Montrer qu'à t'agrandir il a mis son étude,
Opposer ses bienfaits à ton ingratitude,
Et l'on verra qu'enfin, si tu fus notre appui;
Tu lui dois tes exploits, & ta gloire est à lui.

SCÈNE IV.

MARIE-D'UTRECHT, MAURICE, ADERSENS.

ADERSENS.

SEIGNEUR, dans le Conseil on s'assemble, on demande.
Que devant les Etats Barnevelt se défende.

MAURICE.

Qu'entens-je?

ADERSENS.

De ses fers Barnevelt va sortir.

MAURICE.

Le tirer de prison & sans m'en avertir!
Qui l'ose délivrer?

SCÈNE V.

MARIE-D'UTRECHT, L'AMBASSADEUR, MAURICE, ADERSENS.

L'AMBASSADEUR.

Moi, Seigneur.

MAURICE.

Quoi! la France
Protege jufques-là le mortel qui m'offenfe!

L'AMBASSADEUR.

J'ai peine à concevoir, malgré votre courroux,
Que ce grand Magiftrat foit coupable envers vous;
La France le connoît; penfez-vous qu'elle oublie
Qu'auprès des Hollandois Barnevelt l'a fervie?
Vous-même oubliez-vous dans ces grands intérêts
Ce que doit la Hollande aux armes des François?
Barnevelt n'étoit point un obfcur adverfaire
Que vous duffiez traiter comme un homme ordinaire;
Avant de l'arrêter dans fon propre pays,
A la cour de mon maître on en devoit l'avis.

MAURICE.

Je n'examine point par quelle politique
La France s'intéreſſe à notre République;
Je ſais trop qu'entr'Etats il eſt peu d'amitiés;
Mais je n'ai pu penſer, quoi que vous m'oppoſiez,
Que pour oſer punir un vieillard réfractaire,
L'aveu de votre Roi me fut ſi néceſſaire;
Que ce fut à ſes yeux violer les traités,
Qu'il étendît enfin ſi loin ſes volontés.

L'AMBASSADEUR.

Dans le ſort malheureux que Barnevelt éprouve,
Ne ſoyez point ſurpris de cet appui qu'il trouve.
Soyez-le qu'on ait pu charger de fers les mains
Où l'on vit de l'Etat repoſer les deſtins;
Soyez-le qu'en ce jour l'opinion publique
Ne l'ait pas garanti de ce coup deſpotique,
Et que dans ſon pays qu'il combla de bienfaits,
Il puiſſe avoir beſoin du ſecours des François.
Craignez pourtant, Seigneur, que ce peuple s'irrite;
On perd malaiſément un ſi rare mérite;
Et quand c'eſt Barnevelt qu'on perſécute ainſi,
Je crains d'avoir trop vu ce qu'on projette ici.

Mais

Mais si l'on prétendit, bravant un peuple libre,
Des pouvoirs de l'Europe attaquer l'équilibre;
Si contre Barnevelt ce public attentat
A pour but de changer la forme de l'Etat,
La France l'a fondé, la France en cet orage,
Saura mettre, Seigneur, à couvert son ouvrage.

Il sort.

MAURICE.

Délivrer Barnevelt avant de le juger!

SCÈNE VII.

STAUTEMBOURG, MARIE-DUTRECHT, MAURICE, ADERSENS.

MARIE-D'UTRECHT.

Dieu! je vois Stautembourg: où va-t-il s'engager?
N'en doute point, mon fils, tu reverras ton pere.

STAUTEMBOURG.

Si je le reverrai! je vous cherchois, ma mere,
Pour vous en prévenir; si je le reverrai!
Je ferai plus, j'espere, & le délivrerai.
Fallut-il employer jusqu'à la force ouverte,

Et dussé-je moi-même y rencontrer ma perte.
Oui, ma mere, il est vrai, l'Ambassadeur zélé
Défendoit Barnevelt au Conseil assemblé :
Mais de quel défenseur la sublime éloquence
Peut des discours d'un fils atteindre la puissance !
Séparé de mon pere, en cet horrible état,
J'ai couru, j'ai volé vers chaque Magistrat ;
Ma démarche à vos yeux ne peut être imprudente,
Près d'aucun je n'ai pris une voix suppliante,
Et la colere aussi ne m'a point aveuglé.
En fils de Barnevelt, Stautembourg a parlé ;
Avant qu'on s'assemblât, j'ai mis dans ma défense
Toute la fermeté, toute la véhémence
Que l'intérêt pressant de mon pere arrêté,
Inspiroit à mon cœur justement révolté :
Oui, Maurice, j'ai vu les ames inquiettes
S'indigner au récit de vos trames secrettes ;
Et soit que ses malheurs qu'avec force j'ai peints,
Balancent les complots qu'avoient formés vos mains ;
Soit que les cris poussés par d'aveugles milices,
Ne couvrent point encor la voix de ses services,
Et que l'aspect des fers où ce grand homme est mis,
Epouvante déjà ses plus fiers ennemis,

Les Etats assemblés permettent à mon pere
De se justifier devant chaque adversaire.
Le ciel à qui ses jours & ce peuple sont chers,
Lui devoit cet appui, vous devoit ce revers.

MAURICE.

Je veux bien t'excuser en faveur de ton âge.

STAUTEMBOURG.

Maurice, la pitié m'est un nouvel outrage;
Quel que soit votre rang, pensez-vous m'étonner?
Sans l'espoir ferme & sur qu'on vient de me donner,
Que je vais voir ouvrir la prison de mon pere,
J'ignore à quels excès... Ah! déjà sans ma mere...
Depuis que dans les fers votre haine l'a mis,
Vous attendiez, cruel.

MAURICE.

Moins d'audace en son fils.

à Adersens

Suis moi.



SCÈNE VII.

STAUTEMBOURG, MARIE-DUTRECHT,

MARIE-D'UTRECHT.

Du ciel ſur nous la faveur ſe déploye.

STAUTEMBOURG.

Je ne puis, loin de lui, goûter encor la joie.
Non, ne le laiſſons pas de ſoucis combattu,
Ignorer les ſecours qu'on prête à ſa vertu.
Venez dans la priſon où l'a traîné la haine;
Suivez un fils jaloux de détacher ſa chaîne,
Un fils impatient dans des momens ſi chers,
De baiſer ſur ſes mains l'empreinte de ſes fers.

Fin du troiſieme Acte.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

BARNEVELT, *en prison.*

NON, les fers où je suis, non cet affreux partage
Ne peut de Barnevelt abattre le courage.
Prison que le coupable habite en frémissant,
Tu perds de ton horreur aux yeux de l'innocent.
De la part d'un tyran les affronts que j'essuie,
Me font prévoir ton sort, ô ma triste patrie!
A son ambition les chemins sont ouverts;
C'est ton joug qu'il prépare en me donnant des fers.
Je ne puis de ce lieu veiller à ta défense;
Voilà pour quel malheur j'ai besoin de constance.
Dans le danger public mon intérêt n'est rien,
En paix comme innocent, je souffre en citoyen.
Que fait mon fils? Que fait mon épouse éplorée?
Va-t-on de mon cachot leur permettre l'entrée?
J'aspire à les revoir, & crains dans mon malheur,
L'imprudence de l'un, de l'autre la douleur.

SCÈNE II.

MARIE-D'UTRECHT, BARNEVELT.

MARIE-D'UTRECHT.

Ah ! j'obtiens de te voir; fais-tu ce qui fe paffe ?
Dois-je te rien cacher ?

BARNEVELT.

Quel furcroit de difgrace. ?

MARIE-D'UTRECHT.

Ma raifon m'abandonne à ce nouveau revers,
Ton fils me devançoit pour détacher tes fers.
Ton fils .... Tu peux juger fi ton malheur l'irrite,
Si Maurice eft l'objet du courroux qui l'agite;
Il a vu tes amis. Ses difcours pénétrans
Avoient fu réchauffer les plus indifférens.
Du même zele épris, l'Ambaffadeur de France
Obtenoit du Sénat ta prompte délivrance.
Tu pouvois expofer ta conduite aux Etats,
Tu te juftifiois. De quelle joie, hélas!
Stautembourg avec moi, ce fils tendre & fenfible,
Fut venu te tirer de ce féjour horrible !

Tout change en un moment ; ton oppreſſeur jaloux
Met en œuvre un reſſort, j'en frémis, cher époux;
Je ne puis achever... Cette horreur imprévue...

BARNEVELT.

Je puis m'attendre à tout. Ton ame eſt trop émue ;
Parle ſans te troubler.

MARIE-D'UTRECHT.

Qui l'auroit cru jamais,
Que l'on dût t'imputer de ſemblables forfaits. ?
On dit qu'à l'Eſpagnol tu vendois tes ſervices,
De ce prétendu crime on produit des indices :
On croit qu'indignement les Hollandois trahis
Auroient par tes complots vu livrer leur pays;
Voilà ce qu'à l'inſtant le Sénat vient d'apprendre.

BARNEVELT.

Ah! Dieu que me dis-tu?

MARIE-D'UTRECHT.

Ces bruits qu'on fait répandre
Referment ta priſon toute prête à s'ouvrir;
C'eſt peu que de ces bruits on oſe te flétrir:
Nos murs calomnieux montrent ſur leurs ſurfaces

Cette atroce imposture écrite dans les places;
Cette œuvre de la fourbe attirant tous les yeux,
A tes propres amis t'alloit rendre odieux;
Ton fils court, indigné d'horreurs si révoltantes,
Déchirer sur les murs ces feuilles diffamantes;
Mais comment effacer dans les esprits trompés
La trace des soupçons dont ils restent frappés?

BARNEVELT.

Et personne ne voit le joug qui nous menace!
Et pour moi qui le crains, tous les cœurs sont de glace.
Hé, qui dans le Conseil m'a le plus défendu?
L'Ambassadeur. Il faut, m'y serois-je attendu?
Il faut qu'un étranger chez les miens me soutienne.

MARIE-D'UTRECHT.

Je ressens tes affronts, ton injure est la mienne;
Mais, Barnevelt, peut-être il faut céder au temps,
Pour sauver ton pays de maux encor plus grands.
Tu crains pour ta patrie une guerre funeste,
Laisse-lui donc en toi le seul bien qui lui reste,
Et songe en quel péril nous tombons désormais,
S'il faut perdre à la fois Barnevelt & la paix.
Cesse enfin d'irriter le superbe Maurice:

Il veut la guerre ; hé bien ! Fais-lui ce ſacrifice,
Ote lui ce prétexte à te perſécuter,
Puiſque dans ſon deſſein tu ne peux l'arrêter.

BARNEVELT.

Où t'égare pour moi cet excès de ton zele,
Qui ? moi ! que je ſouſcrive à la guerre nouvelle,
Qu'il nous peint comme utile, & qui ne l'eſt qu'à lui ?
Apprends des tems paſſés à tout craindre aujourdui.
As-tu donc pu d'Anvers oublier l'entrepriſe,
Les trames de Leiceſtre, & plus d'une ſurpriſe,
Tous les maux qu'ont produits, & preſque de nos jours,
De nos faux protecteurs les perfides ſecours ?
A ſes propres dépens ne ſauroit-on s'inſtruire ?
Dans des piéges nouveaux, veux-tu qu'on nous attire ?
Hé ! ne t'ai-je pas dit que pour nous aſſervir,
Maurice nous abuſe & feint de nous ſervir,
Cherche un chemin au trône, ou veut qu'on redemande
La dignité pour lui de Comte de Hollande ?
Comte ou tyran, ces noms ſe confondent pour moi.
Tout m'offuſque en des lieux dont Philippe étoit roi,
L'ombre même d'un ſceptre. Etre défaits d'un maître,
Et ſouffrir parmi nous que Maurice oſe l'être,
Perdre ainſi tout le fruit de nos premiers revers,

Venger enfin l'Eſpagne en prenant d'autres fers !
Voilà pourtant le ſort que Naſſau nous apprête,
En voulant des grandeurs atteindre juſqu'au faîte ;
Car ſi l'armée un jour s'empreſſe à l'y porter,
A quels bras recourir, & comment l'arrêter ?
Je ſuis né chez un peuple auſſi ferme que brave,
Qu'on a vu tout tenter plutôt que d'être eſclave.
Songe en un tel danger quel courage il fit voir,
Quel ſecours il chercha dans un beau déſeſpoir.
L'Eſpagnol emportant le fort de Zui-der-Zée,
Fit craindre du pays une conquête aiſée.
Que délibérons-nous pour être ſans tyran ?
De briſer nos remparts battus par l'Océan,
Et de voir ſous nos mains nos villes écroulées,
S'engloutir à la fois dans les mers refoulées ;
Tandis que ſur les flots la fiere liberté
Devoit chercher au loin un ciel moins agité.
Et moi, je n'oſerois dans mes propres outrages,
De mes concitoyens égaler les courages !
Je ne ſuis qu'un d'entr'eux, & comme un peuple entier,
J'héſiterois moi ſeul à me ſacrifier !
Tu gémis ! de tes yeux je vois tomber des larmes :
Ah ! tourne ſur mon fils tes ſoins & tes alarmes,

Sois plus mere qu'épouse, & conserve pour toi
Dans ton malheureux fils ce qui reste de moi.
Et si je te disois que Barnevelt peut-être
A mérité le sort que lui prépare un traître !
Oui, je suis tourmenté par un remords pressant,
Maurice est moins coupable, & moi moins innocent.
Contre la liberté si mon tyran conspire,
De l'orgueil jusques-là s'il pousse le délire,
Ce n'est plus lui, c'est moi qu'on en doit accuser,
Moi qui l'ai mis au point de pouvoir tout oser;
Moi qui, ne consultant que sa seule vaillance,
Tournai trop tôt vers lui la publique espérance;
Moi qui crus à ce peuple offrir un défenseur,
Et du sang des Nassaux un digne successeur.
Punis-moi, ma patrie; oui, c'est moi qui t'opprime,
J'ai fait un mauvais choix, mon erreur est un crime.

MARIE-D'UTRECHT.

Cruel! de mon trépas, ta mort sera l'arrêt.
On ouvre la prison. Dieu! Maurice paroît.



SCÈNE III.

MAURICE, MARIE-DUTRECHT, BARNEVELT.

MAURICE.

Mon entrée en ces lieux, quel que soit mon outrage,
N'est pas pour votre époux d'un sinistre présage,
Madame, laissez-nous.

MARIE-D'UTRECHT.

Quel mistere, dis-moi,
T'empêche de m'admettre entre un époux & toi?
Le cours de notre vie a depuis trop d'années,
Uni nos intérêts comme nos destinées;
Nos ames n'en font qu'une, & confondent leurs vœux:
Tu ne peux condamner mon desir curieux.
Rien peut-il séparer sa fortune & la mienne?

MAURICE.

Ce moment sans témoin veut que je l'entretienne;
Ma demande n'a rien qui vous doive blesser.

MARIE-D'UTRECHT.

Si de quelques remords tu t'es ſenti preſſer,
Si tu n'écoutes plus la voix de l'impoſture,
La réparation aux affronts ſe meſure;
Ne ſois donc point, Maurice, équitable à demi:
Mérite d'avoir eu Barnevelt pour ami.

SCÈNE IV.

MAURICE, BARNEVELT.

BARNEVELT.

HÉ bien! que prétends-tu? Quel intérêt t'amene?

MAURICE.

Le tien.

BARNEVELT

Viens-tu, cruel, m'inſulter dans ta chaîne?

MAURICE.

On t'accuſe en ce jour de complots inouis;
On dit qu'à l'Eſpagnol tu vendois ton pays.

BARNEVELT.

Et c'eſt toi qui l'as cru! Barnevelt qu'on accable,
Depuis qu'il eſt aux fers, deviendroit-il coupable?

MAURICE.

Pour la treve, dit-on, tu n'avois opiné
Que pour voir du succès ton espoir couronné,
Que pour mettre ce voile aux forfaits qu'on t'impute.
Tout accusé, sans doute, à la haine est en butte;
Il suffit qu'en un point il ait blessé les loix,
Pour que de tous les traits on l'accable à la fois.
Moi, de quelque attentat qu'ici l'on te soupçonne,
Je cherche à te servir : ce langage t'étonne;
Ton esprit contre moi dès-long-tems prévenu
Me rendoit peu justice, & ne m'a pas connu;
Je ne puis te cacher que par trop d'indulgence
Pour des opinions dont le culte s'offense,
Tu t'es fait au Conseil de nombreux ennemis.
Le rang seul que tu tiens, peut auprès des Puissances,
T'avoir facilité quelques intelligences;
Puisqu'il te rend suspect, crois-moi, coupable ou non,
Tu n'as plus qu'un moyen d'écarter tout soupçon.
Ton sort t'en fait la loi, mais la loi nécessaire;
Même de tes amis c'est l'avis salutaire :
Démets toi de ta place, en un mot redevien
Pour te justifier, un simple citoyen.
Tant que tu garderas quelque prépondérance

On ne peut prendre en toi qu'une fausse assurance.
Tu t'enorgueillissois du rang de magistrat :
Mets l'orgueil à descendre, à vivre sans éclat,
C'est ton propre intérêt ; je ne puis pour la suite
Etre sûr autrement de toi, de ta conduite :
Résous donc, démets toi dès ce jour aux Etats,
Devant les Députés qui marchent sur mes pas.

BARNEVELT.

Hé bien ! fais-les entrer, & tu pourras connoître
Si je suis citoyen & fais gloire de l'être.

SCÈNE V.

SIX DÉPUTES, MAURICE, BARNEVELT.

Les Députés restent au fond du Théâtre.

MAURICE.

LES voici.

BARNEVELT.

Du Conseil Magistrats députés,
Citoyens, mes amis, mes égaux, écoutés.
Il vous souvient qu'au tems où ma voix combattue
Opinoit pour qu'ici la tréve fut conclue,

Une lettre en sécret venue à mon secours,
M'avertit qu'on devoit attenter à mes jours :
Ce billet à la main, vous le savez, Maurice,
Je parus aux Etats pour en avoir justice :
Cependant, le Ciel sait si mon cœur me dément;
Craignant peu pour ma vie en un pareil moment,
Mais qu'on ne m'imputât les troubles de Hollande;
Je voulus ma retraite & j'en fis la demande:
Les tems qui sont changés me font une autre loi;
L'Etat, j'ose le dire, a trop besoin de moi.
Ainsi donc je demande, au lieu de ma retraite,
Qu'au contraire en mon rang le Conseil me remette;
Que ce soit à l'instant.

MAURICE.

Barnevelt, que dis-tu?

BARNEVELT.

Ce qu'on attend de moi si j'ai quelque vertu.
Il éclate ce vœu de ton orgueil extrême,
Ce désir effréné de la grandeur suprême :
Je vois de mon pays le péril imminent,
Si j'en avois douté, j'en suis sûr maintenant.
Moi remplir ton espoir! qu'une lâche retraite
Me délivre des fers où ta haîne me jette!

Pour

Pour trahir mon pays j'ai, dit-on, conſpiré ;
C'eſt alors, mon pays, que je t'aurois livré,
Non pas aux Eſpagnols, mais aux mains de Maurice,
Et que j'aurois vraiment mérité mon ſupplice.
Non tu peux m'immoler, Maurice, à ton deſſein ;
Mais tant que je vivrai, ſois ſûr qu'il ſera vain.
Tu ne ſaurois régner qu'aux dépens de ma tête.
Fais dreſſer l'échaffaud, va, que rien ne t'arrête.
Le ſort que je ſubis n'eſt honteux que pour toi,
Je mourrai citoyen, tu n'es pas encor roi.

MAURICE.

Que ſert de t'emporter à tant de violence ?
A tous ces vains diſcours j'ai répondu d'avance.
Toutefois tu devrois, quels que ſoient tes ennuis,
Un peu moins dans ton ſort oublier qui je ſuis,
Lorſque je me ſouviens & quelle fut ta place,
Et quels ménagemens je dois à ta diſgrace,
Lorſque je fais pour toi, tu ne le peux nier,
Ce qu'on ne fit jamais pour aucun priſonnier ;
Lorſque dans cette tour tu vois entrer Maurice.

BARNEVELT.

Ah ! perfide, c'eſt-là ton dernier artifice :

De ton ambition c'eſt le dernier reſſort;
Tu veux, en paroiſſant t'attendrir ſur mon ſort,
Tourner des Hollandois, par ta feinte clémence,
Sur moi tous les ſoupçons, ſur toi la bienveillance;
Tes plus ſecrets motifs ne peuvent m'échapper.
Va, tu peux bien me perdre & non pas me tromper,
Ni moi, ni nos neveux : ils diront d'âge en âge,
Ils diront, dans ma perte en voyant ton ouvrage,
Maurice ſe laſſa d'être un grand citoyen,
Maurice en Barnevelt perdit l'homme de bien;
Long-tems ſous nos drapeaux il fixa la victoire;
Mais ſon ambition ſouilla trente ans de gloire;
Ils te prendront en haine, ils te ſépareront
Des Naſſaux dont tu ſors, & de ceux qui naîtront.

MAURICE.

Irrite imprudemment juſques dans ta diſgrace,
Celui qui par ſon rang a droit de faire grace;
Mais ne préſume pas que jamais l'avenir
Confirme les diſcours que tu m'oſes tenir.
Ton forfait eſt prouvé, le reſte ne peut l'être.
De ton ſort, Barnevelt, je te laiſſe encor maître.
Parle, au prix que t'offroit ma facile bonté,

Veux-tu la vie encor, veux-tu la liberté?

BARNEVELT.

Non.

MAURICE.

Tu vois cependant où ton refus t'expose.

BARNEVELT.

Jamais avec l'honneur Barnevelt ne compose.

MAURICE.

Suis donc un faux honneur qui t'abuse & te perd:
Je retire un secours que je t'avois offert.

Aux Députés.

Vous, allez au Conseil l'informer de l'issue
Que vient d'avoir ici ma derniere entrevue.

SCÈNE VI.

BARNEVELT.

J'AI fait tout pour Maurice, & j'en reçois ce prix!
J'ai servi contre moi Maurice & mon pays.
J'ai perdu soixante ans: mais où vont mes murmures?
Faut-il donc regarder mes jours par mes injures?
Si mon zele fut vain, si j'ai fait des ingrats,

C'eſt le ſort des bienfaits, ne nous en plaignons pas.
Barnevelt, autrement ſache eſtimer ta vie.
Non, tu n'as rien perdu, ta carriere eſt remplie.
O vertu, je t'aimai, j'ai ſuivi tes chemins,
Je n'ai point dû compter ſur le cœur des humains,
Je n'ai point dû m'attendre à leur reconnoiſſance,
Ni jamais hors de moi chercher ma récompenſe.
Quel bruit ai-je entendu? Quel tumulte! vient-on
Me traîner au ſupplice, ou briſer ma priſon?

SCÈNE VII.

BARNEVELT, STAUTEMBOURG.

STAUTEMBOURG.

Venez, Seigneur, venez, ma main briſe vos chaines;
Je ne vous verrai plus la victime des haines.
Ne perdez point, de grace, un précieux inſtant.
Venez, ſuivez mes pas, mon parti vous attend.

BARNEVELT.

Un parti! non, mon fils, ton pere s'y refuſe.

STAUTEMBOURG.

Quoi.... mes ſoins?

BARNEVELT.

Superflus.

STAUTEMBOURG.

La vertu vous abuſe.

BARNEVELT.

Et toi ton amitié... Que j'expoſe avec toi
Les malheureux amis qui ſont armés pour moi!
Non, laiſſe-moi ſubir...

STAUTEMBOURG.

L'arrêt qui vous condamne,
Cet exécrable arrêt d'un tribunal profane!

BARNEVELT.

En es-tu moins coupable en formant des partis?

STAUTEMBOURG.

Je m'arme en citoyen bien plus encor qu'en fils.

BARNEVELT.

Oui, ton zele eſt d'un fils: ton complot d'un rebelle;
Va, crois moi, fuis, écarte une troupe infidele.

STAUTEMBOURG.

J'ai vu, Seigneur, j'ai vu de funeſtes apprêts.

Dérobez-vous au ſort qui n'eſt dû qu'aux forfaits.

BARNEVELT.

Toi-même en quels périls!...

STAUTEMBOURG.

Je ne ſonge qu'aux vôtres;

L'état où je vous vois m'en laiſſe-t-il voir d'autres?

BARNEVELT.

Non, ce n'étoit qu'au peuple à briſer ma priſon;

En lui c'étoit juſtice, en toi c'eſt trahiſon.

STAUTEMBOURG.

Que ne l'a-t-il donc fait? Plus ingrat que Maurice,

Ce peuple attend-il donc qu'on vous traîne au ſupplice?

BARNEVELT.

Ton devoir.

STAUTEMBOURG.

La nature.

BARNEVELT.

Ecoute au moins.

STAUTEMBOURG.

Non, rien.

Que m'importe après tout? rebelle ou citoyen,

Je ſuis fils, je vous perds.

BARNEVELT.

Ma carriere eſt finie ;

Mais la tienne commence.

STAUTEMBOURG.

Oui, ſous la tyrannie.

BARNEVELT.

Fuis, te dis-je, obéis.

STAUTEMBOURG.

Cédez à ma douleur.

BARNEVELT.

Tu te perds avec moi.

STAUTEMBOURG.

J'en ferois mon honneur.

Vous mourez innocent ! Quel ſort plus déplorable !

BARNEVELT.

Aimerois-tu donc mieux me voir mourir coupable ?

STAUTEMBOURG.

Le ſupplice eſt toujours un opprobre apparent.

BARNEVELT.

Mon trépas fait ma gloire.

La nature en frémit.

BARNEVELT.

Quelle terreur t'agite ?

STAUTEMBOURG.

L'honneur me détermine où la nature héfite.
Mon pere, pardonnez.

BARNEVELT.

Quel eft donc ton deffein ?

STAUTEMBOURG.

Déchirant pour un fils, révoltant, inhumain :
Prenez ce fer, Seigneur ; de ma main éperdue,
Ce fer que je vous offre en détournant la vue :
Libre au moins dans la mort....

BARNEVELT

Mon fils, que m'as-tu dit ?

STAUTEMBOURG.

Caton fe la donna.

BARNEVELT.

Socrate l'attendit.

On entend un grand bruit à la porte de la prifon.

SCÈNE VIII.

Un Officier à la tête de plusieurs soldats.

BARNEVELT, STAUTEMBOURG.

L'OFFICIER.

(A Stautembourg). *(A Barnevelt).*

RENDS les armes, rebelle. Et vous, il faut me suivre.

STAUTEMBOURG.

Mon pere!

BARNEVELT.

Adieu, mon fils.

STAUTEMBOURG.

Et je puis encor vivre.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

Le Théâtre repréſente le veſtibule du Palais du Prince d'Orange.

SCÈNE PREMIERE.

MAURICE, ADERSENS.

MAURICE.

Quoi ! dans la place encore il n'eſt pas arrivé !
S'il ne meurt dès ce jour, je le croirai ſauvé.
Non que mon cœur ait ſoif du ſang qu'on va répandre ;
Mais s'il ne perd la vie, à quoi dois-je m'attendre ?
La tréve eſt prolongée, il m'aura fait la loi,
Et je perds, Aderſens, tout eſpoir d'être roi.
Avec plus de chaleur ſon parti va renaître.

ADERSENS.

Barnevelt au Conſeil demandoit à paroître ;
On vient de l'y conduire au ſortir de la tour.
Prêt à mourir, il cherche à ſauver Stautembourg.

MAURICE.

Lui mort, ſache au Conſeil quels effets va produire
Ce grand événement, & reviens m'en inſtruire.

SCÈNE II.

MAURICE, MARIE-D'UTRECHT.

MARIE-D'UTRECHT.

La grace de mon fils ! je tombe à vos genoux :

MAURICE.

M'avez-vous démandé celle de votre époux ?

MARIE-D'UTRECHT.

Mon époux eſt ſans crime, & mon fils eſt coupable.

MAURICE.

Leur crime eſt différent, leur audace eſt ſemblable.

MARIE-D'UTRECHT.

Epargnez ſa jeuneſſe, & voyez mon tourment.

MAURICE.

Toute rébellion mérite châtiment.

MARIE-D'UTRECHT.

Vous feriez inflexible !

MAURICE.

Etre si téméraire !
Oser forcer la tour !

MARIE-D'UTRECHT.

Qui renfermoit son pere.
Me serai-je sans fruit prosternée à vos pieds ?

MAURICE.

Pour un séditieux envain vous me priez.

MARIE-D'UTRECHT.

Je vous implore en mere ;

MAURICE.

Et j'agis en Stathoudre
Qui vous plaint d'un tel fils, mais qui ne peut l'absoudre

MARIE-D'UTRECHT.

Résiste-donc, barbare, au cri de la pitié :
Hé ! qu'attendrois-je encor de ton inimitié ?
Quand mon époux périt par ta noire injustice,
Tu ne peux à mon fils te montrer plus propice.
Hé bien ! ta dureté, dans ces momens cruels,

Lui rend ſon innocence à mes yeux maternels:
Oui, ſi dans Stautembourg je voyois un rebelle,
Je n'y vois plus qu'un fils à ſon pere fidele,
Qui n'eut été qu'un lâche aux yeux des citoyens,
S'il n'eut, pour le ſauver, tenté tous les moyens.
Accourez, Hollandois, ſecondez-vous Maurice?
Laiſſerez-vous traîner Barnevelt au ſupplice?
Abandonnerez-vous Stautembourg dans les fers?
Mon époux & mon fils ne vous ſont-ils plus chers?
Pourriez-vous juſques-là tous deux les méconnoître?
L'un fut votre ſoutien, & l'autre un jour peut l'être.
J'invoque vos ſecours: en les laiſſant périr,
D'un opprobre éternel vous allez vous couvrir.
Je ſuis épouſe & mere, & je ſuis citoyenne,
Notre cauſe eſt commune; oui, vous ſentez ma peine:
Venez-donc ſur mes pas, venez tous renverſer
Cet infâme échaffaud que l'on vient de dreſſer.

MAURICE.

Suivez-vous une femme, & ſa haîne jalouſe?

MARIE-D'UTRECHT.

Peuple, de Barnevelt cette femme eſt l'épouſe.

MAURICE.

Songez plutôt, ſongez qui vous a défendus.

MARIE-D'UTRECHT.

Il avoit ses desseins, mais qu'ils soient confondus :
Maurice veut regner.

MAURICE.

Est-ce moi qu'on soupçonne ?
Je suis sans gardes, seul, que rien ne vous étonne.
Nassau n'eut autrefois, dans Delft, qu'un assassin ;
Que son fils en ait mille ; osez percer mon sein,

Il découvre sa poitrine.

Ce sein que vous voyez couvert de cicatrices,
En repandant mon sang, payez tous mes services.

MARIE-D'UTRECHT.

On va verser celui du meilleur citoyen,
C'est toi qui le répans, & tu parles du tien !

MAURICE.

Barnevelt est un traître, & de plus réfractaire.

MARIE-D'UTRECHT.

Tu perd, le citoyen & non pas le sectaire :
Il vous impose... ingrat ! tu n'étois rien sans lui.

MAURICE.

Allez, c'est trop tarder...,

MARIE-D'UTRECHT.

A lui servir d'appui.

MAURICE, *au peuple.*

Barnevelt est coupable, & vous devez en croire
Celui qui vous mena trente ans à la victoire.

Le peuple se retire.

SCÈNE III.

MARIE-D'UTRECHT, MAURICE.

MARIE-D'UTRECHT.

Tu l'emportes, cruel ! Barnevelt va périr,
Et mon fils va le suivre & je ne puis mourir !
Epouse malheureuse & malheureuse mere,
Sous ces deux noms, Tiran, tu combles ma misere.
Que vois-je ? mon époux ! on le mene à la mort.
Je me sens ranimer par l'horreur de son sort.



SCÈNE

SCÈNE IV.

MARIE-D'UTRECHT, BARNEVELT, MAURICE, GARDES, *qui conduisent Barnevelt.*

MAURICE, *il fait un pas pour sortir.*

EVITONS son aspect.

BARNEVELT.

Arrête ici, Maurice;
Contemple de quel front je m'avance au supplice;
Accusé, condamné, mais exemt de forfaits,
Fier de ma conscience, avec moi-même en paix,
Dédaignant l'imposture & les clameurs vénales
Qu'excitent contre moi tes indignes cabales,
Et sûr en expirant, que malgré toi, Nassau,
Bientôt la vérité luira sur mon tombeau.
Mais toi, toi que tourmente un désir trop frivole;
Toi dont l'ambition à tes projets m'immole,
Ton orgueil échouera. J'avois je l'avouerai
Du salut de l'Etat trop tôt désespéré:
Non, ne crois pas qu'ici la mort que tu me donnes;
De notre liberté sape les sept colonnes,

Que la Hollande entiere ait si peu de soutien ;
Et perde en Barnevelt son dernier citoyen.
Non non, j'en vois plus d'un dans le rang dont je tombe
Embrasser après moi la cause où je succombe,
Et plutôt que l'Etat te soit sacrifié,
S'exposer à mon sort loin d'en être effraié.
Quiconque en citoyen comme moi perd la vie
Féconde de son sang l'amour de la patrie,
Mille obstacles nouveaux arrêteront tes pas,
Mourant dans cet espoir je bénis mon trépas.

Il s'avance pour aller à l'échaffaud.

SCÈNE V.

MARIE-D'UTRECHT, BARNEVELT, MAURICE, ADERSENS, GARDES.

ADERSENS, *à Maurice.*

Il tire à part Maurice qui se perd dans un groupe de gardes.

SEIGNEUR ! puis-je en secret...

MARIE-D'UTRECHT.

Non, l'injuste Maurice
Nous unira plutôt dans le même supplice.

Qu'en fils je t'ai traité, que l'esprit qui m'anime,
A voulu ta grandeur, mais pure & légitime :
Crois-en donc les conseils, & le cœur d'un vieillard
Qui veille sur ta gloire & te parle sans fard;
Je connois tes secrets, mais je suis près du terme;
Dans la tombe avec moi bientôt je les enferme :
Tu peux être assuré qu'une profonde nuit
Cachera pour jamais l'erreur qui t'a séduit;
Tu peux encore aux yeux du peuple & de l'armée,
Conserver d'un héros toute la renommée.
Aime assez ton pays pour vouloir son bonheur :
Ne vois point d'autre éclat, ne vois point d'autre honneur;
Préfere d'être chef d'hommes libres & braves,
A l'orgueil de régner sur un peuple d'esclaves;
Connois ta dignité, sache répondre au choix
Qu'on fit de ta maison pour soutenir nos droits.
Tu servis la Hollande avec un zele extrême,
Résiste-toi, Maurice, & t'oppose à toi-même.
Ouvre les yeux; voyant ce que tu fus jadis,
Vois ce que tu dois être, & cede à mes avis :
Redeviens citoyen, respecte la patrie,
Nos loix, la liberté que toi-même as chérie.

SCÈNE VII.

MAURICE.

SUSPENDRE le ſupplice! arrêter mes deſſeins!
D'un peuple mutiné dépendroient mes deſtins!
Je viens de contenir, par ma ſeule préſence,
Ceux que j'ai vus tout près de prendre ſa défenſe;
Je les crois ſans retour rentrés dans le devoir:
Une femme ſur eux reprendroit ce pouvoir!
Hé! quoi! de Barnevelt l'inflexible génie
A refuſé de moi la liberté, la vie,
Et ma clémence eſt vaine, & le peuple eſt ému!
Ah! ſi Barnevelt meurt, c'eſt lui qui l'a voulu.
Voici l'inſtant fatal : s'il n'eſt plus, je m'éleve,
Et la guerre me rend ce que m'ôtoit la treve :
Autrement plus d'eſpoir, ce peuple m'inſultant
Ramene dans ſes bras Barnevelt triomphant;
Ils lui font de ces lieux un nouveau capitole,
Sur l'autel qu'ils briſoient, replacent cette idole,
Et ne pouvant jamais ſéparer nos deux noms,
Conſacrent à la fois ſa gloire & mes affronts.

SCÈNE VIII.

MAURICE, MARIE-DUTRECHT *appuyée sur une de ses femmes.*

MARIE-D'UTRECHT.

CETTE image, ce sang... O crime! Hélas! j'ignore
Où je suis, où je vais, si je respire encore;
Mon époux n'est donc plus! me reste-t-il un fils?
C'est toi, tyran, d'effroi tous mes sens sont saisis.
Barnevelt est tombé dans les pieges du crime.
De tes affreux complots mon époux meurt victime;
Mais l'horreur de son sort, mais ton forfait, cruel,
Te prépare à toi-même un supplice éternel,
Ce n'est point le remords, tu n'en es plus capable,
C'est le renversement de ton projet coupable.
Au milieu de la Haye, odieux, consterné,
Tu vivras solitaire, errant, abandonné;
Tu ne paroîtras plus qu'un tyran sanguinaire,
L'assassin du vieillard qui t'a servi de pere,
Et qui, sans autre tort que l'amour de la paix,
Reçut la mort de toi pour prix de ses bienfaits.
Confus d'avoir manqué ton indigne entreprise,

Cruels ! qui l'entraînés, donnez-moi donc des fers.

BARNEVELT.

Retiens tes cris, ſoutiens avec moi ce revers.

MARIE-D'UTRECHT.

Hé ! le puis-je ?

BARNEVELT.

Où viens-tu ? toi que j'ai tant chérie ;
Songe à ce qu'un tyran retranche de ma vie.
L'arrêt qui me condamne au terme de mes ans ;
Dévance de bien peu la ſentence du tems.
Mais il faut te quitter, l'inſtant qui nous ſépare
Me fait vraîment ſentir les fureurs d'un barbare.
Pleure, mais ſur mon fils qui pour moi s'eſt armé ;
Et que je laiſſe aux fers pour m'avoir trop aimé.
Marchons.

MARIE-D'UTRECHT.

Je te ſuivrai.



O mort dont la Hollande à jamais doit rougir !
Le crime d'un ſeul homme avec lui meurt & paſſe,
Celui d'un peuple reſte, & jamais ne s'efface.

SCÈNE X.

UN OFFICIER, MAURICE, L'AMBASSADEUR, MARIE-D'UTRECHT.

L'OFFICIER.

AH! d'un événement qui peut être fatal,
La mort de Barnevelt vient d'être le ſignal.
Délivré par le peuple, & plein de ſa vengeance,
Stautembourg furieux, Seigneur, vers vous s'avance.

MARIE-D'UTRECHT, *avec tranſport.*

Mon fils eſt libre ! il vit ! grand Dieu, vous m'écoutez.



SCÈNE XI.

MAURICE, L'AMBASSADEUR, STAUTEMBOURG, MARIE-D'UTRECHT, L'OFFICIER, *Gardes de Maurice.*

STAUTEMBOURG, *l'épée à la main.*

Au peuple.

Suivez-moi : meurs tyran.

MAURICE.

Téméraire !

L'AMBASSADEUR, *se saisissant du bras de Stautembourg.*

Arrêtez.

STAUTEMBOURG, *à l'Ambassadeur.*

Pouvez-vous m'arrêter! Un fils qui venge un pere !
Laissez-moi sur ce monstre... impuissante colere!
à Maurice
Ta garde te défend ; je ne puis t'approcher.
Mais ma fureur me reste & saura te chercher.
Le ciel me doit ta mort.

MAURICE.

Redoute encor Maurice.

Et de voir quelle borne à ton orgueil eſt miſe,
Cette ſeule penſée aſſiégeant tes eſprits,
T'agitera le jour, & dans l'horreur des nuits,
Empoiſonnera tout, ſans que de ta miſere,
Sans que de ton dépit rien puiſſe te diſtraire:
Le chagrin dévorant attaché ſur tes jours,
Sans expier ton crime, abrégera leur cours,
Et la poſterité qui te rendra juſtice,
Confondra parmi nous le Duc d'Albe & Maurice.

MAURICE.

Par ces vaines fureurs croyez-vous m'allarmer?
(à part). Des deſſeins du Conſeil qu'on tarde à m'informer!
Quel tumulte nouveau dans la place s'éleve?

MARIE-D'UTRECHT.

Maurice, entends ces cris; on prolonge la treve.



SCÈNE IX.

MAURICE, L'AMBASSADEUR, MARIE-DUTRECHT.

MAURICE.

Quel coup de foudre ! ô ciel !

L'AMBASSADEUR.

Oui, Seigneur, s'il périt,
Il triomphe en mourant, son esprit lui survit ;
Elle s'évanouit cette ombre de justice
Dont aux yeux de ce peuple on couvroit son supplice.
Il sent tout ce qu'il perd dans ce grand Magistrat ;
C'est un astre obscurci qui reprend son éclat.
Voyez d'Horn & d'Egmont immolés dans Bruxelle ;
Leurs noms en sont plus chers, leur gloire en est plus belle :
La Flandre qui leur rend un hommage immortel,
Sur leur échafaud même a fondé leur autel.
Que dirai-je à ma Cour ! C'est au nom de la France,
Qu'envain de Barnevelt j'ai donc pris la défense !
Que de ressorts honteux la haine a fait agir !

SCÈNE V.

MARIE-D'UTRECHT, STAUTEMBOURG.

STAUTEMBOURG.

AH ! ma mere, j'apprends qu'on vient de mettre aux fers
Hoguerbées, Grotius.

MARIE-D'UTRECHT.

Nos amis les plus chers !

STAUTEMBOURG.

Nos meilleurs citoyens.

MARIE-D'UTRECHT, *à part.*

Que de maux j'envisage !
Quel chagrin pour ton pere !

STAUTEMBOURG.

Et quel affreux présage !

MARIE-D'UTRECHT.

Hé ! sur quel faux soupçon les vient-on d'arrêter ?

STAUTEMBOURG.

Des motifs du Stathoudre on ne sauroit douter ;

STAUTEMBOURG.

Vois ce fer ; il eſt teint du ſang de ton complice,
D'Aderſens.

MAURICE.

D'Aderſens !

STAUTEMBOURG.

Artiſan des écrits
Qui montroient Barnevelt traître envers ſon pays :
C'eſt l'aveu qu'en mourant a fait ſa bouche impie,
Et mon pere innocent meurt dans l'ignominie !

Montrant de loin la place.

Voyez ſon ſang fumer, ce ſang dont ſur mon cœur,
Chaque goutte retombe avec tant de douleur.

MAURICE.

A quelle honte, ô ciel ! un tel revers me livre !

L'AMBASSADEUR.

Pour ſigner le décret, Seigneur, il faut me ſuivre,
Le Conſeil vous attend.

MAURICE.

Le Conſeil me trahit !

STAUTEMBOURG.

Je ſens quelle eſt ta rage, & mon cœur en jouit.

MAURICE.

Il l'a donc emporté ce terrible adverſaire,
Et même en le perdant, je n'ai pu m'en défaire !

SCÈNE XII & derniere.

MARIE-DUTRECHT, STAUTEMBOURG, PEUPLE.

STAUTEMBOURG *au peuple.*

AMIS de Barnevelt qui plaignez mes malheurs,
Joignez-vous à ſon fils pour être ſes vengeurs.
Ils tirent leurs épées.
Jurés, pour derniers ſoins qu'à mon pere il faut rendre,
Que le ſang du tyran coulera ſur ſa cendre.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE BARBOU.

